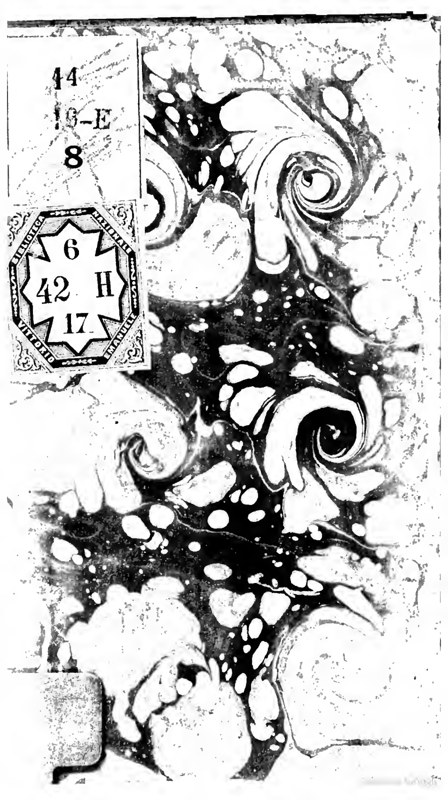
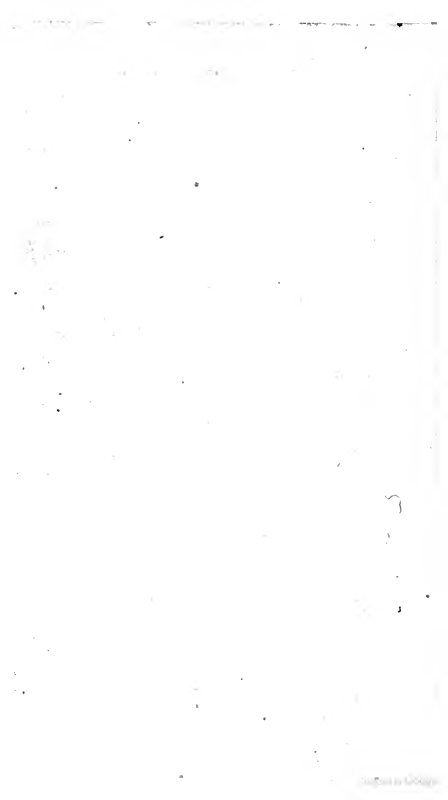



44
8
BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
6
42 H
17





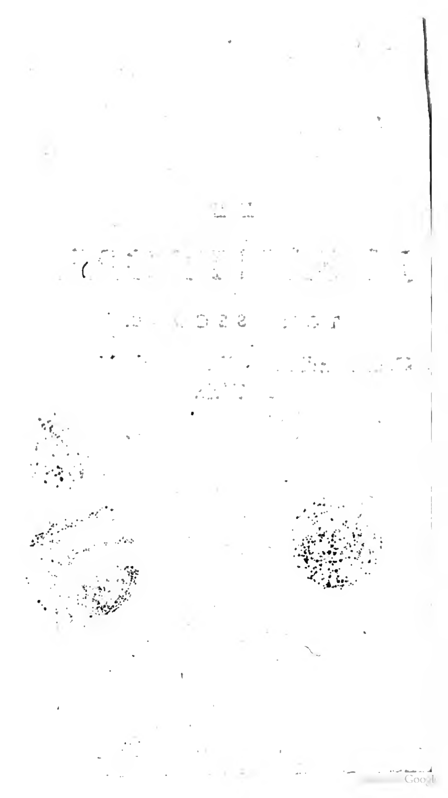


LE MISANTROPE.

TOME SECOND.

Contenant différens Discours sur les Mœurs du Siécle.





LE MISANTROPE,

CONTENANT

DIFFERENS DISCOURS

SUR

LES MŒURS DU SIECLE.

NOUVELLE EDITION,

AUGMENTÉE DE PLUSIEURS DISCOURS, ſur le caractere des Eſprits forts & des Incredules: avec une Relation curieuſe d'un Voyage de Suede.

TOME SECOND.



A LA HAYE,
Chez JEAN NEAULME.
M. DCCXLII.







LE MISANTROPE.

XLI. DISCOURS.

BON jour & bon an, ami Lecteur. Le compliment eſt un peu trivial, & vous avez attendu apparemment de moi quelque choſe de plus ſingulier. Vous vous êtes trompé, comme vous voyez; j'aime autant à me confondre avec le Vulgaire pour les bagatelles innocentes de la cérémonie, que je ſerois ravi de m'en diſtinguer du côté de la réfléxion & du raiſonnement.

J'ai remarqué deux caractéres bien opoſez dans ceux qui m'ont ſouhaité une bonne année; quelques-uns, en me rencontrant par hazard, ſans chercher fineſſe, m'ont fait un compliment fort uni & fort ordinaire; & ſoit raiſon, ſoit amour-propre, j'ai trouvé dans cette ſimplicité la marque d'un bon eſprit. Quelques autres ſont venus

chez moi d'une maniere empressée, m'étaler leurs complimens étudiez, & circulaires; & par cette double affectation ils caractérisoient doublement à mon avis, la petitesse de leur génie.

Les gens qui prétendent passer pour avoir de l'esprit, à la faveur d'un mot nouveau, d'un compliment particulier, d'une phrase peu usitée, en agissent tout de même que ceux qui croyant se mettre du bon goût, donnent dans le *Colifichet*, & qui par leurs petits rubans, leurs petites bagues, & leurs petites cannes, se rendent plus ridicules que le Vulgaire, bien-loin de se confondre avec les Gens du bel-air.

On peut dire que le jour du nouvel an est celui de toute l'année où il se dit le plus de fadaises, & où les Gens de Qualité ont le plus à souffrir, s'ils ont le goût délicat, & si les vœux qu'on fait pour eux ne sont pas suivis de quelque chose de plus solide qui en cache l'impertinence.

Pour moi, cher Lecteur, je ne vous souhaiterai rien que de bien profiter de la Satyre suivante sur le ridicule de nos vœux : je dis *de nos vœux*, car j'y suis pour mon compte aussi-bien que vous.

S A T Y R E.

JUsques-à-quand, Mortel, à te perdre empressé,
Le Ciel par tes désirs doit-il être lassé ?
A l'utile bon-sens donnant toujours atteinte,
Te

Te livrant pat caprice à l'espoir, à la crainte,
Tu perds ta triste vie en désirs inquiets,
Changer d'âge ce n'est que changer de souhaits.

Mais du coutroux des Dieux bien souvent la
tempêre,
Par tes désirs formée éclate sur ta tête;
Et du sort des humains l'Arbitre rigoureux,
Sçait punir tes forfaits en exauçant tes vœux.
Vénus, disoit Pâris, en partant pour la Gréce,
Seconde mes projets, accomplis ta promesse;
Sensible à mon ardeur, qu'Héléne entre mes bras
Puisse oublier & Sparte, & le fier Menelas.
La Déesse l'exauce, il améne sa proye,
La vengeance des Dieux avec elle entre à Troye,
Et du foible Priam les Palais renversez,
Pâris, furent l'effet de tes vœux exaucez.

De l'Univers entier la priere importune
Sollicite les dons de l'aveugle fortune;
Mais dans un vase simple une vile boisson
A caché rarement un funeste poison,
Et dans l'or imposteur la coupe Ciselée
Offre avec le plaisir souvent la mort mêlée.
Eh pourquoi donc chercher ces trésors précieux?
Pour que le doux sommeil s'éloigne de nos yeux?
Qu'une ombre, qu'une feuille au gré du vent poussée
Bannisse le repos de votre ame glacée?
Pour moi, pauvre & content, sans or & sans frayeurs
Je possede ma joye au milieu des voleurs.

Quels vœux avoit formé le moderne Alexandre,
Du carnage amoureux, dès l'âge le plus tendre?
Que le Dieu de la Guerre excitât dans son cœur
Les dangereux transports d'une aveugle fureur;
Que la raison fuyant de son ame enhardie,
Sur l'horreur du danger la laissât étourdie;
Que le doux mouvement de la tendre bonté,
Ne servît point d'obstacle à sa noble fierté.
Ses vœux sont accomplis; les Aquilons, la glace,
Ne sçauroient arrêter sa belliqueuse audace.
Ses efforts au succès paroissent enchaînez,
Les Peuples sont vaincus, les Princes détrônez;
Tout conspire avec lui, le Ciel, la mer, la terre,
Rangez sous ses Drapeaux, le suivent à la Guerre,
Et le soufle inconstant des vents tumultueux,
Entre en ligue avec lui, se fixe par ses vœux,
Héros, repose enfin, borné par la Justice:
Non, ses désirs remplis lui doivent le suplice.
Du tyrannique honneur il écoute la voix,
Et pour lui l'Equité n'a que de vaines Loix,
Il aime les Combats autant que la victoire,
Et le péril lui plaît à l'égal de la gloire.
Il tombe sous le faix de Lauriers entassez,
Vaincu par des soldats mille fois terrassez,
Le sort pour l'avilir lui laisse encor la vie,
Et le force à survivre à sa gloire ravie.

Un Amant insensé, dans l'objet de ses feux
Renferme ses désirs & concentre ses vœux.
Richesse, ambition, dans son cœur tout s'oublie,

Tout

Tout se perd englouti dans sa tendre folie.
Périsse l'Univers, pourvu que son Iris,
Pour prix de son ardeur l'honore d'un souris.
Iris se rend enfin, & grace à ses caprices,
Il plaît par ses vertus bien moins que par ses vices;
Son bonheur le ravit; mais le contentement
N'est qu'un bien passager dans le cœur d'un Amant;
Bien-tôt de son Iris la tendresse importune,
Répand un fiel amer sur sa bonne fortune;
Le cœur d'Iris du sien n'est jamais satisfait,
Plus elle l'aime, & plus toujours il lui déplaît.
S'il soupire, il fait mal; s'il rit, il est coupable;
S'il s'attache au bon-sens, il est impardonnable;
Ses transports les plus vifs, sa plus tendre langueur,
Effets de son esprit, ne partent pas du cœur.
Iris trop délicate, & le trouble & le gêne,
Son amour est pour lui plus cruel que la haine;
Et pour être haï, lassé de tant de maux,
Il unit ses désirs aux vœux de ses Rivaux.

Lysis demande au Ciel, sérieux frénetique,
Tous les ressorts secrets du flegme politique;
Pesant les intérêts de chaque Potentat,
Il prétend s'ériger en Pilote d'Etat.
Dieux! dit-il, *donnez-moi cette ame grande & sage,*
Qui du danger instruite évite le naufrage;
Que mon air soit ouvert, mon cœur mystérieux;
Que l'obscur avenir se dévoile à mes yeux;
Que mon esprit soit prompt, sûr, vaste, infatigable,
Que je pénétre tout, moi-même impénétrable...

Mais, du bonheur public esclave ambitieux,
Suspens, pour m'écouter de téméraires vœux,
Aux soins de ta conduite un Peuple entier se fie,
Par tes rares talens son choix se justifie.
Je le veux : mais sçais-tu, maîtrisant le succès,
Aux fougues du hazard dérober tes projets ?
Le Destin bien souvent d'un conseil téméraire,
Au gré de son caprice en fait un salutaire ;
Et fatal destructeur des plans les plus certains,
S'il aime à se jouer de tes sages desseins,
Dévouée au succès, l'aveugle populace,
Pour te trouver coupable, au Destin fera grace.
Mais je te prêche en vain, porte un œil attentif
Sur cent tableaux divers d'un désastre instructif.
Là, l'appui de l'Etat, un vieillard déplorable,
Tend au bras du Bourreau sa tête vénérable.
Ici tu vois périr deux freres admirez,
Pour prix de leurs travaux, du Peuple déchirez,
Portrait où la fureur qu'un zele aveugle irrite,
Oppose une ombre affreuse au plus rare mérite.
Ah ! si le Ciel vengeur se prête à tes souhaits,
On peut te voir un jour punir de tes bienfaits,
Ajouté par ta chute aux exemples tragiques,
De ta fin étonnante embellir les Chroniques.

Mais quel est ce Vieillard qui paroît à mes yeux ?
Il traîne à pas tardifs son cadavre odieux,
Rendez-vous importun des fiévres, des coliques ;
Les sens sont amortis dans ses membres étiques.
Le folâtre plaisir à son aspect s'enfuit,

Le

Le chagrin l'accompagne & le dégoût le suit.
Cependant de son cœur l'incroyable foiblesse,
A ce corps chancelant attache sa tendresse;
Jouet infortuné de ses bizares vœux,
Qu'il vive, il est content; *vivre c'est être heureux.*
Ses desirs sont remplis, & d'année en année
La Parque étend encor sa triste destinée:
Mais sous chacun des pas qu'il fait vers le tombeau,
Le malheureux rencontre un desastre nouveau.
Son fils meurt dans ses bras au plus beau de son âge;
Sur la mer de l'amour sa fille fait naufrage.
La Parque se recule, & sourde à ses soupirs,
S'obstine à n'exaucer que ses premiers desirs.
Il ne touchera point à son heure derniere,
Que ses maux n'ayent du Ciel épuisé la colere.

Pour nous qui n'aspirons qu'à charmer l'Univers
Par l'art ingénieux de bien tourner un Vers;
Qui dans les doux transports d'une aimable folie,
Prétendons seulement, avouez de Thalie,
Faire rire un Lecteur à ses propres dépens,
Par un sel qu'avec art ménage le bons-sens:
Songeons que bien souvent pour tout autre comiques
Ces traits railleurs pour nous se changent en tragiques;
Que surtout ce génie y choque, offense, aigrit,
Et que le corps souvent doit payer pour l'esprit.
On méprise d'un Fat l'obscure impertinence,
Ce seroit l'annoblir que d'en prendre vengeance;
Jamais bâton vengeur pour de fades bons-mots,

D'un Ecrivain grossier ne fit plier le dos.
Crêpin seroit heureux si sa plume novice
Eût déployé sans art sa coupable malice,
Ou si ce fils trop vain d'un pere Cordonnier,
Eût apris humblement son paisible métier.

Au miroir dangereux une Belle attentive,
Par ses propres apas à plaisir se captive,
Admire tour-à-tour ses attraits gracieux,
Et de les augmenter ose prier les Dieux.
Que fais-tu ? que plûtôt un mal fatal aux graces
Laisse sur ce beau teint ses odieuses traces !
Mais non. Un air plus fin anime tes attraits,
Ton œil est plus brillant, ton teint plus vif, plus frais:
Le plus farouche cœur devient bien-tôt ta proye,
Ton triomphe est parfait ; mais modere ta joye;
Sçais-tu que ces Amans sur tes pas attirez,
Sont autant d'ennemis contre toi conjurez ?
Pourras-tu bien toujours, égale en ta Sagesse,
D'un traître Séducteur rebuter la tendresse ?
Des abîmes partout sont ouverts sous tes pas,
Sur ce chemin glissant ne broncherois-tu pas ?
C'en est fait dans l'amour ta sagesse s'oublie,
L'amant favorisé lui-même le publie ;
Et de son crime affreux, ce cruel Suborneur
Tire aux yeux du Public ta honte & son honneur.
Dans un corps moins charmant ton ame retranchée,
Se fût au fier devoir constament attachée.
A présent condamnée à d'éternels regrets
Tu reproches aux Dieux leurs nuisibles bienfaits.

Pour

Pour nous-mêmes le Ciel mieux que nous s'intéresse ;
Laissons de ses présens le choix à la Sagesse ;
Ou si l'ame toujours doit former des desirs,
Pour de solides biens réservons nos soupirs.
Demandons un corps sain, un esprit droit & sage,
Des vulgaires erreurs qui perçant le nuage,
Jamais d'un faux éclat ne se trouve surpris ;
Qui sçache à chaque objet fixer son juste prix :
Un cœur grand, juste, ferme, & qui suive intrépide,
Le pénible sentier où la vertu le guide ;
Que l'Univers croulant ne puisse en écarter,
Et que le vice ait seul le droit d'épouvanter.

XLII. DISCOURS.

Réfléxions sur la finesse des Italiens.

LA Fable du Chêne & du Jonc me paroît fort aplicable à la maniere dont se conduisoit l'ancienne Italie, & à celle dont se conduit l'Italie moderne.

Autrefois elle s'oposoit avec vigueur à ceux qui venoient porter la Guerre dans son sein, & souvent après avoir long-tems résisté aux coups de la tempête, elle se trouvoit entierement ébranchée, & même quelquefois sur le point de sa chute.

A présent toute la ressource qu'elle trouve contre ceux qui viennent la ravager, c'est

ſa ſoupleſſe. A la moindre aparence d'orage elle plie avec prudence, & accoutumée à ſe voir le jouet de différens vents, elle ſe déclare toujours pour celui qui ſoufle.

Cette conduite n'eſt pas ſi propre à embelir les Hiſtoires, & à s'attirer l'admiration de l'Univers, que celle des Italiens d'autrefois; mais elle eſt ſenſée, & ce qui eſt ſenſé vaut d'ordinaire mieux que ce qui eſt admirable.

Si les Nations étrangeres ſont ainſi les maîtres dans l'Italie, dès qu'il plaît à leur intérêt de les y envoyer, il faut convenir qu'elle ſçait en prendre vengeance d'une maniere bien fine, & que dans un certain ſens l'Italie eſt toujours la Maîtreſſe du Monde.

Ce n'eſt pas qu'elle ſuive les traces de l'Italie ancienne, qui groſſiere ennemie de tous les endroits du monde où il ſe trouvoit de l'Or, alloit contre vent & marée, impoſer des Loix à des gens qui ſe conduiſoient fort ſagement par les Loix du Bon-ſens & de l'Innocence. Ces manieres de conquérir l'Univers étoient bonnes pour ce tems-là; & les Italiens d'à-préſent plus habiles que leurs Ayeuls, ne trouvent pas néceſſaire d'avoir dans chaque Province de leur domination un Proconſul, qui accompagné de Soldats & de Licteurs aille mettre dans tout leur jour l'orgueil & l'avarice de ſes Maîtres. Il y avoit dans cette maniere d'agir plus de faſte que de ſûre-

té;

té ; & quand ces Gouverneurs de Provinces tomboient entre les mains de quelque Arminius, je croi que la gloire du Sénat & du Peuple Romain n'étoient guéres propres à les consoler de la rigueur de leur sort. Une grande partie du Monde ne laisse pas d'être Tributaire de l'Italie, & il ne lui faut que deux ou trois mille hommes pour aller lever partout les Tributs qui lui sont dûs légitimement.

Ce que j'avance là seroit un parodoxe s'ils vouloient les extorquer de haute lutte ; mais ils ne s'y prennent pas par la force, rien n'est d'ordinaire plus pacifique que cette Nation, & elle paroît avoir compris tout le sens de cette Maxime-ci :

Lorsque l'on est Poltron on en vit plus long-tems.

De ces deux ou trois mille détachez, c'est assez d'un seul dans une grande Ville, & même dans toute une Province. Celui-ci pour parvenir sûrement à son but, n'a besoin pour tout équipage, que d'une Chocolatiere, de deux livres de Tabac, de quelques Tabatieres de Venise faites à Amsterdam, & de quelques Bouteilles de Ratafia, ou d'Eau de Fenouillette. Ce petit fond rendu inépuisable par une rare industrie, voilà tout ce qu'il lui faut pour triompher de tout un Peuple, & pour faire encore ensorte que ce Peuple lui ait obligation de sa servitude.

Leurs Ancêtres exerçoient leur empire ſur les corps de ceux qu'ils avoient vaincus, ſans pouvoir en gagner l'eſprit ; mais ces Meſſieurs-ci, par un triomphe infiniment plus glorieux, commencent par ſe rendre maîtres de l'eſprit & du cœur, & de là ils en viennent tout doucement à la bourſe, qui s'ouvre toujours devant un habile Italien, eût-elle réſiſté mille fois aux attaques du plus fin Gaſcon. On ne ſe croit pas dupé comme il faut, quand on ne l'eſt pas de leur façon ; n'auroient-ils pas tort de laiſſer l'adreſſe de leur eſprit infructueuſe ? Tout le monde enrage d'être fourbé ; ce ſeroit manquer de charité que de refuſer ce plaiſir à ſon prochain, & je ne vois pas qu'en conſcience on s'en puiſſe diſpenſer, ſurtout quand on y trouve auſſi ſon petit compte. Celui-là même qui s'aperçoit d'avoir été l'objet de la charité de ces Meſſieurs-là, n'en fait que rire ; ils n'ont fait que leur métier, & plus ils le font habilement plus ils ſont eſtimables.

Croiroit-on bien qu'ils profitent des dépouilles des ennemis, quoiqu'ils ſoient fort éloignez d'aimer la Guerre ? Rien n'eſt plus vrai, & ces jeunes Officiers dont leurs maiſons ſont continuellement remplies, ne ſont qu'autant de leurs Emiſſaires qui vont piller l'ennemi par commiſſion, & qui viennent verſer à leurs pieds tout ce qu'ils ont gagné pendant toute une Campagne, ſouvent aux dépens de leur ſang.

En

En vérité cet hommage leur eſt bieu dû; ils ont un génie ſi tranſcendant, ils ſçavent ſi bien aplanir toutes les avenuës qui ménent aux piéges les plus groſſiers par eux-mêmes, qu'il faudroit être Italien comme eux pour n'y pas donner. Veulent-ils, par-exemple, vous débiter à un prix exorbitant du Tabac dont les Palfreniers ne voudroient pas pour rien, ils ſçauront d'abord mettre finement votre vanité dans leurs intérêts. Ils vous perſuaderont que ce Tabac n'eſt pas pour les nez vulgaires, & qu'il faut avoir le goût fin pour en ſavourer toute la délicateſſe, & qu'il n'y a que les ſçavans Preneurs de Tabac qui en connoiſſent tout le mérite. Vous voilà pris, & vous êtes réduit à payer chérement ce qui ne vaut rien, ou a renoncer à la gloire d'avoir le nez plus habile que les autres. Pour peu que je fuſſe ami de la Pagnoterie, je dirois que cela s'appelle prendre les gens par le nez d'une maniere bien fine.

Je ſçai bien que l'adreſſe de l'eſprit qui ſçait ſe liguer avec la vanité des hommes, pour les attraper mieux, n'eſt pas ſi particuliere à l'Italie, que d'autres Pays n'en ayent auſſi leur bonne proviſion.

Mais la fineſſe des autres Nations eſt gênée d'ordinaire par quelques reſtes de probité, & par quelques ſcrupules incommodes qui l'empêchent de déployer ſes talens avec une entiere liberté. La conſcience n'exerce

n'exerce guéres ſon empire en Normandie; cependant elle n'y eſt pas encore entierement détrônée. Les ſcrupules ne ſont pas fort à la mode en Gaſcogne, & pourtant ils ne laiſſent pas d'y traverſer quelquefois la louable intention de faire fortune aux dépens du Prochain. Mais ils ne ſçauroient ſe faire un paſſage au-travers des Alpes; c'eſt une gloire qu'ils doivent laiſſer à Hannibal & au Prince Eugéne.

Dans un cœur Italien l'induſtrie a les *coudées-franches*; n'ayant aucun ennemi domeſtique à combattre, elle peut déployer toute ſa vigueur contre les ennemis de dehors; & c'eſt ſoutenir qu'elle en vient d'ordinaire à bout, que d'avancer qu'elle ne ſçauroit échouer que contre un cœur modeſte, & un eſprit dégagé de la chimére.

On peut dire que la Monarchie Univerſelle des Italiens a eu trois différens périodes. Dans le premier elle étendoit ſon Empire d'une maniere dangereuſe & brillante; une Province conquiſe lui facilitoit la Conquête d'une autre, & ſes forces s'augmentoient toujours à proportion qu'elles s'éloignoient de leur centre. Cet Empire trouva enfin ſon plus fatal ennemi dans ſa propre grandeur, & tomba ſous le faix de ſes propres forces. De cette maniere le période des Armes fit place à celui de la Superſtition: Alors un ſeul Vieillard décrépit ſçavoit

voit remplacer lui seul de nombreuses Armées, & à la faveur des ténébres de l'ignorance exercer un pouvoir tyrannique sur les ames des plus puissans Monarques, qui se faisoient une gloire de leur foiblesse pour cette ridicule Divinité. La raison des hommes sortie enfin d'un profond sommeil, fut l'écueil de cette seconde Monarchie, & les Princes devenus alors véritablement Souverains, secouerent en partie ouvertement un joug si méprisable, & en partie ne le subirent qu'autant qu'il s'accommodoit à leur intérêt.

L'Italie se dédommagea de cette seconde chute de son Empire, en tenant toûjours les Peuples asservis à la finesse d'esprit de ses Habitans, & ce troisiéme période de leur Monarchie Universelle, moins sujet au changement que les autres, subsistera jusqu'à ce que le monde n'ait plus de Dupes, & qu'une autre Nation plus habile encore que l'Italienne, leur ravisse un Empire qu'ils ont exercé jusques ici si dignement.

Autrefois Virgile apostropha les Romains à-peu-près de cette maniere-ci.

D'Autres Peuples sçauront d'une sçavante main,
Animer mieux que vous & l'ivoire & l'airain;
Une masse sans forme à leur Art asservie,
De leur ciseau divin empruntera la vie.
Ils sçauront mieux que vous, foudroyans Orateurs,

Etourdie

Etourdir la raiſon & triompher des cœurs.
Des Aſtres inconſtans la courſe meſurée,
N'aura rien de ſecret pour leur ame éclairée.
Votre Art plus élevé, magnanimes Romains,
Eſt de ſçavoir ranger ſous une même chaîne,
L'Univers qu'à vos pieds vòtre Valeur entraîne.

Si ce grand Poëte vivoit à-préſent, il changeroit indubitablement de ſtile, dumoins il eſt à croire qu'à la place des derniers Vers il mettroit ceux-ci.

Votre Art plus rafiné, Peuples ingénieux,
C'eſt d'enchanter le goût & d'éblouir les yeux;
C'eſt ſçavoir par les tours d'une adreſſe féconde,
Dans les mêmes panneaux attraper tout le monde.

XLIII. DISCOURS.

ON peut ſoûtenir ſans craindre de ſe tromper, que la qualité, qu'on appelle Valeur, eſt la cauſe des déſordres les plus funeſtes qui ſoient arrivez dans l'Univers, & en même-tems le plus brillant chemin pour parvenir à la Gloire. C'eſt cette qualité, qui a rendu immortels ces Tyrans Héroiques, qui ſe ſont fait un mérite de ravager tout le monde, & qui ont été placez dans le Ciel pour prix de leurs cruautez & de leurs injuſtices.

Ce

Ce n'eſt pas ſeulement l'ignorant Vulgai-
e qui accorde aux Héros ſon eſtime &
on admiration, l'homme raiſonnable même
ne ſçauroit s'empêcher de ſentir pour eux
quelques mouvemens de reſpect, quand ſa
raiſon n'eſt pas en garde contre une eſtime
ſi mal fondée. On ſe laiſſe maîtriſer par un
certain plaiſir ſecret, dès qu'on entend
parler d'un homme intrépide, qui à la tête
d'un petit nombre de Troupes oſe fondre
ſur des forces immenſes; & qui inſenſible
au danger comme à la fatigue, concentre
toutes ſes paſſions dans le déſir d'aſſujettir le
Genre-Humain.

D'où peut venir ce penchant de notre
cœur pour une admiration ſi peu raiſonnée?
Et par quel principe eſt-on forcé en quelque
ſorte d'aimer la choſe du monde la plus con-
traire à l'humanité?

Le but général de la vertu, c'eſt le bon-
heur de l'homme, & il eſt naturel que le
cœur d'une créature raiſonnable devance
la raiſon, pour donner ſon eſtime à ces qua-
litez ſalutaires, qui tendent à conſerver l'or-
dre & le repos dans cette Société dont elle
fait une partie; mais à peine eſt-il conceva-
ble que le cœur ſente ces mêmes mouve-
mens de tendreſſe & de vénération, pour
une qualité qui ne ſert qu'à bannir de la So-
ciété ce repos & cet ordre.

Une des ſources de cette eſtime aveugle
que nous avons pour la valeur, c'eſt à mon
avis,

avis, notre amour-propre qui se mêle d'une maniere presque imperceptible à nos actions, à nos pensées, à nos sentimens.

Dès que nous pensons à quelque action, nous sommes accoûtumez de nous mettre à la place de celui qui en est l'Auteur, & si nous la trouvons en même-tems vicieuse & oposée à nos inclinations, nous sentons pour elle un profond mépris. Quand nous trouvons au contraire une action, ou un sentiment, quelque vicieux qu'ils puissent être, conforme à notre penchant sans consulter la raison; nous avons de l'indulgence pour elle, & l'idée de nous-mêmes unie à celle de cette action, ou de ce sentiment, en couvre l'horreur & en efface l'infamie.

Appliquons cette maxime générale à ce qui est en question; rien n'est plus naturel à l'homme que l'orgueil; sans faire un effort de raison on ne sçauroit souffrir des égaux, & beaucoup moins des Supérieurs. Il n'y a presque point d'homme qui, s'il en étoit le maître, ne voudroit dominer sur tout l'Univers.

Dès que cette fierté, qui nous accompagne partout, nous fait jetter les yeux sur un Héros, sur un Conquérant, notre imagination nous met au-lieu de lui à la tête d'une Armée. C'est nous qui abattons tout, qui domptons tout : c'est nous qui allons chercher des Esclaves dans les endroits les

plus

lus reculez du monde, qui faisons une aste prison de toute la Terre : c'est ainsi que lans le tems que nous prodiguons l'encens à :es Bourreaux du Genre-Humain, nous sommes proprement nous-mêmes les objets de notre adoration.

Un second principe de l'estime des hommes pour les Conquérans, c'est qu'en songeant à leurs actions éclatantes on détourne souvent son attention de ce qu'il y a dans leur conduite de cruel & d'injuste.

Ce que l'on y trouve d'intrépide fait de si fortes impressions sur le cœur, qu'il dévient insensible pour le reste.

Or l'intrépidité est du nombre des choses qui s'attirent une espece de vénération, parcequ'elles sont rares, & qu'elles paroissent en quelque sorte au-dessus des forces du cœur humain.

L'homme est naturellement poltron, l'amour qu'il a pour lui-même lui fait chérir son existence; & par conséquent celui qui affronte les dangers les plus affreux, qui semble prodigue de sa vie, franchit en aparence les bornes de l'humanité, il est quelque chose de plus que l'homme, & nous pardonnons au Paganisme de le confondre avec la Divinité.

Voilà comme on se laisse éblouir d'un faux éclat. Pour peu qu'on se voulût donner le loisir de pénétrer dans la nature des choses, on verroit que ce qu'on croit au-dessus

ſus de l'homme eſt fort ſouvent au-deſſous de lui, & que l'Héroïſme confond véritablement avec les Brutes, ceux qu'il paroît élever à la Divinité. Je dis plus : les bêtes les plus ſanguinaires ſont de beaucoup préférables aux plus illuſtres Conquérans. Elles ſont incapables de réfléxion. On ne ſçauroit leur reprocher leur inſenſibilité aveugle pour le péril ; leur faim rend leur fureur excuſable, & cette faim aſſouvie met des bornes à leur cruauté. Un Conquérant au contraire reſſemble à un hydropique que la boiſſon ne fait qu'alterer davantage.

Le courage n'eſt-il donc pas la marque d'une véritable grandeur d'ame ? Aſſurément ; mais d'ordinaire on en a des idées très-confuſes, & l'on prend les effets d'une lâcheté mépriſable pour les marques de la plus ſublime valeur. Ces deux hommes, par exemple, qui de ſens froid ſe vont égorger dans un duel, paſſent chez le Vulgaire pour des gens courageux, quoiqu'on puiſſe ſoûtenir avec juſtice qu'ils ne vont ſe battre que par une exceſſive poltronnerie.

Je veux qu'ils ne ſoient pas du nombre de ces faux-braves, qui avant que d'aller ſur le pré, paroiſſent avoir fait un accord de ne ſe point faire de mal ; mais j'oſe avancer qu'ils en ſont d'autant plus poltrons. Oui ce ſont des lâches achevez, ils n'oſent pas ſuivre les régles que la raiſon & l'humanité

leur

leur preſcrivent : Ils n'ont pas aſſez de fermeté pour mépriſer l'eſtime d'un tas de gens déraiſonnables, & plus ils combattent avec fureur, & plus ils font voir qu'ils ont une lâche crainte de perdre un honneur, de la conſervation duquel ils devroient rougir.

Si l'on veut conſidérer le courage ſous l'idée d'une vertu, on ne ſçauroit le concevoir ſinon comme la force d'une ame éclairée, qui s'attache à ce qui eſt raiſonnable, ſans en pouvoir être détournée par aucune conſidération. De cette maniere le courage s'étend ſur toutes les vertus, & pour dire encore plus, toutes les vertus ſont renfermées dans le courage. Toute action véritablement vertueuſe part de cette noble intrépidité de l'ame : il n'y a point de vice qui ne ſoit une véritable poltronnerie, & c'eſt ſouvent l'effet d'un courage extraordinaire que d'oſer conſerver ſa vie.

Si l'on applique cette idée du vrai courage à la conduite d'un Souverain, on trouvera qu'un Souverain ſera véritablement courageux, ſi par un principe de raiſon il ſe contente des Etats que la Providence lui a confiez, & s'il achete même la paix, par des actions que le Vulgaire apelle baſſes & lâches, parcequ'elles ſont contraires à l'orgueil & au mauvais ſens. Mais ſi le bien de ſes Sujets force enfin ce Prince à prendre les armes, & à ſe jetter dans les malheurs de la guerre pour éviter des malheurs plus funeſtes,



funeftes, il obéit fans balancer à la raifon qui l'y détermine, & n'afpire qu'à la réputation qui eft le prix de la vertu. Tout ce qu'il craint c'eft de s'éloigner de fon devoir, qui a fur fon cœur le même empire que la gloire exerce fur ces illuftres enragez, dont on couvre l'infâme fous le titre pompeux d'Héroïfme.

Il y a un nombre infini d'honnêtes-gens qui connoiffent l'extravagance de ce qu'on apelle d'ordinaire courage; mais leur efprit a beau fe dégager du joug d'un préjugé fi pernicieux, leur cœur y refte bien fouvent affujetti; ils fe font une gloire de ne point fuivre là-deffus leurs lumieres.

Peut-être que moi-même, qui paifible dans mon cabinet, fais ces réfléxions, je ferois affez lâche fi j'étois offenfé pour ne pouvoir pas réfifter à la crainte de paffer pour poltron dans le monde: je crains bien que je n'euffe honte d'être plus raifonnable qu'un autre, & que je ne connoiffe volontairement un crime, de-peur d'être méprifé par des créatures raifonnables.

Les gens de Guerre font furtout bien à plaindre, par rapport à l'honneur qu'on met à fe venger d'une injure reçuë, & de quelque maniere qu'ils faffent, ils font toujours expofez aux derniers malheurs. S'ils fuivent les Loix du Chriftianifme ils paffent pour les derniers des hommes, & s'ils obéïffent aux Loix de l'Honneur ils courent rifque de porter

te la tête sur un échaffaut. S'ils écoutent la raison & l'humanité, il ne passent pas seulement pour infâmes dans l'esprit de leurs compagnons, leur sagesse est quelquefois punie par leurs Souverains, & tel a été cassé par les ordres de son Prince, que ce même Prince auroit fait pendre s'il avoit lavé un affront dans le sang de son ennemi. Quel cruel défaut de sens-commun n'y a-t-il pas dans cette conduite! Un Guerrier offensé doit se battre, ou ne se battre pas: Il n'y a point de milieu. S'il fait mal en se battant, il fait donc bien en ne se battant point; le contraire d'une action punissable est sans doute innocente, & rien n'est plus naturel que de trouver infâme ce qui mérite la mort, & digne de louange ce qui est opposé directement au crime. Mais on forme des idées monstrueuses de tout, on attache la gloire au vice, & l'infamie à la vertu, & l'on prescrit aux hommes des Loix qui les forcent à vivre deshonnorez, ou bien à mourir glorieusement par la main du Boureau.

XLIV. DISCOURS.

J'Avois promis aux Dames dans mon premier Misantrope, de les entretenir quelquefois, & je m'étois flaté même de leur dire certaines choses assez dignes de leur

leur attention. Jusques-ici je ne me suis pas trop bien aquité de cette promesse; & comme je me pique d'être religieux observateur de ma parole, je prends une forte résolution de réparer ma faute dans ce second Volume de mon Ouvrage. Je commence dès à présent, Mesdames, & je vous destine toutes les réfléxions que je prétends faire cette semaine. Heureux si je puis vous les rendre agréables! Et si tirant mon stile de sa sécheresse ordinaire, j'y puis répandre quelque chose de cette Galanterie aisée qui distingue avantageusement Bussy d'avec le Chevalier d'Her, & d'avec Voiture.

Un bon nombre de gens vous aiment, Mesdames, quand ils sont jeunes; ils vous aiment avec fureur; mais incapables de cette délicate tendresse qui ne tombe que dans les belles ames, leur passion pour vous se perd avec l'activité de leur jeunesse. Souvent même vous leur devenez odieuses, & ils disent dans leur cœur au beau Sexe; *je vous ai trop aimé pour ne vous point haïr.*

Pour moi je vous ai fort aimées aussi, & comme mon cœur & mon esprit ont eu toûjours part à ma tendresse pour vous, je vous garde encore une estime tendre & delicate. Je fais plus, & j'en devrois rougir en qualité de Misantrope, je suis chagrin d'être d'un âge à m'en devoir tenir avec vous à l'estime.

Ne croyez pas que je sois de ces sots vieillards,

vieillards, qui se font un plaisir de dire à tout moment qu'ils ont été des comperes dans leur jeunesse, & que peu de femmes ont pû résister à leur mérite : c'est tout ce que je puis pardonner au pauvre Abelard. Un peu de vanterie est permise au malheureux du premier ordre.

Que l'amour-propre est ingénieux ! Un homme d'âge ne trouvant plus dans son extérieur de quoi plaire, veut dumoins faire aimer l'extérieur qu'il a eu autrefois. Il apelle le passé au secours du présent, & enterré dans sa perruque, importuné par sa grosse figure, il se tuë de répéter qu'il a eu la tête belle, & la taille fine. Laissons-les-là, ils me rameneroient tout droit à la morale.

Quand j'étois jeune, je faisois de mon mieux pour vous être agréable; & souvent, au défaut de vous plaire, je me faisois un plaisir d'examiner pourquoi vous me plaisiez, & ce qui vous manquoit pour me plaire encore davantage. Quelquefois même je me faisois un chagrin délicat de ne vous pas aimer aussi fortement que j'eusse souhaité, & je me hazardois à vous donner des conseils aussi contraires à mon repos, que favorables à vos charmes; mais d'ordinaire on avoit peu d'égard à la bonté de mes intentions, & j'étois fort mal récompensé de ma franchise & de mon désintéressement. Mon malheur me donna lieu de remarquer,

 que

que vous n'aimiez pas assez la candeur, ni dans vous-même, ni dans les autres, & que ce sentiment secondoit mal votre beauté contre le cœur d'un honnête-homme. Vous voulez des amans d'un mérite distingué; mais le moyen de leur plaire longtems, si vous ne ménagez la délicatesse de leur amour-propre? N'est-ce pas travailler à les éloigner de vous, que de préférer aux louanges judicieuses que leur candeur vous dispense, les éloges circulaires qu'un Flateur outré prodigue indifféremment à toutes les femmes? Les hommes ne sont pas de votre goût sur la franchise: Il ne l'aiment pas trop dans leurs Amis, & ils la chérissent dans leurs Maîtresses, pourvu qu'elle n'ait rien de rude & d'injurieux, & que vous l'adoucissiez par des manieres polies, qui naturelles au beau Sexe, ne sont pas toûjours incompatibles avec la sincérité. Ce que la candeur a d'aimable en elle-même, joint à ce qu'elle a de rare parmi vous, est tout-à-fait propre à vous attirer l'estime & la tendresse de tous ceux qui ont quelque goût pour le vrai mérite.

Il n'est pas nécessaire d'être entré bien avant dans votre cœur, pour sçavoir que vous êtes fort sensibles à la perte de vos amans; mais que vous seriez peu exposée à ce malheur, si vous sçaviez ménager vos agrémens & notre tendresse!

D'ordinaire vous rebutez vos amans par des

des caprices excessifs, ou bien vous endormez leur passion par une languissante uniformité d'humeur. Votre empire sur leur cœur seroit bien plus durable, si vous sçaviez donner à vos manieres une certaine irrégularité, qui parût moins l'effet d'un esprit bizare, que d'une vivacité propre à varier votre mérite, & à le présenter toûjours sous une face nouvelle.

Montrez à votre amant tantôt une petite fierté qui réveille, tantôt une complaisance qui touche, une autre fois une crédulité qui s'insinuë dans son cœur, souvent un peu de jalousie qui l'anime; en un mot, faites-lui voir toûjours quelque chose de nouveau & de touchant dans vos sentimens & dans votre tour d'esprit, & je vous réponds que son cœur entretenu dans une activité continuelle, n'aura pas le loisir d'être inconstant.

Ne croyez pas, Mesdames, que les hommes changent d'ordinaire par une trahison concertée, leur amour est né bien souvent en dépit d'eux, & il meurt de même, faute de l'agréable nourriture que lui peut donner *le nouveau.* Prodiguez cet aliment à leur tendresse, & vous leur ferez goûter dans le plus fidéle attachement toutes les douceurs de l'inconstance.

Permettez-moi encore de vous dire, Mesdames, que d'ordinaire vous négligez de cultiver votre esprit, ou bien que vous le

cultivez trop, ou mal. En général la Nature ne rend guéres ſes productions achevées, elle laiſſe preſque toûjours quelque choſe à faire à l'Art. Pour rendre votre tour d'eſprit heureux & aimable, il vous faut un peu de réfléxion, un peu de lecture. Bien ſouvent il vous arrive d'enrichir votre eſprit par ces moyens; mais rarement vous apliquez-vous à former votre raiſon. Changez de méthode, ſi vous m'en croyez, donnez vos plus grands ſoins à votre raiſonnement, il en a plus à faire que votre eſprit.

Gardez-vous bien pourtant de faire les Philoſophes: ſi vous voulez nous charmer par des raiſonnemens exacts, par des réfléxions profondes, ménagez-leur une expreſſion aiſée & naturelle; qu'elles ne ſentent jamais l'Etude & le Cabinet, & qu'elles ne paroiſſent que l'effet d'un génie peu vulgaire. Le naturel eſt votre partage, il fait votre mérite; & vous devez vous apliquer uniquement à mettre ce naturel dans tout ſon jour, & non pas à l'affaiſſer & à l'enſevelir ſous la Science.

Certaines femmes pour s'éloigner des mignardiſes par leſquelles une Prétieuſe prétend nous attendrir en ſa faveur, croyent s'attirer notre eſtime en s'élevant au-deſſus des foibleſſes de leur ſexe, & en affectant la force de corps & d'eſprit, qui caractériſe les hommes. Mais à mon avis elles tombent dans une extrêmité

tout

tout auſſi éloignée de l'aimable que celle qu'elles évitent.

Se piquer de négliger ſes charmes, & de ne point donner à ſa beauté tous les avantages qu'elle peut recevoir de l'Art, affecter avec cela des airs robuſtes & virils, c'eſt ſe piquer de nous déplaire.

Ce que nous aimons le plus dans une femme, c'eſt ſa qualité de femme; ce n'eſt proprement que ce qui caractériſe ſon ſexe, qui nous touche & qui nous rend ſenſibles à ſon mérite. Ses belles qualitez nous peuvent donner de l'eſtime & de l'amitié; mais elles ne nous donnent de l'amour qu'autant qu'elles ſont entées ſur la femme, s'il m'eſt permis de parler ainſi.

Quand je me ſuis amuſé quelquefois à lire les Rolands & les Amadis, ce que j'y découvrois de plus éloigné de la vraiſemblance, n'étoit pas ces géans démeſurez pourfendus par un homme ordinaire, ces Palais bâtis par enchantement, ces Armées défaites par un ſeul Paladin; je trouvois mille fois plus extravagant que tout cela, l'amour qu'on y donne aux Héros pour des Marphiſes & pour des Bradamantes, qui prêtoient le coller au plus vaillant Chevalier, & qui de jour s'expoſoient aux injures de l'air, & couchoient ſur la dure pendant la nuit.

Si vous vouliez ſuivre mes avis, Meſdames, vous ne feriez point d'effort pour ceſſer d'être femme; & quand même la Na-

ture vous auroit donné un tempérament robuste & viril, vous le cacheriez par l'affectation délicate d'un peu de foiblesse. Une femme a bonne grace d'être un peu foible, elle doit seulement prendre garde de ne pas outrer cet agrément, & de n'en point faire un vice, ou bien un ridicule. J'aime surtout qu'une Dame daigne être aimable, & qu'elle veuille bien prendre un peu de peine pour nous plaire. Mais ce conseil doit être pratiqué avec précaution, & bien souvent, Mesdames, vous prenez des mesures très-fausses pour nous rendre sensibles à vos agrémens. Il vous faut de l'ajustement, j'en conviens; il n'y a qu'une beauté achevée qui puisse soûtenir le négligé; & ce négligé pour être avantageux, a besoin encore d'une espece d'Art caché, & surtout d'une propreté riante, sans laquelle les atraits les plus touchans ne sçauroient que choquer notre délicatesse. D'ordinaire vous copiez, dans la maniere de vous mettre, le ridicule d'un Peintre de l'Antiquité, qui avoit entrepris de faire un Portrait de Venus. Son imagination n'étant pas assez forte, pour ramasser dans son tableau toutes les graces d'une belle nature, il chargea sa Déesse d'habits magnifiques & de pierreries; il n'étoit pas assez habile pour la faire belle, il l'a fit riche.

Si la Nature ne vous a pas été favorable, ne prétendez pas sauver votre l'aideur de nos

réfléxions

réfléxions à la faveur de votre parure, ni arrêter nos yeux par l'éclat de vos habits, pour les détourner de vous-mêmes; toute la richesse qui vous environne, ne sert qu'à mettre votre peu d'agrément dans tout son jour, & les beautez que vous empruntez de la fortune ne font que répandre de la lumiere sur la laideur qui vous est naturelle. Combien de fois l'éclat d'un Diamant a-t-il fait remarquer l'énorme grandeur d'une oreille à laquelle il servoit de parure? Combien de fois la maigreur d'une gorge n'a-t-elle pas reçu de très-mauvais services, d'un collier de perles qu'on y avoit mis pour tout un autre usage?

On ne sçauroit suppléer au défaut d'un extérieur revenant, que par les sentimens généreux de l'ame, par l'agrément de l'esprit, par la facilité de l'humeur, & par la politesse des manieres.

Pour vous qui êtes aimables.... Mais je vois mon Cahier rempli, on ne finit point, Mesdames, quand on se met à vous parler; plus on dit de choses, & plus on en trouve à dire. Aussi ai-je bien envie de renouer la conversation, & de vous faire voir que j'ai fait des réfléxions aussi justes sur la nature de l'ajustement, que sur celle du vrai courage.

XLV. DISCOURS.

LEs Enigmes ſont ſi fort en vogue, qu'il eſt bien juſte que j'en diſe un mot. Dès qu'on met le pied dans une compagnie, ah, Monſieur, ou Madame, vous dit-on, avez-vous deviné une telle Enigme du Mercure, ou de la Quinteſſence? Là-deſſus l'Enigme eſt luë trois ou quatre fois, & bien des perſonnes, après avoir affecté de rêver profondément, devinent fort juſte ce qu'ils ont déja entendu deviner à quelques autres. Cependant en voilà aſſez pour envoyer le nom d'une perſonne ſi habile à l'Auteur du Mercure, & pour ſurcharger ſon Ouvrage de quelque *Rébus*.

Ce n'eſt pas depuis peu de ſiécles que les Enigmes ſont en uſage. Je ſuis fort porté à croire qu'on en a fait depuis que les hommes ont préféré les Phraſes obſcures aux expreſſions claires & naturelles; c'eſt-à-dire, à mon avis, depuis que le monde eſt monde.

Les Hiéroglyphes des Egyptiens n'étoient autre choſe que des Enigmes de Morale, ſcience qui a plus beſoin d'être éclaircie que d'être envelopée, & les premiers Philoſophes Grecs cachoient ſous des emblêmes leur Phyſique, qui étoit elle-même une Enigme,

Enigme, & qui n'a pas encore tout-a-fait changé de nature.

Dans le vieux tems les Rois s'entr'envoyoient des Ambaſſadeurs pour ſe propoſer les uns aux autres des queſtions Enigmatiques; ils rendoient tributaires, à coups d'Enigmes, ceux qui leur cédoient en ſubtilité d'eſprit; & dans le fond cela valoit mieux que de vouloir parvenir au même but par la voye des armes.

Si je voulois trancher du Sçavant, je prouverois par cent autres exemples, & par mille citations, ce que je viens d'avancer touchant l'antiquité des Enigmes. Je parlerois de celle qui fut propoſée aux Philiſtins par Samſon, qui ne ſongeoit pas qu'une Enigme ceſſe de l'être dès qu'une femme en fait le mot; je ne manquerois pas de vous parler d'Œdipe & de Sphinx, & je vous prouverois que la Reine de Saba ne vint voir Salomon, que pour éprouver ſon diſcernement par des queſtions obſcures, qui ne ſont autre choſe que des Enigmes; ſurtout je vous ferois toucher au doigt & à l'œil, que ces Fables extravagantes, ces Divinitez ridicules d'Homere, ſont autant d'Enigmes qui découvrent à ceux qui ſçavent y pénétrer, les tréſors les plus précieux d'une profonde ſageſſe. Mais je laiſſe ce docte fatras à ceux qui s'y plaiſent davantage que moi, & j'aime mieux examiner ſi ceux qui s'en font accroire, pour avoir dévelopé quelques Enig-

mes, fondent leur vanité ſur une baze un peu ſolide. J'avouë que je ſuis pour la négative ; & je croi même que pour réuſſir à réſoudre ces eſpeces de problêmes, la juſteſſe de l'eſprit nuit plus qu'elle n'y ſert.

„ Et tel qui de l'Enigme à rencontré le mot,
„ Se croit un grand Génie, & ſouvent n'eſt qu'un Sot.

Pour voir ſi je me trompe là-deſſus, conſidérons ce qui ſe paſſe dans l'eſprit d'un homme qui s'occupe à deviner une Enigme. Il voit devant ſoi un grand nombre de caractéres, qui doivent tous convenir à un même ſujet, & auſquels on s'eſt étudié de donner une aparence de contradiction.

A chacun de ces caractéres qu'il examine, les idées d'un grand nombre de différens ſujets s'excitent dans ſon imagination: Il paſſe tous ces ſujets en revuë, & prend garde, s'il peut trouver quelque raport entre les ſujets & le caractére qui eſt l'objet de ſon attention.

Supoſons à préſent qu'un eſprit peu juſte, & un eſprit exact, tombent ſur le même caractére qu'ils le rapportent l'un & l'autre au même ſujet, & que ce ſujet ſoit véritablement celui que l'Auteur de l'Enigme ait eu en vuë; le premier ſe contentera de trouver un accord aparent entre les objets de ſon examen, & parcourant les caractéres ſuivans avec la même indulgence, il donnera dans le ſens de l'Auteur.

Il

Il en ſera tout autrement d'un eſprit juſte, accoûtumé à examiner tout avec la rigueur ſcrupuleuſe d'un diſcernement exact; s'il ne voit pas que le caractére en queſtion convient avec la derniere juſteſſe au ſujet qui l'a d'abord frapé, il l'écartera de ſon eſprit, il ira tâtonner après quelqu'autre ſujet, & s'égarera du but de l'Auteur à force de juſteſſe & de raiſonnement.

Ce que je ſoutiens eſt d'autant plus vrai, que de dix Enigmes que nous voyons tous les jours, il n'y en a pas deux qui ſoient bien faites; & par conſéquent pour les deviner il faut copier l'eſprit faux de leurs Autheurs.

D'ailleurs un homme qui s'eſt fait une méthode de raiſonner avec ſolidité, n'eſt guéres porté à prêter ſon attention à ce qui ne lui ſçauroit aporter aucune utilité. N'eſt-ce pas dans le fond une véritable petiteſſe d'eſprit que de ſe donner la torture pour deviner une Enigme? Vous avez trouvé, par exemple, que tous les caractéres d'une baſſe de viole convenoit à une baſſe de viole; qu'avez-vous gagné par-là? Ne le ſçaviez-vous pas bien auparavant?

Peut-être s'imagine-t-on qu'en s'apliquant à ces ſortes de conjectures on donne de l'ouverture à ſon eſprit, & qu'on le rend propre à faire des conjectures véritablement utiles ſur les vuës des hommes. En effet, il y a des Enigmes de Politique qu'il faut réſou-

dre abſolument pour gouverner une République avec ſuccès; mais elles n'ont rien de commun avec celles qui ſont l'objet de la curioſité ordinaire.

Pour démêler celles-ci on n'a rien de fixe, rien de certain, on eſt envelopé d'une obſcurité perpétuelle, & l'on n'y marche qu'en tâtonnant.

Mais pour les Enigmes de Politique, on peut dire que s'occuper à les deviner, c'eſt plûtôt raiſonner juſte que faire des conjectures. Par exemple, *l'Angleterre fera-t-elle la Paix? Ou ne la fera-t-elle pas?* C'eſt une eſpece d'Enigme; mais on n'y pénétre qu'en raiſonnant conſéquemment ſur des principes fixes & indubitables. On réfléchit ſur l'intérêt de cette République, ſur l'humeur & ſur la capacité du Souverain, ſur les inclinations de ceux qui ſont à la tête des affaires, ſur leur conduite paſſée, ſur l'eſprit de toute la Nation, & ſur les moyens qu'elle a de continuer la Guerre. De tous ces principes très-ſûrs, on peut conclure que l'Angleterre fera la paix, ou qu'elle ne la fera pas, & l'on ne donne à cette concluſion que le degré de probabilité que la raiſon lui aſſigne précisément.

L'exercice qu'on donne à ſon eſprit pour deviner les Enigmes ordinaires, ne ſçauroit ſervir tout-au-plus qu'à donner plus d'étenduë à l'imagination; ce qui ſeroit très-utile ſi la même occupation faiſoit le même effet

ſur

ſur le jugement : mais rien n'eſt plus pernicieux qu'une imagination vaſte avec un raiſonnement borné. Dans cette ſituation elle n'eſt qu'une ſource mépriſable de fauſſes lumieres, de travers d'eſprit, de fades alluſions ; en un mot, c'eſt l'ennemie jurée du naturel & du Bon-Sens.

Vous, Meſſieurs, qui juſqu'ici avez tant aplaudi à la pénétration de votre eſprit, pour être venus à bout des Enigmes les plus fauſſement conçuës, je doute fort que vous changiez d'opinion en faveur de mes raiſonnemens ; auſſi ne les ſoutiens-je pas ſi démonſtratifs qu'abſolument il y faille déférer. Je n'aime pas à paſſer pour entier dans mes ſentimens, & j'aime encore moins à l'être. Voyons donc par expérience, ſi véritablement l'application que vous avez donnée à votre eſprit l'a rendu plus pénétrant, & ſi vous ſeriez capables de réſoudre une queſtion Enigmatique, où l'on ne ſçauroit pénétrer qu'à l'aide d'un diſcernement juſte.

J'ai lû dans un Hiſtorien Arabe, qu'un Prince d'El-Catif nommé Emir Tachmas, étoit grand amateur de la vérité, & qu'il puniſſoit le menſonge avec la derniere rigueur. Je croi que ce Prince avoit bien à faire, & que le naturel de ſes Sujets ne laiſſoit guéres ſa Juſtice oiſive. Quoiqu'il en ſoit, Emir Tachmas réſidoit dans une Ville où il y avoit quatre portes, à chacune deſquelles il avoit placé une Garde de Sol-

dats,

dats, un Juge & deux Muets, qui faiſoient l'office de Bourreau.

Dès qu'un Etranger vouloit entrer dans la Place, les Soldats s'en ſaiſiſſoient & le menoient devant le Juge. Celui-là l'interrogeoit exactement ſur le deſſein qui le conduiſoit dans les Etats de l'Emir, & après avoir mis ſa réponſe par écrit, il le laiſſoit aller.

On ne manquoit pas cependant d'épier avec ſoin toutes ſes actions, & ſi l'on trouvoit qu'il eût répondu avec ſincérité, on le logeoit dans un Caravanſera, où tant que ſes affaires duroient il étoit entretenu aux dépens du Prince. Si au contraire l'Etranger avoit débité quelque menſonge, on le ramenoit à la Porte, & ſans autre forme de procès, le Juge qu'il avoit trompé le faiſoit étrangler par les Muets. Telle étoit la Loi du Souverain.

On peut s'imaginer facilement que les nouvelles de cette conduite de l'Emir furent bien-tôt répanduës par toute l'Arabie, & qu'on répondoit d'ordinaire avec franchiſe aux queſtions de Juge. Il faudroit être bien enragé menteur pour ne pas dire la vérité, quand par elle on peut parvenir au but où tendent la plûpart des menſonges : ce but c'eſt l'intérêt. Cependant un de ces mauvais-plaiſans qui s'expoſeroient aux derniers malheurs pour avoir le plaiſir de débiter une bouffonnerie, réſolut de donner de l'embaras à un des Juges de l'Emir. Etant interrogé

interrogé ſur ce qu'il venoit faire dans les Etats du Prince, il répondit qu'il venoit s'y faire étrangler, & en même tems il alla vers les Muets qu'il reconnut à la corde qu'ils avoient toute prête. Il avoit réſolu d'embaraſſer le Juge, il y réüſſit parfaitement, & certes on ſeroit embaraſſé à moins. La Loi, comme j'ai dit, ordonnoit de laiſſer aller ſain & ſauf celui qui auroit dit vrai au Juge, & d'étrangler celui qui lui auroit menti. Par conſéquent, ſi on étrangloit cet homme-là, il avoit dit la vérité, il faloit le laiſſer en vie & lui faire toutes ſortes de bons traitemens. Si on ne l'étrangloit pas, il avoit menti, & ſelon la Loi il devoit être étranglé. En un mot, de quelque maniere que tournât cette affaire, il ſembloit qu'il faloit en même tems l'étrangler & ne l'étrangler pas.

Qu'auriez-vous fait à la place du Juge, Meſſieurs les déchiffreurs d'Enigmes? Rêvez-y à loiſir, je vous donne quinze jours pour me répondre. Si vous ne me répondez pas, je vous tiens pour atteints & convaincus de petiteſſe d'eſprit; & ſi vous me répondez, je vous promets, foi de Miſantrope, de peſer vos réponſes avec toute l'équité dont je ſuis capable. Vous n'avez qu'à vous adreſſer au Libraire, & exprimer vos ſolutions en auſſi peu de mots qui ſe puiſſe; je les aprouverai ſi je les trouve bonnes, ſi non je ferai mes efforts pour en donner une meilleure. Juſqu'au revoir.

XLVI.

XLVI. DISCOURS.

Je ſçai, Meſdames, que vous ne me voulez pas trop de bien, & qu'une des raiſons de votre reſſentiment eſt tirée de la Requête que j'ai préſentée à l'Académie Françoiſe, pour lui demander des féminins pour *Fat* & *Petit-Maitre*. Sérieuſement vous n'y penſez pas, ſongez, s'il vous plait, que je n'ai point attaqué le beau Sexe en général, mon but n'a été que de le préſerver d'un ridicule qui fait l'infamie des hommes, & qui eſt entierement éloigné de votre caractére naturel. S'il y en a parmi vous, Meſdames, qui juſtifient ma critique par leur conduite peu raiſonnable, bien-loin de ſe fâcher contre moi, qu'elles montrent que les hommes leur cédent en docilité, qu'elles rentrent dans l'aimable modeſtie qui fait le plus grand agrément de votre Sexe. Vous, au contraire, qui par vos manieres ſages & polies vous mettez à l'abri de mes reproches, applaudiſſez à votre raiſon qui n'a pas beſoin de mes avis pour vous garder de l'imitation de nos extravagances & de nos vices.

Je reviens au ſujet dont je vous ai entretenues il y a quinze jours.

J'ai fait voir que l'ajuſtement exceſſif n'eſt point

point avantageux aux perſonnes deſtituées des graces d'une beauté naturelle. Cependant on peut dire que nous leur avons obligation d'offrir à nos yeux quelque choſe de moins deſagréables qu'elles-mêmes. Pour vous qui êtes aimables, vous ne ſçauriez nous faire plus de plaiſir qu'en débarraſſant vos charmes d'une beauté étrangere qui ne fait que l'offuſquer.

Ne conſultez que votre amour-propre ſur mon ſentiment; y a-t'il une vanité délicate à vouloir partager avec vos ajuſtemens, nos regards & notre admiration? Et croyez-vous préjudicier à votre gloire en n'ayant rien de ſi beau ſur vous que vous-même?

L'ajuſtement ne doit point faire un agrément à part qu'on puiſſe oppoſer aux graces qui vous ſont propres; il ne doit faire qu'un ſeul *tout* avec votre beauté. Ce n'eſt que vous que nous devons voir dans vos habits; ils ne doivent qu'aider vos apas, relever votre air, développer vos graces; & s'il ſe peut, ils doivent fixer toute notre attention ſur vos charmes, ſans nous donner le loiſir de ſonger à ce qui leur prête un nouvel éclat.

S'il faut juſtifier par quelque authorité d'importance mon ſentiment ſur la maniere de s'ajuſter, je ne vous alléguerai que le tendre, le galant, l'ingénieux Ovide. Il avoit bien étudié le Sexe, & ſçavoit mieux qu'homme du monde ce qui eſt avantageux aux

Dames.

Dames. Voici à-peu-près comme il parle aux femmes trop parées:

La grace qu'à vos corps le Ciel a départie,
Est sous vos beaux habits souvent ensevelie;
Vos soins mal entendus excitent mon courroux,
Et votre vanité par eux est démentie.
De toutce que l'on voit en vous,
La Femme d'ordinaire est la moindre partie.

Peut-être croyez-vous, Mesdames, que votre qualité vous force quelquefois à vous distinguer du Vulgaire par une parure magnifique; mais de grace pénetrez par un peu de réfléxion dans le fond de votre cœur, vous sentirez bien qu'il s'intéresse plus tendrement pour vos charmes que pour votre naissance. Le respect souvent forcé qu'on donne à votre rang ne sçauroit vous toucher d'une maniere si délicate, que l'hommage qu'on accorde avec plaisir à votre beauté. Nous pardonnons fort facilement à une aimable femme l'obscurité de sa naissance, & rien ne nous paroît plus noble que les graces d'un beau visage, relevées par un ajustement bien entendu.

Ne vous entêtez pas de vos ayeux altiers;
La laideur chez le Sexe est la seule roture,
Et les charmes qu'étale une aimable figure,
Valent mieux que seize quartiers.

Je suis sûr, Mesdames, que vous êtes de mon opinion,&que vous préféreriez toujours l'empire que le mérite exerce sur les cœurs, à la puissance absolue qu'un Monarque exerce sur la volonté de ses Sujets.

> Une Reine mal satisfaite,
> Du peu d'éclat de sa beauté,
> Au mépris de Sa Majesté,
> Changeroit son Sceptre en Houlette,
> Pour devenir jeune & bien faite.

Mais il me semble que je ne combats ici qu'une chimére. Piquez-vous de qualité, Mesdames, tant que vous le voudrez; mais ne prétendez pas en donner des marques par la magnificence de vos habits. On ne distingue plus par-là la Noblesse d'avec la Roture; à peine met-elle quelque différence entre la richesse & la pauvreté.

Vous avez de tout autres moyens pour caractériser le beau sang dont vous êtes sorties; il y a un certain air grand & noble que les sentimens du cœur répandent sur le visage; il y a des manieres de qualité qui font l'effet d'une éducation bien entendue; surtout il y a une certaine honnêteté insinuante, une aimable affabilité, une fierté raisonnable: ce sont-là les caractéres véritables d'une illustre origine. Au contraire, un air farouche, une rudesse impertinente, un orgueil mal-entendu, font voir la bassesse du cœur

&

& l'obſcurité de la naiſſance, au-travers de la plus éclatante parure qui n'en impoſe qu'aux eſprits vulgaires.

Permettez-moi, Meſdames, de vous rapporter ici un trait d'Hiſtoire; je croi qu'il viendra à propos, & j'ai réſolu de l'exprimer d'une maniere conciſe.

Entre les Galans de la vieille Cour ſe diſtinguoit Buſſi d'Amboiſe par ſon eſprit & par ſon bon goût. Il ſçavoit que pour célébrer certaine Fête tous les Courtiſans avoient fait des dépenſes prodigieuſes pour paroître avec éclat.

Pour lui, il fit faire à ſes Domeſtiques des habits de la derniere richeſſe, & le jour de la Fête il parut à la Cour dans un habit fort uni, au milieu de cette troupe de Valets magnifiquement déguiſez. La nature avoit fait tous les frais de ſon ajuſtement, & paré ſeulement de ſa bonne mine, il ſe fit reconnoître ſans peine pour le Maître de ceux qui l'accompagnoient. Ce n'eſt pas tout, quand il ſe fût mêlé parmi les autres Seigneurs de la Cour, on les prit tous pour des Laquais, & lui ſeul parut homme de diſtinction.

La vanité de ce Courtiſan étoit fine & bien raiſonnée, & je ſerois fort d'avis, Meſdames, que vous vous réglaſſiez ſur un ſi bon modéle.

Habillez vos filles ſuivantes
De vos parures éclatantes;
Parez-vous ſeulement d'un air de qualité,

D'une

D'une aimable douceur, d'une noble fierté,
Vous montrerez ce que vous êtes ;
Et dupes de leur vanité,
Les Dames les plus satisfaites
Du faux-brillant d'un éclat emprunté,
Ne paroîtront que des Soubrettes.

Le conseil que je viens de vous donner est d'autant meilleur, que toutes les femmes qui ont de l'argent & du crédit peuvent se donner nombre de valets, un équipage brillant, & des habits superbes; mais on n'achete pas le bon air. La richesse peut donner tout à ceux qui la possedent, l'estime du monde même est souvent un présent de la fortune; mais l'air noble est une faveur de la nature, ou bien l'effet d'une habitude formée par une éducation heureuse; cet air est charmant, & dès qu'on veut le copier, on donne à-coup-sûr dans le ridicule.

La mode influe trop sur la maniere de s'ajuster pour n'en pas dire un mot ici. L'empire qu'elle exerce sur les hommes est extravagante, j'en conviens; mais c'est une extravagance privilégiée, tout le monde en est coupable, & l'on ne se peut distinguer des autres là-dessus, sans affectation & sans bizarerie. Dans le fond il est indifférent de quelle maniere on s'habille, & puisque rien ne détermine la parure que la pudeur & l'agrément, je croi, Mesdames, que vous faites

faites bien de ſuivre la mode autant qu'elle convient à ces deux régles. Vous feriez plus mal encore d'outrer la mode, que de vous en écarter; il eſt bon même que vous ne vous y attachiez pas ſi ſcrupuleuſement, qu'elle préjudicie à votre beauté; vous feriez bien de l'aſſujettir, autant qu'il ſe peut, aux agrémens qui vous ſont naturels. Toutes les femmes ne ſont pas bien avec une coëffure qui les allonge d'un pied; toutes n'ont pas bon air avec un bonnet qu'on ne voit qu'à peine, & ſurtout il y en a peu dont les épaules ayent bonne grace à s'expoſer au grand jour. Celle qui ſecoue entierement le joug de la mode, paſſe pour capricieuſe & particuliere; celle qui l'outre, pour une Provinciale qui copie les airs de Cour. Mais celle qui peut trouver une heureuſe harmonie entre la mode & ſa beauté, répand en quelque ſorte ſon eſprit ſur ſon ajuſtement, elle ſeule poſſede l'art de ſe mettre de bon goût.

Ce que je vous ai dit, Meſdames, touchant l'effet qu'opere ſur le cœur des hommes la variété de vos manieres, peut être appliqué auſſi à votre ajuſtement; rien ne touche plus notre amour pour la nouveauté, que votre induſtrie à diverſifier votre parure.

Ce goût pour la variété ne fait pas notre éloge, il eſt vrai:

Nous

Nous avons tort, je le confeſſe,
Ce défaut eſt bizare autant qu'il eſt commun:
Mais enfin pour plaire à quelqu'un
La ſure route eſt ſa foibleſſe.

J'ai parlé des avantages de la beauté dans des termes un peu forts, & l'on pourroit croire que c'eſt-là le mérite que je conſidére le plus dans le beau Sexe; cependant on ſe tromperoit fort. Les grandes beautez ne ſont pas les plus touchantes; elles frapent, on les admire; mais ſouvent on en reſte à l'admiration. Ce qui gagne le cœur c'eſt l'agrément, & l'agrément réſulte d'ordinaire de quelques traits irréguliers, qui forment ſur le viſage une touchante bizarrerie. Je vais encore plus loin : je croi qu'une femme ſans avoir rien de beau, entreprend rarement de plaire ſans y réüſſir, pourvu qu'elle ait l'eſprit adroit, le cœur bien placé, & l'humeur agréable. Elle peut tirer de ces qualitez une eſpece de beauté qui ne fait pas des impreſſions ſi vives que l'agrément du viſage; mais qui en fait de plus fortes & de plus durables. Soit que la Nature ſe plaiſe à partager ſes faveurs, ſoit qu'une belle femme ſe fie aſſez ſur ſes charmes pour négliger ſon eſprit, la ſottiſe eſt aſſez ſouvent compagne de la beauté. Frapé des attraits d'une jolie-femme qu'on trouve dans une compagnie, on la préfére naturellement aux autres pour lier converſation

avec elle, & souvent on est la dupe de la premiere sottise qu'elle dit :

Quelquefois on l'entend sans qu'on s'en effarouche,
L'éclat de sa Beauté rend notre esprit capot,
Ce que la Belle dit de sot,
Passant par son aimable bouche,
Se rectifie & devient un bon mot.

Mais si elle entasse fadaise sur fadaise, nous sentons un dépit sécret de voir si peu d'esprit avec tant de beauté, & ce que la sottise a d'odieux paroît se communiquer à l'exterieur de cette belle niaise.

Le cœur devient bien-tôt rebelle
A l'empire de ses appas,
La bouche peut-elle être belle
Par où passe tant de fatras ?

Rebuté enfin d'un entretien si mal soûtenu, on cherche les graces de l'esprit ailleurs, & souvent on les trouve envelopées dans un dehors peu revenant. A mesure que la conversation s'anime, il semble que nos yeux se dessillent peu-à-peu, ou qu'un nuage qui environnoit les attraits de cette personne se dissipe insensiblement. Nous remarquons avec plaisir, qu'elle goûte les jolies choses que nous prétendons dire, & notre vanité s'accommode de ses lumieres. Bien-tôt nous ne pourrons plus nous passer

passer de sa conversation, & une Dame qui sçait se rendre nécessaire à l'amour-propre d'un homme, n'est pas long-tems sans en être aimée.

XLVII. DISCOURS.

» LAISSEZ nommer sa mort un injuste attentat,
» La Justice n'est pas une vertu d'Etat.
» Le choix des actions, ou mauvaises ou bonnes,
» Ne fait qu'anéantir la force des Couronnes.
» Le droit des Rois consiste à ne rien épargner:
» La timide équité détruit l'Art de régner.
» Quand on craint d'être injuste on a toujours à craindre,
» Et qui veut tout pouvoir, doit oser tout enfraindre.
» Fuir comme un deshonneur la vertu qui le perd,
» Et courir sans scrupule au crime qui le sert.

Voilà des Leçons de Politique, que Corneille fait donner par un Courtisan, à Ptolomée, Roi d'Egypte, lorsqu'il balançoit à sacrifier à César la tête de Pompée.

Ces Vers seuls sont capables de caractériser le génie de ce grand Poëte. Ils montrent parfaitement bien, que pour réüssir dans la Poësie il ne suffit pas d'avoir de l'imagination, & de sçavoir donner de la cadence à un Vers; mais qu'il faut encore posseder l'art de raisonner, & avoir des idées

 nettes

nettes & diſtinctes de toutes les choſes dont on s'ingere de parler. En effet, on ne ſçauroit donner une image plus vive de la pernicieuſe Politique de ces Princes qui font d'un intérêt groſſier la régle de toutes leurs actions, & qui regardent la vertu comme un crime dès qu'elle paroît s'oppoſer à leur utilité.

Il paroît aſſez par les Hiſtoires, que cet Art de régner eſt auſſi vieux que l'ambition & que l'amour-propre dereglé; mais ce n'eſt que depuis peu de ſiécles qu'on dogmatiſe ſur cette matiere, qu'on a rédigé en Syſtême les moyens indubitables de détruire parmi les Peuples la confiance, le lien le plus fort de la Société. Ceux qui ſçavent le mieux profiter de ces Leçons, paſſent dans l'eſprit des hommes pour malhonnêtes-gens; mais en même-tems on les croit Politiques conſommez, & l'on admire preſqu'autant leurs lumieres, qu'on déteſte leurs ſentimens. Pour moi je ne trouve rien d'extraordinaire dans leur dextérité pernicieuſe, & je ne vois pas qu'il y ait un grand effort d'eſprit à ſçavoir en impoſer, dès qu'une fois on a pû ſe réſoudre à renoncer à la Probité & à la Juſtice.

Je trouve dans les hommes deux ſortes de fineſſes qui n'ont rien à démêler enſemble. L'une a ſa force dans la pénétration, dans le raiſonnement, dans la vivacité de la conception; l'autre tire ſon origine de la malignité

malignité d'un cœur corrompu, qui ſoupçonnant les autres de tout ce dont il eſt lui-même capable, ſçait ſe garder de leurs embuches; & débaraſſé d'une vertu incommode, ſurpendre les plus habiles par des fourberies auſquelles on ne ſe ſeroit jamais attendu.

L'expérience juſtifie tous les jours ce que je viens d'avancer. On voit ſouvent des perſonnes d'une pénétration diſtinguée, qu'on trompe ſans peine, & qui n'ont pas l'adreſſe d'impoſer aux autres; plus ſouvent encore voit-on des eſprits fort bornez, à qui leur malignité tient lieu de lumieres, & qui ſont très-habiles fourbes.

Il y a des perſonnes qui croyent raiſonner très-juſte en établiſſant, qu'une Société de parfaits Chrétiens ſe détruiroit plus facilement qu'une République d'Athées.

Je ne prétends pas réfuter leur opinion dans les formes; je veux ſeulement ſoûtenir un paradoxe fort oppoſé à celui-là; mais dont la nouveauté ne ſçauroit être dangereuſe: Je ſoûtiens que la Politique la meilleure, & la plus propre à conſerver un Etat, c'eſt une probité ſcrupuleuſe, une exacte vertu. Je commencerai à répandre de la lumiere ſur ce ſentiment par cette réfléxion générale. Il y a une harmonie parfaite entre la vertu & le bonheur général du Genre-Humain; tout ce qui eſt vertueux eſt avantageux au repos & à la conſervation des hommes, & tout ce qui eſt véritablement utile à la Société hu-

maine eſt réellement conforme à la vertu. Le Créateur des hommes leur a donné à tous un panchant invincible pour la Société, & en même-tems il les a obligez de conformer leur conduite à certaines Loix qu'il leur a impoſées ? Eſt-il- concevable que ces Loix, & cette inclination qui partent toutes deux de la main d'un Etre infiniment ſage, ſe détruiſent naturellement ? Nullement. C'eſt manquer de vénération à cet Etre parfait, que de ne pas croire qu'il y a une liaiſon étroite entre ſes ouvrages, & que rien ne ſçauroit mieux répondre à notre amour pour l'union, que l'obſervation exacte de ſes commandemens.

Je ne conclus pas de-là, que dans tous les états la vertu eſt toujours ſuivie d'un bonheur effectif. Ce que j'en veux induire, c'eſt que la Société particuliere étant une grande partie de la Société générale du Genre-Humain, il eſt très-probable que d'ordinaire l'utile doit être dans le Gouvernement Politique accompagnée de l'honnête. J'eſpere de faire mieux ſentir cette vérité en entrant dans un détail plus grand.

J'ai prouvé qu'il ne faut pas un grand effort d'eſprit pour conduire adroitement une fourberie, quoique ce ſoit par-là ſurtout que le Vulgaire admire les Politiques de mauvaiſe foi : j'ajoûte qu'il eſt preſque impoſſible de tromper toujours d'une maniere conforme à ſes intérêts. La fourbe conduit à

l'utilité

l'utilité par des routes obscures & remplies de précipices; au-lieu que la Politique vertueuse tend à ses fins par un sentier plus uni & moins hérissé de difficultez. Il est plus facile de connoître ce qui est juste que ce qui nous est utile. A l'aide du sens-commun, on distingue d'ordinaire sans peine le bon d'avec le mauvais, & l'Auteur de notre raison a voulu que rien ne fût plus proportionné à nos lumieres que la connoissance de nos devoirs. Mais il est bien pénible de raisonner juste sur ses intérêts. Ptolomée voyoit d'abord clairement s'il étoit juste d'assassiner son bienfacteur; mais il lui falloit de longues discussions pour sçavoir si ce crime seroit avantageux à l'état de ses affaires. Tout Prince ambitieux sçait de reste, qu'il est contraire à l'équité d'envahir le pays d'un Peuple voisin; mais si une pareille entreprise aura d'heureux succez, c'est-là ce qui l'embarasse.

Considérons un Prince intégre, & un Souverain de mauvaïse foi, à deux différens égards: par rapport aux Peuples qui les environnent,& par raport à leurs propres Sujets.

Il paroît d'abord que le dernier peut mieux réüssir que l'autre avant que les sécrets de sa Politique soient encore découverts. En effet, il se peut qu'il s'empare sans beaucoup de peine d'un Etat voisin leuré par une Traité de Paix dont on détourne le sens après l'avoir violé, & par ce moyen il

peut augmenter ſa grandeur en étendant les bornes de ſon Empire. Mais en récompenſe, un Prince juſte & droit compte cette utilité pour rien, ſes vuës ne tendent qu'à rendre heureux le Peuple que la Providence a confié à ſes ſoins. D'ailleurs, un Roi ſans équité ne ſçauroit ſe ſervir de ſes ruſes criminelles qu'un petit nombre de fois; & jettant ſes voiſins dans la défiance, il eſt obligé de la partager avec eux. Il eſt ſûr encore que la probité d'un Roi avant qu'elle ſoit reconnuë, lui peut rendre d'auſſi grands ſervices, que la mauvaiſe foi en rend aux autres. Je m'explique. Supoſons qu'il ſe ſoit engagé à exécuter tel ou tel Projet, ceux qui auront affaire avec lui, ſe fondant ſur la Politique preſque univerſellement reçuë, croiront ſouvent qu'il fera le contraire de ce qu'il aura promis, pour peu que ſes intérêts paroiſſent l'exiger. Ils bâtiront leurs deſſeins ſur cette opinion, & dupes de ſa vertu, leurs meſures ſe trouveront fauſſes, & leurs Projets échouëront.

Je ne prétends pas faire entendre par ce raiſonnement qu'il faille garder ſa parole, dans la vuë d'en impoſer par-là. La probité dans ce cas ne ſeroit qu'une double fineſſe, & deviendroit une fourberie rafinée.

Peut-être croira-t-on, que le Prince que je viens de dépeindre eſclave de ſa foi, ſeroit menacé à tout moment de la perte de ſes Etats; mais il faut ſonger que la Droiture

ture n'est pas incompatible avec la Prudence, & qu'il y a une certaine dextérité fort éloignée de l'injuste finesse.

Toutes les Guerres ne tendent pas à la conquête d'un Pays ennemi. Les Républiques surtout ont rarement cette vuë, & ce sont presque toujours d'autres motifs qui leur mettent les armes à la main. Si les deux Princes que j'ai dépeints sont engagez dans une Guerre de cette nature, & qu'ils y ayent du desavantage, celui sur la parole duquel on peut faire fond en sera quitte pour se soumettre à des conditions de Paix un peu onéreuses. L'autre, reconnu pour un Fourbe, obligera ses Ennemis en dépit d'eux, de le pousser sans relâche, & de ne se confier qu'en sa totale ruine.

Il est sûr encore qu'une lâche timidité est d'ordinaire compagne d'un esprit fourbe. Celui à qui la finesse pendant son bonheur a tenu lieu de fermeté & de constance, n'aura recours dans l'adversité qu'à la même finesse, qui n'a plus de force sur des cœurs précautionnez. La probité au contraire fait le plus souvent son séjour dans des ames fortes & généreuses; ces Ames Nobles ont de grandes ressources en elles-mêmes, l'adversité ne fait qu'augmenter leur vigueur, & quelquefois les malheurs les plus funestes leur procurent seulement la gloire de les surmonter.

Considérons encore que la vertu arrache

du respect aux cœurs les plus vicieux, dont elle est capable d'arrêter les pernicieux desseins. C'est ainsi que Rome qui avoit été sous son premier Roi l'objet de la haine de toute l'Italie, vit la rage de ses Voisins suspendue pendant le Régne de Numa, dont la vertu partout respectée, servoit de rempart à son Peuple. Mais voici quelque chose de plus fort :

Les Princes injustes seront rarement assez mauvais Politiques pour assister un Roi qui leur ressemble ; ils craindront qu'en le secondant contre ses ennemis, ils ne l'arment contre eux-mêmes, & qu'ils ne l'aident à forger leurs propres fers : au contraire ils hâteront sa ruine autant qu'ils le pourront. Ils ont tout à craindre de lui, sa seule impuissance peut les rassurer. Mais ils verront sans chagrin la conservation d'un Monarque équitable ; sa vertu fait leur sûreté & la sienne. Je dis plus, ils s'efforceront d'empêcher sa chute, ses Etats tombant entre les mains d'un Prince violent & fourbe, n'en feroit qu'augmenter la puissance & leurs allarmes. On peut soutenir même que les Princes les plus scélérats ne sçauroient se passer d'un Roi puissant & intégre : car, comme je l'ai fait voir, on ne leur accorde jamais la paix s'ils sont malheureux, & on aspire à leur ruine totale.

Par cette raison il leur est de la derniere utilité, quand ils ont affaire les uns aux au-

tres,

tres, de pouvoir recourir à un Voisin qui interpose sa foi pour eux, & qui, s'il ne peut les rendre exacts à garder leur promesse, puisse dumoins s'engager à les punir s'ils y manquent. Ils sçavent que ce Roi vertueux fera une telle démarche avec plaisir, & qu'il empêchera autant que l'équité pourra le permettre, qu'un Prince de mauvaise foi ne parvienne à une puissance excessive par l'abaissement de ses ennemis.

Il ne faut pas tant de raisonnemens pour prouver que la vertu est la meilleure Politique dont un Prince puisse se servir à l'égard de ses Sujets: la violence & la perfidie font détester un Souverain de ses Peuples. S'ils ont le cœur généreux, le Régne d'un Prince vendu à ses injustices leur sera insuportable; ils employeront tous les moyens imaginables pour s'en délivrer. S'ils ont l'humeur servile, ils souffriront plus long-tems; mais enfin ne connoissant point de milieu entre une soumission basse & lâche, & un emportement furieux, ils s'abandonneront aux dernieres violences contre un Roi qui pousse leur patience à bout. C'est ainsi que les Turcs, la Nation du monde la plus faite à la servitude, sortent souvent de leur naturel d'esclave pour entrer dans une rage, qu'à peine la mort des Conseillers de leur Souverain, & celle quelquefois de leur Souverain même, peut assouvir.

Un Prince au contraire qui a fait voir par

des actions réïtérées, qu'il ne veut point empiéter ſur les Droits que la Nature & les Loix ont donnez à ſes Sujets, établit entr'eux & lui une confiance parfaite, ils ne craignent rien tant que de perdre un Roi d'une vertu ſi rare; à peine leur vie leur eſt-elle plus chere que la ſienne.

XLVIII. DISCOURS.

IL eſt ſûr que la ruſticité des manieres eſt capable de répandre un ridicule ſur le mérite du monde le plus achevé, & qu'au contraire la Politeſſe peut concilier l'eſtime & l'amitié de tout le monde à un mérite fort ordinaire. On peut induire de-là, ſans entrer dans de longues diſcuſſions, qu'il eſt digne d'un homme raiſonnable de tâcher d'acquérir cette politeſſe. Ceux qui ont des lumieres & des ſentimens humains, voyent très-clairement que les bonnes qualitez ne doivent pas ſe raporter uniquement à celui qui les poſſede; mais qu'elles doivent avoir encore de la liaiſon avec la Société, & avec le commerce du monde. Il faut donc avouer qu'il y a quelque choſe de brutal & de *Cynique* dans la conduite de ces Philoſophes qui veulent ſe dégager de la bienſéance comme d'un joug incommode: Ennyvrez d'une ſotte gloire, ils ne comprennent pas que

que la Philosophie doit avoir surtout en vuë de nous aprendre à nous acquiter de tous les devoirs de l'humanité, & à rendre notre commerce doux & facile à ceux que nous fréquentons. D'un autre côté il seroit bon de raisonner un peu mieux sur la Politesse, & de s'en former des idées moins embrouillées.

Je croi pour moi que la véritable Politesse que la raison authorise & prescrit, n'est autre chose que *l'art de conformer nos manieres & nos actions au goût des autres hommes, autant que la vertu peut le permettre*

On ne sçauroit réüssir dans cet art sans une connoissance exacte du cœur humain, & sans celles des coutumes & des mœurs de la Nation parmi laquelle on se trouve.

On peut voir par-là qu'il y a une politesse générale, & une autre plus particuliere. La premiere est fondée sur la Raison, qui tire de l'examen des inclinations des hommes certaines régles générales pour leur plaire; elle est de toutes Nations, & se peut trouver partout où l'on a l'usage du raisonnement & de la réfléxion.

La seconde est déterminée par la coutume & par l'habitude; elle varie selon le goût, l'humeur & les prejugez différens de chaque Nation: Ainsi autre est la Politesse Françoise, autre l'Italienne, autre l'Espagnole, &c. Pour la Politesse générale elle est aussi sûre & aussi invariable que la raison même qui en est le principe; tous les

 hommes

hommes ont en général le cœur fait de la même maniere, tous sont sensibles à l'amour-propre, susceptibles de vanité, portez à ne céder à personne, & même à vouloir que les autres leur cédent. Par conséquent, partout où l'on censurera impitoyablement les pensées & les expressions de ceux qu'on hante; partout où l'on voudra fonder ses opinions sur la ruine des sentimens d'autrui; enfin partout où l'on étalera un orgueil insolent, partout où l'on voudra étouffer le mérite des autres, pour ne faire briller que le sien, on rendra indubitablement son commerce insuportable, & l'on choquera les maximes de la Politesse générale & raisonnée.

A l'égard de la Politesse particuliere de chaque Pais, il faut bien prendre garde à ne la pas confondre avec celle dont je viens de parler; on voit bien qu'elles ne coulent pas d'une même source & qu'elles n'ont rien de commun ensemble. Faute d'avoir toujours cette vérité présente à son esprit, on donne dans un ridicule tout-à-fait odieux; on mesure la politesse des autres Nations au goût & aux coutumes avec lesquelles on s'est familiarisé, & l'on ne distingue point l'impression que l'habitude fait sur les sens, d'avec l'impression que la raison fait sur l'esprit.

Que diroit-on à Paris, si un Espagnol tout rempli du génie & des coutumes de ses Compatriotes,

patriotes, alloit critiquer dans la Capitale de France tout ce qui choqueroit son goût habitué à des manieres toutes différentes? Quel jugement en feroit-on, s'il répétoit à tout moment, *nous ne faisons pas ainsi en Espagne, ce n'est pas là la maniere de Madrid?* On le siffleroit indubitablement, & l'on considéreroit ses critiques comme les effets naturels de l'arrogance Espagnole. Cependant la plûpart des François en agissent à-peu-près ainsi; ils suposent hardiment que leur Nation est la plus polie du monde, parcequ'il n'y en a pas d'autre qui sçache pratiquer mieux quelle la Politesse Françoise.

Nous tirons les régles de la Politesse, de nos manieres, & puis en examinant nos manieres à ces régles, nous les y trouvons parfaitement conformes, & nous concluons que nous sommes les gens du monde les plus polis.

On peut voir sans peine combien d'extravagance il y a dans un pareil raisonnement. Un Moscovite, pourvu qu'il eût autant d'orgueil qu'un François, pourroit prouver de la même maniere, qu'il n'y a rien de si poli que les Moscovites, parcequ'ils sçavent mieux que qui que ce soit, accorder leurs manieres & leurs actions au goût de leur Nation.

Un François ne manqueroit pas de trouver cet argument bien Moscovite; mais rien n'empêcheroit

n'empêcheroit le Moſcovite, s'il étoit ſage, de trouver notre argument bien François; & nous voilà à deux de jeu. Se rire des autres eſt un argument qu'on peut facilement retorquer; & ſi l'on veut traiter quelque coutume étrangere d'impolie, il faut prouver par de bons raiſonnemens qu'elle choque la Politeſſe générale & raiſonnée dont nous avons parlé d'abord.

Ces preuves manquent d'ordinaire dans ces ſortes d'occaſions, & ne pouvant pas tirer du ſecours de la Raiſon, on en apelle au goût. Mais le goût varie ſelon les tems & les Nations : Ce n'eſt qu'une chimére qui n'a rien de fixe, & chimére pour chimére celle d'un Moſcovite vaut autant que celle d'un François.

D'où vient donc que nos manieres ſe ſont répandues dans la plus grande partie de l'Europe, & qu'elles ſont goutées & aplaudies par nos ennemis mêmes ?

La raiſon en ſaute aux yeux ; c'eſt que notre Politeſſe eſt vicieuſe, & qu'il n'y a rien qui trouve l'eſprit des hommes plus acceſſible que le vice, ſurtout quand il eſt aſſaiſonné de quelque agrément. Il eſt permis de s'inſinuer dans l'eſprit du prochain, & même l'humanité nous y oblige; mais la Raiſon & la Candeur doivent être les limites de cette complaiſance. Notre Politeſſe a franchi ces bornes, & elle eſt dégénérée en une infâme flaterie. Faut-il s'étonner

après

après cela, que nos manieres ſoient goûtées univerſellement ?

Je trouve encore une autre raiſon qui ne nous fait pas plus d'honneur que la premiere.

On ne voit que trop dans le monde certains Charlatans, qui à force de prôner leur mérite & d'abaiſſer celui des autres, réuſſiſſent enfin à ſe faire ajoûter foi. On eſt aſſez ſot pour croire qu'il faut avoir une perſuaſion bien fondée de ſon habileté, pour oſer l'étaler d'une maniere ſi ferme & ſi conſtante. Il en eſt tout de même des François; en répétant continuellement qu'il n'y a rien de ſi poli qu'eux; que la Cour de France eſt le centre de la Politeſſe; que les autres Peuples ne ſçauroient ſe défaire de leur groſſiereté qu'à Paris, ils ont fait enſorte qu'on les en a cru ſur leur parole. Ce ſont de véritables Charlatans de politeſſe, à qui leur effronterie a donné la vogue.

Il faut pourtant convenir, qu'il n'y a point de Peuple chez qui la véritable politeſſe fait un effet auſſi brillant que chez les François. Ils ont d'ordinaire un air dégagé & libre, qui les diſtingue avantageuſement des autres Nations, & qui répand ſur leurs manieres des graces qu'on ne trouvera guéres ailleurs. Nous devrions être ſeulement moins fanfarons & plus raiſonnables, & au-lieu de chanter à tout moment dans les Pays Etrangers, *qu'on ne fait pas ainſi à Paris; que ce n'eſt pas-là la maniere de France*: Nous devrions

vrions adopter avec complaiſance les coûtumes de ceux parmi leſquels nous nous trouvons. Il y a une véritable ruſticité & un orgueil odieux à choquer les manieres des autres Peuples en leur opoſant toujours les nôtres. La politeſſe que la raiſon dicte, nous ordonne de nous inſinuer dans l'eſprit des autres Nations, en nous conformant à leur goût & à leurs coûtumes.

Si la raiſon ne ſçauroit faire ſentir aux François que leur politeſſe particuliere n'a rien de ſolide, j'en appelle à l'expérience qui le fera comprendre très-clairement. Il eſt ſûr que cette politeſſe eſt ſûjette au changement comme les modes, & qu'à préſent on ſeroit tout auſſi ridicule avec les manieres de la vieille Cour qu'avec des canons & des chapeaux pointus : Marque certaine qu'il n'y a pas dans cette politeſſe une conformité réelle avec la raiſon qui agit par des principes fixes & immuables, & qui par conſéquent n'eſt pas ſujette au changement.

Cependant ces *Polis* de la vieille Cour avoient le même mépris pour la ruſticité des autres Peuples, que ceux qui ont modéré la politeſſe antique, & qui l'ont renduë plus aiſée & moins gênante.

Je voudrois bien examiner ici un problême qui me paroît venir aſſez à propos :

Quelles manieres ſont plus extravagantes ; celles de nos Petits-Maîtres d'à-préſent, ou bien celles de ces Complimenteurs de profeſ-

ſion

ſion qui étoient de miſe il y a une cinquantaine d'années ?

Les Petits-Maîtres ayant ſenti le ridicule de la politeſſe qui étoit alors en vogue, ſe ſont imaginez que la politeſſe en général n'étoit qu'une extravagance étudiée, & ils ſe ſont jettez inconſidérément dans une extrêmité toute opoſée. Ils en ont agi à-peu-près comme ceux qui élevez dans une Religion déraiſonnable, en aperçoivent le foible, & qui meſurant tout autre Culte au leur, mépriſent la Religion en général, & donnent dans le doute univerſel & dans le libertinage.

Le Petit-Maître ne dit la vérité que lorſqu'elle peut être offenſante ; au-lieu de s'amuſer à médire, il aime à inſulter en face aux perſonnes, & à leur dire à elles-mêmes tout le mal qu'il en ſçait.

En un mot, il ſe pique d'une franchiſe brutale, & ſe fait un plaiſir & une gloire de ſe rendre odieux.

Les Polis de la vieille Cour au contraire ne parloient abſolument que pour plaire & pour flater ; leurs entretiens n'étoient qu'un commerce de louanges outrées, qui augmentoient l'impertinence des ſots, & révoltoient le bon-ſens des ſages : parmi eux les paroles n'avoient point de ſens fixe, & n'excitoient aucune idée dans l'eſprit de ceux qui connoiſſoient les manieres dominantes.

A les entendre débiter leurs douceurs, toutes

toutes femmes étoient des beautez achevées, tout homme étoit fait à peindre, & toute production de l'esprit étoit miraculeuse ; en un mot, dans ce tems-là entrer en conversation avec quelqu'un c'étoit acquérir toutes les bonnes qualitez imaginables. Le mérite, le pauvre mérite ne pouvoit arracher à ces loueurs perpétuels, que des éloges usez sur la sottise & sur le ridicule.

Il faut avouër que l'un & l'autre des caractéres que je viens de dépeindre, sont bien impertinens, & bien peu dignes d'un homme qui pourroit raisonner s'il vouloit s'en donner la peine; plus je les examine & moins je sçai qui des deux mérite le prix de l'extravagance.

Cependant si j'en osois décider, je soutiendrois qu'il y a plus de folie dans le caractére de Petit-Maître, que dans celui de complimenteur : mais en récompense je m'imagine que le dernier l'emporte sur l'autre pour la sottise.

XLIX. DISCOURS.

JE reviens encore à vous, Mesdames ; je sçai que vous avez goûté les consei's que j'ai pris la liberté de vous donner, & c'est votre aprobation qui m'engage à vous les continuer. J'aurois grand tort certes de prétendre

étendre écrire pour le Public, si je ne m'arestois pas de tems en tems à la moitié du ublic la plus aimable.

Vous vous souvenez bien aparemment que e vous ai donné * quelques avis pour prévenir le chagrin que vous cause la perte de vos Amans. Mes réfléxions là-dessus ne sont pas entierement épuisées, & en voici encore quelques-unes dont je vous prie de profiter.

Dès que vous vous croyez sûres du cœur d'un Amant, vous ne manquez presque jamais d'exiger de lui une soumission qui tient de l'esclavage; & vous n'aplaudissez jamais davantage à votre mérite, que quand vous faites sentir à un pauvre homme votre empire & sa dépendance. Vous voulez avec hauteur que votre volonté soit absolument la régle de la sienne; & selon vous, c'est commettre un crime de léze-tendresse que de ne pas prendre vos fantaisies pour autant de Loix. Excusez-moi, Mesdames, si j'ose attribuer à cet empire trop absolu & trop rude, la révolte d'un grand nombre de cœurs : on hait naturelllement la dépendance, & il n'est pas plus naturel à l'esprit de penser, que de vouloir être libre. Dès que vous voulez heurter de front cet amour de la liberté qui est essentiel aux hommes, vous mettez leur cœur dans une situation gênée & contrainte,

* Dans le XLIV. Discours.

contrainte, & bien-tôt ils ſortent d'un état violent pour rentrer dans la liberté qui leur eſt naturelle.

Cette conduite que vous tenez avec vos Amans, a ſa ſource dans l'idée du reſpect & de l'hommage que votre ſexe croit avoir droit d'exiger généralement du nôtre. On ne ſçauroit vous déſabuſer de ce préjugé ſans vous mortifier un peu. Mais d'ordinaire l'utilité qu'on tire de la raiſon eſt accompagnée d'un peu de chagrin, & ce n'eſt que par un peu de mortification qu'on parvient au bonheur de diſſiper des opinions malfondées qui offuſquent le jugement.

De grace, Meſdames, en vertu dequoi prétendez-vous qu'un homme doive avoir plus de reſpect pour votre ſexe que pour le ſien? Je ne connois que quatre ſortes de reſpects. On apelle reſpect la ſoumiſſion duë à ceux qui ſont au-deſſus de nous par le rang. On donne ce nom à la vénération qu'on accorde à un mérite ſupérieur. On le donne encore à la condeſcendance qu'on a pour les perſonnes d'un âge avancé; enfin on nomme reſpect, d'une maniere aſſez impropre, certains égards qu'on a pour la foibleſſe d'eſprit de ceux qu'on fréquente; & c'eſt de cette maniere qu'on reſpecte les enfans & les imbéciles.

Vous pourrez prétendre aux deux premieres ſortes de reſpect, j'en conviens. Mais ce n'eſt pas en qualité de femmes, c'eſt en qualité

ıalité de perſonnes diſtinguées par le rang
par le mérite. Pour les égards qu'on a
›ur l'âge & l'imbécilité, je croi que vous
renoncez de bon cœur; vous acheteriez
: reſpect un peu trop cher, s'il devoit vous
outer votre jeuneſſe ou votre eſprit.

Je vous rends aſſez de juſtice, Meſdames,
›our croire que l'erreur où vous êtes ſur les
ıommages que vous exigez de nous, vous
vient moins d'un travers d'eſprit que de la
conduite de vos Amans: faute de pouvoir
gagner votre cœur par leur mérite, ils ont
tâché d'y parvenir par la route de la flatterie;
& ne pouvant pas vous donner une tendreſſe
délicate & digne d'un honnête-homme,
ils ont voulu vous en dédommager par
une lâche ſoumiſſion.

Je m'imagine encore, que la lecture des
Romans vous rend de mauvais ſervices ſur
ce chapitre. Les Héros avec qui votre imagination
s'eſt familiariſée, ont d'ordinaire un
vrai caractére d'imbécilité, & leurs égards
pour le beau ſexe, pouſſez juſqu'à l'extravagance,
vous ont mis dans l'eſprit que tous les
hommes doivent ſe régler ſur ces modéles.

Mon raiſonnement ne tend point à détourner
vos Amans des hommages qu'ils
ſont accoutumez de vous rendre, je ſçai bien
que j'y tâcherois en vain; la raiſon ne trouve
jamais acceſſible à ſa force, un cœur
épris de vos charmes. Je veux ſeulement
vous perſuader de ménager mieux l'aſcen-

dant

dant qu'un Amant ne ſçauroit s'empêcher de vous donner ſur lui. L'homme haït naturellement la ſervitude, je le répete : mais rarement a-t-il l'eſprit aſſez fort pour répondre par ſa conduite à ſon amour pour la liberté. Par pareſſe & faute d'une force d'eſprit ſuffiſante il ſe laſſe bien-tôt d'être ſon propre Maître; mais d'être eſclave volontairement, & d'obéïr ſans y être forcé, lui tient lieu en quelque ſorte de liberté & d'indépendance.

Il eſt donc de votre intérêt de manier le cœur de vos Amans avec une dextérité ſi délicate, que leur joug leur ſoit caché, & qu'en conformant leurs actions à votre volonté, ils ne croyent ſuivre que les mouvemens de leur propre cœur. De cette maniere votre empire ſera doux & durable, au-lieu qu'il ſeroit de peu de durée s'il étoit abſolu & violent.

Voilà pour la conduite que vous devriez tenir, ce me ſemble, avec les Amans qui vous plaiſent. A l'égard de ceux qui n'ont pas le même bonheur, je vous avouë que je ſuis ſouvent indigné des manieres que vous avez avec eux. D'ordinaire vous vous faites un plaiſir de nourrir leur tendreſſe par un accueil favorable, & par des eſpérances trop fortes; & ce manége adroit procure ſouvent une cour nombreuſe qui flatte agréablement votre vanité.

Mais comment voulez-vous que cette maniere

ere d'agir puiſſe accommoder un amant
licat, qui vous accorde toute ſa tendreſſe,
qui naturellement doit prétendre auſſi
ute la vôtre? Vos proteſtations lui ſeront
ûjours ſuſpectes, & jamais il ne ſçaura fai-
e fond ſur les marques les plus touchantes
e votre eſtime pour lui. Une jalouſie mé-
liocre entretient l'amour, & le rend plus
rif; mais une jalouſie trop forte, qui doit
être néceſſairement l'effet de la coquetterie,
fait ſucceder tôt ou tard un profond mépris
à la plus tendre paſſion.

Quelques autres d'entre vous ſe font un plaiſir de maltraiter des Amans qui ſont aſſez miſérables par leur tendreſſe infortunée. J'ai entendu des Dames avouër ſans façon, que rien ne leur procuroit un plaiſir plus ſenſible que les chagrins d'une foule d'adorateurs malheureux. Ce ſentiment n'eſt point du tout généreux, la bonté eſt la plus aimable de toutes les vertus; & ſi je croi qu'une Dame eſt obligée d'ôter l'eſpérance à ceux qu'elle ne ſçauroit aimer, je croi auſſi que jamais elle ne doit leur marquer ni colere ni mépris. Ne vous imaginez pas, Meſdames, que ces rigueurs mal-entendues puiſſent obliger votre amant favori, s'il eſt honnête-homme; elles ſont bien plus propres à vous faire perdre ſon eſtime; il ne la ſçauroit accorder aux plus belles qualitez du monde, ſi elles ne ſont pas accompagnées d'un cœur humain & généreux.

J'ai

J'ai bien lieu de craindre que les réfléxions que je viens de faire ne soient d'une nature à ne vous être pas agréable; on dit qu'un Donneur-d'avis est rarement bienvenu chez vous; changeons de matiere. Le Libraire m'a communiqué une Lettre qu'il a reçu de Mr. C..... reconnu pour un homme d'un esprit supérieur, & d'un gout exquis. Elle m'a fait un plaisir sensible, & je souhaite fort qu'elle fasse le même effet sur le Lecteur. La voici.

A...... le 15. de Février 1712.

MONSIEUR,

J'ai vû avec une extrême plaisir le XLVI. Misantrope & le XLVII. J'ai été fort aise aussi de voir le Texte pris de la Tragédie de la mort de Pompée; & il n'y a pas une ligne dans cette petite Piéce qui ne mérite un éloge. Vous pouvez vous souvenir de ce que je vous dis sur celui qu'il a fait sur les bons-mots, lorsque je l'ai lû chez vous la premiere fois, c'est qu'il auroit pû y raporter cet endroit de Mr. de la Fontaine.

» On cherche des Rieurs, pour moi je les évite,
» Cet Art veut sur tout autre un suprême mérite,
» Dieu ne créa que pour les sots,
» Les méchans Diseurs de bons-mots.

Lorsque je lûs l'Histoire qu'il raporte de la vieille Cour, sur la bonne mine de Bussi d'Amboise,

boise, j'aurois bien souhaité qu'il eût apuyé ce qu'il dit aux Dames là-dessus d'un Madrigal que Marot fit pour Isabeau Princesse de Navarre, & qui se trouve fait dans le même esprit que toute la Piéce de votre Auteur, ainsi que vous l'allez voir.

»Qui cuideroit déguiser Isabeau,
»D'un simple habit, ce seroit grand simplesse;
»Car au visage a ne sçai quoi de beau,
»Qui fait juger toûjours qu'elle est Princesse.
»Soit en habit de Chambriere ou Maîtresse,
»Soit son gent corps de toile envelopé,
»Toûjours sera sa beauté maintenuë.
»Mais il me semble ou je suis bien trompé,
»Qu'elle seroit plus belle toute nuë.

Voilà, ce me semble, qui auroit pû être enchassé avec grace dans cette jolie Piéce je vous en dirai une autre fois davantage, &c.

Le dernier Vers de ce joli Madrigal paroîtra peut-être un peu gaillard; mais le siécle de Marot n'étoit pas si sage que le nôtre, pour l'expression s'entend. Je croi qu'à cela près le Public recevra le présent de Mr. C..... avec reconnoissance. Pour moi je lui en rends de très-humbles graces, & je le prie de vouloir bien continuer à enrichir mon Ouvrage de quelques-unes de ses réfléxions; elles vaudront bien les miennes, & le Lecteur ne perdra rien au change. Ce que j'en dis est entierement conforme à ma pensée:

 en

on voit bien que ſi je me piquois d'une fauſſe modeſtie, je n'inſérerois pas ici une Lettre qui m'eſt ſi avantageuſe. Je veux bien avouer la dette ; je fais parade des louanges qu'elle contient. Celui qui me les donne ne me connoît point, & il ſçait donner de l'encens avec diſcernement. Mon orgueil ne doit point ſurprendre les perſonnes qui connoiſſent le cœur humain : On ſçait aſſez qu'on n'écrit que par vanité, & dans la vuë de s'attirer de le réputation. Vouloir perſuader qu'on ſe fait imprimer par un autre principe, c'eſt ſe rendre coupable d'une diſſimulation dont perſonne n'eſt la dupe. Autrefois tous les Auteurs expoſoient leurs productions aux yeux du Public, en dépit d'eux. Ils avoient toûjours quelque Ami de commande, qui leur jouoit le tour de mettre leurs Ouvages ſous la Preſſe ſans leur aveu.

Cette modeſtie affectée faiſoit la matiere de toutes les Préfaces, & le dégoût du Public força enfin les Auteurs à changer de ſtile. Alors on commença à convenir de ſon orgueil, moins par amour pour la franchiſe, que pour dire quelque choſe de nouveau. Ce tour devient uſé comme l'autre ; & afin de varier, les Ecrivains commencent à chanter pouille dans leurs Préfaces à tous ceux qui ne goûtent pas leur maniere d'écrire. Ce ſujet eſt d'ordinaire aſſez fertile, & peut fournir ſans peine quelques centaines de pages.

Peut-

Peut-être y aura-t-il des Lecteurs qui me pardonneront de communiquer au Public les éloges qu'on me donne, lorſqu'ils conſidéreront que je n'ai point fait ſcrupule auſſi d'inſérer dans mon Ouvrage les Critiques du *Poëte ſans fard*. Mais je les diſpenſe de m'excuſer par-là. La modeſtie n'a point eu de part dans cette action; j'ai fait part au Public des cenſures de cet Auteur, par le même principe qui m'excite à préſent à lui communiquer l'aprobation de Mr. C....

Ouï ce grand Poëte irrité,
Me donnoit autant de fierté.
En me déchirant par ſa rime,
Que C... en m'accordant l'honneur de ſon eſtime.

Addition du Libraire.

Après avoir remis à l'Imprimeur l'Original de ce Miſantrope, j'ai reçu une autre Lettre de la même Perſonne que celle qu'on a rapportée ci-deſſus: En voici un Extrait.

Le N°. 48. n'eſt point inférieur aux deux précédens, & Monſieur D. B .... & moi avons pris beaucoup de plaiſir à la lecture qui nous en a été faite. Elle n'a pas été plûtôt achevée, que j'ai encore trouvé dans ma mémoire quelques Vers de Mr. de la Fontaine, par où l'Auteur auroit pû finir fort agréablement. Les voici:

„Se croire un Perſonnage eſt fort commun en France;
„On y fait l'homme d'importance,
„Et l'on n'eſt ſouvent qu'un Bourgeois.
„C'eſt proprement le mal François.
„La ſotte vanité nous eſt héréditaire.
„Les Eſpagnols ſont vains, mais d'une autre maniere,
„Leur orgueil me ſemble en un mot
„Beaucoup plus fou, mais pas ſi ſot.

Au reſte, Monſieur, je commence à me perſuader que Monſieur votre Miſantrope aura grand peine à demeurer long-tems caché; mais ce ſera toujours un grand avantage pour lui, de pouvoir lever le maſque avec honneur, &c.

L. DISCOURS.

HIER au ſoir j'étois dans un fauteüil devant un bon feu, occupé à l'agréable lecture d'Horace. Je me fais un plaiſir, à l'âge où je ſuis, de relire les Auteurs que j'ai approuvez autrefois, pour voir ſans préjugé ſi le tems ne m'a pas changé le goût, & s'ils me paroiſſent toujours avoir le même agrément. Je trouvai dans ce Poëte Latin des beautez qui même juſques-là avoient échapé à mes réfléxions; la ſublime régle de ſes penſées, le choix de ſes termes, & la force & l'harmonie de ſes Vers lyriques me ſemblerent également dignes d'admiration. Mais en

en partie l'application de mon eſprit, & en partie la chaleur du feu firent que je m'endormis tout-à-coup, & même je fus plongé dans une rêverie qui avoit beaucoup de rapport à ce que je venois de lire.

»*Somnia quæ mentes ludunt volutantibus umbris,*
»*Non delubra Deûm, nec ab æthere Numina mittunt,*
»*Sed ſibi quiſque facit; nam cum proſtrata ſapore,*
»*Urget membra quies, & mens ſine pondere ludit,*
»*Quidquid luce fuit, tenebris agit* . . . . . .

Bon; les ſonges capricieux
N'ont pas leur ſource dans les Cieux.
Quand le ſommeil ſe gliſſe en nos ames laſſées,
Le cerveau dégagé du joug de la raiſon,
Prend l'eſſort ſans contrainte, & mêlant nos penſées,
Fait une burleſque union,
Des images du jour dans la nuit retracées.

Mon imagination qui ſe trouvoit dans l'aſſiette que je viens de dépeindre, me tranſporta ſur le Parnaſſe, que je trouvai entierement conforme aux deſcriptions des Poëtes. Apollon étoit dans une eſpece de Tribunal, ayant à ſa droite quatre Muſes & autant à ſa gauche; la neuviéme étoit devant lui dans un ſiége plus bas, pour s'aquitter de ſa Charge de Sécretaire, & l'on voyoit devant le Tribunal un bon nombre de Poëtes Latins & François ſéparez en deux bandes.

Les uns & les autres s'étoient plaint ſouvent de l'ennui que leur donnoient certains fâcheux, qui étant éloignez de leur goût & de leur tour d'eſprit, les empêchoient de joüir d'une converſation plus agréable. Le Dieu des Vers trouvoit cette plainte bien fondée, & les avoit tous aſſemblez pour examiner leurs caractéres, & pour leur donner des compagnons à leur fantaiſie. Avant ce jour, Pétrone eſſuyoit ſans ceſſe les pointes de l'Auteur des Amours, Amitiez & Amourettes. Boileau avoit toujours à ſes trouſſes ſon ennemi Lucain; Horace tâchoit en vain d'éviter Ronſard. Virgile trouvoit en Cyrano Bergerac un fâcheux perpétuel, & lui-même il vouloit ſouvent chanter ſes Eglogues à Fontenelle qui ne s'y plaiſoit en aucune maniere.

Mécenas étoit le Conducteur de la Troupe Latine; Phébus lui avoit ordonné de dépeindre le mérite de chacun qui s'offroit pour avoir un compagnon François, & moi je fus choiſi pour m'acquitter du même emploi à l'égard des Modernes. Il faloit rêver comme je faiſois, pour ne me pas croire indigne de cette grace; mais agréablement trompé par mon ſonge, je croyois le mériter de reſte, & je prétendois connoître exactement la juſte valeur du mérite de tous nos Poëtes.

Mécenas fit d'abord avancer ſon bon ami Horace, dont il dépeignit ainſi le caractére.

Favori

Favori des neuf Sœurs, l'incomparable Horace
Se livrant au beau feu de son heureuse audace,
Tybre, fit le premier retentir sur vos bords,
De la Lyre des Grecs les ravissans accords.
L'Epithete avec choix en ses Vers enchassée,
Fait l'effet sur l'esprit de toute une pensée.
Son goût exact & sûr par de sages bons-mots,
Sçut vanger la raison des insultes des sots.
Philosophe enjoué, son utile malice
Sappa le ridicule & confondit le vice;
Jamais d'un faux esprit la trompeuse beauté,
Ne fit voir dans ses Vers le bon-sens maltraité.
Trop heureux si la Muse, à son sujet fidelle,
Aux Loix de la méthode eût été moins rebelle.

J'étois ravi de voir que l'amitié n'aveugloit point Mécenas jusqu'à lui cacher les défauts de son favori, qui souvent dans ses Odes s'abandonne à ses réfléxions, & néglige de nous parler de ce dont il a fait d'abord la matiere de ses Vers.

Personne ne me parut plus propre à être comparé à Horace que Boileau, & voici comme j'en fis le portrait :

Despréaux éclairé des lumieres d'Horace,
Donne à ses traits railleurs plus de tour, plus de grace;
Son fertile génie, au bon-sens épuré,
Sur la route du vrai court d'un pas assuré :
Jamais ce mâle Auteur d'aucun mot inutile,
De ses Vers châtiez n'embarasse le stile,
Et la rime bizare, & l'exacte raison,

Contractent ſous ſes mains une heureuſe union.
Heureux ſi moins ravi du grand vol de Pindare,
Il eût mieux évité l'infortune d'Icare.
Et qu'il n'eût point mêlé dans ſes Vers envieux,
Avec le fade Auteur l'Auteur judicieux.

A peine mon choix eût-il été aprouvé d'Apollon, & enregiſtré par la Muſe Sécretaire, que j'aperçus la Motte, & que j'eus regret de ne l'avoir pas donné pour compagnon au Lyrique Latin. Le Dieu du Parnaſſe voyant mon embarras, me dit de ne me mettre en peine de rien, & que la Motte ne manqueroit pas de compagnie, puiſqu'il avoit réſolu de le garder auprès de lui.

Phedre fut le ſecond Poëte Latin qui ſe mit ſur les rangs; voici comme on rendit juſtice à ſon mérite:

A l'eſprit des Romains ſa plume a retracé
Les utiles leçons d'un Eſclave ſenſé.
De ſes termes choiſis l'élégante juſteſſe
Sert chez lui de grandeur, de tour & de fineſſe.
Sans tirer de l'eſprit un éclat emprunté,
Le vrai plaît en ſes Vers par ſa ſimplicité.

Il ne falloit pas être bien habile pour trouver du rapport entre le génie de Phedre & celui de la Fontaine. Voici quelle idée je crus pouvoir donner de ſon tour d'eſprit.

De l'agréable La Fontaine
La rime orne les Vers & jamais ne les gêne,

Tout

Tout ce qu'il dit paroît par les Graces dicté.
Dans des chemins fleuris toujours il nous promene.
De ses tours la fertilité
Donne à la Fable ancienne un air de nouveauté,
Et par une heureuse adresse,
Il sçait rendre le naïf
Compatible avec le vif.
Le bon-sens de ses Vers n'exclut pas la finesse,
Et cet Auteur sans égal
Quand il suit Phedre à la piste,
Prend un air original

Si les songes avoient quelque ordre, le portrait de Virgile auroit du précéder celui de tous les autres. Mais il n'en fut pas ainsi, & cela n'importe guéres, pourvu qu'il soit ressemblant; vous en jugerez:

Virgile sagement charmé du merveilleux,
Aux Romains dans le Ciel sçut trouver des Ayeux:
Et conduisant Enée à la riche Ausonie,
Par les Dieux mis en œuvre, il soutint son génie;
Sublime, il ne va pas se perdre dans les airs
Et simple, un terme bas n'avilit point ses Vers;
A leur noble cadence une oreille attentive
Lie aux plus foibles sens la raison fugitive;
Mais il fait fondre en pleurs son malheureux Héros.
D'abord que l'Aquilon se rend maître des flots;
De son cœur trop humain l'excessive tendresse,
A son pieux Guerrier fait part de sa foiblesse,

Et rend le petit-fils du Monarque des Dieux,
Aussi méchant Soldat que bon Religieux.

Le dernier Vers me rappella dans l'esprit une pensée de St. Evremont, qui trouve le bon Enée plus propre à fonder un Couvent, qu'à fonder un Empire. Chapelain cependant s'avança avec beaucoup de confiance, ne doutant point que le génie de Virgile & le sien ne fussent faits exprès l'un pour l'autre. Arrêtez, arrêtez, lui dis-je.

Avec ce fameux modelle,
Par tes héroïques traits,
Nous verrons si tu peux entrer en paralelle,
Quand la rustique Pucelle
Sçaura mieux parler François.

J'avoue que j'étois bien intrigué pour trouver parmi les François un Poëte comparable à l'Auteur de l'Enéide; il est vrai que Télémaque est véritablement un Poëme épique, & pour m'exprimer avec Monsieur de la Motte.

„Notre âge retrouve un Homere
„Dans ce Poëme salutaire,
„Par la vertu même inventé;
„Les Nymphes de la double cime,
„Ne l'affranchirent de la rime
„Qu'en faveur de la vérité.

Mais

Mais le génie de cet illustre Prélat est tout-à-fait différent de celui de Virgile, qui lui céde indubitablement pour la richesse de l'imagination & pour la force du raisonnement. Cet esprit le plus beau de notre siécle, a sçu enveloper les plus inestimables thrésors de sagesse sous une fiction riche & soutenue; & je doute qu'il y eût eu rien de défectueux dans son Ouvrage, s'il n'avoit pas mieux aimé s'endormir quelquefois avec Homere que de le surpasser toujours.

Dans l'embarras où je me trouvois, je jettai les yeux par hazard sur une troupe de Tragiques François, & je considérai qu'il faut à-peu-près le même tour d'esprit pour la Tragédie que pour la Poësie épique. En effet, l'une & l'autre demandent de l'élévation & de la force dans l'expression & dans la pensée. L'une & l'autre ont commerce avec les Héros & les Rois, toutes deux animent la passion par les caractéres qu'elles dépeignent, & par des intrigues ménagées avec art elles attachent notre curiosité à la recherche du denoûment.

Entre tous ces Poëtes Dramatiques Racine me parut avoir le plus de raport avec Virgile: Voici comme j'exprimai ce que je pense à son égard.

Racine éguillonné de succès de Corneille,
Sur la Scene entassa merveille sur merveille:
De son stile plus pur la force & la douceur,

par l'esprit satisfait pénétrant jusqu'au cœur.
Réglé dans ses transports, son austere sagesse
S'éloignant du phebus évite la bassesse ;
Egal en ses beautez, grand, fleuri, merveilleux,
Jamais il ne renonce au langage des Dieux :
Mais du goût des François l'habitude l'enchaîne,
Il ne fait aux Romains donner l'ame Romaine.

Au-lieu de révêtir la fierté de Titus,
Ou du Vainqueur fameux des Persans abatus,
Le Romain & le Grec, qu'un fade amour domine,
Dans ses timides Vers ont le cœur de Racine.

A peine eus-je achevé ce portrait, qu'un petit-homme tortu & bossu parut devant le Trône d'Apollon.

Un mot, dit-il, Sire Phebus,
Moi qui bien que Rimeur perclus,
Ne suis Rimeur à la douzaine,
Et fus tandis que je vécus,
Nommé malade de la Reine,
Dont j'exerçois avec peine,
L'Emploi chetif pour mille écus.
Sçavez-vous bien que plus habile
Que moi ne fut jamais un sot ?
Que souvent mon burlesque stile
Sçut faire bouffonner Virgile,
En le traduisant mot-à-mot ?
Or je vous conjure, beau Sire,

Par

Par votre ſacré Violon,
Que ne me veuillez éconduire.
Et qu'à mon bon ami Mâron,
Etant toujours ſon Compagnon,
Je puiſſe aprendre l'art de rire.
En ſes Vers toujours il pleura;
Mais pourvu qu'il ſoit corrigible,
Mon humeur le corrigera;
Et s'il eſt animal riſible,
Avec moi rire il lui faudra.

Le Dieu du Parnaſſe avoit bien de la peine à garder ſon ſérieux à cette plaiſante propoſition: il ne laiſſe pas de l'aprouver, convaincu que Scarron ne ſeroit pas un Compagnon inutile à ces deux Auteurs ſérieux.

L'art de ſçavoir badiner de-tems-en-tems, donne au ſérieux même un air aiſé qu'une humeur toujours ſombre lui ôte à-coup-ſûr.

Pétrone ſe préſenta alors d'un air indolent, & même un peu efféminé; il eſt difficile d'en attraper bien la reſſemblance: voici pourtant comme Mécenas s'y prit.

Docte Epicuréen, débauché délicat,
L'Effroi du Pédant & du Fat,
A la Nature il laiſſoit en partage
Le ſoin de régler ſes déſirs,
Et croyoit mériter le beau titre de ſage
En raffinant ſur les plaiſirs.

Jamais

Jamais des maux paſſez la penſée importune,
Sous de noires vapeurs n'accabla ſon cerveau,
De l'obſcur avenir il poſoit le fardeau
Sur les aîles de la Fortune.
Un plaiſir délicat & vif
De ſa molle conduite étoit le ſeul motif.
Sa voluptueuſe lecture,
Sans s'attacher au fruit ne s'amuſoit qu'aux fleurs,
Et ſon indolente cenſure
Puniſſoit la ſottiſe & faiſoit grace aux mœurs.
De ſe faire un effort ſon génie incapable
Aux douceurs du repos ne daignoit s'arracher;
Il attendoit le moment favorable
Que la verve le vînt chercher.
Quand il étale la Sageſſe
D'une utile réfléxion,
On penſeroit que ſa raiſon
S'y laiſſe entraîner par pareſſe.
Avec lui-même il fut toujours d'accord;
Il vécut ſans ſonger aux devoirs de la vie,
Et lorſqu'elle lui fut ravie,
Il ſe fit un jeu de la mort.

Saint Evremont me parut ſi propre à être comparé avec ſon cher Pétrone, que le portrait de l'un me ſembloit être le portrait de l'autre.

Paroiſſez, dis-je, ami St. Evremont,
De Pétrone ſoyez le Compagnon fidéle,

Le

Le ſçavant Dieu du double Mont
Fit vos eſprits ſur le même modéle :
Mais on peut bien être aſſuré
Que ce modéle eſt égaré.

Le reſte de mon Songe à une autre fois.

LI. DISCOURS.

Je prétends aujourd'hui ne m'attacher point à un ſeul ſujet, obéïr ſimplement à mon génie, & m'abandonner à mes réfléxions. Je commencerai mon Ouvrage à tout hazard, & je le finirai comme je pourrai.

On parle dans cette République en des termes pleins d'admiration de la Sobriété des anciens Hollandois, & de leur indifférence pour les richeſſes. On conſidére avec un profond reſpect la conduite de ces Peres de la Patrie, qui avant que de s'aſſembler pour le bien de l'Etat prenoient un repas frugal à l'ombre de quelque arbre.

Cependant à examiner la choſe de près, il eſt probable qu'il y avoit dans cette tempérance, plus d'habitude que de raiſonnement, plus de naturel que de vertu. Supoſé même qu'ils ayent connu l'uſage de la Richeſſe, il ne faut pas une grande force d'eſprit pour lui préférer la pauvreté, quand on les conſidére l'une & l'autre en elles-mêmes, & débaraſſées

débarassées des accessoires qui les accompagnent ordinairement. Une honnête pauvreté, qui n'exclut pas le nécessaire, laisse l'homme dans toute son indépendance; & les soins que traîne après lui le superflu, le rendent esclave de ses trésors De cette maniere il se peut qu'on fuye la richesse plûtôt par indolence que par vertu. Ajoutons que du tems de ces sobres Bataves, la honte & le mépris étoit attaché aux usages les plus ordinaires qu'on fait des richesses, qu'il y avoit de la gloire à ne point paroître audessus de ses Concitoyens. Les Charges, les Dignitez, l'estime & le respect, étoient accordez au mérite & non pas aux trésors: La pauvreté ne faisoit que rendre plus vénérable un homme vertueux & habile, & l'on pouvoit en quelque sorte aimer la pauvreté par intérêt.

Les Aristides & les Phocions de l'antiquité étoient justement dans le même cas; ils rejettoient les trésors dont ils pouvoient se mettre en possession sans peine. Faut-il s'en étonner beaucoup, & leur sagesse étoit-elle de difficile pratique? Sans le secours de l'abondance ils jouissoient de la considération de leurs Compatriotes, & gouvernoient la République d'Athenes avec une authorité presque absolue. La richesse leur auroit causé plus d'embarras que d'agrément. Ce n'est que depuis qu'on a détaché la honte du vice, pour l'unir à la pauvreté, que les

personnes

personnes à qui l'avarice n'eſt pas naturelle, ont couru après les tréſors par un motif de gloire, & qu'on a pu dire :

» L'Or même à la laideur donne un teint de
» beauté ;
» Mais tout devient affreux avec la pauvreté.

QUand je ſonge quelquefois à ma jeuneſſe, le ſouvenir d'un tendre commerce vient ſouvent ſe préſenter à mon imagination, avec tout ce qu'il a de plus flatteur pour la vanité; mon imagination remplie de ces idées riantes, fait bien-tôt agir les reſſorts les plus cachez de mon cœur; elle y cauſe un deſordre délicieux, un mouvement tendre & vif, dont j'ai de la peine à me défendre, & auquel je me fais un plaiſir de m'abandonner : mais ma raiſon ſoutenue par mon âge ne laiſſe pas long-tems mon cœur en proye à cette dangereuſe agitation; je m'efforce bien-tôt à rapeller dans mon eſprit les chagrins que traîne après elle la paſſion la plus heureuſe, même la baſſeſſe qu'il y a dans la conduite d'un Amant, & l'extravagance de ces ſentimens délicats dont il s'aplaudit le plus. Ces images me ramenent bien-tôt du Plaiſir à la Raiſon, & revenu à ma premiere tranquilité, je me félicite de n'avoir pas attendu le ſecours de la vieilleſſe pour ſauver mon cœur d'un trouble ſi cruel, & mon eſprit d'un déréglement

glement ſi funeſte. Ma raiſon eſt alors contente d'elle-même, & cette ſatisfaction de la raiſon eſt une volupté qu'on ne ſçauroit comprendre à moins d'en avoir gouté toute la douceur.

UN homme d'un âge avancé, qui donne encore dans une tendreſſe formelle, eſt rarement un brutal ou un ſot. Il peut manquer de raiſonnement; mais il a d'ordinaire l'eſprit délicat & l'ame belle. Rarement s'aveugle-t-il aſſez pour ne pas connoître la foibleſſe qu'il y a à loger un cœur amoureux dans un corps qui n'eſt plus aimable. Mais il prétend remplacer les agrémens qu'il a perdus par des ſentimens ſubtiliſez, & par une galanterie rafinée. Au défaut de ſe faire aimer, il fait enſorte que ſa Maîtreſſe s'aime davantage elle-même, & il prétend qu'elle lui ait obligation des alimens qu'il fournit à ſon amour-propre. Saint Evremont a épuiſé quelquefois pour Madame de Mazarin, tout ce que l'eſprit peut fournir de plus recherché & de plus flatteur à un cœur complaiſant au ſuprême degré. Voici comme il parle à cette Dame dans une de ſes Lettres.

» Demanderois-je que vous aimiez une » perſonne de mon âge? Je n'ai pas vécu » d'une maniere à pouvoir eſperer un mira» cle en ma faveur. Si le mérite de mes ſen» timens obtenoit de vous un regret que je » ſois vieux, & un ſouhait que je fuſſe jeune,

» je

» je ſerois content. La grace d'un ſouhait eſt
» peu de choſe, ne me la refuſez pas. Il eſt
» naturel de ſouhaiter que tout ce qui nous
» aime ſoit aimable.

» Il ne fut jamais de paſſion plus deſinté-
» reſſée que la mienne.... Je regarde vos
» Amans comme vos Sujets, au-lieu de les
» haïr comme mes Rivaux, & ce qui eſt à
» vous m'eſt plus cher que ce qui eſt con-
» tre moi ne m'eſt odieux.

» Une réfléxion ſérieuſe vient m'avertir
» que vous vous moquez de tout ce diſ-
» cours; mais vous ne ſçauriez vous mo-
» quer de mes foibleſſes, que vous ne ſoyïez
» contente ce votre beauté; & je ſuis ſatiſ-
» fait de ma honte, ſi elle vous donne quel-
» que ſatisfaction....

» On ſacrifie ſon repos, ſa liberté, ſa
» fortune; la gloire ne ſe ſacrifie point, dit
» Montagne: Je renonce ici à notre Mon-
» tagne, & je ne refuſe pas d'être ridicule
» pour l'amour de vous. Mais on ne ſçau-
» roit vous faire un ſacrifice de cette nature-
» là; il ne peut y avoir du ridicule à vous
» aimer.

Voilà des ſentimens bien délicats; mais qu'eſt-ce que la délicateſſe des ſentimens quand elle n'a de reſſource qu'en elle-même?

ON ſe trompe d'ordinaire, ſelon moi, ſur le caractére de Philoſophe. On donne ſouvent ce nom à un homme qui a lû

un grand nombre de Livres de Philoſophie, qui a quelque idee des différens Syſtêmes, & qui ſçait par cœur les argumens qui les apuyent. Il ſçait comment Deſcartes prouve ſes tourbillons, & comment Mr. Locke renverſe les idées innées : les rêveries de Platon, & les ténébres d'Ariſtote ont laiſſé dans ſon eſprit quelques expreſſions vuides de ſens.

Pour moi je n'appelle pas un tel Sçavant, Philoſophe ; ce n'eſt proprement qu'un *Litterateur de la Philoſophie*, ſi l'on peut s'exprimer ainſi.

Le titre de Philoſophe ne me paroît dû qu'à ceux qui raiſonnent de leur propre fond, & dont le jugement agit plus que la mémoire. Ils preſſent les argumens des autres, ils profitent de leurs découvertes : mais ils les digerent par la méditation, ils ſçavent les enchaîner à leurs propres idées, & gardent une indifférence entiere pour les opinions d'autrui ; ils ne les adoptent que quand leur raiſon en a décidé en dernier reſſort.

AUtre erreur ſur la Philoſophie. On croit que c'eſt Philoſophie que de ne s'occuper que des ſujets qui paroiſſent au-deſſus de l'élévation ordinaire de l'eſprit humain.

Meſurer les cours des Aſtres, fouiller dans les entrailles de la Nature ; ſe perdre dans les méditations abſtruſes de la Métaphiſique ;

que ;

que, voilà ſeulement ce qu'on croit du reſſort de la véritable Philoſophie. Idées vagues qui ne caractériſent en aucune maniere cette Science merveilleuſe.

Le vrai Philoſophe, plus avide de l'utile que charmé du curieux, raporte toutes ſes vuës à l'excellence de ſa nature & au but de ſon exiſtence. Il ſçait qu'il n'eſt pas créé pour démêler les routes des Aſtres, pour connoître la nature des Météores. Il reſpire pour ſe procurer un véritable bonheur en conformant toutes ſes actions à une raiſon pure & débaraſſée des préjugez du Peuple.

Sa principale étude c'eſt de former ſa raiſon, de la rendre éclairée & exacte ; de pénétrer dans la nature de ſes devoirs ; en un mot, de concilier la vertu avec l'agrément de la vie, & avec le bonheur des Etres ſemblables à lui. Il n'a commerce avec les autres Sciences, qu'autant qu'il en peut tirer des lumieres pour celle que je viens de dépeindre, à moins qu'il ne s'en veuille ſervir quelquefois comme d'un plaiſir & d'un délaſſement.

On peut conclure de ce raiſonnement, que d'ordinaire c'eſt être Philoſophe, que s'éloigner de ce que le Vulgaire appelle Philoſophie.

» C'eſt l'erreur que je fuis, c'eſt la vertu que
» j'aime ;

» Je

» Je ſonge à me connoître, & me cherche en moi-même ;
» C'eſt-là l'unique étude où je veux m'attacher.
» Que l'Aſtrolabe en main un autre aille chercher ;
» Si le Soleil eſt fixe ou tourne ſur ſon axe, *
» Si Saturne à nos yeux peut faire un Paralaxe.
» Que Rohault vainement ſéche pour concevoir
» Comment tout étant plein tout a pû ſe mouvoir,
» Ou que Bernier compoſe & le ſéc & l'humide,
» Des corps ronds & crochus errans parmi le vuide :
» Pour moi ſur cette Mer, qu'ici-bas nous courrons,
» Je ſonge à me pourvoir d'Eſquif & d'Avirons,
» A régler mes déſirs, à prévenir l'orage,
» A ſauver, s'il ſe peut, ma raiſon du naufrage.

La véritable Philoſophie embraſſe toutes les actions de la vie, la conduite générale de l'homme ; elle entre même dans ſon enjoûment & dans ſes badinages, en y répandant les lumieres d'un Bon-ſens inaltérable, qui met une différence eſſentielle entre les amuſemens d'un honnête-homme & les bouffonneries d'un Faquin.

JE trouve un Traité ſur quelque matiere que ce ſoit abſolument mauvais, quand il ne facilite pas à l'eſprit le moyen de définir exactement le ſujet qu'on lui préſente. Tel eſt le diſcours du Pere Rapin ſur l'Eloquence ;

* On voit bien que Boileau n'étoit pas Aſtronome : l'Aſtrolabe n'a pas l'uſage qu'il lui donne. On peut encore le reprendre d'avoir fait *Paralaxe* maſculin.

l'Eloquence; tel est le Traité de Longin sur le Sublime, & tels me paroissent la plûpart des Traitez que nous ont laissé les Anciens.

Ciceron nous force d'admirer ses lumieres & son génie; il est aussi bon Philosophe que grand Orateur. Cependant son Traité de l'amitié, qui charme l'esprit par un grand nombre de belles véritez, n'éclaire pas entierement la raison, faute de cette méthode sûre de raisonner, qui étoit encore inconnue de son tems. Il nous dépeint les devoirs d'un Ami sans aller à la véritable source de l'amitié, & sans nous exposer nettement la nature de cette union utile & délicieuse.

S'il nous avoit fait sentir que la véritable Amitié n'est autre chose qu'un *Contract tacite entre deux personnes, qui touchées d'un mérite naturel & de la conformité de leurs humeurs, s'engagent en partie par inclination, en partie par un intérêt raisonnable, à se rendre tous les devoirs que la raison & un amour-propre réglé peuvent permettre.* Il auroit pû tirer de cette idée, l'étendue & les bornes que l'amitié exige de nous; nous n'aurions point été embarassez par des régles vagues & incertaines, & par son secours nous aurions pû distinguer l'amitié raisonnable d'avec l'amitié fougueuse & déréglée, qui dégénére en une véritable passion.

JE ſuis ſûr que ce n'eſt pas ſçavoir une choſe que de n'en pouvoir pas ramaſſer toutes les proprietez dans une ſeule idée complette & diſtincte, qu'on apelle définition. On peut la placer à la fin, ou au commencement d'un Traité, & ces différentes méthodes peuvent plaire à différens tours d'eſprit. Quant à moi je ſuis pour la derniere; dès qu'on commence par donner au Lecteur une idée générale & méthodique de tout ce qui va faire l'objet de ſon attention. Cette idée ſera obſcure d'abord, il eſt vrai; mais chaque pas qu'il avancera dans ſa lecture, éclaircira une partie de cette idée; il y raportera tout comme à un centre qu'il ne perd jamais de vuë; ſa raiſon agira plus que ſa mémoire, & ſans rien perdre de ce qu'il lit, il le trouvera à la fin entierement concentré dans ſa définition.

Je trouve l'autre méthode plus embaraſſante pour l'eſprit, & plus fatiguante pour la mémoire; avant que de parvenir à ſa Définition on court riſque d'avoir oublié quelque idée qui doit y aboutir, & ſouvent on eſt obligé de rebrouſſer chemin.

Les Auteurs qui négligent ces méthodes me ſont ſuſpects de ne ſçavoir pas leur matiere à fond, & d'écrire ſans avoir fait un plan général de leur Ouvrage. Cependant, à mon avis, il faudroit un Plan dans une Ode Pindarique même, pourvu que les liaiſons en fuſſent cachées avec art.

LII. DISCOURS.

Je ne ſuis pas d'avis de donner encore la ſuite de mon ſonge. Je veux être premierement inſtruit, ſi le Public en a goûté le commencement. Si je vois que les peines que m'a couté cet Ouvrage n'ont pas donné quelque ſatisfaction au Lecteur, je ne l'acheverai pas. S'il faut déplaire, il n'eſt pas beſoin de donner pour cela la torture à ſon eſprit; on y peut réüſſir à fort peu de frais. En attendant qu'on m'écrive le ſuccès de cette Piéce, je continuerai à donner quelques réfléxions, telles qu'il plaira à mon imagination de les fournir à mon raiſonnement.

Je ne ſuis pas Nouvelliſte, & je m'en applaudis fort: je ne ſçaurois me faire une occupation ſérieuſe de courir la Ville depuis le matin juſqu'au ſoir, pour faire un commerce de nouvelles, ſouvent fauſſes & toujours altérées. Je n'entens pas l'Art de joindre mes réfléxions ſur un évenement à l'événement même, & de débiter ce mélange de vérité & de fiction, pour m'être communiqué myſtérieuſement par une des premieres Têtes de l'Etat. Je ne ſçaurois gagner ſur ma raiſon de prêter une ſotte crédulité à tout ce qui eſt avantageux à la Patrie, &

de rejetter comme impossible tout ce qui lui est contraire. Bien moins encore puis-je me résoudre à ne me plaire au récit d'une victoire, que lorsqu'elle a coûté beaucoup de sang; & je ne suis pas de ces gens ridicules qui craignent la Paix comme une conjoncture stérile pour les nouvelles.

D'un autre côté je ne voudrois pas donner dans la gravité extravagante de certain Esprits-forts, qui regardent d'un œil tranquile tout ce qui arrive dans le monde de plus intéressant. Cela s'appelle être déraisonnable par un excès de raison, & cesser d'être homme à force de vouloir être parfaitement honnête-homme, sans être bon citoyen, sans aimer une Societé dont on fait une partie, & sans avoir de la chaleur pour ses intérêts. Cette chaleur n'est pas l'effet d'un esprit déréglé, qui cherche à s'inquiéter mal-à-propos. Elle est absolument nécessaire pour la conservation d'un Etat; & par conséquent c'est une qualité réellement estimable. Il faut seulement que la raison guide ce zéle, & l'empêche de s'égarer dans des routes obscures qui ne ménent à aucune utilité. Qu'on se plaise à se réjouïr d'un événement avantageux à la République; qu'on se fasse un devoir de s'affliger modérément d'un coup de la fortune qui ébranle l'Etat; qu'on soit inquiet d'un orage prochain qui paroît menacer la Patrie. Rien de plus naturel! rien de plus humain! Mais gardons-nous bien,

bien de nous affliger par une prévoyance outrée, d'un malheur éloigné, dont la probabilité dépend d'une longue enchaînure de confidérations Politiques que le moindre hazard peut déranger.

Le moyen de regarder de fang froid l'impertinence des Poëtes & des Auteurs d'Epîtres Dédicatoires, qui par leurs éloges mendient la protection de quelque Grand? Ils ne fçavent prefque jamais employer que des Louanges générales & outrées, qui pour m'exprimer proverbialement, font des felles à tous chevaux, & fouvent même des bats à tous ânes. A les entendre, tout Magiftrat eft un Atlas infatigable, dont les épaules feules peuvent porter le fardeau de l'Etat; tout homme de guerre eft un Héros du premier ordre, un modéle de prudence, un prodige d'intrépidité.

Si du Bon-fens ainfi vous fecouez le joug,
En élevant au Ciel le moindre Capitaine;
Que direz vous du grand Eugene?
Que vous reftera t-il pour chanter Marlborough?

Non feulement il faut proportionner fes louanges au mérite de ceux qu'on louë, il faut encore entrer dans le caractére particulier de leur mérite. Tout habile-homme d'Etat n'a pas la même forte d'habileté que Richelieu, ou que Heinfius. Tout grand Général ne l'eft pas de la même maniere: & il

il faudroit avec dextérité démêler ce que leur génie pour la Guerre, quoiqu'excellent chacun dans son genre, a pourtant de singulier & de différent.

Comparer, par exemple, le Prince Eugene avec Alexandre, c'est plûtôt le moyen de révolter sa raison que de captiver sa bienveillance.

Qu'on trouve du raport entre Alexandre & le Roi de Suede, j'y consens. Ils n'ont pas eu les mêmes succez; mais ils se ressemblent parfaitement dans la hardiesse & dans la vaste étenduë de leurs Projets. Mais on peut dire que le Vainqueur de Darius n'a eu rien de commun avec Eugene que son intrépidité.

Si l'Antiquité nous offre quelque chose de comparable à notre Héros moderne, ce ne sçauroit être qu'Hannibal, dont le seul nom emporte l'idée d'un Capitaine achevé.

L'un & l'autre se sont frayé un chemin dans l'Italie par les Alpes; l'un & l'autre dégageant leur conduite de l'empire de la fortune, n'ont dû leurs succez qu'à leur courage & à leur habileté consommée dans l'Art militaire; ils se sont également appliquez tous deux à connoître le naturel des Généraux qu'on leur opposoit, & à mettre à profit leurs bonnes & leurs mauvaises qualitez. Hannibal n'a pas pénétré plus avant dans le caractére des Scipions, des Flaminius, des Varrons, & des Fabius, qu'Eugene

gene dans le génie de Catinat, de Villeroi, de Vendome, & de Villars. Tous deux ont triomphé par la seule supériorité de leurs lumieres, d'un Ennemi plus fort qu'eux, mieux fourni de toutes les choses nécessaires pour ses entreprises, & plus à portée de se servir de l'avantage des lieux. Tous deux ont sçu devenir l'ame de leurs Armées, composées de différens Peuples, & qui souvent destituées de tout, n'avoient d'autres ressources que dans les lumieres de leur Général.

Enfin, ils ont sçu tromper l'un & l'autre par une vigilance incroyable, les soins de leurs Ennemis les plus expérimentez ; & en ont lassé la vigilance par une fermeté victorieuse de tous les obstacles. Voici la seule chose qui distingue les caractéres de ces deux Héros :

> Dans la carriere de la gloire,
> Eugene court toujours de travaux en travaux:
> Et dans le sein de la victoire,
> Hannibal endormi goute un lâche repos.

Un Ecrivain fort habile à démêler par ses réfléxions les caractéres des Grands-Hommes, trouve le principe de l'indolence d'Hannibal à dompter entierement les Romains, dans la dangereuse nouveauté des plaisirs qu'il goûta alors pour la premiere fois. Dès sa premiere jeunesse il avoit tou-

jours été dans les fatigues de la Guerre, occupé uniquement de son amour pour la Gloire : les Projets de ses Conquêtes ne lui laissoient pas le loisir de songer à la volupté ; à peine en avoit-il une idée.

Mais après la bataille de Cannes, son avidité pour la Gloire, satisfaite en quelque sorte, lui donna du relâche. Il y eut alors du vuide dans son cœur, & les plaisirs vinrent bien-tôt l'occuper en foule.

Capouë étoit une de ces Villes, où la douceur du Climat, la fertilité du terroir, & l'oisiveté d'une longue Paix portent les Habitans à rafiner sur la volupté. Hannibal en opposa bien-tôt le charme séducteur à l'austére rudesse de sa vie passée.

Plus cette volupté se présentoit à lui avec tout ce qu'elle a de riant, plus sa tempérance lui paroissoit odieuse & fatiguante. En un mot, il se livra aux plaisirs qui lui avoient été inconnus, & s'y livra avec fureur, par cela même qu'ils lui avoient été inconnus.

Cette réfléxion me donne lieu d'en faire une autre. Il n'y a rien de si dangereux que de ne s'être point familiarisé avec le plaisir dès sa jeunesse : j'entens ce plaisir qui ne devient criminel que par l'abus qu'on en peut faire.

Un esprit bien fait, qui s'est formé une habitude de se partager entre l'austérité des occupations sérieuses, & l'agrément des plaisirs

plaisirs licites, se fait un charme de cette vicissitude. Le plaisir n'a pas pour lui cette nouveauté fatale, qui surprend l'imagination & qui étourdit le jugement ; il sort de l'agréable pour entrer dans l'utile, avec la même facilité dont il abandonne pour quelque tems l'utile pour s'attacher à l'agréable.

Il n'en est pas ainsi de ceux qui par humeur ou par un faux raisonnement se sont toujours arrachez aux divertissemens que la vertu authorise : si une fois le plaisir peut surprendre leur sagesse hors de garde, il fait sur leur ame des impressions violantes, il en triomphe entierement ; leur raison qui leur en dérobe la jouissance, leur devient odieuse, ils comptent pour perdu tout le tems qu'ils ont passé en des occupations destituées d'agrément. Leur cœur entierement rempli de leur nouveau penchant, n'est plus accessible au devoir.

Non seulement ils abuseront des plaisirs innocens par un attachement excessif ; la douceur de ceux qui les ont agréablement flattez, leur donnera une haute opinion de ceux dont ils n'ont pas encore fait l'essai. En un mot, ils seront semblables à un fleuve, dont une digue a long-tems retenu l'impétuosité. Dès qu'une fois il a forcé cet obstacle, il se répand dans les campagnes voisines, il renverse tout, & rien n'en sçauroit arrêter la violence pernicieuse.

J'avouë que j'entens avec indignation des gens graves & pleins d'un ſolide mérite, déclamer contre les divertiſſemens innocens, & les attaquer comme des crimes énormes. Qu'y a-t-il, par exemple, de ſi criminel dans un Bal, pour tant crier contre les Bals? La Danſe dont on s'y ſert, reſſemble-t-elle à cette Danſe *Ionienne*, qui par des mouvemens impudiques tendoient des piéges à la vertu? Point du tout : notre Danſe n'eſt qu'un agréable mélange de mouvemens auſſi modeſtes que beaux, qui par un modique exercice augmentent la diſpoſition & la légéreté du corps, en répandant la gayeté dans le cœur & dans l'eſprit. Je ſuis vieux & d'une humeur ſérieuſe; je n'aime point la Danſe. Un autre eſt jeune & enjoué; la Danſe lui plaît; mais l'humeur ſombre, & l'humeur gaye n'entrent point dans l'eſſence de la vertu, & ſi je trouve un délaſſement de l'eſprit dans la bagatelle ſérieuſe, je ne ſçaurois tirer de là un droit de condamner la bagatelle enjouée.

Je m'amuſe dans mon Cabinet à compoſer le *Miſantrope*, du même fond dont un jeune-homme va montrer ſa légéreté dans un Bal : l'amour du plaiſir, la néceſſité d'en goûter quelquefois, & une vanité permiſe, font que je compoſe, & qu'il danſe; il eſt auſſi authoriſé par ſa jeuneſſe à ſe divertir à ſa maniere, que je le ſuis par mon âge à me plaire dans mes amuſemens.

S'il

S'il se faisoit une occupation de courir les Bals, au-lieu de s'en faire un divertissement passager, je le trouverois fort blâmable; & je ne le serois pas moins si je donnois tout mon tems à un Ouvrage où je ne travaille que par un pur motif de plaisir. Mais si pendant un hyver il va sept ou huit fois au Bal, & si je m'occupe quelques heures par semaine à faire le Misantrope, je croi qu'on peut facilement nous le pardonner à l'un & à l'autre.

LIII. DISCOURS.

JE craindrois d'ennuyer si je répétois à tout moment *un tel Poete parut après un tel*; on le verra bien assez par la suite des portraits : voici celui de Juvenal.

Hardi Déclamateur, sa colere fertile,
Gourmanda sans détour le Romain indocile,
Et par son aigre humeur son génie entraîné
Osa livrer la guerre au vice couronné:
D'un siécle dissolu la luxure excessive,
Anima de ses Vers la mordante invective.
Vif, sublime, fleuri, facile, impétueux,
Son génie étincelle en ses Portraits affreux.
Heureux s'il eût toûjours dans l'ardeur qui l'anime,
Ménagé la sagesse en punissant le crime.

Et si de ses tableaux l'infâme nudité
N'eût bravé la pudeur du Lecteur rebuté.

A peine Mécenas eût-il prononcé ces Vers qu'il se présenta un grand nombre de ces petits Auteurs satyriques à qui la malignité tient lieu de génie. Chacun d'eux prétendoit être le plus fondé en droit pour être mis en parallele avec ce Poëte Latin ; & je vis le moment qu'une Guerre civile alloit naître parmi eux, si je n'y avois mis le *hola* par ces mots :

Moderez-vous, Messieurs de la Satyre,
De vos talens vous jugez mal ;
Si votre Muse au-lieu de rire,
Mord & déchire
Ce n'est pas tout pour être égal
A Juvenal.

Il n'y a que Régnier, continuai-je, qui mérite d'être mis de pair avec ce Poëte :

Dans un siecle où le goût encor mal éclairé,
Gênoit peu le Poëte à sa verve livré,
Régnier, décréditant cette libre manie,
Puisa l'art de rimer dans son rare génie ;
Et mettant à profit Horace & Juvenal,
Il prête à sa satyre un air original,
Le sel de son esprit & l'aigreur de sa bile
Dans ses écrits sensez, font un mêlange utile.
Falloit-il que ses Vers, truchemens de son cœur,

En

En termes débordez prêchassent la pudeur ?
Et que d'après ses mœurs nous dépeignant le vice,
Des crimes qu'il censure il fût souvent complice ?

Le Patron des Poëtes Latins fit alors avancer Plaute; il vouloit en faire le portrait, à mon avis plûtôt pour y faire briller la justesse de son discernement, que pour chercher un compagnon pour ce vieux goguenard. Le bon-homme n'a jamais été fort délicat, & naturellement il devoit s'accommoder assez de toutes sortes de mauvais-plaisans.

Portrait de Plaute.

Ce *Comique Boufon*, n'en déplaise aux Sçavans,
A son grossier parterre immola le bon-sens.
Chez lui d'un trait d'esprit la grace déployée,
Dans mille jeux de mots d'ordinaire est noyée :
Sans rime & sans raison il fait le goguenard :
La justesse en ses Vers n'est qu'un don du hazard.
Si le valet souvent y parle d'un ton grave,
L'honnête-homme y produit les pointes d'un esclave.
Enfin par un seul trait, pour le dépeindre en tout,
Il eut beaucoup d'esprit, peu d'Art, & point de goût.

A peine ces Vers furent-ils récitez qu'il se leva un murmure entre les défenseurs de l'Antiquité, qui sçavent plûtôt alléguer vingt Auteurs qu'une seule raison, & chez qui une sottise qui subsiste depuis deux mille

ans obtient par prescription la place de quelque chose de joli. Ils se mirent enfin à crier tous d'une voix,

Ciceron l'aprouva. *Mécenas repliqua aussi tôt*,
Tant pis pour Ciceron,
J'en veux croire plûtôt Horace & la Raison.

Pendant que ces Messieurs étoient aux prises, j'étois en délibération s'il falloit mettre Dancourt en paralléle avec Plaute. Il est vrai que cet Ancien paroît revivre dans les Ouvrages qu'on débite sous le nom de Dancourt; mais je considérois d'un autre côté, que ces Piéces de Théâtre ne sont propres au dernier que du côté du profit, & qu'il ne falloit en aucune maniere mettre sur son compte ce qu'il y a de bon & de mauvais. Je conclus donc que Poisson étoit plûtôt mon homme: voici son Portrait.

C'est ici le plaisant Poisson,
Qui par son stile polisson,
Au sérieux faisant la Guerre,
Fit son plus grand bonheur d'égayer le Parterre.
Bien souvent il y réussit,
Et ses burlesques traits ne manquant pas d'esprit;
Mais se bornant à faire rire,
Il ne se pique point d'instruire.
Par les discours du *Sot vangé*,
Jamais lâche mari ne se vit corrigé;
Et le bizarre sort du *Baron de la Crasse*,

Dans

Dans l'esprit diverti ne laisse point de trace.
Si sur cet Auteur turlupin,
Il faut qu'en un mot je m'explique,
Poisson fut très-petit Comique,
Et très-excellent Tabarin.

Portait d'Ovide.

Tous les talens exquis des plus rares génies,
Du tendre Ovide seul animerent les Vers,
Pour couronner son front les Muses réuuies,
Font trouver en lui seul cent Poëtes divers.

Qu'il sçait bien desarmer les rigueurs d'un amante!
Quel cœur ne voudroit point partager son amour?
Mais sa tendre douleur paroît trop éloquente,
Il prête à ses soupirs trop d'esprit & de tour.

En Systême il a sçu réduire l'Art de plaire,
L'amour même l'écoute avec docilité,
Il donne à cet enfant mal instruit par sa mere,
Des leçons dont lui-même il sentit la bonté.

Qu'il enfle avec succès la Trompette héroïque,
Quand d'Ajax & d'Ulisse il peint le démêlé!
J'ose le soutenir; aucun Poëme Epique
A cet essai hardi n'a droit d'être égalé.

La cadence prévient tout effort de sa veine,
Ses mots harmonieux courant pour s'arranger:
Cependant ses Ecrits ennemis de la peine,
Ne laissent au travail aucun mot à changer.

Souvent trop amoureux d'une belle pensée,
Il se plaît à l'offrir de différens côtez;
Il prodigue l'esprit; l'attention lassée,
Succombe sous ses Vers trop chargez de beautez.

Je

Je cherchois en vain parmi les Poëtes François un compagnon digne d'Ovide; je conviens qu'il y en a parmi eux dont les Elégies ont de l'élégance & de la délicatesse: mais ils manquent d'ordinaire de feu & de naturel, & ne sont que trop bien dépeint par ces Vers de Boileau.

„Je hais ces vains Auteurs dont la Muse forcée,
„M'entretient de ses feux, toûjours froide & glacée;
„Qui s'affligent de l'Art, & fous de sens rassis,
„S'érigent pour rimer aux amoureux transis.
„Leurs transports les plus doux ne sont que phrases
vaines,
„Ils ne sçavent jamais que se charger de chaînes,
„Que benir leur martire, adorer leur prison,
„Et faire quereller les sens & la raison.
„Ce n'étoit pas jadis sur ce ton ridicule,
„Qu'Amour dictoit les Vers, que soupiroit Tibulle,
„Ou que du tendre Ovide animant les doux sons,
„Il donnoit de son Art de charmantes leçons.

Dans l'embarras où je me trouvois j'aperçus une très-aimable femme, qu'à son air dégagé & libre je reconnus pour Madame Deshouliéres. Je la crus très-propre à être la compagne du galant Ovide, & voici comme je pris la liberté de lui parler.

Viens, viens vanger ton sexe, aimable Deshouliéres,
Du mépris de l'homme trop vain

Par

Par ton cœur délicat ton esprit, tes lumieres,
Tu peu seule égaler cet illustre Romain.

D'abord qu'Apollon t'anime,
Tu fais de la même rime,
Sans offenser la raison,
Vingt fois répeter le son.
D'un Héros que l'on estime,
Tu sçais sur un ton sublime,
Jusqu'au Ciel porter le nom.
Dans une tendre Chanson.
Que tu dépeins bien l'abîme
Où la douce illusion
D'une aimable passion,
Précipite sa victime!
Qui voudroit de la raison
Goûter la rude leçon,
Quand ta délicate rime
Plaide pour le rendre crime,
D'un sensible cœur s'opprime,
Dans sa premiere saison,
La force d'un doux poison.

Dans tes Rondeaux Gaulois, tes balades naïves,
Ton stile aisée fait capot
L'esprit même de Marot.
A tes Idylles plaintives
Les Naïades attentives,
Avec toi d'un Amant
Redoutent le changement.

Qui

Qui ne croiroit Calliope,
Lorsque dans une Ode * à nos yeux
Ton rare esprit se dévelope,
Exact, sublime, merveilleux.
Quand tu nous dépeins la chimere
Qui met le mal imaginaire
De pair avec les maux réels;
Ta Lyre Philosophe efface
Les airs dont le Chantre de Thrace †
Adoucit les mœurs des mortels.

Si tu veux on pourra te mettre
Avec les Doctes Sœurs, sur le double sommet;
Mais du tendre Ovide, peut-être,
L'entretien sera mieux ton fait.

Portrait de Terence.

Né dans les murs fameux de l'altiere Carthage
Terence dut sa gloire aux fers de l'Esclavage,
Et bien-tôt affranchi, cet illustre Afriquain
A sa veine asservit le superbe Romain.
Ceux qui d'un jeu de mots font l'agrément comique
Ne sçauroient dans ses Vers goûter le sel attique,
Mais il est de ce sel partout assaisonné
Pour qui chérit au vrai l'agréable enchaîné.
Qu'il sçait bien du sujet saisir le caractére!
Lui-même il devient fils, Maîtresse, esclave, pere;
C'est un pere grondeur, un fils mal avisé,
Une Maîtresse avare, un esclave rusé.

Par

* L'Ode à Mr. de la Rochefoucault.
† Orphée.

Par l'eſprit diverti dans les ames dociles
Il gliſſe en badinant ſes maximes utiles.
Heureux ſi ſes Ecrits purs, ſages, châtiez,
Rouloient ſur des ſujets avec Art variez ;
Et ſi trouvant ſon pere, une fille expoſée
N'y démêloit toûjours l'intrigue trop uſée.

Portrait de Moliere.

A Terence imité notre âge doit Moliere.
Courant de l'Helicon l'épineuſe carriere,
Il devança bien-tôt ſon Rival reſpecté.
Le quolibet Bourgeois, l'infâme obſcenité,
Avant lui de la Scene, arbitres deſpotiques,
S'enfuirent à l'aſpect de ſes Ecrits pudiques.
Il dédaigna des ſots les cris aplaudiſſans :
Son Théâtre devint l'Ecole du bon-ſens :
Le vice peu touché d'être dépeint horrible,
Y fut couvert de honte en paroiſſant riſible.
Le Jargon précieux craignit de ſe montrer,
Le Marquis à l'excès n'oſa plus ſe parer.
Bien-tôt montrée aux doigts l'orgueilleuſe Pédante
N'étala qu'en tremblant ſa ſotiſe ſçavante.
Cotin impunément ne prôna plus ſes Vers.
Le Bourgeois Gentilhomme abjura ſes faux airs.
Oſant braver le Ciel, l'Hypocrite execrable
De Moliere craignit la plume redoutable.
A ſes traits délicats toûjours ſûrs d'attraper,
Nul riſible défaut n'eut l'art de s'échaper.
Et la Muſe Comique au plus haut point menée
Eſt tombée avec lui par ſa chûte entraînée.

Portrait

Portrait de Lucain.

Aux régles des Anciens cet Espagnol rebelle
Ouvre au Poëme Epique une route nouvelle:
Par des motifs humains le Héros dans ses Vers
Bouleverse le monde, enchaîne l'Univers.
Sans attendre des Dieux sortis d'une machine,
Par sa propre Vertu Caton se détermine.
Qu'Hector, vil instument par les Dieux animé,
Terrasse, de leurs mains Patrocle desarmé,
César trouvant ses Dieux dans son propre courage,
Répand de rang en rang l'horreur & le carnage.
Sans que Mars au combat conduise ses chevaux,
Sans que Venus par l'air guide ses Javelots,
Sa prudente valeur remporte la Victoire,
Il combat en péril & triomphe avec Gloire.
Lucain ose des Dieux suprimer les travaux,
Pour faire en tout leur jour paroître ses Héros:
A son stile élevé son sujet sert de guide;
Et sa Muse eût peut être effacé l'Enéïde,
Si l'Aveugle divin, par Virgile imité,
N'eût point fixé le gout du Lecteur entêté.

Il ne me fut pas possible de choisir parmi nos Auteurs un Poëte du génie de Lucain; ils ont tous mieux aimez mette en jeu dans leurs Poëmes Epiques, les Démons & les Anges que de ne pas imiter les fictions d'Homére: l'embarras où me jettoit cette difficulté me donna de l'inquiétude, & cette inquiétude finit mon songe en dissipant mon sommeil.

LIV. DIS-

LIV. DISCOURS

JE voudrois bien réüssir une fois dans ma vie à faire un Misantrope qui plût à tout le monde : l'affaire est difficile ; mais peut-être n'est-elle pas tout-à-fait impossible. Il est naturel que les goûts des hommes, si différens pour la plûpart des choses, conviennent dumoins dans un seul point : toute la difficulté consiste à le trouver, & cependant je me trompe fort si je ne l'ai pas découvert.

Tout l'Univers est dans l'impatience d'aprendre le résultat des Négociations de paix, & seroit ravi de sçavoir si elles se termineront bien-tôt ou non ; si je pouvois donc tirer de mon cerveau quelques réfléxions sensées sur la durée de cette affaire importante j'aurois apparemment le plaisir de satisfaire à tout le monde. Essayons-le.

Si les deux Partis souhaitent également de tirer les Négociations en longueur, on ne sçauroit douter qu'ils n'y réüssissent. Quand même la France seule ne voudroit parvenir à la paix que lentement, il est probable que ménageant les différens intérêts des Alliez avec sa dextérité ordinaire, elle pourroit retarder le dénoûment de tant d'intrigues embarassantes. Il reste seulement à sçavoir si c'est

c'eſt le but de la France de faire traîner les affaires. Je le ſoûtiens, & je prétends avoir pour cela des raiſons palpables.

Suppoſé que par les proviſions que quelqu'un aporte dans un pays, on puiſſe faire une conjecture raiſonnable du tems qu'il doit y reſter, il eſt très-clair que les Miniſtres François feront un long ſéjour dans la Hollande ; tout le monde ſçait la quantité prodigieuſe de toutes ſortes de proviſions qu'ils ont eu ſoin de faire venir à Utrecht, &..... Peſte ſoit du Fat ! dira ici quelque Nouvelliſte ? A-t-on jamais entendu parler de Réfléxions Politiques tirées des proviſions néceſſaires au ménage ? J'en conviens, le principe de mon raiſonnement n'a pas un air noble ; mais aumoins ces proviſions ſont des choſes réelles, dont il n'eſt pas impoſſible de déduire quelque conſéquence raiſonnable ; au-lieu que les chiméres qui ſont d'ordinaire les ſources des ſubtiles extravagances d'un Nouvelliſte, n'ont aucune réalité, & ne ſe font admirer que par leur ridicule & fauſſe profondeur. Quoiqu'il en ſoit, je vois bien que je n'ai pas enfilé le véritable chemin de plaire univerſellement. Soûtenons plûtôt quelque paradoxe.

Les goûts de tous les hommes ſe réüniſſent dans l'amour de l'extraordinaire, rien n'eſt plus ſûr. Faiſons voir, par exemple, *que les Torys ont plus à cœur les véritables intérêts de leur Patrie que les Whigs.* C'eſt un paradoxe,

doxe très-paradoxe, & l'on ne ſçauroit mieux faire briller les heureux effets d'une vive imagination, qu'en donnant à cette penſée les couleurs de la vérité. Mais j'y trouve un obſtacle invincible, & je ne me ſens pas aſſez de génie pour me tirer de cette affaire-là à mon honneur.

Il vaudra mieux, ce me ſemble, faire quelque Conte : il eſt vrai que j'ai le don de conter parfaitement mal ; mais n'importe, un mauvais Conte s'attire plus de Lecteurs que la plus belle réfléxion qu'on puiſſe faire. Commençons.

Un Fermier - Général a près de Paris une auſſi charmante maiſon de campagne qu'un Fermier-Général qui entend ſon métier peut en avoir en tems de guerre.

Cependant il en jouit très-peu, & pendant que dans la Ville il s'efforce à amaſſer de nouveaux Tréſors, Madame ſon épouſe s'occupe à dépenſer noblement à la campagne, ceux que la miſere publique leur a déja procurez. Un homme d'eſprit l'y vint voir un jour, & la trouva en converſation avec trois ou quatre autres Dames, & un jeune Abbé. C'étoit un de ces Abbez qui ont adopté les manieres efféminées, dont les femmes de grand air ne veulent plus, & qui ſont plus long-tems à mettre leur collet, qu'une Dame raiſonnablement coquette n'en employe à ſe coëffer. Tandis que ce Galant-homme négligemment couché dans un canapé, di-

ſoit

ſoit de jolies bagatelles, ou qu'il mordoit ſes lévres en étudiant des minauderies dans un miroir de poche, toute la Compagnie s'empreſſoit à lui ſervir du Caffé, à y mettre la doze de ſucre qu'il faut pour un Eccléſiaſtique, & à lui préſenter des Confitures.

» Car de tous mets ſucrez, ſecs, en pâte, ou liquides,
» Les eſtomacs dévots furent toujours avides.
» Le premier maſſepain pour eux, je croi, ſe fit,
» Et le premier Citron à Roüen fut confit.

Ah! je vois où il en veut venir, dira ici quelqu'un de nos *faux pénétrans;* c'eſt Monſieur un tel qu'il a en vûë: bon, Monſieur *un tel demeure à la Haye, & l'Auteur parle de Paris.* Ne voyez-vous pas, répliquera-t-il, que c'eſt pour nous dépaïſer mieux? C'eſt, Monſieur un tel, vous dis-je, je ſçai qu'il a été voir avanthier Madame une telle à ſa maiſon de campagne. *Mais avanthier il a fait le plus vilain tems du monde:* Diantre! c'eſt juſtement ce tems que ces Meſſieurs choiſiſſent, crainte des fâcheux. Si qu'elqu'un de ceux qui prétend me connoître, mais qui ont juré de ne me point découvrir, répond qu'il eſt ſûr de la parfaite vénération que j'ai pour le mérite de Monſieur un tel, & que je lui ſçai gré de ſçavoir être en même-tems excellent Eccléſiaſtique & fort galant-homme; cette raiſon ne fera que blanchir contre notre Lecteur éclairé:

éclairé : Ne connoiſſez-vous pas Meſſieurs les Auteurs, répliquera-t-il ? Tout le mérite du monde ne ſçauroit balancer dans leur eſprit le paiſir de dire un bon-mot. Il faudra bien qu'à la fin on lui donne gain de cauſe, & que ſur la foi d'un eſprit ſi clairvoyant on ſe déchaîne contre ma malignité.

Non, je renonce à ces ſortes d Hiſtoriettes qui ne font que mettre en œuvre les beaux talens que le Public a pour la médiſance; j'aime mieux faire un conte de Fée; ces ſortes de contes ſont fort en vogue dans notre ſiécle; les gens les plus graves s'y amuſent tous en les traitant de bagatelles, & ils s'y amuſent ſi bien quelquefois qu'ils ne ſçauroient les quitter qu'ils n'en ayent parcouru tout un Voulume d'un bout à l'autre.

CONTE DE FÉE.

IL y avoit autrefois dans l'Arabie heureuſe certaine Fée fort puiſſante & fort raiſonnable, qualitez qui ne ſont pas des plus compatibles. Les autres Fées s'amuſent à bâtir des Palais tout de criſtal de roche; on y avoit des appartemens d'un ſeul rubis, d'autres d'une ſeule Topaſe, & d'autres encore d'un ſeul Diamant; en un mot, les autres Fées reſſemblent aſſez bien à certains Auteurs qui nous donnent du merveilleux, faute d'être aſſez habiles pour nous donner du naturel. La Fée, dont je veux parler, avoit bien

bien plus d'eſprit que cela ; comme elle ſe faiſoit un plaiſir d'être aimée des hommes, elle s'humaniſoit dans toutes ſes productions.

C'étoit la meilleure pâte de femme dont on ait jamais entendu parler, & pour toutes ces raiſons on l'appelloit la Fée Humaine. Elle s'étoit divertie à bâtir ſur le rivage de la mer une Ville la plus jolie, la plus riante du monde. Le Printems qu'on va chercher d'ordinaire à la campagne, déployoit tous ſes agrémens au milieu de ce charmant ſéjour. Tous les Habitans de ce lieu ſe ſentoient de l'humanité de leur Souveraine. Les Seigneurs s'y plaiſoient à être les bons amis des Griſettes, & ſouvent les Dames y étoient très-familieres avec leurs Domeſtiques.

Auſſi à n'en juger que par l'extérieur on y avoit bien de la peine à diſtinguer la Roture d'avec la Nobleſſe. Les Clercs de Procureur y portoient l'épée & la veſte de brocard d'or, & le chien du Docteur Balouard auroit été bien embarraſſé à déchirer non leurs manteaux de bouracan ; mais leurs roquelaures d'Ecarlate.

Les ſoubrettes y étoient auſſi pimpantes que leurs maîtreſſes, & les Bourgeoiſes s'habilloient des plus belles étoffes de leurs boutiques ; ce qui n'étoit pas mal imaginé.

Près de ce lieu délicieux il y avoit un bocage, dont la diverſité riante faiſoit douter ſi elle étoit l'effet de l'Art qui avoit vou-

lu

lu imiter la Nature, ou de la Nature qui avoit voulu aprocher de l'Art. C'est dans cette agréable solitude que les Amans passoient un quart-d'heure inutile, à rêver à leurs Maîtresses, ou bien à forger des bonnes-fortunes qu'ils devoient débiter le soir à leurs compagnons : c'étoit-là encore que la Fée humaine faisoit sa demeure ordinaire.

Un jour s'étant cachée dans un gros chêne, elle vit un jeune Cavalier se promener d'un air rêveur & un peu mélancholique. Il méritoit bien de s'attirer les regards d'une Fée. Le Drôle étoit tout des mieux faits, un beau teint, une grande chevelure, la taille fine, la jambe faite à peindre, un air de Petit-maître; enfin il étoit tout propre à donner dans la vuë

La Fée humaine touchée de voir ce beau Cavalier si triste, parut devant lui, & après lui avoir fait une grande révérence : (car elle sçavoit voit fort bien son monde) Qu'avez-vous, mon beau Monsieur, lui dit-elle? Il semble que vous ayïez quelque chagrin, découvrez-le moi : Je suis la Fée humaine, & vous pouvez vous assurer de mon secours. Hélas! Madame, répondit le Cavalier, dont il n'étoit pas difficile de gagner la confidence, j'aime une Grisette jolie comme un petit cœur, & je travaille en vain depuis trois jours à aprivoiser cette petite tigresse; je ne bouge d'auprès d'elle, & pendant tout ce tems-là je n'ai été que deux fois à l'Opéra

& trois

& trois fois au Cabaret. Voyez un peu la petite fantasque, répliqua la Fée; la beauté seule de vos cheveux devroit vaincre son indifférence. *Bien-loin de-là*, Madame, *elle dit que mes cheveux me donnent un air du vieux tems, & que je devrois prendre la perruque pour être à la mode.* Mais vous êtes si beau garçon. *Il est vrai; mais la petite masque dit qu'un homme bien fait prétend qu'on l'aime pour ses beaux yeux, & ce n'est pas-là son conte.* Eh! mais vous avez une Phisionomie si fine, & je jurerois moi que vous avez l'esprit joli. *A qui le dites-vous*, Madame? *C'est moi qui compose toutes les nouvelles manieres de jurer qui sont en vogue, il n'y a rien qui arrondisse mieux les périodes que tout ce que je fais dans ce genre-là; mais elle se moque de l'esprit, à son avis ceux qui en ont tant prétendent qu'une fille qu'ils daignent aimer, doivent leur en avoir de l'obligation. Vous sçaurez de-plus*, Madame, *que je chante comme Touvenelle, & que je danse à ravir; & cependant j'ai usé sur son cœur plus de vingt grands airs d'Opéra, & plus de cent cabrioles, sans pouvoir l'effleurer seulement.*

Ah! je vois où est l'enclouëure, repartit la Fée? Que me donnerez-vous, mon beau Monsieur, si je rends cette Belle souple pour vous comme un gand? Tenez, Madame, répondit le Cavalier, faites qu'elle m'aime seulement pendant quinze jours, foi de fils d'honnête-homme je vous aimerai une semaine

ſemaine toute entiere, pour vous payer de vos peines. Après cette promeſſe, la Fée humaine le toucha d'une baguette, & lui dit de ſe regarder dans un petit ruiſſeau. Il s'y trouva une grande perruque noire, une peau baſanée, & une phiſionomie un tant ſoit peu pendable. Eh fi, au Diable, Madame, s'écria-t-il, me voilà bâti d'une étrange maniere, je reſſemble à un Juif comme deux goutes d'eau. Tant mieux, mon fils, répliqua la Fée, votre petite Griſette vous trouvera fort bien comme cela. Mais voici encore une piéce tout-à-fait néceſſaire pour venir à bout de votre entrepriſe. Voyez-vous cette bourſe, elle a été compoſée par un Rabbin fort habile Cabaliſte, & Mars y fait toujours rentrer au double ce que Venus en fait ſortir. Le Cavalier métamorphoſé accepta avidement cette bourſe miraculeuſe, & ſans s'amuſer comme un Bourgeois, à remercier ſa Bienfaictrice, il courut vers ſa petite Maîtreſſe..... Mais me voici au bout de mon cahier, & je ne ſçaurois finir mon Conte : je croi même que je m'en repentirois fort, on ne manqueroit pas d'y chercher des Allégories, & d'y trouver un portrait fidéle de la Haye, & puis il faut voir comment on déclameroit encore contre la malice du pauvre Miſantrope. Je ſuis bien ſot auſſi de vouloir plaire à tout le monde, c'eſt le vrai moyen de ne plaire à perſonne. On a beau faire il en faut toujours revenir à la Fable

de l'âne & du Meunier. *Je suis âne, il'est vrai.* C'est le Meunier qui parle.

» Je suis Ane, il est vrai, j'en conviens, je l'avouë;
» Mais que doresnavant on me blâme, on me louë,
» Qu'on dise quelque chose, ou qu'on ne dise rien,
» J'en veux faire à ma tête: il le fit & fit bien.

LV. DISCOURS.

IL y a bien du tems qu'on dispute sur le mérite des Auteurs Anciens & des Modernes, sans qu'il soit encore décidé à qui il est juste d'accorder la préférence: Que dis-je décidé, il en est de ce Procès comme de bien d'autres, à peine sçait-on après tant de procédures devant quel Tribunal il faut plaider, si c'est devant celui de l'Authorité, ou devant celui de la raison. Excepté un petit nombre de bons Esprits qui prennent un juste milieu dans cette affaire, tout le monde donne dans les extrêmitez. Les uns ne trouvent rien de beau dans les Anciens, parcequ'ils sont Anciens, & les autres trouvent en eux tout excellent, parcequ'ils ne sont pas Modernes. On voit facilement que les premiers sont des ignorans, entêtez des manieres de leur siécle; ils raportent tout à leur goût, & ne le trouvant pas dans ce qu'on leur allégue des Anciens, ils les con-

damnent

damnent sur l'étiquette du sac, par la seule raison qu'ils ont été d'un autre tems & d'une autre Nation. Mais à quel principe attribuera-t'on l'estime excessive que d'autres ont pour ces mêmes Anciens ? On ne sera pas fort embarrassé là-dessus, quand on aura examiné quels sont les admirateurs outrez des Platons & des Homeres. Je croi qu'on peut les réduire à deux classes : ou ce sont des personnes d'un profond sçavoir, ou bien ce sont des demi-sçavans, dont on en voit beaucoup dans ce siécle. Pour les ignorans qui admirent les Anciens sans les avoir jamais lus, quand même ils ne seroient pas en petit nombre, ils ne valent pas la peine de les mettre dans une classe à part.

Il ne faut pas s'étonner qu'un Sçavant du premier ordre admire les Anciens de bonne foi. Il a pâli toute sa vie sur leurs Ouvrages, il s'est familiarisé avec leur stile & avec leurs pensées. Ne s'étant jamais donné le loisir de former son raisonnement, il est habitué à trouver beau, non ce qui est conforme à la raison, mais ce qui se rapporte au goût de l'Antiquité.

Si l'on veut remarquer encore qu'on ne croit rien si facilement que ce qu'on est intéressé à croire, on comprendra aisément qu'un tel Sçavant ne sçauroit revenir de son opinion. S'il étoit vrai que les Ouvrages dont il a fait son unique étude, fussent remplis d'extravagances, il seroit obligé de renoncer au

titre de Sçavant, qu'on ne ſçauroit accorder à un homme qui ne ſçait qu'un grand nombre de fadaiſes. Son intérêt l'oblige donc à ſoutenir qu'on ne fait pas un pas dans la Lecture des Anciens ſans rencontrer quelque merveille, & ce même intérêt l'engage à le croire, pour n'être pas forcé de décompter ſur l'idée de ſon propre mérite.

Il ſe peut bien que parmi les demi-ſçavans il y en ait qui défendent les Anciens ſincérement ſur la foi des Sçavans du premier ordre, pour qui ils ont ſouvent une déférence aveugle. Mais je m'imagine que d'ordinaire il y a dans les Eloges outrez qu'ils font des Anciens, plus de vanité que de bonne foi. Etre ſçavant, ou paſſer pour l'être, c'eſt à-peu-près la même choſe pour certains gens; & ſouvent même ils aiment moins être ſçavant réellement que d'en avoir la réputation. Or il eſt ſûr qu'il n'y a point de chemin plus abrégé pour parvenir à cette réputation, que de ſoûtenir qu'on découvre dans les Anciens des tréſors de beautez qui ſe cachent à des yeux vulgaires. Ceux qui vous l'entendent débiter avec confiance, en concluent d'abord que vous avez une connoiſſance exacte des mœurs des premiers ſiécles, & que vous avez la connoiſſance de toutes les délicateſſes des Langues ſçavantes; en un mot, que vous vous êtes acquis une profonde érudition.

Parmi ces demi-ſçavans il ſe trouve des Auteurs qui écrivent en François, & que leur

vanité

vanité engage encore d'une autre maniere à donner une haute opinion des Anciens, dont ils se piquent d'avoir étudié le goût à fond. Ils soûtiennent que ce goût est le seul qui puisse rendre las Ouvrages parfaits, & prétendant l'avoir attrapé, ils croyent par-là sanctifier leurs Ecrits, & les faire regarder du même point de vuë dont on regarde leurs modéles mêmes.

Du nombre de ces Ecrivains il y en a d'excellens, qui par une délicate vanité soûtiennent que les Anciens sont incomparables, dans le tems qu'ils font voir par leurs productions qu'on peut les surpasser. Et c'est par ce combat apparent entre leurs sentimens & leurs Ouvrages, qu'ils donnent un nouveau lustre à leur réputation.

On me permettra bien de faire ici une digression pour examiner, si Boileau & d'autres Auteurs comme lui doivent l'approbation du Public à ce goût d'antiquité qu'on prétend trouver dans leurs Ouvrages. Je sçai bien qu'ils ont souvent profité des pensées des Anciens; (en quoi ils croyent être moins plagiaires que ceux qui pillent les Modernes) mais j'ose avancer qu'ils se contentent de louer le goût des Anciens, & qu'ils s'en éloignent autant qu'ils peuvent. Une simplicité élégante & majestueuse fait le mérite des Ouvrages des Anciens, selon leurs admirateurs. Le jeu d'esprit, le stile figuré, les tours recherchez, tout cela étoit exclus des Ecrits de

ces Hommes divins. Mais en eſt-il ainſi de leurs admirateurs? Je ne connois point de Poëte dont le ſtile ſoit plus figuré & plus rempli de tours hardis & brillans que celui de Deſpréaux. Veut-il exprimer le droit que tout le monde a de cenſurer les meilleurs Vers? Voici comme il s'y prend:

»Un Clerc pour quinze ſols, ſans craindre le hola,
»Peut aller au Parterre attaquer Attila;
»Et ſi ce Roi des Huns ne lui charme l'oreille,
»Traiter de Viſigots tous les Vers de Corneille.

S'agit-il d'une maiſon que les Voleurs vont piller au-travers des flâmes? C'eſt ainſi qu'il s'exprime:

»Car le feu dont la flâme en ondes ſe déploye,
»Fait de notre quartier une ſeconde Troye;
»Où maint Grec affamé, maint avide Argien,
»Au-travers des charbons va piller les Troyens.

Je ne blâme pas ces figures fortes quant elles ont de la juſteſſe; mais je doute fort qu'on en puiſſe trouver beaucoup d'exemples dans les Anciens qu'on ſe pique le plus d'imiter. Je reviens à mon ſujet.

Je croi avoir montré ſuffiſamment, que l'amour de la réputation eſt la principale ſource de l'entêtement exceſſif qu'on fait paroître pour les Ouvrages conſacrez par le tems. Voyons à préſent l'argument ordinaire par lequel

lequel on prétend fermer la bouche aux Antagoniſtes des Anciens.

Il y a deux ou trois mille ans que tous les Hommes de Lettres, excepté un petit nombre de gens bizares & d'un goût dépravé, ont reconnu des beautez extraordinaires dans Platon, &c. Ainſi donc, ſoûtenir que ces beautez n'y ſont pas, c'eſt avancer que toutes les perſonnes de réputation pendant tout ce tems-là n'ont pas eu le ſens commun; c'eſt heurter groſſierement la raiſon, & ſe rendre coupable d'un orgueil odieux. Ceux à qui ces merveilles ne ſautent pas aux yeux, doivent s'en prendre à eux-mêmes & ſe croire aveugles.

On ſuppoſe d'abord dans ce raiſonnement, que ceux qui n'ont pas été Admirateurs de ces hommes illuſtres, ont été des gens bizares & d'un goût dépravé; & cela s'appelle ſuppoſer ce qui eſt en queſtion. En ſecond lieu, on nous accuſe à tort de traiter d'inſenſez tous ceux qui pendant plus de trente ſiécles ont été prévenus pour Homere. Si on avoit droit de diſputer le ſens-commun à tous ceux qui entrent ſans examen dans un préjugé univerſellement reçu, il n'y auroit pas un homme au monde qui méritât le titre de Sage.

Mais pour mieux déveloper le ridicule d'un ſophiſme qu'on débite avec tant de hauteur, poſons quelques principes.

Le Beau dans les Ouvrages de l'Eſprit peut ſe déduire de certains principes ſûrs de la raiſon, ou bien il eſt purement arbitraire,

& il emprunte tout son mérite d'un goût passager, qui lui communique son inconstance. Si la derniere de ces propositions est vraye, il ne faut point disputer de l'excellence d'un Ouvrage, son mérite ne dépend que du caprice de ses Approbateurs. Il faut donc que la premiere de ces propositions soit reçuë, & qu'on convienne que la dispute touchant les Anciens & les Modernes, est une question de Droit.

Je vais plus loin. Toutes les véritez n'admettent pas la même sorte de preuves, & une question de fait se résoud autrement qu'une question de Droit. Pour prouver la vérité d'un fait, il suffit d'un témoignage unanime d'un grand nombre de personnes qu'il n'a pas été possible de tromper, & qui n'ont point eu d'intérêt à tromper les autres. Un tel témoignage parvenu à nous par une tradition constante & uniforme, est en son espece une démonstration de la vérité d'un événement passé. Mais une question de Droit n'a rien à démêler avec le témoignage & avec l'authorité; la raison seule a le privilége de lui fournir des preuves, & c'est une prérogative qu'elle ne doit jamais céder à une longue suite d'années. Il s'en suit que le raisonnement que je combats ici, n'est propre qu'à éblouir ceux qui ayant de fausses idées de la modestie, la confondent avec une raison lâche, & qui trouvent plus commode d'adopter une opinion reçue, que de consulter leurs propres lumie-

res.

res. On pourroit encore exiger avec Horace, que les Admirateurs outrez des Anciens nous fixassent au juste le nombre des siécles qu'il faut pour mettre le mérite d'un Auteur hors de conteste; afin que l'on sçût exactement quand il faut commencer à imposer silence à la raison. Peut-être ce raisonnement n'est pas le plus fort du monde; mais il est d'Horace, & subsiste depuis plus de dix-sept siécles: Ainsi voici Antiquité contre Antiquité, Autel contre Autel.

Mais, me dira-t-on, si cette approbation universelle & durable n'est pas une démonstration en faveur des Anciens, c'est du-moins un préjugé bien fort. Un si grand nombre de personnes éclairées auroit-il raisonné de travers sur le mérite d'Homère? Cela est inconcevable.

Pas si inconcevable que l'on pourroit penser, & ce n'est pas la premiere erreur inveterée dont on est enfin revenu. Quoi! parce-qu'on a cru pendant plusieurs siécles que le Ciel étoilé étoit d'une matiere solide, faudra-t-il absolument démentir la raison & l'expérience pour souscrire à cette bizare opinion? Si l'on a reçu comme une vérité certaine, pendant un tems infini, que le Soleil tourne autour de le Terre; ne sera-t'il pas pour cela permis à la Terre de tourner autour du Soleil? Mais voici une raison particuliere de la haute estime qu'on a eue pour Homere, sans qu'on ait été desa-

busé sur son chapitre pendant tant de siécles. Lorsque Zoïle parut dans le monde, le divin Homere jouïssoit déja depuis long-tems d'une approbation générale, il ne faut pas s'étonner; il avoit indubitablement du génie, ses Vers sont aisez & coulans, & son stile a été toûjours admiré des Grecs, qui doivent avoir conçu la force & la délicatesse de leur propre Langue. D'ailleurs, les Fables devoient divertir naturellement des Peuples amoureux de toutes sortes de fictions. Enfin, jusques-là personne n'avoit mieux réussi que lui dans le Poëme Epique, & naturellement nous sommes portez à croire qu'un Ouvrage est un modéle de perfection, quand il est dans son genre le plus beau que nous ayïons vû. On ne se révolte jamais sans danger contre le goût général, & il est très-naturel que Zoïle, voulant avec hauteur desabuser son siécle d'une erreur chérie, se soit fait un grand nombre d'ennemis; leur emportement même alla si loin, que Ptolemée le fit crucifier pour avoir osé attaquer Homere. Boileau appelle la mort de ce pauvre Critique, infâme; mais certes elle l'est moins pour lui que pour ce Roi extravagant, qui ne se faisoit pas une affaire d'immoler aux Mânes d'un Poëte un homme coupable seulement de l'avoir osé censurer. On peut bien croire que ce suplice imposa silence à ceux que Zoïle avoit pû détromper sur le mérite d'Homere; il faudroit se laisser entrainer à un zéle bien im-
pertinent

pertinent pour vouloir être le martyr d'une opinion aussi peu importante que celle de Zoïle. Son nom devint même si odieux, que dès l'enfance on accoûtuma à le prononcer avec horreur, & qu'on mit entre les Axiômes indubitables, qu'on ne pouvoit critiquer Homere sans sacrilége. C'est ainsi que des siécles se sont écoulez dans l'admiration de ce Poëte, & que peu-à-peu l'argument que je viens de refuter s'est acquis toute la la force qu'il pouvoit emprunter du tems.

Il me semble que je ne sçaurois mieux finir qu'en citant la maniere burlesque & pourtant sérieuse dont Rénier débite, dans une Satyre adressée à Mr. Rapin, le raisonnement dont j'ai tâché de découvrir le foible.

»Pour moi les Huguenots pourroient faire miracle,
»Ressusciter des morts, rendre de vrais Oracles,
»Que je ne pourrois pas croire leur vérité.
»En toute opinion, je fuis la nouveauté.
»Aussi doit-on plûtôt imiter nos vieux Peres,
»Que suivre des nouveaux les nouvelles chiméres:
»De même en l'Art Divin de la Muse doit-on
»Moins croire à leur esprit qu'à l'esprit de Platon.
»Mais Rapin, à leur goût si les vieux sont profanes
»Si Virgile, le Tasse, & Ronsard sont des ânes,
»Sans perdre en ce discours le tems que nous perdons
»Allons comme eux aux champs & mangeons des chardons.

LVI. DIS-

alléguer des Auteurs Grecs, qu'il connoît aussi peu que les habitans des Terres Australes, que sçai-je si l'on ne me prendroit pas pour un homme qui voulût conjurer les Démons ? Mais suposé que de tems en tems il me soit permis de m'élever au-dessus de la portée du Vulgaire, je doute fort qu'il me fût possible de trouver pour ces illustres Modernes, des Anciens qui ayent écrits dans le même goût : écrire dans le même genre, & écrire dans le même goût, sont des choses très-différentes.

Sans distinguer les Grecs des Latins, parcourons un peu ceux qui semblent avoir du raport avec les François que j'ai nommez.

Sophocle & Euripide ont été les Poëtes tragiques que l'Antiquité a le plus estimez, & pour qui nos Sçavans ont le plus de vénération; leur stile est élevé, leurs Vers sont soûtenus, leurs pensées nobles; si leurs Héros paroissent souvent choquer la bienséance, il faut s'en prendre moins à ces Poëtes qu'aux mœurs de leur siécle, dont la simplicité étoit fort oposée au luxe du nôtre. Par conséquent pour exercer sur eux une critique raisonnable, il faut ne s'attacher qu'aux choses qui relevent de la raison seule, & qui n'ont rien à démêler avec le goût.

Les sujets qu'ils ont mis sur le Théâtre ne sont propres qu'à effrayer le Spectateur, & à exciter en son ame des mouvemens que naturellement l'homme cherche à évi-

ter.

ter. On voit dans les Ouvrages, des Inceſtueux punis cruellement par les Dieux d'un crime commis par hazard, & notre cœur révolté contre cette injuſtice, n'a pas le loiſir de s'intéreſſer pour des malheureux d'une eſpece ſi ſinguliere. On y voit des freres animez d'une rage ambitieuſe, s'égorger mutuellement, & ſe conſoler de leur mort par le plaiſir d'entraîner leur ennemi dans le tombeau. Tantôt ces Poëtes expoſoient aux yeux un Atrée, apaiſant la faim de ſon frere Thyeſte de la chair de ſes propres enfans, & ils prétendoient s'attirer l'attention du ſpectateur par l'image d'un crime, qui, ſelon la Fable, força le Soleil à reculer. Tantôt ils repréſentoient une meurtriere de ſon époux demandant en vain la vie à ſon fils, qui, excité par une ſœur au parricide, immole ſa mere criminelle, plûtôt à ſa cruauté qu'aux mânes de ſon pere. Enfin, leurs Héros ſont pour la plûpart des ſcélérats ordieux, dont le crime fait horreur, & dont le malheur ne touche point.

Après avoir fait cet examen, ne puis-je pas ſans faire tort à ces illuſtres Auteurs, les accuſer d'avoir mal connu le cœur humain? La Tragédie y doit exciter des paſſions, il eſt vrai; mais ce doivent être ces paſſions où notre panchant nous porte, & non celles qui nous ſont étrangeres, & auſquelles nous ne nous laiſſons entraîner qu'avec répugnance. Du nombre de ces mouvemens

mens trop violens, eſt ſans doute une terreur exceſſive qui n'eſt pas ménagée avec Art, & dont le but n'eſt pas de nous rendre plus ſenſibles au plaiſir qu'inſpire un heureux dénouëment. Cependant, c'eſt cette terreur, qui dans les Piéces de ces fameux Anciens, fait ſur le cœur les impreſſions les plus fortes & les plus ordinaires.

P. Corneille a écrit dans tout un autre goût; s'il nous fait craindre, haïr, avoir de la compaſſion, c'eſt le vice qu'il nous fait haïr; il nous fait craindre pour une vertu menacée, il intéreſſe notre pitié dans une vertu malheureuſe; nous ſentons une complaiſance ſecrette pour les mouvemens qu'il nous inſpire, & nous les aimons comme les effets de notre penchant pour la vertu.

La Tragédie des Anciens ſe borne à exciter la terreur & la pitié. Corneille a franchi ces limites. Il ſe contente de nous tracer la vive image d'une action grande & noble qui nous intéreſſe fortement, & qui fait naître dans nos cœurs des paſſions dont notre amour-propre s'aplaudit.

On voit dans le Ciel un Combat entre l'Amour & la Gloire; on ſe ſent agréablement ſuſpendu entre les mouvemens opoſez qui agitent Rodrigue & Chimene, & l'on ſe félicite de préférer avec eux le parti de l'honneur à celui de la tendreſſe.

La vertu Romaine s'étale dans les Horaces avec toute ſa grandeur farouche, & elle

y pouſſe

y pousse l'amour de la Patrie à un excès qu'on trouve blâmable, & que cependant on ne sçauroit s'empêcher d'admirer.

Une clémence héroïque fait le sujet de Cinna; Auguste y accable de bienfaits des criminels qui joignent l'ingratitude à la trahison; & par cette rare générosité il excite dans nos ames les mouvemens les plus vifs d'estime, de tendresse & d'admiration.

Dans la mort de Pompée on admire la fierté Romaine de Cornelie, qui, fidelle aux Manes du grand Pompée, déclare une Guerre éternelle à César, quoiqu'elle en respecte le mérite. On y est charmé de l'autre côté de la grandeur, d'ame d'un Vainqueur qui ne veut vaincre que pour pardonner, qui pleure & qui vange la mort de son ennemi.

Le moyen après cela de mettre P. Corneille en paralléle avec Sophocle ou avec Euripide? Pour moi je m'en trouve incapable, & j'en abandonne avec plaisir l'entreprise à un plus habile que moi.

Théocrite, Virgile & d'autres Grecs & Latins dont on estime les Pastorales, me paroissent avoir peu de choses de commun avec Segrais. Ces Anciens trop fidéles Copistes de la Nature, ont introduit dans leurs Eclogues de véritables Villageois, dont il n'y a pas grand mérite à sçavoir attraper le langage & les sentimens. Si leurs Vers n'avoient pas de la beauté, on leur pourroit appliquer

ce

ce que dit Boileau de certains Auteurs Modernes, qui peut-être en les imitant trop, se sont attiré cette Censure.

» Au contraire cet autre objet en son langage,
» Fait parler ses Bergers comme on parle au Village.
» Ses Vers plats & grossiers, dépouillez d'agrément,
» Toûjours baisent la Terre & rampent tristement:
» On dit que Ronsard sur ses pipeaux rustiques,
» Vient encor fredonner ses Idylles Gothiques,
» Et changer, sans respect de l'oreille & du son,
» Lycidas en Pierrot, & Phillis en Thoinon.

Segrais s'y prend de toute un autre maniere; ses Hameaux ne nous font pas songer seulement aux Villages, & ses Bergers n'ont pas le moindre air des Paysans. Ce sont des gens éloignez du tumulte des Villes, à qui l'amour inspire toute la délicatesse que le cœur peut fournir sans le secours d'un esprit rafiné.

En un mot, Segrais écrit à-peu-près dans le même goût que Fontenelle, & je ne sçai qui des deux l'emporte sur l'autre.

» Entr'eux j'aime à me partager;
» Et Pan l'Inventeur de la Flute,
» Arbitre de cette dispute,
» N'ose lui-même les juger.

Sarrasin écrivoit très-bien en Vers, & mieux encore en Prose, si je ne me trompe. Dans son Histoire de Walstein il imite merveilleusement bien le stile concis & nerveux

d'écrire une Lettre comme il faut. Dans le Stile épistolaire de ce dernier tout est aisé, naturel, porportionné au sujet : Il n'écrit point, il parle; mais il parle en homme de qualité & d'esprit, qui pense juste, à qui les belles expressions sont familieres. J'ai fort balancé si c'étoit St. Evremont, ou lui, qu'il falloit mettre en paralléle avec Pétrone qu'ils ont admiré l'un & l'autre. Mais Pétrone content de montrer aux hommes leur ridicule dans des Portraits généraux, désigne rarement ses personnes, bien moins les nomme-t'il. Bussi au contraire s'est rendu odieux par une malice criminelle, qui tendoit plus à diffamer les hommes qu'à les corriger. D'ailleurs, quoique ses Vers soient remplis d'esprit, il me semble qu'il rime plûtôt par effort que par génie; au-lieu que Pétrone étoit Poëte naturellement, & qu'il n'a tenu qu'à lui de nous laisser des Vers admirables en toutes sortes de genres.

J'avois fort souhaité de joindre le Portrait de Fontenelle à ceux des autr. Grandss-Hommes dont je me suis hazardé à dépeindre le caractére; mais je m'étois restreint mal-à-propos dans mon songe aux Poëtes Latins, parmi lesquels il ne m'étoit par possible de trouver un compagnon digne de lui. Je veux pourtant essayer de rendre justice à son mérite, & me trensporter sur le Parnasse pour examiner son génie à fond.

Sur

Sur ce mont cherchons Fontenelle ;
Ma Muse, tu connois ces lieux,
Quel antre, quel vallon le céle
A l'avidité de mes yeux ?
Aux Bergers peut-être il repete
L'art * d'entonner sur la musette
Des Chansons pleines d'agrément;
Des Chansons dont la politesse
Sçait s'éloigner de la rudesse,
Sans aller au rafinement.
Mais je l'entends, lui-même il chante
Ces douceurs qui régnent aux champs,
Ce calme d'une ame contente,
Source des plaisirs innocens.
Sage Pasteur, j'en croi ta Muse :
Je quitte un orgueil qui m'abuse,
Je deviens un Lysis nouveau.
L'unique soin qui m'intéresse,
Est de partager ma tendresse,
Entre Philis & mon Troupeau.
Quel Mortel trouble sa cadance ?
C'est l'ingénieux Lucien,
Vers lui je le voi qui s'avance
Pour jouïr de son entretien.
Goute en ce Maître de l'Eclogue,
Cet heureux tour du Dialogue,
Lucien, qui te fut celé ;
Je te connois, si Fontenelle,

Eû:

* Il a fait une Dissertation sur l'Eclogue.

Eût pû te ſervir de modelle,
Tu l'euſſes peut-être égalé.
Quelles merveilles éclatantes !
Il me tranſporte juſqu'au Cieux,
Que je vois * de *Terres errantes*,
Rouler dans ces champs ſpacieux !
Dans le climat de chaque monde,
Du peuple qu'il ſoutient, je ſonde
Le flegme, ou la vivacité ;
Ne ſuis-je pas dupe d'un ſonge ?
Qu'importe, ingénieux menſonge,
Tu plais plus que la vérité.
Non plûtôt vérité ſolide,
Sur ſes pas je te veux chercher,
A ceux qui ſuivent un tel guide,
En vain ſe veut-elle cacher.
A l'aide du Compas fidelle,
Bien-tôt ſa raiſon nous décelle
L'obſcur ſéjour qu'elle choiſit.
Ou dans des routes moins vulgaires,
Par ſes § *magiques caractéres*,
Il la ſuit, l'atteint, la ſaiſit.
Lui ſeul par ſa vive lumiere,
Par ſon Art, Eſprit, ſon gout ;
Vaut une Académie entiere.
Il ſçait tout, il excelle en tout.
Il faudroit être Fontenelle,

Pour

* Les Mondes de Fontenelle.
§ L'Algebre.

Pour tracer l'image fidelle,
D'un mérite comme le sien.
Aucun Mortel de l'Ebre au Gange,
N'est aussi digne de louange,
Ni ne la dispense si bien.

LVII. DISCOURS.

» IL y a des gens qui ont une fade atten-
» tion à ce qu'ils disent, & avec qui on
» souffre dans la conversation, de tout le
» travail de leur esprit; ils sont comme paî-
» tris de phrases & de petits tours dex-
» pression; concertez dans leur geste, &
» & dans tout leur maintient: Ils sont *Puris-*
» *tes*, & ne hazarderoient pas le moindre
» mot, quand il devroit faire le plus bel
» effet du monde; rien d'heureux ne leur
» échape rien, ne coule de source, & avec
» liberté: Ils parlent proprement & en-
» nuyeusement.

Cette réfléxion est de Mr. de la Bruyere, dont le nom seul emporte toutes les Epithétes qu'on pourroit lui donner. Quoique j'aye fait quelquefois la même remarque, je n'ai pas balancé à lui emprunter sa maniere de l'exprimer : Il vaut mieux s'exprimer comme un autre, que de s'exprimer plus mal.

Ces *Puristes* qu'il dépeint si bien, sont de
certains

certains eſprits ſubalternes, qui n'ayant pas la force de penſer bien & de raiſonner juſte, ſe bornent à parler exactement. Connoître à fond les régles les moins importantes de la Grammaire, c'eſt leur mérite; & s'y aſſujettir ſervilement, leur tient lieu de gloire. Vaugelas, T. Corneille, Ménage & Bouhours, épuiſent toute l'application de leur foible génie. Ils ſeroient en cas de beſoin Hiſtoriens de tous les mots François. Ils en ſçavent la naiſſance, les progrez, l'établiſſement, & la ruine.

Je leur paſſerois leur petiteſſe d'eſprit, s'ils ne ſortoient pas de la ſphere de leur habileté, pour cenſurer avec une hauteur pédanteſque, ceux dont l'ame a plus d'élévation, & qui s'efforcent plus à aſſervir leur génie à une exacte raiſon, qu'à l'empire des Grammairiens.

S'ils examinent un Ouvrage, ne penſez pas que la beauté de votre imagination, la juſteſſe de vos penſées, & la netteté de votre méthode, puiſſent leur donner quelque ſatisfaction; c'eſt bien à ces minutes-là qu'ils ſongent. Voici un mot qui commence à vieillir, vous diront-ils: il a beau exprimer mieux que tout autre ce que vous penſez; point de quartier, il faut le remplacer par un terme qui ſoit plus à la mode, & qui ſignifie moins. Cette période eſt trop longue, il en faut faire trois; qu'importe qu'elle contienne une penſée qu'on ne ſçauroit

démembrer ſans l'affoiblir ; il en faut faire trois, & les droits de l'oreille doivent l'emporter ſur ceux de l'eſprit. Voici une autre période trop courte ; & ſi vous voulez ſuivre leur avis, vous y ajouterez cinq ou ſix mots ſuperflus, pour lui donner plus de rondeur & d'harmonie.

On ſort d'un Sermon dont tout le monde eſt ſatisfait : le Peuple le trouve admirable, merveilleux, divin ; il paroît au Philoſophe, clair, raiſonné, méthodique ; ceux qui fréquentent les Egliſes, comme ils vont voir les Spectables, s'y ſont bien divertis ; pluſieurs en reviennent convaincus, d'autres touchez, & quelques-uns meilleurs. Pour le Grammairien, il rentre chez lui ſans nouvelles lumieres dans l'eſprit, ſans mouvemens dans le cœur, & ſans ſatisfaction dans l'ame. Eh ! le moyen qu'il puiſſe goûter un pareil Prédicateur ? Il a dit *Crucifixion* au-lieu de *crucifiment*.

Je n'aprouve pas d'un autre côté la liberté licencieuſe de certains eſprits bizares, qui ſans avoir égard au génie de la Langue, ſe livrent à une imagination échauffée, n'employent pas un mot dans ſon uſage ordinaire, & ſe font ainſi un jargon particulier. On les écoute long-tems ſans les entendre, & trouvant enfin la clef de leurs Phraſes, on comprend *qu'ils viennent de la promenade, & qu'ils vont jouer une partie d'ombre.* Ils ne ſçauroient ſe réſoudre à parler comme les

autres

autres hommes, & ils employent la métaphore pour vous demander des nouvelles de votre ſanté.

Je veux dans la maniere de s'exprimer, une liberté qui n'aille pas juſqu'au libertinage. Je veux qu'un Ecrivain connoiſſe le génie de ſa Langue, & qu'il s'y conforme dans les phraſes même qu'il hazarde. Mais d'un autre côté il faut oſer ſe ſervir le premier d'une expreſſion, qui inuſitée dans le ſens où on l'employe, le dévelope pourtant avec plus de préciſion & de force que le terme ordinaire.

C'eſt à cette ſage hardieſſe que les Grands-Hommes doivent les beautez les plus neuves de leurs Ouvrages, & que ſurtout Boileau s'eſt attiré les aplaudiſſemens de tous les gens de bon goût. Voici un exemple de ſa maniere de hazarder une expreſſion.

Ce n'étoit pas jadis ſur ce ton ridicule
Qu'amour dicta les Vers que ſoupiroit Tibulle.

Soupirer quelque choſe ne ſe dit pas en bonne Grammaire; *ſoupirer des Vers*, cependant exprime dans la derniere perfection le caractére de tendreſſe naïve qui eſt particulier aux Vers de Tibulle. Il ſemble que ſes Elégies échapent à ſon cœur comme un ſoupir; elles en ont le naturel & la facilité. En un mot, *ſoupirer des Vers* dit autant qu'une période entiere. On ne l'avoit

G 2 point

point employé de cette maniere avant Desſpréaux ; mais cette nouveauté heureuſe étoit réſervée à ſon génie, qui maître des régles ſçait s'en écarter plus glorieuſement que les autres ne les ſuivent.

Ceux qui ſçavent gré à Boileau d'une pareille licence, auroient bien de la peine à la pardonner à quelque Auteur novice, qui ne pourroit pas ſe mettre ſous ſa réputation à couvert de la Critique. Mais cette maniere d'agir eſt injuſte ; on n'eſt pas Boileau tout d'un coup, & on ne le devient jamais quand on rampe ſous l'exactitude ſtérile de la Grammaire.

Cependant le grand nom de Boileau ne lui a pas été toujours un ſûr azile contre Meſſieurs les Puriſtes ; mais il croit qu'indiquer leurs cenſures, c'eſt y répondre, & voici comme il en parle en apoſtrophant ſes derniers Ouvrages,

» Et bien-tôt vous verrez mille Auteurs pointilleux,
» Piece-à-piece épluchant vos ſens & vos paroles,
» Interdire chez vous l'entrée aux Hyperboles,
» Traiter tout noble mot de terme hazardeux ;
» Et dans tous vos diſcours, comme monſtres hideux,
» Huër la Métaphore & la Métonymie,
» Grands mots que Pradon croit des termes de Chimie :
» Vous ſoutenir qu'un lit ne peut être effronté,
» Que nommer la luxure eſt une impureté.

De Puriſte, à l'Académie Françoiſe la tranſition

transition me paroît assez naturelle. Bien des gens s'imaginent que cet illustre Corps a fixé l'usage de la Langue, qui auroit pâti sans doute de l'inconstance de la Nation, si on ne l'avoit pas mis en dépôt chez cette illustre Assemblée de quarante Beaux-Esprits. Mais qui me répondra des dépositaires mêmes? Ne sont-ils pas sujets à la légéreté Françoise comme les autres? Et ce dépôt ne pourroit-il pas s'altérer entre leurs mains?

On croit encore que la Langue ne sçauroit changer qu'à son desavantage, & qu'elle est dans un point de perfection où il faut la laisser absolument. On étoit persuadé de la même chose du tems de Ronsard; & à considérer cette affaire en Philosophe, on peut douter si l'on se trompoit alors, ou si l'on se trompe à présent. Il est vrai qu'on a fort rafiné sur la Langue, & qu'on lui a donné une délicatesse exquise. Mais cette délicatesse fait-elle la véritable perfection du langage? Et ne seroit-elle pas incompatible avec la grandeur & la force que demande un sujet sérieux & grave? Quelque porté qu'on soit pour les Modernes, on ne sçauroit lire les Historiens Romains, sans convenir qu'ils sont infiniment supérieurs aux plus habiles Historiens François.

On en donne une raison dont la solidité est très-sensible; mais qui regarde tous les Historiens modernes & non pas les François en particulier.

Il faut une capacité très-étenduë pour bien écrire l'Histoire. Il faut connoître les Loix des Peuples dont on décrit les actions. Il faut sçavoir démêler les principes de ces actions, par une exacte connoissance des finesses de la politique. Il faut encore avoir des idées justes de l'Art militaire, & rarement parmi nous ces différentes lumieres se trouvent réünies dans une même personne.

Chez nous l'Homme-de-robe a étudié les Loix, le Ministre d'Etat entend la politique, le Général sçait gagner des Batailles, ou trouver des ressources dans une retraite; & rarement notre capacité passe les bornes de notre profession. Il n'en étoit pas ainsi des Romains, surtout quand ils étoient d'une famille illustre. Ils partageoient leur premiere jeunesse entre les Etudes & les Exercices; & ayant formé de cette maniere leur corps & leur esprit, ils étoient obligez à faire un certain nombre de campagnes, & de passer par toutes les Charges militaires avant que de parvenir aux premieres Dignitez de la République. Ces Dignitez, ou leur naissance leur donnoient entrée au Sénat, & leur procuroient l'occasion de pénétrer dans tous les secrets du Gouvernement, & de connoître parfaitement les Loix fondamentales de l'Etat. Souvent encore reçus dans un Collége de Pontifes, ils ajoûtoient à toutes ces connoissances, celle d'une Religion purement politique, par laquelle

mettant

mettant à profit la crédulité du Peuple, on lui faisoit un frein de sa propre sottise.

Mais une raison plus particuliere pourquoi les Romains l'emportent sur les François dans ce genre d'écrire c'est la force de leur Langue, & la maniere concise dont elle s'exprime. Elle n'étoit point sujette à une Académie qui *l'efféminât* par une délicatesse excessive, & qui la gênât par une exactitude ingrate.

On voit dans les Salustes, dans les Tites-Lives, dans les Tacites, un stile nerveux, concis, majestueux. Ils font penser plus qu'ils ne disent; pour nous, les régles étroites du langage nous forcent à dire dans toute son étenduë ce que nous voulons faire penser, & ne nous permettent pas de laisser quelque chose à deviner. Rien surtout ne gêne davantage un Ecrivain François, que la nécessité ridicule qu'on lui impose d'éviter l'équivoque de sens qu'il faut fuir sans doute, pour faire naître dans l'esprit du Lecteur, précisément la même idée qui est excitée dans le nôtre. Je parle d'une équivoque qui n'est que dans les paroles, & dont le plus stupide des hommes ne sçauroit être embarassé. Cependant il faut s'en garder soigneusement, & se servir de détours & de circonlocutions qui ne servent qu'à cette netteté inutile, & font pâtir l'esprit de leur disette de sens.

Il seroit bon que quelque grand génie

voulût donner l'exemple de se mettre au-dessus de cette exacte stérilité des Puristes, & voulût dire naturellement ce que la Mothe met dans la bouche de Pindare.

» Je ne veux pas que mes Ouvrages
» Ressemblent, trop fleuris, trop sages,
» A ces jardins plantez par Art;
» On y vante en vain l'industrie,
» Leur ennuyeuse symétrie,
» Me plaît moins qu'un heureux hazard.

LVIII. DISCOURS.

Réfléxions & Caractéres.

LE rude métier que celui de ne rien faire! Voyez ce jeune-homme, si bien mis, si doré, qui se trouve partout, qui connoît tout le monde, que tout le monde connoît. C'est Eraste; il est riche, beau, bien fait, il ne lui manque pour être heureux que de sçavoir mettre son bonheur à profit. Elevé dans une molle indolence, il n'a jamais exigé le moindre effort de son esprit; peu-à-peu les ressorts de son ame se sont enrouillez elle est devenuë incapable d'agir. A peine Eraste vit-il; il ne pense pas. A-t-il une ame? N'est-il pas plûtôt poussé par un certain instinct, qui lui fait sentir qu'il est une

une compagnie desagréable à lui-même, & qu'il doit chercher des amis avec qui il puisse être sot en liberté ? Il a compté sur une Société de cette nature ; il est résolu d'y aller au sortir du dîner pour n'en revenir que le soir ; mais par un desastre imprévu, cette partie se dérange : Voilà Eraste au desespoir. Comment viendra-t-il à bout de passer cette journée entiere composée de tant d'heures, qui font ensemble un si terrible nombre de minutes ? Las enfin de se promener seul & dans la pluye encore, il se refugie dans un Caffé, rendez-vous ordinaire de tous les Fainéans de la Ville ; mais pour comble de malheur, il n'y a personne, il sort, il rentre vingt fois ; de-là il court chez Benacqui. Autre malheur, il n'y voit que des honnêtes-gens avec qui il faudroit être poli, & le Billard est occupé ; il n'y sçauroit durer ; il n'y a point de ressource pour le pauvre Eraste, aujourd'hui même il n'y a ni Opéra, ni Comédie ; inutile à soi-même, à tout le monde, que dis-je ! inutile, fâcheux, importun, il n'est pas entier quand il est seul, il lui manque des parties essentielles, le jeu, la débauche, un cheval, une chaise ; ces choses-là le rendent complet, il fait un seul *tout* avec elles. La fin de la journée s'approche après avoir été souhaitée ardemment ; il rentre chez lui, fatigué de n'avoir eu rien à faire ; il se jette dans un fauteuil, il respire ; le jour est fini, quelle bénédiction ! Après

avoir été une heure à table, il ſe couche, tout conſolé d'aller paſſer dix heures ſans être à charge à ſoi-même, & d'avoir lû dans une affiche, que demain on repréſentera les Feſtes Venitiennes.

Quel ſujet important peut avoir brouillé Baldus & Polyhyſtor? Ils vomiſſent l'un contre l'autre des torrens d'injures; ils chargent de gros Volumes de leur colere & de leur haine; ils paroiſſent s'efforcer à immortaliſer leur infamie mutuelle; aparemment ces hommes ſçavans & graves ne ſont pas ſi animez pour une cauſe légére; non, ſans doute; Polyhyſtor a donné un ſens nouveau à un paſſage d'Horace, & Baldus a eu l'inſolence de ne vouloir pas tolérer cette innovation. Ceux qui ſe haïſſent avec le plus de fureur, ce ſont les Gens de Lettres; & parmi eux ſe ſignalent les Poëtes, les Litérateurs & les Théologiens. Il eſt vrai que les Philoſophes quelquefois ne ſont guéres plus ſages, & que les Préceptes de modération reſtent ſouvent dans leur eſprit ſans paſſer juſqu'à leur cœur; il faut pourtant avouer que l'emportement n'eſt pas parmi eux, ni ſi général, ni ſi outré que parmi les autres Sçavans.

Critiquez un Poëte avec toute la modération imaginaire, il ne laiſſera pas de vous regarder de mauvais œil; mais ajoutez la raillerie à la critique, & tournez en ridicule une penſée dont il s'eſt aplaudi, le voilà

qui

qui vous hait à la fureur. Sa haine le rend de mauvaiſe foi, & convaincu que vous êtes bon Poëte & habile-homme, il en conviendra parmi ſes bons Amis, & ne laiſſera pas de vous prodiguer dans ſes Epigrammes les titres de Poëtereau & d'Ignorant.

Cependant les Poëtes ne ſont pas implacables, il ſuffit qu'un ami intervienne & les aſſure de l'eſtime ſecrette qu'ils ont l'un pour l'autre, les voilà bien-tôt réconciliez; ils ſe retracteront des injures qu'ils ſe ſont dites, le Rimailleur deviendra Poëte, & l'Ignorant ſe changera en Habile-homme: Ils paroîtront perſuadez qu'on ne ſçauroit bien écrire à moins que d'être de leurs amis, & au fond il y a dans leurs différends plus de folie que de méchanceté.

Pour les Litterateurs, il faut dire à leur gloire, qu'ils ne ſont pas ſujets à la foibleſſe de ſe racommoder. La différence de leurs ſentimens eſt la cauſe de leur diſcorde, & cette cauſe ſubſiſte toujours. Un Litérateur ne dit jamais, vous avez raiſon, après avoir dit vous avez tort; il défend ce qu'il a avancé une fois, juſqu'à la derniere goute de ſon ancre; il mourra demain, & aujourd'hui il cite des Auteurs, & dit des injures.

Les Théologiens n'en reſtent pas aux paroles dans leurs diſputes, ils vont bien plus loin s'ils en ſont les maîtres, & deviennent

tour-à-tour persécutez & persécuteurs. Quand ils ne sont pas les plus forts, ils se défendent par la raison, & ils sçavent dépeindre avec énergie tout ce qu'il y a d'extravagant & d'inhumain dans la persécution. Mais aussi-tôt qu'ils ont le dessus, ils ne reconnoissent plus la raison pour juge compétent, & la morale dont leurs miseres les firent souvenir s'est échapée de leur mémoire. Si les Souverains les laissoient faire, chaque Secte auroit une Inquisition, & l'on dépeupleroit l'Univers par un principe de zéle pour le Créateur de l'Univers.

J'outre peut-être ; mais dumoins est-il sûr que les Théologiens modérez même ne sçauroient réfuter leurs adversaires, sans leur donner les Titres d'Hérétiques, de Schismatiques & d'Hérésiarques; Titres dont ils relevent encore souvent la force par les Epithétes d'odieux & abominables. Mais le moyen, dira-t-on, de songer de sens-froid à des gens qui sappent les fondemens de la Religion Orthodoxe? Ils n'en conviennent pas; mais enfin je suis de votre opinion; leurs erreurs sont dangereuses, & il faut empêcher que ce venin ne gagne les Membres encore sains de l'Eglise.

Mais faut-il pour effet les accabler de noms ausquels on attache des idées si effroyables, & les faire regarder du Peuple comme des monstres affreux? S'il faut absolument qu'un grave Théologien se serve de

de termes injurieux, qu'il les employe contre les Libertins de profeſſion. De propos déliberé ſans connoiſſance de cauſe, ils attaquent la Religion, parcequ'ils la haïſſent, & qu'elle choque leurs intérêts. Mais ceux qu'on apelle Hérétiques ſont la plûpart d'auſſi bonne foi dans l'erreur que nous ſommes dans l'Orthodoxie. Si l'intention ſeule fait l'eſſence du crime, on ne ſçauroit mettre du nombre des criminels ceux qui pechent faute de lumieres, ou par une prévention dont ils ont de la peine à ſe dégager. Ils ſont plûtôt dignes de pitié que de colere ou de haine.

Mais la choſe eſt ſi claire, dites-vous, ils n'ont qu'à ouvrir les yeux. Fort bien; allez donc lier commerce avec ces gens, que peut-être vous ne trouverez pas auſſi monſtrueux que vous penſez. Commencez par vous inſinuer dans leur cœur par la douceur Evangelique; tâchez enſuite à developer dans leur eſprit le principe indubitable ſur lequel eſt fondée une opinion auſſi claire que la vôtre; & de conſéquence en conſéquence, amenez-les tout doucement à la ſaine Doctrine.

Si vous vous ſervez ce cette conduite ſans ſuccès, vous aurez dumoins la ſatisfaction d'avoir employé pour convertir votre Prochain le ſeul moyen par lequel il eſt poſſible d'y réuſſir, quand on ne ſçait pas confirmer ſes déciſions par des miracles.

Ce

Ce qu'il y a de plus pitoyable dans ces emportemens Theologiques, c'eſt qu'ils n'ont pas toujours leurs ſources dans ces diſputes qui roulent ſur des ſujets clairs & dévelopez, ſur leſquels on ne ſçauroit ſe tromper ſans un entêtement viſible, & ſans une prévention groſſiere. Ce ſont ſouvent des ſujets embaraſſez, hériſſez de difficultez, où l'on trouve partout des abîmes & des précipices, & où la vérité même ne paroît pas toujours vraiſemblable. Sur des matieres de cette nature on peut ſe tromper ſans préjugé, ſans entêtement, avec de la pénétration & des lumieres; les plus grands Génies s'y trouvent les plus embaraſſez, parceque les difficultez ſe préſentent à leur eſprit dans toute leur force.

La ſobrieté peut enrichir, on peut ſe ſoutenir dans la richeſſe avec une libéralité bien dirigée; mais après la prodigalité il n'y a pas de moyen plus ſûr pour ſe ruiner qu'une ſordide avarice.

Le jeune Lyſis s'eſt vu tout d'un coup poſſeſſeur d'immenſes tréſors: Quatre générations paroiſſent avoir été créées exprès pour les entaſſer, & il trouvera le moyen de les diſſiper en très-peu de tems lui ſeul. L'amour, la bonne chere & le luxe ſemblent être liguez pour partager ſes dépouilles. Toute ſa vie n'eſt qu'une enchaînure de différens plaiſirs, ils ne lui laiſſent

pas

pas le loisir de songer qu'il se ruine; aussi se ruine-t-il d une maniere noble & brillante, & il court à sa perte par une route semée de fleurs.

Le vieux Argyrophile a aporté au monde l'attachement d'un vieillard pour les richesses; toutes les passions de son cœur se concentrent dans le plaisir de voir & de manier son argent. Son avarice le rend quelquefois défiant & circonspect d'une maniere outrée, & quelquefois elle le jette dans une crédulité étonnante; aujourd'hui faute de hazarder une partie de ses trésors, il manque le plus beau coup du monde pour les augmenter. Demain peu content de placer sûrement son argent à un intérêt médiocre, il le place au denier trois chez le Partisan Fourbin, qui n'attend que de l'avoir dupé pour faire banqueroute. Si la Justice ne s'en mêle, il ne paye jamais ses dettes. Il se fait suivre par ses Créanciers par toutes les routes écartées de la chicane; & enfin, condamné aux dépens, il donne cent Francs à sa Partie & quatre mille aux Avocats.

Il n'a pas le cœur pourtant de tirer cette chere somme de son coffre fort, il la prend plûtôt à gros intérêts, qui faute d être payez font bien-tôt un second capital dont les rentes s'accumulant encore, auront sans doute la même destinée. Argyrophile posséde des maisons magnifiques; mais elles ressemblent aux Palais d'Italie qu'on bâtit,

& qu'on

& qu'on laiſſe là ; plûtôt que d'y faire quelque légére réparation il les laiſſe tomber en ruine, elles ne ſont plus habitables ; peu s'en faut que celle où il demeure lui-même ne croule ſur ſa tête. Il meurt enfin après avoir été condamné par ſa léſine à toutes les miſeres de la pauvreté, & il meurt inſolvable ; il s'eſt traîné vers ſa ruine par un chemin hériſſé d'épines.

D'où vient que le mot de *Bon* eſt devenu un terme de mépris? La Bonté, ſi elle a ſon principe dans la Raiſon, eſt la plus aimable de toutes les vertus ; & ſi elle eſt un effet du tempérament, c'eſt l'humeur la plus commode & la plus utile à la Société. Mais, dit-on, la bonté eſt compagne de la ſottiſe, & la malice marque d'ordinaire de l'eſprit. Quelque fauſſe que ſoit cette ſupoſition, j'y ſouſcris ; je veux même accorder que cette régle ne ſouffre point d'exception : mais j'en conclus qu'il faut mépriſer l'eſprit, parcequ'il ſupoſe la malice, & pardonner à la ſottiſe, parcequ'elle eſt inſéparable de la bonté.



LIX. DIS-

LIX. DISCOURS.

Suite des Caractéres.

I. ARTEMISE, Lucinde & Clarice sentent couler dans leurs veines le plus pur sang des Dieux. Unies entr'elles par les plus forts liens d'une tendre amitié, elles n'en craignent point la fin; leur vertu qui est le fondement de leur union lui assure une constance à l'épreuve de tous les événemens. On les croiroit animées d une noble émulation, à qui nourrira dans son cœur des qualitez plus aimables & plus dignes d'estime. Avec tous les agrémens de leur sexe, elles ont tout le mérite solide d'un homme qui en a beaucoup. Si elles se souviennent de leur Noblesse, ce n'est que pour penser plus fortement aux devoirs où elle les engage. Leur haute naissance ne passe dans leur esprit que pour une lumiere, qui répand un plus grand jour sur leur conduite. Elles ont soin que tout le monde qui a l'œil sur leurs actions n'y reconnoisse rien qui ne soit vertueux & véritablement noble. Leur qualité n'est pas à charge à ceux qui les fréquentent; elles s'abaissent vers ceux qui n'osent pas s'élever jusqu'à elles, sans être choquées de la fierté de ceux qui les traitent comme s'ils

s'ils étoient leurs égaux. Leur vertu eſt toujours guidée par la raiſon. La juſtice régle leur généroſité, & leur charité eſt conduite par la Prudence. Qu'il eſt difficile d'être d'un rang ſi élevé, & de ſçavoir agrandir ſon ame par les ſentimens les plus purs de l'humilité Chrétienne ! Et qu'il eſt beau pour elles d'avoir réuni ces choſes preſque incompatibles !

Dans le portrait que je viens de tracer, quelqu'inférieur qu'il ſoit à ſon ſujet, tout le monde reconnoîtra Artemiſe, Lucinde & Clarice ; elles ſeules n'y trouveront point leurs traits. Elles ne ſongeront pas ſeulement qu'un inconnu ſe ſoit fait un plaiſir de rendre juſtice à leur mérite. Que la Nobleſſe eſt reſpectable quand elle met ainſi la vertu dans tout ſon luſtre ! Et qu'on peut bien dire dans une pareille occaſion :

» La Nobleſſe Dangeau, n'eſt pas une chimere.

II. L'admiration qu'on ſent pour ces Héroïnes doit redoubler encore quand on leur oppoſe l'altiere Doriſe. Moins elle eſt en état d'étaler l'orgueil de ſa nobleſſe par un éclat extérieur, plus elle le concentre dans ſon ame, & plus elle le découvre dans ſes actions perſonnelles.

L'eſtime qu'on accorde à la véritable grandeur d'ame, la tendreſſe des hommes, ce tribut qu'ils payent avec tant de plaiſir à

la

la modération, à la douceur, ne lui ſont d'aucune importance; elle ne veut être regardée que du côté de la Nobleſſe, qui dans le fond n'a rien de réel, qui n'eſt ni un agrément du corps, ni un ſentiment du cœur, ni une qualité de l'eſprit.

Eſt-elle créature humaine, femme Chrétienne? Non, elle eſt noble. Cette penſée l'occupe entierement, ſon imagination en eſt remplie, il ne s'y trouve point de vuide pour quelqu'autre idée. Elle veut étendre au delà de la vie la conſidération duë à ſon rang: elle ſonge à être encore noble après ſa mort; ſi l'on veut l'en croire, on ouvrira déja par avance les Monumens des Demi-Dieux, afin que ſon cadavre y ſoit mangé des vers honorablement. Voudroit-elle encanailler ſes cendres? Ses os toucheroient-ils à ceux d'un homme du vulgaire dont on ne ſçauroit les diſcerner? Elle ſe révolteroit contre un traitement ſi indigne. La voix lui reviendroit, pour dire à un cadavre ſi téméraire:

» Retire-toi, coquin, va pourrir loin d'ici,
» Il ne t'apartient pas de m'aprocher ainſi.

Pauvre Doriſe, que vous êtes à plaindre de votre illuſtre naiſſance! C'eſt le plus grand malheur qui vous pût arriver. Vous ſongez tant à ce que deviendra votre corps, qui bien-tôt réduit en un peu de pouſſiere ſe rejoindra à la terre dont il fut formé,

que

que deviendra votre ame ? Daignez-y ſonger de grace.

Sçavez-vous que le ſouverain bonheur de cette ame conſiſte à vivre dans un commerce éternel avec les ames roturieres de pauvres pécheurs & de vils Artiſans, dont vous croyez le corps paîtri d'un autre limon que le vôtre ? Jettez les yeux ſur les Héroïnes que je viens de dépeindre, & aprenez d'elles que l'orgueil eſt une véritable petiteſſe, & que l'humilité eſt une véritable grandeur.

III. Damon eſt aimé de l'avare Menippe; il eſt bien avec le prodigue Cteſiphon; il s'eſt inſinué dans l'eſprit du fier Lyſandre; le modeſte Lycas le conſidére; il eſt ami du Dévot & du libertin, des Petits-maîtres & des gens polis. Il faut que Damon ait l'eſprit bien ſouple, & une grande connoiſſance de l'art de plaire. Mais ne pourroit-on pas demander s'il eſt homme-de-bien ?

IV. Atticus & Caton ont vécu tous deux dans des tems difficiles où la République Romaine étoit en proye à l'ambition de quelques particuliers, qui tour-à-tour vainqueurs & vaincus, immoloient à leur orgueil le plus beau ſang de Rome ; Sylla, Céſar, Pompée, Auguſte, & Antoine, cauſerent ces déſordres effroyables, dans leſquels Atticus & Caton tinrent une conduite toute opoſée. Atticus s'éloignoit du maniment des affaires, & ne ſongeoit qu'à couler ſes jours dans une agréable tranquilité, au milieu des troubles

de

de la République. Tous les différens partis le considéroient également, & il leur marquoit une bonté égale, sans distinguer les Usurpateurs de l'Empire, les Défenseurs de la liberté.

Il possedoit des trésors immenses, dont il se servoit en aparence en homme généreux, & véritablement en homme habilement intéressé. Ciceron, le conservateur de la République, ne trouvoit pas chez lui de plus grandes ressources contre ses malheurs, qu'Antoine qui n'aspiroit qu'à envahir l'Empire. Il faisoit du bien à tout le monde, s'insinuoit dans l'esprit de chacun, & le parti qui triomphoit avoit toujours quelque obligation à Atticus. Il étoit souple, complaisant, officieux, d'un agréable commerce, amateur du repos.

Caton avoit conservé dans Rome dégénérée le cœur d'un vieux Romain. Sobre, Laborieux, bon Soldat, grand Capitaine, Censeur impitoyable du luxe, libre dans ses discours, amateur de la République, plus elle étoit exposée à l'orage, & plus il croyoit qu'en fidéle Pilote il falloit s'attacher au gouvernail. Il alloit au bien de sa Patrie par des voyes directes, & la haine du Peuple, le péril, une mort certaine, ne pouvoient pas l'en détourner. Incapable de flaterie & même de complaisance, il considéroit la vertu comme le seul moyen légitime de parvenir aux premieres Dignitez.

La

La fortune n'avoit rien à démêler avec ses sentimens; il aimoit le vrai mérite indépendemment d'un éclat étranger, & sa haine pour le vice sçavoit le démêler d'avec les plus brillantes aparences. Son tempérament donnoit à sa probité un air féroce, & rendoit sa constance semblable à l'obstination. Il étoit plus facile à César de dompter l'Univers, que d'ébranler l'ame de Caton.

Qui de lui ou d'Atticus mérite la préférence dans notre esprit? J'avouë que je suis pour Caton. C'étoit une espece de Misantrope dont la vertu étoit outrée, quoique véritable. Atticus au contraire me paroît un homme poli, dont la vertu étoit agréable, mais fausse.

La conduite de Caton forçoit ses plus grands ennemis à le respecter, & même à lui accorder leur estime. Sa vertu alloit droit à l'intérêt de la Société, qui est le premier but de l'homme-de-bien; mais en marquant tant de tendresse pour toute la République il ne pouvoit pas gagner sur lui d'en marquer à chaque particulier; sa vertu n'entroit pas dans un assez grand détail. Atticus content de satisfaire à chaque particulier, ne songeoit pas seulement au bien de la Société générale: il donnoit même par ses richesses, aux plus pernicieux ennemis de l'Etat, le moyen de se remettre. Lui seul paroît avoir été l'unique but de ses actions; en prodiguant ses bien-faits à tout le monde, il n'aimoit

moit proprement que lui même. Pourvu qu'il vécut d'une maniere agréable & tranquille, il lui importoit peu que Rome fût exposée aux caprices d'un Tyran. A force d'avoir de la complaisance pour chaque homme à part, il s'éloignoit du but général de l'humanité.

La vertu a des principes sûrs & toujours les mêmes; elle ne permet pas quelquefois de se rendre agréable. Caton prenoit ces principes à la derniere rigueur & y conformoit sa conduite avec une sévérité outrée. Il étoit rustique, mais fort bon Citoyen. La Politesse au contraire n'a rien de fixe; elle s'accommode à tout, l'inclination de ceux qu'on fréquente en est la régle. Atticus sacrifioit l'essence de la vertu à la politesse, il étoit galant-homme, mais très-mauvais Citoyen.

V. Il y a des gens dont le ridicule est bien dangereux pour eux-mêmes & bien utile pour nous, si nous y voulons réfléchir avec sagesse. Je ne parle pas de ceux qui jeunes & pleins de santé perdent leur raison dans une goufre de plaisirs, & croyent éloigner la mort en se débarassant de sa fâcheuse idée; je ne parle pas même de ceux qui atteints d'une maladie languissante, tâchent de se persuader que la maladie n'est pas un chemin à la mort.

Je parle de Damon qui est à l'agonie, & que les Médecins abandonnent. Il ne s'abandonne pas encore lui-même. Il sçait contre le trépas une ressource que le Vulgaire ignore.

Il

Il prépare un Festin, il y fait prier les plus fins gourmets de Paris, ses Domestiques le portent à table. Est-il naturel que la mort étende ses droits sur un homme qui se porte assez bien encore pour se divertir avec ses amis, pour inventer des ragoûts, & pour leur donner des noms bizarres? Non assurément, la mort sera la dupe de cette affaire-là, & les Médecins en auront le démenti.

Céliméne ne se porte pas mieux que Damon; elle envoye en hâte chercher le plus fameux Carossier de la Ville, & lui commande d'une voix mourante, une Caléche de nouvelle invention, dont elle lui dépeint la figure avec la derniere exactitude. Ce seroit pécher grossierement contre la bienséance que d'aller mourir dans le tems qu'on fait faire un nouveau carosse. La mort attendra, s'il lui plaît, que Céliméne soit lasse d'étaler au Cours son squelette dans ce char magnifique. Mais à tout hazard, Céliméne, faites votre Testament; qu'on fasse venir un Ecclésiastique. Bon, elle est bien femme à suivre un tel conseil; ces formalitez aplaniroient le chemin à la mort: tant qu'elles sont différées la mort ne sçauroit se saisir de Céliméne sans une irrégularité criante. La bonne Dame ne se servira jamais de Notaire, ni de Prêtre que pour se remarier; il n'est pas probable qu'elle meure jamais.

LX. DIS-

LX. DISCOURS.

Je fors d'une compagnie affez nombreufe, ou je n'ai trouvé, ni Pédans, ni Petits-Maîtres, ni Coquettes, ni Prudes, ni Médifans. Ce prodige m'a fait croire que le monde n'eft peut-être pas tout-à-fait auffi corrompu & auffi ridicule qu'on le croit d'ordinaire, & qu'il y a beaucoup de gens raifonnables, que leur humilité, ou la baffeffe de leur condition dérobe à notre eftime. J'ai trouvé dans cette Société un homme dont le caractére me revient fort. Il garde un jufte milieu entre la flatterie & la ruftique franchife; il s'occupe moins à faire paroître fon propre efprit qu'à relever celui des autres, & en nous quittant il nous a laiffé contens & de lui & de nous-mêmes. Après que ce Chevalier, dont le corps & l'efprit font également bien faits, s'en étoit allé, j'ai apris qu'il a fait la fortune d'une femme, qui facrifie fon honneur & celui de fon époux au goût qu'elle a pour un faquin. Quelqu'un de la compagnie s'eft récrié fur le malheur de cet honnête-homme, & nous a dit qu'il le trouveroit moins à plaindre fi l'amant de fa femme étoit un homme de mérite. Pour moi je ne fuis point de ce fentiment-là, & je le trou-

verois encore plus infortuné, ſi ſon épouſe, choiſiſſant un amant plus digne d'eſtime, avoit par-là rendu ſa galanterie plus excuſable.

Il paroît y avoir là-dedans du paradoxe; mais il y a de la vérité, ou bien le cœur de l'homme eſt entierement inconnu.

Il eſt ſûr que Lygdamis voyant ſa femme entêtée d'un monſtre, doit y être ſenſibe; mais il rejette toutes les cauſes de ſon malheur ſur ſon épouſe. Il la regarde comme une miſérable qui n'a point de goût pour le mérite, & qui emportée vers la débauche par un inſtinct brutal, ne choque en aucune maniere la bonne opinion qu'il peut avoir de lui-même. Mais ſi c'étoit un homme eſtimable qui rendît ſa femme inconſtante, il pourroit croire que ce ſeroit la force d'un mérite ſupérieur qui lui arrachât ſa tendreſſe; il commenceroit à s'en prendre davantage à lui-même, ce ſeroit une cruelle mortification pour ſon amour-propre, & il ſeroit touché dans la partie la plus délicate de ſon cœur. Si nous voulons fouiller un peu dans nos ſentimens, & examiner la nature de nos chagrins, nous verrons qu'on ſe conſole aſſez facilement d'une infortune qui n'intéreſſe point notre vanité, & qu'on revient avec bien de la peine d'un malheur qui nous force à décompter ſur l'opinion que nous avions de notre mérite. La plus douce des conſolations, c'eſt d'être ſatisfait de ſoi-même,

me, & rien ne nous eſt plus cher que l'idée avantageuſe que nous avons de notre mérite.

II. Eraſte & Lyſis ſont l'un & l'autre trompez dans leurs eſpérances; mais d'une différente maniere. Ils briguoient tous deux l'honneur d'épouſer Célimene; jamais elle n'a marqué à Eraſte que du mépris, & lui a toûjours préféré hautement ſon Rival, à qui elle a donné des preuves ſenſibles de ſon eſtime. Cependant, contrainte dans ſon inclination par ſes parens, elle n'épouſe ni l'un ni l'autre. En ont-ils tous deux une égale douleur? Non. Eraſte a employé en vain tous les moyens imaginables de toucher ſon ingrate, ſans y réüſſir. Il a beau en accuſer les caprices du ſexe, il eſt forcé de ſoupçonner que la ſource de ſa diſgrace eſt dans ſon peu de mérite. Lyſis eſt à-coup-ſûr chagrin de la perte d'une Maîtreſſe qui l'aimoit tendremnt; mais elle l'aimoit, elle lui trouvoit du mérite, il auroit été heureux s'il n'avoit tenu qu'à elle. Il déclame contre l'avarice de ſes parens, contre le deſtin, contre les mœ urs du ſiécle; mais il n'eſt pas lui-même l'objet de ſon chagrin, & il a toûjours les mêmes raiſons de s'eſtimer. Il n'a pas honte de ſon malheur, pourvû qu'on croye qu'il a été aimé & qu'il le mérite. Il prend quelque plaiſir à dire qu'il eſt l'homme du monde le plus infortuné.

La vanité n'y trouve pas son compte, & l'on se livre à sa douleur sans la moindre résistance.

Il arrive encore que ces disgraces extraordinaires qu'on méprise avec tant de magnanimité, regardent nos biens, notre grandeur, les personnes qui nous sont cheres; en un mot, des choses qui sont hors de nous-mêmes; & qu'elles n'intéressent point du tout notre amour-propre, au-lieu que souvent les petits malheurs qui nous abattent concernent directement notre vanité

Clitandre est exilé de son Pays, sa franchise généreuse lui a attiré la disgrace de son Prince, la perte de ses Biens & de ses Charges; c'est un illustre malheureux. Le titre flateur que celui d'illustre malheureux! Clitandre le soûtient glorieusement; tout le monde admire sa constance héroïque, & cette admiration le dédommage avec usure des persécutions de la fortune. Ce même Clitandre vient de faire un Livre que le Public ne goûte pas, autant qu'il avoit espéré. Il en est dans un chagrin mortel; il porte en tous lieux avec lui l'idée de son Livre méprisé, & tout le monde lui remarque une mauvaise humeur que le plus funeste revers de la fortune n'avoit pas été capable de lui inspirer.

C'est une bagatelle qui l'afflige à présent, il est vrai; mais elle intéresse l'esprit de

Clitandre, il n'eſt pas aſſez déraiſonnable pour préférer ſon goût particulier à celui du Public, il voit qu'il a moins d'eſprit qu'il n'avoit cru, & la perte de cette opinion flateuſe lui eſt plus ſenſible que celle de ſes Biens & de ſes Dignitez.

IV. D'où vient que les perſonnes malheureuſes ſe font un plaiſir d'exagérer leurs malheurs, & qu'ils ſont ingénieux à trouver des raiſons pour ſe croire des infortunez du premier ordre? Il y a encore, ſi je ne me trompe, dans cette maniere d'agir, une vanité rafinée. En formant une idée ſi exceſſive de nos diſgraces, nous opoſons d'ordinaire notre mérite à notre fortune, & notre malheur nous paroît cruel à proportion que notre mérite nous paroît élevé.

C'eſt l'idée de nous-mêmes, combinée avec celle de nos infortunes, qui nous les fait paroître ſi extraordinaires. Si quelqu'un nous veut deſabuſer de la grande opinion que nous avons de nos malheurs, il nous ôte notre plus grande conſolation: il nous empêche de nous conſidérer comme des perſonnes qui valent la peine d'être perſécutées de la fortune, d'une maniere particuliere. C'eſt juſques dans les diſgraces qu'on ſe plaît à être diſtingué du Vulgaire, & l'on ne ſçauroit ſe réſoudre à être malheureux comme un million d'autres. Perſonne ne nous plaindroit, & la ſatisfaction de voir un grand nombre de perſonnes ſenſibles à no-

tre

tre infortune, nous indemnise presque de l'infortune même. Nous nous efforçons à exciter la pitié, en donnant des idées outrées de nos malheurs, & dès que nous avons réüssi à exciter la compassion, nous en donnons, par une illusion délicate, toute la gloire à notre mérite.

Je connois des gens qui se font une espece de profession d'être malheureux, & qui ne changeroient pas la satisfaction de se faire plaindre, contre une félicité parfaite.

Que feront-ils de ce fond inépuisable de pitié qu'il ont pour eux-mêmes? Ils ne sont pas gens à s'attendrir pour les autres.

De quelque maniere pourtant que l'amour-propre influë dans toutes nos actions, je ne croi pas qu'il en soit l'unique source.

V. On sent souvent dans son cœur certains mouvemens machinaux qui devancent la réflexion, & qui oposez à nos propres intérêts, tendent directement à l'intérêt du prochain. Telle est la pitié, dont en général tous les hommes sont susceptibles. C'est une espece d'instinct, qui n'attend pas toûjours pour agir que la raison le détermine; c'est une passion qui fort souvent naît & agit en même temps. A-coup-sûr ce n'est pas notre amour-propre qui produit en nous ces sentimens quelquefois violens & importuns, dont nous voudrions nous débarasser en vain. Nous n'en sommes pas les maîtres, & si nous l'étions, la

Société en souffriroit ; la pitié y est absolument nécessaire; c'est une ressource contre le malheur, que les hommes trouvent mutuellement les uns chez les autres. J'ai vû des Esprits-forts qui ne pouvoient défendre leur ame des impressions de la pitié, si fâcheuses pour ceux qui les souffrent, & si utiles pour le Genre-Humain. Une légére réfléxion ne pourroit-elle pas leur faire soupçonner dumoins, qu'un Etre qui chérit le Genre-Humain, & qui est au-dessus de leur ame, la force à renoncer à sa tranquilité, pour partager les souffrances des malheureux.

LXI. DISCOURS.

QUAND j'étois dans la fleur de mon âge je me divertissois extraordinairement à la Foire de la Haye, dont j'atendois le retour avec impatience. Je me plaisois surtout à y voir des Personnes de Distinction des deux sexes, assemblées à une certaine heure du matin, pour donner & pour recevoir des présens. Si on ne donnoit pas toûjours des chôses estimables par leur valeur, dumoins troquoit-on de ces jolies bagatelles dont on peut tirer quelque usage : & les Dames étant masquées ne se faisoient pas une affaire de provoquer les Chevaliers à cet agréable

gréable commerce. Cette coûtume fait bien ſentir que la galanterie eſt de toutes les Nations, & les François qui ſe piquent de ſurpaſſer les autres Peuples par rapport aux manieres galantes, devroient être jaloux de n'être pas les Auteurs d'une ſi agréable coûtume

J'ai voulu cette année m'en rafraichir la mémoire; mais les choſes m'ont paru bien différentes de ce qu'elles étoient autrefois.

Je veux bien me rendre juſtice, & croire que le changement que l'âge a fait dans mes ſentimens, contribue à celui que je trouve dans ce commerce.

Il eſt ſûr que tout ce que nous avons vû étant jeunes, ſe préſente à notre imagination d'une maniere plus agréable que ce que nous voyons de plus brillant dans la vieilleſſe. Le ſouvenir de nos plaiſirs paſſez, ramene avec lui l'idée de la jeuneſſe où l'on goûtoit ces plaiſirs avec vivacité, & c'eſt ce dernier ſouvenir qui prête à l'autre la plus grande partie de ſes agrémens.

Je m'imagine pourtant que le changement que j'ai cru découvrir dans cette jolie maniere de troquer, n'eſt pas tout-à-fait imaginaire.

Peu de Gens de Diſtinction s'en ſont mêlez, & je n'ai guéres vû donner que dans le deſſein de jetter ce qu'on recevroit, & de faire jetter ce que l'on alloit donner. N'eſt-ce pas une horrible ſottiſe de remplir ſes po-

ches de babioles dont à peine un enfant voudroit se charger, & de venir se hâter deux heures pour prodiguer ces fadaises à toutes sortes de personnes. Quel bonheur pour certaines gens d'avoir l'imagination déréglée; ils ne se divertiroient jamais s'ils n'avoient ce défaut de plus.

D'un côté de la Foire on voit des gens ridiculement déguisez ne s'en pas tenir à donner des bagatelles aux Dames, ils veulent encore leur rendre le masque utile, en leur donnant des sottises, qui naturellement doivent répandre la honte & la confusion sur leur visage.

Il est vrai que le masque rend service à quelques autres, dérobant à nos yeux leur incapacité de rougir, & qu'il n'y a qu'une simple sottise à insulter celle-là; au-lieu qu'il y a de l'insolence à ne pas ménager la pudeur de celles qui en ont. Si ceux que je censure ici sont gens de famille, qu'ils répondent mal à leur naissance! Et s'ils sont des faquins, qu'ils sçavent bien leur métier!

D'un autre côté on voit une troupe de Comédiennes étaler au grand jour des habits & du fard, qui naturellement ne devroient être éclairez que de la chandelle. Elles sont suivies d'un détachement de la Synagogue, dont les just'au-corps magnifiquement brodez font paroli aux habits de théâtre de leurs Maîtresses.

Ici des femmes dont l'infamie est encore plus

plus dégoûtante, viennent se mêler effrontément aux honnêtes-gens. Elles ont beau se déguiser, leurs airs canailleux ne leur permettent pas d'en imposer un seul moment.

En vain vous prétendez, grossierement rusées,
Par l'éclat emprunté d'un habit imposteur,
Relever vos graces usées,
Et sous le masque encore excroquer quelque cœur.
Si vous vous déguisiez en personnes d'honneur,
Que vous seriez bien déguisées!

Ne pourroit-on pas facilement tirer quelques réfléxions morales de ce troc de babioles? Et n'est-ce pas une fidéle image de la conduite de presque tous les hommes? A quoi s'occupe-t-on pendant cinquante ou soixante ans que l'on vit? A faire un échange de colifichets.

Que font ces galans imposteurs,
Qui tous les jours changeant de Belle,
Leur vont débiter des nouvelles,
Et les accabler de douceurs?
En échange on leur rend de petites faveurs,
Petits coups d'œil, petits souris trompeurs.
N'est-ce pas faire un troc de bagatelles?
Que font ces deux Complimenteurs
Qui paroissent être en extase?
La langue à peine a-t-elle assez d'emphase
Pour exprimer leur zéle & leurs ardeurs;

Un murmure confus leur tient lieu de paroles,
Ils donnent encens pour encens,
Pour vains discours phrases vuides de sens,
N'est-ce pas faire un troc de babioles ?
Que fait ce Courtisan flateur
Dans sa folie ambitieuse,
D'un Prince vicieux infâme adulateur ?
Pour sa bassesse ingénieuse
On lui donne un espoir trompeur ;
Sa lâcheté se paye en promesses,
Ne fait-il pas un troc de babioles ?
Que fait ce livide Usurier,
Qui sans cesse donne en échange
Du papier pour de l'or, de l'or pour du papier ;
Et dans son coffre-fort toûjours des sacs arrange,
Que pour son propre usage il n'ose manier ?
S'il ne se sert jamais de ses cheres pistoles.
Qu'est-ce que son Commerce ? Un troc de babioles.
Que fait un malheureux Auteur ?
Par ses productions nouvelles,
Plus brillantes qu'essentielles,
S'il s'aquiert à souhait un inutile honneur,
Ne fait-il pas un troc de bagatelles ?
Dans ce troc ridicule ainsi l'âge s'écoule,
Jusqu'à ce que la mort nous tire de la foule ;
Alors dissipant son erreur,
Notre cœur s'aperçoit que dupé par le cœur
Il a troqué du tems l'utilité réelle
Pour de la bagatelle.

J'étois

J'étois occupé, dans une ruë écartée de la Foire, à faire de pareilles réfléxions, quand j'aperçus dans une boutique un jeune-homme de mes amis qui s'amusoit à écrire quelque chose. J'aprochai, ne doutant point qu'à la faveur du Commerce il ne voulût glisser quelque billet-doux. Voici dequoi rire, me dit-il, dès qu'il m'aperçut, je fais un commerce de Madrigaux avec une inconnue, & voici déja le quatriéme Impromptu que je lui prépare.

Je le priai de me montrer les Billets de la Belle, & ses réponses qu'il avoit écrites dans ses tablettes. Le premier Madrigal, qu'il avoit reçu, n'est pas de la façon de cette Dame, elle l'avoit seulement appliqué au sujet : le voici.

Quant je vous donne Vers ou Prose,
Galant Thyrsis, je le sçai bien ;
Je ne vous donne pas grand'chose,
Mais je ne vous demande rien.

La réponse étoit telle.

Belle Iris vous me faites rire ;
Si vous ne me demandez rien,
Cette affaire vaut-elle bien,
Que l'on s'amuse à me l'écrire ?

Voilà qui n'est guéres galant, Monsieur Thyrsis, lui dis-je, n'avez-vous pas honte

de

de répondre d'une maniere si brusque à cette obligeante inconnuë ? Il y a de l'aparence que son air & ses manieres ne vous ont pas prévenu en sa faveur. Au contraire, me répondit-il, elle est toute des mieux faites, & la beauté de ce que le masque ne cache pas m'a ébloui; mais vous êtes du vieux tems, & vous ne sçavez pas qu'il n'y a rien de tel que les manieres brusques pour réüssir auprès des femmes. Voyez son second Billet.

Vous n'avez pas l'esprit qu'on diroit bien:
Non, non, Thyrsis, votre air nous en impose;
Qui dit qu'il ne demande rien
Veut bien recevoir quelque chose.

REPONSE.

J'en conviens, j'avois tort de ne vous pas entendre:
Mais vous pouviez aussi vous faire mieux comprendre;
En donnant le premier on fait apercevoir
Qu'on souhaite de recevoir.

3°. *MADRIGAL.*

Un fichu, des rubans, ou quelque tabatiere,
Croyez-vous, beau Thyrsis, que ce soit mon affaire?
C'est bien un plus noble dessein
Qui m'a mis la plume à la main,
Je veux de vous ce qu'une fille fiere
Ne sçauroit se résoudre à donner la premiere,
Et que plusieurs Amans me demandent en vain.

REPONSE.

REPONSE.

Vous voulez donc mon cœur, la Belle,
Le prenez-vous pour une bagatelle
Qu'on donne ſans y regarder ?
Démaſquez-vous dumoins pour me le demander.
Quand on en fait maîtreſſe une Beauté connuë,
Dont l'eſprit & le cœur ont paſſé la revuë,
C'eſt encore bien hazarder.

4ᵉ. *MADRIGAL.*

A me donner ſon cœur qui trop long-tems balance ;
Sans ſaiſir le moment de ma facile humeur,
Veut bien livrer ſon ame à la douleur
D'une tardive repentance.
Souvenez-vous, Thyrſis, qu'un excès de prudence
N'eſt pas la route du bonheur.

J'avois bien de la peine à m'imaginer, qu'effectivement ce jeune-homme eût fait un pareil commerce de Madrigaux, & je prenois tout cela pour une gaſconade concertée. Le Lecteur ſera ſans doute de mon ſentiment. Le moyen de ſe perſuader qu'en pleine Foire, au milieu de tout ce fracas, on puiſſe faire ſur le champ tant de Madrigaux, quelque peu qu'ils puiſſent valoir.

Je le dis naturellement à mon jeune ami, qui me ſoûtint fort & ferme qu'il n'y avoit pas la moindre fiction dans cette avanture. Les proteſtations qu'il me fit là-deſſus lui

firent

firent perdre le tems de répondre au dernier Billet de la Dame. Il n'a pas un génie fort propre à faire des impromptus, & dans le tems qu'il alloit donner encore la torture à son esprit, pour ne pas démentir la bonne opinion que son inconnuë paroissoit avoir de lui, on le tire par la manche, il se tourne; c'étoit la personne en question. Elle vit bien que sa réponse n'étoit pas encore prête, & lui fit signe de la suivre.

Je fis tous mes efforts pour ne les point perdre de vuë, après avoir traversé quelques ruës en les suivant, je m'aperçus que la Dame se découvroit. Jamais surprise ne fut pareille à celle de notre jeune-homme. Il vit non pas un visage desagréable, au contraire, un visage tout-à-fait mignon; mais il vit sa propre sœur, qui avoit emprunté les habits & la main d'une amie qui l'accompagnoit, pour voir si son frere étoit homme à donner dans la bonne-fortune. Je suis fâché pour le Lecteur, que cette avanture dont le commencement promettoit une fin plus romanesque, n'ait pas répondu à son attente, & qu'une sœur se soit fourrée dans l'endroit où l'on vouloit une Maîtresse; mais ce n'est pas ma faute, ni celle du Cavalier non-plus.

LXII.

LXII. DISCOURS.

LYSIPPE eſt un homme dont tout le monde admire les ſentimens déſintéreſſez : Il a une généroſité rare & brillante, par laquelle il prévient les prieres de ſes amis, & leur épargne la honte de demander. Ses bienfaits obligent encore moins que la maniere dont il les diſpenſe. Souvent même il hazarde ſon bien pour rendre ſervice à des inconnus. Il n'y a au monde que ſes Créanciers qui ſe plaignent de lui. Il ne paye pas ſes dettes.

Il n'eſt pas difficile de trouver la raiſon de ſa conduite. Il y a de la grandeur à être généreux, & il n'y a ſimplement que de la juſtice à ſatisfaire ſes Créanciers. La généroſité n'eſt pas d'une ame commune, c'eſt une vertu héroïque ignorée du Vulgaire ; au-lieu que la juſtice eſt une vertu bourgeoiſe dont le monde Roturier eſt cenſé être capable.

On fait ſimplement ſon devoir en payant ſes dettes, c'eſt une action qui n'eſt ſuivie d'aucune gloire. Si Lyſippe ſatisfait ſes Créanciers, qui prendra la peine de dire dans le monde, Lyſippe a ſatisfait ſes Créanciers? La généroſité eſt une vertu de tout un autre ordre, elle s'éleve au-deſſus du devoir, & ſon élévation l'expoſe à la vuë & à l'admiration

miration de tous ceux qui ont du goût pour les grands ſentimens.

Voilà comme raiſonnent la plûpart des hommes ſur la juſtice & ſur la générosité. On mépriſe la premiere, qui eſt une vertu eſſentielle à la Société, & l'on a une haute eſtime pour l'autre, qui bien ſouvent n'eſt que l'impétuoſité d'une ame guidée plûtôt par la vanité que par la raiſon.

A peine connoît-on la juſtice; on s'imagine d'ordinaire qu'elle ne conſiſte que dans les devoirs auſquelles les Loix Civiles nous peuvent obliger. Il eſt vrai que le terme de juſtice ſe prend quelquefois dans ce ſens, & qu'alors on la diſtingue de l'équité. Mais il y a une Juſtice beaucoup plus étenduë, & & je croi pouvoir démontrer qu'elle embraſſe toutes les autres vertus.

Qu'eſt-ce que la Juſtice ? C'eſt une vertu éclairée qui nous porte à nous acquitter envers chacun de ce que nous lui devons. Etre juſte dans cette ſignification étenduë, c'eſt pratiquer tous les devoirs que la raiſon nous preſcrit à l'égard de tous les Etres avec qui nous ſommes liez par quelque droit

Ces Etres ſont Dieu, nous-mêmes, & les autres hommes, & l'on eſt parfaitement juſte, quand à ces trois égards on ſatisfait à une raiſon inſtruite de ſes devoirs. La Juſtice n'eſt donc pas ſeulement une vertu générale, c'eſt en quelque ſorte l'unique vertu. Les autres en découlent & en re-

çoivent le ſceau de la vertu véritable.

Les qualitez qu'on appelle candeur, conſtance, charité, générosité, ne ſont pas des vertus par elles-mêmes ; & quand elles ſont dignes de ce titre, elles en ſont redevables à la Juſtice qui les guide.

Sans elle la candeur peut être une franchiſe indiſcrette & brutale ; la conſtance une ridicule obſtination ; la charité, un zéle imprudent ; & la générosité, une profuſion déraiſonnable.

Une action déſintéreſſée, ſi elle n'eſt point conduite par la Juſtice, eſt indifférente, & ſouvent même vicieuſe. Régaler quelquefois des amis, donner un divertiſſement, faire quelque préſent, voilà des actions purement indifférentes, quand elles ne préjudicient point à un meilleur uſage qu'on peut faire de ſon ſuperflu ; elles deviennent vicieuſes, quand elles épuiſent un bien qu'on pourroit employer à des uſages réellement vertueux.

La véritable générosité eſt un devoir auſſi indiſpenſable que ceux qui nous ſont impoſez par les Loix Civiles ; c'eſt une juſtice à laquelle nous oblige la raiſon, Loi Souveraine de l'être raiſonnable. Quoi ! aller au-devant des beſoins de notre prochain ! lui épargner la honte de mendier notre aſſiſtance, eſt-ce un devoir ou la Juſtice nous oblige ? Sans doute, c'eſt un droit que l'humanité exige de nous, & nous ne ſçaurions nous

nous en difpenfer fans choquer cette régle générale, *qu'il faut faire aux autres ce que nous fouhaitons qu'ils nous faffent.*

Mais, dira-t-on, les vertus n'ont-elles pas quelque étenduë? Une action qui va jufqu'à un certain dégré de bonté ne peut-elle pas être apellée un Acte de Juftice? Et une autre action qui va à un dégré de bonté plus eminent, ne mérite-t-elle pas d'être nommée un Acte de générofité? Cette difficulté eft délicate; mais j'ofe avancer que dans la vertu il y a un point de bonté parfaite, au-delà duquel elle ne fçauroit aller raifonnablement. Si notre raifon nous découvre ce point de bonté, il me femble qu'elle nous oblige indifpenfablement d'aller jufques-là, & de nous y arrêter.

Un ami a précifément befoin d'une certaine fomme pour fe tirer de quelque embaras. Je fais bien de lui donner cette fomme; mais ne ferois-je pas mieux encore de lui donner une fomme plus forte?

Je réponds qu'il y a des cas où l'on feroit mal: En outrant de cette maniere la générofité, je cours rifque de me mettre hors d'état de rendre un fervice pareil à un autre qui pourroit avoir befoin de mon fecours.

Il eft vrai qu'en bien des occafions notre raifon n'a pas affez de lumieres pour découvrir dans la vertu ce point fixe de perfection. Mais alors on fatisfait à la Juftice, en fuivant le dictamen de fa confcience, après

après avoir fait tous ses efforts pour l'éclairer.

On répond souvent à ceux qui nous témoignent de la reconnoissance, *qu'on n'a fait que son devoir*, & l'on prétend par-là donner une marque de modestie.

Mais à mon avis l'on se trompe grossierement, en croyant qu'on puisse aller plus loin que le devoir, & augmenter par-là la bonté d'une action. Tout ce que la raison ordonne est un devoir, tout ce qu'elle n'ordonne pas n'est point un devoir. Ce qui n'atteint pas à un point de perfection qui nous est connu, n'est pas encore juste : ce qui va au-delà de ce point, cesse d'être juste ; & par conséquent on ne sçauroit concevoir une action réellement bonne, qui ne soit point renfermée dans notre devoir.

L'idée que je viens de donner de la véritable Justice leve une difficulté qui paroît embarassante. On opose à la certitude de la Morale, que dans certaines occasions on trouve un conflict de deux vertus différentes, dont l'une défend évidemment ce que l'autre ordonne. Mais après avoir prouvé que la Justice embrasse toutes les autres vertus, & que rien n'est réellement vertueux sans la Justice, il est clair qu'un pareil conflict de vertus est impossible.

Quoique le sens-commun suffise d'ordinaire pour sentir ce qui est juste, je conviens qu'il y a des cas où la Justice paroît

être

être opoſée à elle-même, & où il paroît preſqu'impoſſible de démêler l'équité d'avec l'injuſte. Mais ce défaut d'évidence prouve que notre raiſon eſt foible, & non pas que la Morale eſt incertaine. Il eſt vrai encore que la Juſtice ordonne quelquefois ce qui paroît défendu par la charité. Mais alors la charité s'éloignant de la Juſtice, perd le caractére eſſentiel de la vertu, & très-certainement elle ceſſe d'être compris ſous le devoir. Prenons un exemple : On ſçait que Brutus, le Libérateur de ſa Patrie, fit couper la tête à ſes fils, convaincus d'avoir voulu remettre Tarquin ſur le Trône. Je ſupoſe que le principe de ſa rigueur n'a pas été une férocité brutale, ni une vaine oſtentation de vertu; mais un ſincere amour pour la juſtice: n'y a-t-il pas un véritable *conflict de vertus* dans cette action ? Et en obéïſſant à la Juſtice, n'a-t-il pas choqué l'amour qu'un pere doit à ſes enfans? En aucune maniere : la tendreſſe paternelle doit tribut à la Juſtice comme les autres vertus. Elle eſt reſtreinte par le bien de la Société générale; mais la Juſtice va toujours directement à ce bien, qui eſt le centre de tous les devoirs des hommes les uns envers les autres; & par conſéquent elle ne ſouffre point de pareille reſtriction.

L'amour qu'un pere doit à ſes enfans n'eſt une vertu, que parcequ'elle porte ce pere à les conſerver, à veiller à leur éducation, & les

& les rendre Membres utiles de la Société. Si au contraire cet amour portoit un pere à rendre ſes enfans pernicieux à la Société par de mauvais préceptes, ou par une lâche indulgence, cet Amour deviendroit ſans doute un vice. Il en eſt de la tendreſſe paternelle comme de toutes les paſſions, qui deviennent bonnes ou mauvaiſes ſelon qu'elles s'attachent à la raiſon, ou qu'elles s'en éloignent.

Or il eſt certain que le bien de la Société générale, & particulierement celui de Rome ne ſouffroit pas que Brutus laiſsât impunis de mauvais Citoyens, qui vouloient livrer leur Patrie à la cruauté d'un Roi tyrannique. Le devoir ordinaire qui oblige un pere à proteger ſes enfans, ceſſoit en cette occaſion d'être un devoir, puiſqu'il étoit oppoſé à la Juſtice. Ainſi Brutus, en qualité de Juge naturel de ſes fils, auſſi-bien qu'en qualité de Conſul, devoit rendre leur mort utile au Genre-Humain, puiſque leur vie ne pouvoit être que nuiſible à la Société. Il n'y avoit donc dans ſon action aucun *conflict de vertus*, & la Juſtice n'y étoit point combattuë par une charité raiſonnable & vertueuſe. Un Juge en condamnant un Criminel ne péche pas davantage contre l'amour du prochain, que Brutus par ſa rigueur ne choqua la tendreſſe paternelle.

Il y avoit quelque choſe de bien rude pourtant

pourtant dans cet acte de Justice. Un pere peut-il se résoudre à immoler son propre sang au bien de la Patrie? Mais plus un devoir est rude, & plus il est beau de s'en aquiter. Le véritable héroïsme consiste à forcer toutes les difficultez dont la vertu est hérissée, & à résister aux sophismes les plus séduisans du cœur, pour n'écouter que la raison & la Justice.

LXIII. DISCOURS.

IL seroit à souhaiter que la Mode n'exerçât son empire que sur l'extérieur des hommes. Il faut bien que la foiblesse humaine paroisse en quelque chose: Quel bonheur si elle se ramassoit toute dans la maniére de s'ajuster, qui dans le fond ne préjudicie point au raisonnement ni aux sentimens du cœur; mais la Jurisdiction de la Mode est bien plus étendue, & l'esprit & le cœur même ne sçauroient se sauver de sa tyrannie.

S'il en faut croire la Bruyére, c'est la Mode qui rend le Courtisan dévot. Cette Mode passe, le voilà qui quitte ce caractére étranper, pour reprendre celui de Libertin, qui lui est plus naturel.

Il n'est pas difficile de comprendre cette affreuse bizarrerie dans les gens de Cour. Le Prince est leur unique Divinité, & toute leur

leur Religion consiste à se conformer à sa volonté; mais comme on n'a pas toujours le même Prince, & que ce Prince n'a pas toujours les mêmes sentimens, la Religion est aussi étrangere aux Courtisans que l'habit; il leur est facile de faire prendre toutes sortes de formes à l'une & à l'autre. Leur conduite me surprend moins que celle des Philosophes & des Théologiens, qui ne rendent que trop souvent leurs sentimens & leurs Systêmes tributaires de la mode.

Aristote a été long-tems en vogue; c'étoit un crime de révoquer ses décisions en doute: La Raison même étoit descenduë en terre sous le nom d'Aristote, pour dévoiler les mystéres de la Nature, & pour débrouiller les difficultez de la Morale & de la Politique.

Descartes a chassé cet illustre Grec du Trône de la Philosophie pour l'occuper lui-même. Sa méthode de raisonner, inconnue jusqu'alors, plut à tout le monde; & avec sa méthode on adopta bien tôt ses sentimens. Les plus habiles gens se mirent de son Parti, & les autres les suivirent, comme si se mettre de son Parti & être habile n'étoit qu'une même chose. On n'osa plus défendre Aristote, pour peu qu'on eût soin de sa réputation. C'auroit été la même chose, comme si a présent on s'obstinoit à porter de grands chapeaux & de grandes perruques.

Descartes pourroit bien tomber à son tour, & l'on commence à être ridicule avec quelques-uns de ses sentimens qui furent autrefois les plus suivis. Les Philosophes Anglois se mettent sur les rangs; & quoique la mode de les suivre ne soit pas encore entierement établie, il y a de l'aparence que la nouveauté de leurs raisonnemens, jointe à leur véritable mérite, leur donnera de l'accès dans l'esprit de tous ceux qui veulent se tirer du commun.

N'est-ce pas à la *Mode* qu'on est redevable du grand empire du Cocceïanisme dans ces Provinces? Il commence à s'affoiblir un peu; mais il y a quelque tems qu'il étoit impossible de passer pour habile sans être Cocceïen. Quelque force qu'un Prédicateur eût dans ses raisonnemens, quelque pure que fût sa Morale, le Peuple le méprisoit s'il ne s'embarassoit pas dans les Types: il auroit mieux valu monter en Chaire avec un plumet & un habit galonné, que d'y prêcher la Morale détachée des Dogmes. Quelques-uns outroient cette Mode comme on outre les autres, & ceux-là n'étoient pas les moins aplaudis.

Que le Lecteur ne se méprenne pas ici, s'il lui plaît. Je ne blâme pas les sentimens qui de tems-en-tems ont la vogue; je censure ceux qui les suivent comme des Modes, & non pas comme des véritez clairement conçuës.

Le

Le Bel-esprit surtout est entierement assujetti à la mode ; il y a toujours certaines especes d'Ouvrages que tout le monde se pique de faire, & c'est-là une source féconde de mauvaises productions dans tous les genres d'écrire.

On n'examine pas son génie pour se déterminer à un certain genre d'écrire ; on examine simplement le goût de la Cour. On y admire les Odes ; j'ai l'esprit propre aux Epigrammes & aux Madrigaux, il faut pourtant que je fasse des Odes. L'admiration qu'on a pour la Motte devroit m'empêcher de l'imiter avec un génie médiocre, & cependant elle me porte à marcher sur ses traces, en dépit de Minerve.

Le régne des Sonnets a duré considérablement.

»On dit qu'un jour Phébus par un dessein bizarre,
»Voulant pousser à bout tous les Rimeurs François,
»Inventa du Sonnet les rigoureuses Loix ;
»Voulut qu'en deux Quatrains, de mesure pareille,
»La rime avec deux sons frapât huit fois l'oreille,
»Et qu'ensuite six Vers artistement rangez,
»Fussent en deux tercets par le sens partagez.
»Surtout de ce Poëme il bannit la licence,
»Lui-même en mesura le nombre & la cadence,
»Défendit qu'un Vers foible ne pût jamais entrer,
»Ni qu'un mot déja mis osât s'y remontrer.

Quelques difficiles que soient ces sortes de

Piéces; tout le monde a voulu en composer. Ceux qui aiment à donner la torture à leur esprit, ne s'y ocupoient pas de plus grand cœur, que ceux dont le génie n'aime pas à ramper sous des régles embarassantes.

Il n'y avoit alors point de salut pour un Poëte, hors les Sonnets. On s'intéressoit avec chaleur dans ces sortes d'Ouvrages; & le Sonnet de Voiture sur Uranie, & celui de Benserade sur Job, partagerent toute la Cour. Les Uranistes & les Jobbelins ne faisoient pas moins de fracas dans le Bel-esprit, que les Frondeurs & les Royalistes en faisoient dans l'Etat.

La mode des Lettres Galantes n'a pas eu moins de cours pendant un certain tems. Il faut un génie particulier pour y réüssir. Ce genre d'écrire demande un tour aisé, une galanterie neuve qui s'éloigne du compliment trivial, un ordre caché par une délicatesse de l'Art, des expressions familieres sans bassesse, & de l'esprit sans affectation. En un mot, pour bien faire une Lettre Galante, on a moins besoin d'un grand fond d'esprit que d'une politesse aisée, qu'on n'aquiert que dans le commerce du grand monde. Les Pédans cependant se mêlerent de composer ces sortes d'Ouvrages, comme les esprits déliez de la Cour. Et ces Poëtes de Profession, qui n'avoient jamais eu commerce qu'avec les Muses, s'é-

levant au-dessus du stile de Balsac, faisoient gémir le bon-sens dans leurs Epîtres empoulées, sous un amas monstrueux de figures de Rhétorique. Les sujets sur lesquels roulent les Lettres ordinaires n'étoient pas assez riches pour ces sortes de génies ; ils avoient dans le pays de la fiction des correspondances qui donnoient matiere à des réponses brillantes, où tout sentoit plus le Roman que les Cléopatres & les Clelies mêmes.

Prendrai-je la peine de dire quelque chose de la mode des Romains : on en a fait pleins de délicatesse & d'esprit ; mais je n'en ai point vû où il y eût assez de vraisemblance pour attacher un homme de bon goût. Je ne parle pas de ce tissu d'Avantures incroyables, & souvent mal liées que l'on y voit d'ordinaire ; l'esprit naturellement charmé du nouveau, s'occupe si fort quelquefois à ce que les événemens ont de merveilleux, qu'à peine a-t'il le loisir de songer à ce qu'ils ont de peu vraisemblable. Mais on ne sçauroit que se révolter contre les caractéres des Héros qui paroissent dans les Romans, si différens de ce qu'ils sont dans l'Histoire.

Les femmes surtout qui se sont piquées de briller sur les Avantures des Conquérans anciens, ne leur ont pas seulement donné toute la politesse Françoise la plus rafinée, elles ont encore fait des imbéciles qui font pitié, de ceux qui étoient les objets de notre

admiration. Chez elles Caton & Socrate sont des Damoiseaux; les Scythes & les Massagetes font des Madrigaux & des Billets-doux les plus jolis du monde, pour résoudre un Problême galant & pour connoître la Carte de tendre, Hannibal & Hamilcar ne connoissent point leur pareil; & graces à M[lle]. Scudery les Provinciaux se moulent sur les complimens de Cyrus, comme sur des modéles achevez, témoin Boileau.

»Deux nobles Campagnards, grand Liseurs de Romans,
»Me disoient tous Cyrus dans leurs longs complimens.

Les Nouvelles & les Historiettes ont succédé aux Romans; l'impatience Françoise s'accommodoit fort de ces petits Ouvrages, & elle s'en accommoderoit encore, si l'imagination des Auteurs épuisée, ne répétoit pas toujours les mêmes intrigues, & si ce n'étoit pas une même chose de lire cent Historiettes, ou d'en lire une seule.

Les Ballades & les Rondeaux de Sarrasin & de Voiture, déterminerent tout le monde pendant un tems à faire des Rondeaux & des Ballades; il sembloit que le Gaulois étoit un azile sûr pour les sottises, & que le nom de Marot donnoit un Sauf-conduit à toutes les impertinences qu'on habilloit de son stile.

On

On a vû un autre tems où, graces à la mode, on se faisoit gloire de mettre les discours des Harangeres dans la bouche des Héros Grecs & Romains. Le génie de Scarron triompha dans ce genre d'écrire, & son tour d'esprit particulier sçavoit rendre le langage des Hales agréable aux goûts les plus délicats. On voyoit toujours l'esprit de Scarron au-travers de ses expressions burlesques, & son stile grossier exprimoit souvent des choses finement pensées. Il n'en est pas ainsi de ses Imitateurs, non contens de parler comme la Populace, ils pensoient encore comme elle, on ne sçauroit les lire sans dégoût.

Les Bouts-rimez n'ont pas fait moins de dégât dans la Poësie, que le burlesque: on crut d'abord difficile de donner un sens à des Vers gênez par la bizarerie de ses rimes, & par cette raison-là même tout le monde voulut l'entreprendre. Les moindres Grimauts s'en mêlerent, & s'en tiroient mieux bien souvent que les Bons-Esprits; les rimes où ils étoient assujettis leur fournissoient des pensées ausquelles ils n'auroient jamais songé, si leur imagination avoit été dans une liberté entiere. Bien-tôt la France fut inondée de Bouts-rimez. On n'entroit plus impunément dans les ruelles; il falloit absolument y réciter ou entendre ces extravagantes Piéces, & Sarrasin a été obligé de les attaquer en forme pour en délivrer

les honnêtes-gens. Après leur défaite ils se sont retirez avec les Enigmes dans le Mercure, où ils attendent l'occasion de faire de nouvelles courses sur le sens-commun.

Qui peut ignorer à quel point les Portraits en Vers & en Prose ont été en vogue à la Cour ? On traça d'abord quelques images flateuses du Roi & de quelques Princesses du Sang. Les Duchesses & les Marquises suivirent bien-tôt, & entraînerent toute la Cour de France. Peu content d'être peint par quelque autre, chacun se piqua de faire son propre portrait, & ne voulut d'autre Peintre que son amour-propre. On étoit un peu modeste sur l'extérieur ; mais on s'en dédommageoit sur l'esprit & sur les sentimens : on ne laissoit pas d'avoir quelques petits défauts, on étoit trop vif, un peu fier, un peu malicieux ; quelquefois on alloit même jusqu'à convenir d'un peu d'indévotion : mais au reste on étoit bon ami, généreux, sincére, discret, & personne ne désesperoit que son cœur meuri par l'âge ne se portât entierement à la vertu.

L'esprit aux modes tributaire,
Doit nécessairement, pour plaire,
Laisser régner en divers tems,
Lettre, Sonnet, Rondeau, Balade, Satire, Ode.
A son tour tout est à la mode,
Excepté l'aimable Bon-sens.

LXIV. DIS-

XLIX. DISCOURS.

Les Peuples Chrétiens de l'Europe font très-perfuadez qu'ils font les plus civilifez des hommes, & que pour la grandeur des fentimens, la force de l'efprit & l'agrément des manieres, les autres habitans du monde leur font très-inférieurs.

On pourroit dire que cette opinion eft plûtôt fondée fur notre amour-propre que fur la raifon, & d'abord cette objection auroit quelque aparence; mais je me fais fort de faire voir, par plufieurs exemples, que rien n'eft plus frivole que cette objection.

I. Une Loi bizarre défend aux Turcs l'ufage du vin; & comme ils fentent que la Nature Humaine a befoin de fecours pour s'égayer, ils fe font accoûtumez à prendre de l'opium. Cette drogue, pendant quelques heures, répand la joye dans leur cœur, & les rend actifs & propres à vaquer à leurs affaires: Mais quelque tems après elle les jette dans une langueur fuivie d'un profond fommeil. L'ufage continuel qu'ils font de l'opium les affoiblit peu-à-peu; en épuifant leurs efprits, il hâte leur vieilleffe & les fait mourir comme par une efpece d'extinction. Quelle coûtume barbare! Et combien les Chrétiens ne font-ils pas plus dignes de la

raison, qui n'est donnée aux hommes que pour diriger leur conduite!

Le vin est un présent de la Nature; ils n'ont pas l'extravagance de le rejetter. Ils en prennent avec plaisir, & montrent le cas qu'ils en font, en se faisant un honneur d'en boire une quantité prodigieuse. Il est vrai qu'il leur ôte avec la raison, la capacité d'agir; mais aussi ne s'en sert-on pas dans cette vuë. On ne cherche que le plaisir dans cette liqueur agréable, & constamment la raison est un meuble fort inutile à qui se propose uniquement de se divertir. Il faut avouër encore que l'usage excessif de cette boisson cause des maladies dont les douleurs sont aiguës & insuportables. Mais on a la constance de mépriser les malheurs futurs, pour ne pas être arrêté dans les plaisirs présens. Ces malheurs sont-ils arrivez, on les souffre d'un courage héroïque; & quand les douleurs sont ralenties, on les provoque de nouveau par les mêmes moyens qui les ont déja causées par le passé. On prend le tems comme il vient, & on se résoud noblement à partager ses jours entre la souffrance & la volupté qui en est l'origine. D'ailleurs on est consolé de ce qu'on souffre, par l'estime & l'appui qu'on s'acquiert parmi les honnêtes-gens, en triomphant dans les Combats Bachiques, où les plus grands faquins se mesurent souvent avec les personnes les plus qualifiées. Le vin hâte

la

la mort comme l'opium, on n'en ſçauroit douter. Mais quel bonheur de mourir en Buveur Héroïque, & de ſurvivre à ſoi-même par une réputation auſſi brillante que celle des plus fameux Conquérans.

II. J'ai lû dans le Journal de l'Abbé Choiſi, la bizarre maniere dont les Siamois ſe conduiſent dans les guerres qu'ils ont avec leurs voiſins. Ces pitoyables Guerriers ne ſe ſervent que d'arcs & de flêches, & encore les employent-ils moins à nuire qu'à faire peur. Ils tirent d'ordinaire contre terre; & évitent, autant qu'il eſt poſſible, de répandre du ſang.

C'eſt un vrai jeu d'enfant que cette maniere de faire la Guerre, & il vaudroit preſqu'autant vivre en Paix que de ſe battre de la ſorte. Ne voilà-t-il pas de ſottes gens, en comparaiſon de nous autres Chrétiens? Nous ſommes de vrais hommes, & nos cœurs ne ſont pas ſuſceptibles de la foibleſſe de vouloir épargner notre prochain. La moindre offenſe, & même un ſimple déſir de régner étouffe dans l'ame de nos Princes, une pitié efféminée, qui pourroit les arrêter dans la route de la gloire. Ils ravagent des Provinces entieres & font une infinité de miſérables, ſans exciter en nous que des ſentimens de reſpect & d'admiration pour l'Héroïſme qui cauſe tous ces glorieux malheurs. Que peut-on imaginer de plus riant qu'une campagne couverte de trente

mille cadavres immolez à la gloire d'un Conquérant ?

Notre esprit seconde admirablement bien notre valeur, & nous avons donné la perfection à l'art de faire périr les hommes. Il faut une longue étude pour en connoître bien les régles, une grande expérience pour les sçavoir mettre en usage ; & ceux qui unissent comme il faut la théorie à la pratique, nous paroissent les plus estimables d'entre les mortels. Nous conserverons à jamais une vénération reconnoissante pour ces génies supérieurs, qui ont inventé les armes à feu, & surtout le canon, qui en moins de rien éclaircit des rangs & sçait rompre les Bataillons entiers.

III. Il y a des Peuples barbares ennemis du travail & de la peine, qui bien-loin de s'adonner aux Arts & aux Sciences, n'ont pas seulement le soin de cultiver leurs terres. Ils prétendent que la viande & le lait de leur bétail suffit pour leur nourriture ; & fondez sur leur paresse, ils disent qu'ils sont les maîtres de la Terre, & que nous n'en sommes que les esclaves.

Quelle grossiereté de manger, de boire, & de se vêtir, pour la nécessité seulement ; & de s'imaginer qu'on est assez riche quand on a tout ce qu'il faut pour vivre ? Rien n'est plus visible que la supériorité que nous avons sur ces Barbares, qui ne vivent que pour vivre, & qui s'accommodent de la Nature toute

toute unie sans aucun secours de l'Art. Pour nous, ennemis d'une lâche paresse & d'une inaction indigne de l'exc llence de notre nature, nous avons l'industrie de nous rendre mille choses nécessaires, dont les gens grossiers peuvent facilemnt se passer.

Graces à la délicatesse de notre esprit, le premier but que nous nous proposons en nous habillant, c'est le luxe, & nous nous soucions fort peu de conformer nos vêtemens à la pudeur & à la commodité. Il suffit qu'ils relevent les graces de nos corps, & qu'ils en cachent les défauts, que ces prétendus maîtres de la terre étalent sans honte aux yeux de tout le monde. Nous triomphons surtout pour la délicatesse de la table, nous avons fait un Art de manger, qui aussi-bien que celui de combattre, a ses axiômes, ses préceptes, ses Docteurs, & ses hommes illustres. Nous sçavons assujettir notre goût à nos lumieres acquises, & peu-à-peu nous aprenons à manger doctement & spirituellement. Un Barbare, esclave de la Nature, seroit bien honteux de son ignorance, si par hazard il entroit dans nos cuisines, & si quelques heures après il nous voyoit à table. Il ne connoîtroit plus rien à tous les aprêts qu'il auroit vûs entre les mains des Cuisiniers. Il s'abuseroit sur tous les mêts, qui en moins de rien, comme par enchantement, changent de goût, de figure & de nom; & il verroit

avec

avec étonnement trente plats diſtinguez par trente titres pompeux qui contribuent beaucoup à leur délicateſſe exquiſe. Peut-être ſeroit-il aſſez ſot pour ne pas changer pour cela ſa maniere de vivre; mais tant pis pour lui; il feroit comme ces ignorans, qui trouvant l'étude trop embaraſſante, préférent le ſimple ſens-commun à l'érudition la plus ſublime.

IV. Les Voyageurs, qu'on ne doit croire que quand ils s'accordent, diſent unanimement que chez certains Peuples des Indes, les Nobles on le droit d'entrer chez les femmes d'autrui, pourvu qu'ils laiſſent leur Bouclier & leur épée à la porte. Dès que le mari voit ces armes devant ſa maiſon, il paſſe outre, & laiſſe le Gentilhomme jouïr tranquilement de ſes priviléges.

Il ne ſe peut rien de plus extravagant que de reſtraindre de la ſorte à la Nobleſſe ſeule une ſi agréable prérogative. Quelle contrainte ne ſeroit-ce pas en Europe, s'il falloit produire ſes quartiers pour être en droit d'en conter à la femme de ſon voiſin? La Qualité en renchériroit de la moitié, & nombre de Bourgeois donneroient juſqu'à leur dernier ſou pour ſe dépouiller de leur Roture. Les Princes ſeuls gagneroient à cette affaire-là, & ſelon toutes les aparences, ce ſeroit une ſource intariſſable pour leurs thréſors publics.

Nous avons une coûtume, qui aproche aſſez

affez de celle dont je viens de parler, mais qui eft bien autrement fenfée. Tout le monde fçait que d'ordinaire un mari qui voit devant fa porte le caroffe d'un Financier, paffe fon chemin, & qu'il ne rentre chez lui que lorfque ce brillant équipage eft difparu. Mais la richeffe d'un homme d'affaires a de grandes influences fur le bonheur de l'époux de fa maîtreffe : au-lieu qu'un pauvre mari ne s'engraiffe pas de la qualité des galans de fa femme.

V. A propos de Qualité, les Chinois qui fe croyent de fort habiles-gens, ont des idées bien ridicules de la Nobleffe. Elle eft perfonnelle chez eux; le mérite ne l'obtient que pour ceux qui poffedent ce mérite, & qui fe fignalent dans les Sciences ou dans les Armes. Quand le fils d'un Mandarin veut hériter de la Nobleffe de fon pere, il faut qu'il fe donne la peine d'être vertueux comme lui : & dans ce Païs-là on traite les hommes comme nous traitons les chevaux dont Boileau dit :

Que la poftérité d'Alfane, ou de Bayard,
Quand ce n'eft qu'une roffe eft venduë au hazard.

Parmi nous, la vertu eft récompenfée bien plus glorieufement. Dès qu'un Prince accorde le titre de Noble à quelqu'un, fon fang devient plus pur & plus beau ; & ce fang tranfmis à toute fa poftérité, la rend

de

de toute une autre nature que les autres hommes. Un Roi ne ſçauroit fixer la vertu dans une Famille qu'il veut honorer ; mais il y fixe les récompenſes de la vertu, & force le Vulgaire à rendre aux vices des fils le même reſpect que s'étoit attiré la vertu du pere. Au reſte, cette Nobleſſe devient toujours plus belle en vieilliſſant. Il en eſt comme des fleuves, qui petits à leur ſource s'élargiſſent à meſure qu'ils s'en éloignent. Il eſt vrai qu'en chemin - faiſant il s'y mêle force eaux étrangeres, & qu'il arrive ſouvent quelque choſe de pareil à la Nobleſſe, à meſure qu'elle s'éloigne de ſon origine,

A moins que le ſang pur avecque la Nobleſſe ;
Ne ſoit toujours tranſmis de Lucrece en Lucrece.

LXV. DISCOURS.

» Rien n'eſt beau que le vrai, le vrai ſeul eſt
» aimable,
» Il doit régner partout, & même dans la Fable.

Comment comprendre cette penſée de Boileau ? Rien n'eſt plus opoſé à la vérité que la Fable, & par conſéquent il paroît contradictoire de vouloir que l'empire du vrai s'étende juſques ſur la fiction. C'eſt aparemment fondé ſur ces ſortes de penſées qu'on croit :

» Que

» Que cet illustre Auteur dans ses phrases obscures,
» Aux Saumaises futurs prépara des tortures.

Cette aparente contradiction ne laisse pas d'enveloper un sens tout-à-fait raisonnable, pourvu qu'on sçache bien distinguer la vérité par raport aux choses, d'avec le vrai, à l'égard des pensées.

La premiere de ces véritez consiste dans la conformité de nos conceptions avec la nature de ce que l'on conçoit ; & le vrai dans les pensées n'est autre chose, qu'un juste raport du sujet avec les idées sous lesquelles on le conçoit, & sous lesquelles on tâche de le faire concevoir aux autres : ainsi on peut dépeindre le vrai par raport à la nature de la chose, par des pensées fausses ; & au contraire, dépeindre des choses fausses, par des pensées vrayes & convenables à leur sujet. Un exemple fera concevoir clairement ces définitions un peu abstraites. Il y a quelques années qu'on pouvoit dire sans choquer la vérité, que le Duc de Marlboroug ne vouloit pas passer en Angleterre avant que d'avoir pris Gand ; mais on embarassoit cette vérité par une pensée fausse, en disant que ce Général trouvoit le froid trop rude pour vouloir aller en Angleterre sans Gand. Pointe misérable dont bien des gens se sont fait honneur pourtant. La fausseté de cette pensée consiste à confondre l'idée qu'on a d'une ville appellée Gand avec

celle

celle d'un gand dont on ſe ſert contre le froid, & qui n'a pas le moindre rapport au ſujet dont il s'agit ici.

Autrefois ces pointes & ces équivoques faiſoient le plus grand mérite des Ouvrages d'eſprit; mais elles n'ont pû ſe ſoutenir contre le bon goût qui régne dans notre ſiécle. Tout ce fatras eſt banni des bons Livres, & relegué dans la Comédie Italienne, où l'on ne ſe divertit bien ſouvent que l'orſqu'on a laiſſé ſon bon-ſens à la porte. Les converſations cependant s'en ſentent encore beaucoup, & non-ſeulement celles des Bourgeois où la pointe eſt dans ſon centre, mais quelquefois auſſi celles des perſonnes diſtinguées par leur naiſſance & par leur rang.

» La raiſon outragée, ouvrant enfin les yeux,
» La bannit pour jamais des diſcours ſérieux...
» Ainſi de toutes parts les déſordres ceſſerent,
» Toutefois à la Cour les *Turlupins* reſterent,
» Inſipides, Plaiſans, Bouffons infortunez,
» D'un groſſier jeu de mots partiſans ſurannez.

Je ne veux pas à préſent examiner à la rigueur, ſi jamais on ne peut donner une place parmi les bonnes choſes, à ces penſées qui ſupléent par leur vivacité à ce qui leur manque du côté de la juſteſſe. Je veux bien accorder même, qu'il en eſt quelquefois de ces traits, comme des faux-brillans qu'on a ſi ingénieuſement mis en œuvre, qu'ils font

preſque

presque autant d'honneur à ceux qui s'en parent, que les bijoux les plus précieux. Mais les pointes dont on hérisse d'ordinaire les conversations ne sont pas de cette nature, & je prétens seulement faire sentir par la facilité qu'il y a à les trouver, que rien n'est plus ridicule que l'habitude d'en embarasser tout son langage. Une fadaise difficile ne laisse pas d'être une fadaise, j'en conviens; mais dumoins on se distingue par-là, & l'on a la satisfaction de réussir dans une chose qui n'est pas à la portée de tout le monde. Mais à quoi servent les quolibets, les équivoques, & les fades illusions, qu'à confondre ceux qui s'y amusent avec les Crocheteurs & les Savetiers, qui d'ordinaire sont les Rieurs de leur voisinage. Pour les quolibets on n'a pas seulement la peine d'en inventer, il y en a un magasin de tous faits, où tout le monde a la liberté de se charger de cette marchandise, qui ne vaut pas davantage qu'elle ne coute. Les équivoques ne sont pas plus difficiles; la plûpart des mots sont susceptibles de différens sens, & rien n'est plus aisé que de faire un jeu grossier de ces différentes significations. N'est-ce pas un beau sujet de triomphe pour certains esprits, de vous proposer un discours équivoque, & quand vous entrez dans le sens le plus naturel, de vous attrapper dans un autre sens plus caché, comme dans un piége. J'avouë que j'ai toujours bonne opi-
nion

nion de ceux qui ne se défient pas seulement d'un panneau si grossierement tendu, & que j'ai pitié de celui qui s'aplaudit de l'heureuse réussite de son adresse ridicule : on lui peut apliquer ce que dit Benserade dans un de ses Rondeaux :

Des animaux le pire c'est un sot
Plein de finesse.

C'est encore quelque chose de bien beau & de bien sublime, que les allusions qu'on fait aux noms des personnes; & l'on doit sçavoir bon gré à Marot, d'avoir exprimé l'affliction de la Cour de France pour la mort de la Reine Marguerite, par les beaux Vers que voici;

» Rien n'est ça à-bas qui cette mort ignore,
» *Coignac* s'en *coigne* en sa poitrine blême,
» *Remorantin* sa perte *rememore* ;
» *Anjou* fait *joug*, *Angoulesme* de *même*,
» *Amboise en boit* une amertume extrême,
» Du *Maine* en *meine* un lamentable bruit.

Le beau Génie de Marot, qui ne l'a pas sauvé de ces puérilitez, fait assez comprendre qu'il n'est pas impossible qu'avec de l'esprit & des lumieres on puisse donner dans ces allusions polissonnes, surtout quand on est entraîné par un gout régnant.

Aussi voit-on des Philosophes habiles à dévoiler

dévoiler les myſtéres de la Nature, & des Politiques dont la raiſon eſt le guide le plus ſûr d'un Etat, devenir, en voulant railler, mauvais-plaiſans & bouffons incipides. La raiſon en eſt qu'ils n'ont jamais réfléchi ſur la nature de la fine plaiſanterie, & qu'on ne ſçauroit avoir d'idée juſte des matieres les plus aiſées, quand on ne prend jamais la peine d'y penſer.

Quelque haine que j'aye pour la pointe, je n'aprouve point du tout ces Génies incommodes à la Société, qui examinent avec une ſévérité outrée tout ce qu'on dit dans une compagnie, & à qui la moindre turlupinade fait pédanteſquement hauſſer les épaules. Ce geſte mépriſant me choque davantage que les pointes les plus inſipides. Je ne ſuis point d'avis qu'on tyranniſe la Société, & qu'on reſſerre la joye de ſes amis dans les bornes étroites d'un raiſonnement ſévére.

Mais je ne ſçaurois blâmer un homme d'eſprit de relever finement la ſottiſe de ces Turlupins dont tous les Diſcours ne ſont qu'une enchaînure de froides alluſions, de pointes triviales & de vaines ſubtilitez. On ſe trompe fort de croire qu'on ne ſçauroit éviter ces fades plaiſanteries ſans une grande attention à tout ce que l'on dit. Quand dès ſa jeuneſſe on a tâché de donner un bon tour à ſon eſprit, on contracte une auſſi grande facilité a badiner judicieuſement,

ment que ceux qui se sont habituez aux plaisanteries insipides, en ont à railler sans délicatesse & sans bon-sens.

Je conviens qu'il n'en est pas de même de ceux qui ont accoutumé leur imagination aux turlupinades, quand même ils connoissent le ridicule qu'il y a dans leur habitude. Ils se retiendront tant, que retranchez dans le sérieux ils seront en garde contre les déréglemens de leur esprit; mais dès que le plaisir échauffe leur imagination, & qu'elle secouë le joug du Bon-sens, elle devient aussi-tôt une source intarissable de fadaises indignes d'un homme raisonnable.

Je connois des personnes judicieuses qui ont assujetti leur esprit à cette coûtume, d'une maniere bien extraordinaire, & qui ont contracté le caractére de turlupin, à force de tourner les turlupinades en ridicule. Ils s'efforcent de répéter ces quolibets, pour s'en moquer, & insensiblement ils leur deviennent si familiers qu'ils ont de la peine à s'en défaire; bien-tôt ils sont les objets de leurs propres railleries.

Il est arrivé dans le Bel-esprit ce qu'on voit arriver souvent dans les Sociétez civiles. Quand des séditieux ont causé des troubles dans un Etat, on ne bannit pas seulement les coupables, mais ceux-là même qui ont eu quelques liaisons avec eux, quoiqu'ils n'ayent point trempé dans leurs pernicieux desseins.

Quand

Quand on a exilé les équivoques & les quolibets des bons Livres & des conversations sensées, on a proscrit en même tems les Proverbes qui étoient d'ordinaire de la même bande, quoiqu'ils n'outrageassent pas également la raison. A présent pour peu qu'on se pique de suivre le bel usage, on n'ose employer le moindre Proverbe sans en demander permission, quelque à propos qu'il puisse venir à la matiere dont on parle.

Il y a cependant un grand nombre de Proverbes, qui sont des maximes utiles touchant la conduite des hommes, & qui confirmées par une longue expérience, méritent bien qu'on pardonne en faveur de leur sens à la maniere triviale dont on les exprime.

Dépouillez une Maxime de Mr. de la Rochefoucault de la beauté des expressions, de la délicatesse du tour, & d'une certaine obscurité mystérieuse, vous trouverez souvent que dans le fond c'est un Proverbe dont tout le monde se sert, & dont pour la même raison vous n'osez pas vous servir. Je ne vois pas pourquoi il faille rejetter indifféremment toutes ces manieres de parler. Ne suffiroit-il pas de s'en servir avec choix & avec ménagement, & n'y auroit-il pas quelque mérite à sçavoir les appliquer avec justesse ? Souvent pour éviter ces Sentences vulgaires, on exprime par des détours longs, embarassez & obscurs, ce que par le secours d'un Proverbe on pourroit dire d'une maniere

niere concise & intelligible. Cette affectation me paroît déraisonnable. Il ne faut se particulariser que quand la raison le veut absolument, & il faut se faire un plaisir de suivre l'usage ordinaire, quand on peut être raisonnable avec tout le monde.

Il suffit d'éviter le langage du bon Sancho, qui dit de lui-même qu'il fait à l'égard des Proverbes comme les Marchandes de noisettes, qui ne se font pas une affaire de mettre pêle-mêle les bonnes avec les mauvaises, pourvu qu'elles remplissent le boisseau.

LXVI. DISCOURS.

POur être excellent Auteur il ne suffit pas d'avoir l'imagination belle, l'esprit juste & des connoissances étenduës; il faut avoir encore le cœur bon, & les sentimens d'un homme d'honneur & de probité.

L'Ecrivain à qui cette qualité manque le fait d'ordinaire sentir dans ses Ouvrages, & la supériorité de son génie ne cache pas la bassesse de son ame. On se peint d'ordinaire dans ses Ecrits : La complaisance que nous avons pour nos vices, nous porte à les produire sans honte; nous suposons que nos défauts offrent à l'esprit du Lecteur les mêmes agrémens avec lesquels ils se présentent à notre propre imagination. L'impiété,

piété, la lâcheté, la basse défiance & le penchant à la débauche, n'ont rien de dégoûtant pour celui qui s'est familiarisé avec ces vices. Il en parle ingénûment sans s'imaginer qu'il s'attire par-là l'aversion de ceux dont l'esprit n'étant point séduit par le cœur, se dépeint les défauts par leurs couleurs véritables.

L'expérience confirme ce que je viens de dire. Le penchant qu'Homére avoit pour le vin, paroît dans les fréquens éloges qu'il fait de cette liqueur; & pour peu qu'on examine Anacreon, on sent que ses inclinations aussi-bien que ses Vers étoient partagées entre le vin & l'amour. Quelque délicatesse & quelque naïveté que l'on trouve dans ses Ouvrages, un honnête-homme ne sçauroit voir sans indignation qu'elles ne roulent absolument que sur la débauche: *Il faut boire, il faut aimer; les momens qu'on n'employe point à gouter les plaisirs des sens sont des momens perdus.* Voilà à quoi aboutit tout ce qu'a écrit Anacreon. Ses Vers ne contiennent que cette seule pensée mise en œuvre de différentes manieres.

Mettons d'un côté les Ouvrages d'un Homme bien né, dont on a cultivé les sentimens par une sage éducation, & à qui l'on a donné un souverain mépris pour tout ce qui est bas & sordide. Mettons d'un autre côté un Auteur d'une basse extraction, dont

on laiſſe les ſentimens en proye aux déréglemens d'une nature corrompuë ; je ſuis ſûr qu'un diſcernement judicieux tirera bien-tôt de l'examen de leurs Ouvrages la connoiſſance de leurs différens caractéres.

Je ſçai que la naiſſance en elle-même ne contribue rien à la maniere dont les Auteurs ſe caractériſent dans leurs Ecrits. Mais la bonne éducation eſt d'ordinaire une ſuite de la naiſſance; & il ſuffit d'avoir profité des inſtructions d'un pere vertueux & éclairé, pour ne point ſouiller ſon génie par des ſentimens indignes d'un homme d'honneur.

Horace parle toujours d'une maniere ſi noble de l'amitié, de la reconnoiſſance & du mépris des richeſſes, qu'on ne découvriroit jamais dans ſes Ecrits la baſſeſſe de ſon origine, s'il n'avoit pas lui-même la grandeur d'ame de l'avouer. C'eſt cet aveu génereux qui perfectionne l'idée que ſes Ouvrages nous donnent de la beauté de ſon ame; nous ne ſçaurions douter qu'il n'ait exalté avec raiſon les ſoins qu'avoit pris ſon pere, de ſupléer au malheur de ſa naiſſance, en lui inſpirant les ſentimens d'un homme de diſtinction.

Parmi les Auteurs anciens, *Saluſte* fait une exception à la maxime que j'ai d'abord établie. On ſçait qu'il étoit avare, débauché, & qu'il s'étoit montré mauvais Citoyen & malhonnête-homme dans les Charges que le

le Peuple Romain lui avoit confiées : Cependant il s'attache toujours à donner de grandes idées de la vertu, & à déclamer contre les vices qui régnoient dans sa Patrie. A ne juger de lui que par ses Histoires, on ne sçauroit le prendre que pour un autre Caton.

Je conçois assez qu'un Auteur peut en imposer de cette maniere, quand son tempérament vicieux l'emporte sur les bonnes instructions qu'il a reçuës, & quand il ne laisse pas d'avoir des idées justes de la vertu, quoique son naturel indocile l'empêche de les mettre à profit. Il se peut alors qu'il suplée par la force de son génie à ce qui lui manque du côté des sentimens ; mais ce cas est assez rare. Un cœur échauffé de l'amour de la vertu, communique à l'imagination une chaleur qu'elle a bien de la peine à se donner à elle-même ; & si Saluste avoit été vertueux, peut-être auroit-il tracé de la Vertu des Portraits plus vifs encore, & plus achevez.

Ovide étoit adonné à la Galanterie, & ses Ecrits ne le montrent que trop ; mais à cela après, il donne à ceux qu'il introduit dans ses Poësies des sentimens si beaux, & des caractéres si grands, qu'on n'a point de peine à croire qu'il les a copiez d'après son propre cœur. L'imitation, quoiqu'imparfaite, qu'on verra ici, de la lettre d'Hypermnestre à Lincée, en pourra faire foi. En voici le sujet.

Danaüs averti par l'Oracle qu'il ſeroit détrôné par un des cinquante fils de ſon frere Ægyptus, leur donna en mariage ſes cinquante filles ; auſquelles il commanda de poignarder leurs époux dans le lit nuptial. Hypermneſtre, qui ſeule avoit déſobéï à un ordre ſi cruel, en faiſant évader ſon époux Lincée, lui écrit ainſi du cachot où elle avoit été empriſonnée par les ordres de Danaüs.

Prince dérobé ſeul au fer des Danaïdes,
Pour épargner tes jours j'ai bravé le trépas,
Tandis que les époux de mes ſœurs paricides,
Egorgez expiroient dans leurs perfides bras.

Souvenir trop cruel de cette nuit funeſte
Qui verſa dans leur ſein un éternel repos,
Tu retraces l'horreur du feſtin de Thyeſte,
Et tu m'affliges plus que tous mes autres maux.

On me mena tremblante auprès de ma victime,
Un tranquille ſommeil avoit fermé tes yeux,
Trois fois je veux fraper, ma main novice au crime
Laiſſe tomber trois fois le poignard odieux.

Moi-même par ces mots je m'anime à la rage:
Hypermneſtre, calmez cette lâche frayeur;
Vous ſeul entre vos ſœurs ſerez-vous ſans courage?
D'un pere il faut aider, ou ſentir la fureur.

Mais ce Prince toujours m'a tenu lieu de frere,
Je l'apelle aujourd'hui d'un nom encore plus doux;
Faut-

Faut-il être rebelle aux ordres de mon pere ?
Dois-je plonger le fer dans le sein d'un époux ?

J'ai promis à nos Dieux de le chérir sans cesse,
Et j'ai promis au Roi de répondre à ses vœux.
Que faut-il écouter, sa haine ou ma tendresse ?
Tromperai-je le Roi, tromperai-je les Dieux ?

Que faire juste Ciel ! De cent maux menacée
Je ne puis échaper au sort qui me poursuit ;
Je crains un Roi cruel, si j'épargne Lyncée,
Je crains les Dieux vangeurs si mon époux périt.

Ah ! si de Danaus offensant la justice,
Mon Prince doit subir les horreurs du tombeau,
Que par une autre main le coupable périsse ;
Quel crime ai-je commis pour être son Bourreau ?

Non, si jamais le sang avoit de quoi me plaire,
Je n'en chercherois pas, cher époux, dans ton flanc ;
D'Hypermnestre ma main seroit la meurtriere !
Ce fer ne seroit teint que de mon propre sang.

C'en est fait ; puisqu'il faut, impie ou vertueuse,
Des plus cruels tourmens endurer les rigueurs,
Périssons pour le moins d'une mort glorieuse,
Et ne nous rendons pas dignes de nos malheurs.

Ces mots furent suivis d'une source de larmes,
Et tiré du sommeil par mes tristes accens,

Dens ma timide main tu vis encore les armes;
Une subite horreur s'empara de tes sens.

Fuis, dis-je, cher époux, la nuit te favorise;
Evite la fureur de tes cruels parens;
L'Amour t'a fait sauver, que l'amour te conduise;
Tu fuis, & moi je reste en proye à mes Tyrans.

Le Roi compte les morts, ce spectacle l'anime,
Il y repaît ses yeux, sa cruauté lui plaît;
Mais voyant que ton sang manque encore à son crime,
Il s'afflige, il gémit de le voir imparfait.

Dans un sombre cachot aussi-tôt on me traîne,
Destinée en ta place aux dernieres rigueurs.
Ma foible main qu'affaise une pesante chaîne
Trace à peine ces mots arrosez de mes pleurs.

Oüi, Prince, on me punit de n'être point coupable,
Ma vertu de mon pere anime le courroux,
Au gré de ce cruel on se rend condamnable
En respectant les Dieux, en sauvant son époux.

Mais qu'en mon propre sein Dananüs ensanglante,
Ce fer qu'il m'ordonnoit de te faire sentir,
Il n'arrachera point de ma bouche mourante
Le criminel aveu d'un lâche repentir.

Que de ce Roi barbare & de mes sœurs cruelles,
Par d'éternels remords le cœur soit combatu,

Le

Le repentir convient aux ames criminelles,
C'est le tribut que doit le Vice à la Vertu.

Ton pere s'est vangé d'une action si noire,
Dans le droit de sa cause il trouve un sûr appui ;
Les Dieux à ses combats enchaînent la Victoire,
Ils conduisent sa main, ils combattent pour lui.

Mais Dananiis cherchant un sur azyle en Grece,
Traîne après lui le Ciel par son crime irrité,
Je le plains du malheur qu'il souffre en sa vieillesse,
Et je le plains surtout de l'avoir mérité.

Vous pensiez éviter la disgrace prédite,
Quand le sang innocent couleroit à grands flots,
Mon pere, ignoriez-vous que jamais on n'évite
La colere du Ciel par des crimes nouveaux ?

Et Toi, Prince, rends-moi la liberté ravie,
De ton épouse enfin soulage les ennuis ;
Songe bien que par moi tu jouïs de la vie,
De mon bienfait dumoins fais-moi goûter les
fruits.

Mais si de mes Tyrans ta valeur me délivre,
Epargne de nos maux le malheureux Auteur ;
C'est le punir assez que de le laisser vivre,
Il porte ses Bourreaux dans le fond de son cœur.

LXVII.

LXVII. DISCOURS.

LEs hommes ſont d'ordinaire les victimes de leurs propres caprices, & à juger leur intention par leur conduite, on croiroit qu'ils font tous leurs efforts pour ſe rendre malheureux. Il ſeroit pardonnable de renoncer à la raiſon en faveur de certaines chiméres utiles pour le repos du cœur ; mais de ſe déregler l'eſprit pour ſe plonger dans l'inquiétude & dans le chagrin, voilà ce qui paſſe l'imagination.

Tous les hommes pourtant en ſont preſque logez-là ; plûtôt que de raiſonner mal pour trouver dans leur ſort des agrémens imaginaires, & pour ſe tranquiliſer par cette erreur avantageuſe, ils renverſent les maximes les plus ſures, pour ſe perſuader que tout autre état eſt plus heureux que le leur.

Quand contre l'Océan l'Aquilon ſe déchaîne,
Le Marchand qui pâlit ſur la liquide plaine,
Déteſte ſon métier ; il ſe trouveroit mieux
De l'inhumain emploi du Soldat furieux.
Dès qu'au combat, dit-il, la trompette l'apelle,
Plein d'une ardeur guerriere on ſe choque, on ſe mêle,
Une Victoire heureuſe, ou bien un prompt trépas,

Dans

Dans un moment de tems le tire d'embaras.
Le Soldat à vil prix prodigue de sa vie,
Du destin du Marchand sent son ame ravie;
Il bénit un Emploi qui par d'heureux efforts,
Au-travers du péril sçait conduire aux Trésors.
Le Bourgeois ennuyé du séjour de la Ville,
Est charmé du bonheur d'un Villageois tranquille:
Un bocage, un ruisseau, des prez, un antre frais,
Offrent à son esprit mille rians objets.
Pour Lucas, qu'un Procès tire de la charuë,
La Ville a mille apas offerts à chaque ruë,
Tout lui plaît, tout lui rit, ces Palais, ce Concours,
Ces carosses dorez qui se suivent aux Cours.
Ces vêtemens pompeux qui recellent le vice,
Et ces discours polis qui fardent l'injustice.
Il condamne sa hutte, & croit chéris des Dieux
Ceux qu'un sort favorable a fixé dans ces Lieux.
Quand l'Artisan dupé d'une vaine aparence,
Voit du pâle Usurier la superbe opulence,
Il croit qu'en ses Trésors séjournent les plaisirs,
Et son cœur se remplit de frivoles désirs.
Des Financiers du bien honorables esclaves,
Qui de l'or ramassé se forgent des entraves,
Les yeux en vain fermez reclament le sommeil,
Dans un lit orgueilleux interdit au soleil.
Mais en vain une Alcove est du jour retirée,
Si le cruel chagrin en sçait forcer l'entrée,
Et si, sur le Duvet, un Crésus agité
Benit en soupirant l'heureuse pauvreté.
De l'Artisan, dit-il, *la vie est fortunée*,

Il ſçait par ſes Chanſons acourcir la journée,
L'officieuſe nuit le trouve encore chantant,
Il ſoupe, & ſur ſon lit le doux ſommeil l'attend.
A peine du grand jour la plus vive lumiere
Diſſipe les Pavots verſez ſur ſa paupiere;
Eh! comment pourroit-il ne pas chérir ſon ſort?
Il chante tout le jour, toute la nuit il dort.
Et toi, Guillaume, & toi, qui ſupléant aux pluyes,
Cours apaiſer la ſoif de mes Plantes flétries;
Quand tu me vois oiſif, rêver dans mon Jardin,
Peut-être es-tu jaloux de mon heureux deſtin.
Que fait mon Maître, il lit, ſe promene, grimaſſe,
Il s'arrête, il avance, il écrit, il efface.
Que ſon repos eſt doux; mais penſerois-tu bien
Qu'ennuyé de mon ſort je ſuis jaloux du tien:
N'en doute point, Guillaume, à ton devoir fidéle,
Tu reprendrois bien-tôt l'Arroſoir ou la Pêle;
Charmé de ton travail, idiot fortuné,
Si par ton amour-propre à rimer condamné,
Tu tâchois comme moi, dont le bonheur t'enchante,
A donner à ces Vers une chute brillante.

Voilà comme d'ordinaire on ſe trouve malheureux, en comparant ce qu'il y a de triſte dans ſa deſtinée, à ce qu'il y a de doux dans le ſort des autres. Mais ſi nous examinions avec quelque réfléxion les états différens dans leſquels nous nous trouvons, & qui ſont tous néceſſaires à former ce grand Corps de la Société humaine, nous ſerions bien éloignez de nous plaindre. Nous verrions

tions que l'Auteur de l'Univers, par une justice admirable, a distribué à tous ces divers états à peu-près la même doze de plaisirs & de peines; un examen assez facile peut nous convaincre de cette vérité.

Je considérerai les différentes conditions des hommes en elles-mêmes, indépendamment des chagrins que nous peuvent causer notre tempérament, la violence des autres hommes, & des châtimens particuliers du Ciel; & je réduirai nos destinées à ces trois états différens: *l'état le plus brillant, la médiocrité, & l'état le plus bas.* Je ne parlerai point de l'indigence comme en quelque sorte étrangere aux hommes. Ils y tombent d'ordinaire par leur faute, & leur diligence jointe aux secours du prochain peut facilement les en délivrer. J'entre à présent en matiere.

Les bonheurs & les malheurs que nous trouvons dans les objets qui sont hors de nous ne sont tels, qu'autant que leur oposition mutuelle nous les rend sensibles. Rien n'est plus sûr que ce principe, & une médiocre expérience ne souffre point qu'on le révoque en doute.

Quand on se trouve dans la fortune la plus parfaite, quand nos richesses suffisent à tous nos désirs, & qu'ils s'accomplissent sans la moindre résistance; ce bonheur si familier & si aisé perd toute sa pointe par l'habitude. A force d'être heureux, on ne

ſent plus ſa félicité; mais trouve-t-on quelques traverſes dans la vie, quelque peu importantes qu'elles puiſſent être, elles font de fortes impreſſions ſur une ame novice dans le malheur ; elles y cauſent des troubles qui l'ébranlent & qui l'accablent.

Dans cet état les plaiſirs ſont ordinaires & peu vifs, les malheurs rares & très-ſenſibles.

Au contraire, celui qui ſe trouve dans la condition la plus infortunée, qui n'aquiert ſimplement que le néceſſaire par un travail aſſidu, ſe familiariſe peu-à-peu avec ſa miſere, & la ſenſibilité de ſon ame auſſi-bien que celle de ſon corps eſt enfin émouſſée; mais quand par hazard il ſort de ſon malheur ordinaire, pour goûter quelque plaiſir ; quoiqu'il ſoit d'une nature à ne pas émouvoir ſeulement un homme plus fortuné, il ſent vivement cette nouveauté agréable, la joye s'empare entierement de ſes ſens, il paroit enyvré de ſon bonheur. Au défaut de la réalité l'idée en chatouille encore long-tems ſon imagination. *Dans cet état les plaiſirs ſont rares & touchans, & les peines ordinaires & peu ſenſibles.*

Celui qui ſe trouve dans l'état médiocre goûte les plaiſirs plus vivement que l'homme entierement fortuné ; mais il les goûte moins ſouvent, & en récompenſe il eſt moins ſenſible que lui aux chagrins qui dans la ſituation dont il s'agit ici ſont plus ordinaires. Dans la même proportion il ſent

moins les plaiſirs que le pauvre, & ils lui ſont plus ordinaires ; il eſt plus ſenſible que lui aux peines, & il y eſt moins ſouvent expoſé. On voit facilement que dans ces différens états il y a une compenſation de la vivacité des plaiſirs & des peines avec leur rareté, & que cette compenſation eſt tout-à-fait exacte. On trouve une infinité d'états encore en deſcendant du bonheur le plus grand vers la médiocrité, & en montant à cette même médiocrité de l'état le moins heureux. Mais il eſt clair que les chagrins & les plaiſirs ſont toûjours plus ſenſibles à meſure qu'ils ſont moins fréquents, & qu'ils gagnent juſtement d'un côté ce qu'ils perdent de l'autre.

Je ſerois ravi d'avoir exprimé cette vérité auſſi clairement que je la conçoi, afin que le Lecteur en eût une idée diſtincte. Elle ſeroit propre à dégager ſon eſprit de ces chiméres de fortune, qui lui ôtent la jouïſſance d'un bonheur ſolide & préſent, pour le faire courir vers une félicité éloignée & imaginaire.

J'avouërai pourtant, que s'il eſt permis de former quelques vœux pour un autre état que pour celui où l'on ſe trouve, c'eſt à la médiocrité qu'on peut aſpirer le plus raiſonnablement.

J'ai prouvé qu'à la conſidérer en elle-même, il y a préciſément la même proportion de plaiſirs & de peines que dans les autres états.

Etat. Mais constamment c'est l'état le plus tranquille & le plus propre à nous procurer les plaisirs intérieurs & essentiels qui dépendent du bon usage qu'on fait de la raison.

Les gens extrêmement fortunez, bien-tôt ennuyez des plaisirs ordinaires, rafinent sur les agrémens de la vie, & la facilité qu'ils ont à se procurer des plaisirs illicites, les y engage naturellement. D'ailleurs l'orgueil, l'oubli de soi-même, & l'insensibilité pour le prochain, sont des vices familiers à ceux qui n'ont pas apris par leur propre expérience ce que c'est que la misere, & qui toûjours occupez à réveiller leur goût pour les plaisirs, n'ont pas le tems de réfléchir sérieusement sur leurs devoirs.

Ceux au-contraire qui sont dans l'état le plus malheureux, portez naturellement à destiner aux plaisirs le peu de tems que leur travail leur laisse, ne sçauroient cultiver leur raison, ni l'enrichir de ces connoissances qui contribuent tant à la vertu & au bonheur de la créature raisonnable.

La médiocrité est exempte de l'un & de l'autre de ces inconvéniens, le luxe, & la dépense excessive pour les plaisirs rafinez & criminels ne sçauroient subsister avec elle; ceux qui se trouvent dans cet état, ont tout le loisir de se procurer le bonheur qui peut avoir sa source dans un esprit cultivé par l'Etude & par le commerce des personnes vertueuses & raisonnables.

LXVII.

LXVIII. DISCOURS.

Le moyen de définir l'*Esprit de Faction* ? Comment concevoir ce Monstre, le plus cruel qui soit sorti de l'Enfer pour troubler la tranquilité des hommes, & pour causer leurs plus funestes malheurs ? Peu de Pays au monde en sont exempts : les vuës & les actions de la plûpart des Citoyens ne vont pas directement au bien & à l'honneur de leur Patrie ; elles vont d'ordinaire à fortifier un certain Parti qu'ils ont embrassé sans sçavoir pourquoi, & en détruire quelqu'autre qu'ils haïssent avec tout aussi peu de raison.

On comprend assez que des gens peuvent s'attacher à une Faction parcequ'ils y trouvent leur compte, & qu'ils peuvent sacrifier ainsi l'intérêt de leur Patrie à leur intérêt particulier.

Mais cela ne s'apelle pas agir par un *Esprit de Parti* : Le motif de cette conduite est une infâme avarice ou une ambition abominable, que les Gens-de-bien ne sçauroient assez détester, & que les Loix ne sçauroient punir avec trop de rigueur.

Il semble que l'*Esprit de Parti* subsiste par soi-même, & qu'il ne dépend d'aucun motif ; dumoins d'aucun motif digne de faire agir un être qui raisonne.

On

On embraſſe ſouvent un Parti ſans en ſçavoir la nature, ſans en connoître les vuës véritables, quelquefois ſans avoir ſeulement l'eſprit de les examiner. On n'en connoît que le nom; c'eſt à ce nom ſeul qu'on s'attache, & c'eſt en ſa faveur qu'on ſe porte quelquefois aux violences les plus outrées, qu'on remplit les campagnes du ſang de ſes Concitoyens; que briſant les liens de la Nature les plus étroits, les freres perſecutent les freres, & que les peres n'épargnent pas le ſang de leurs propres enfans. C'eſt cette fureur-là que j'apelle *Eſprit de Faction*; & pour être perſuadé que ſouvent elle n'eſt excitée que par un ſimple nom, on n'a qu'à conſidérer qu'un grand nombre de perſonnes reſtent dans un Parti, quoique ceux qui en ſont l'ame prennent d'autres ſentimens qu'ils n'ont eu d'abord, & quoiqu'ils ſuivent des maximes opoſées à leurs maximes fondamentales.

Un tel Parti en changeant ainſi de nature garde ſon nom; voilà qui ſuffit: les inſenſez que je viens de dépeindre paroiſſent avoir juré à ce nom une fidélité inaltérable. Rien n'eſt plus incompréhenſible, j'en conviens; mais c'eſt un fait & j'en pourrois alleguer des exemples aſſez modernes, s'ils n'étoient pas trop délicats pour y toucher.

Mais ne ſeroit-ce pas un amour de la Patrie mal entendu, qui fût la ſource de cette fureur opiniâtre à s'attacher à une Faction?

Ne

Ne le feroit-on pas pour rendre ſervice à l'Etat, en détruiſant un autre Parti qu'on croit mal intentionné? J'ai de la peine à le croire. Quelque dépourvu de ſens qu'on ſoit, peut-on, par zéle pour la Patrie en cauſer viſiblement la perte? Peut-on avec un grain de ſens-commun, de-peur qu'un Parti ne ruine un jour l'Etat, enveloper actuellement l'Etat dans la ruine de ce Parti?

Voilà pourtant les effets ordinaires de l'eſprit de Faction, & je vois bien que l'amour de la Patrie en peut être le prétexte, mais non pas qu'il en puiſſe être le motif.

Il en eſt à-peu-près à cet égard de l'Etat comme de la Religion; ce ne ſont pas ſeulement ceux qui ont pour la Religion un amour mal raiſonné qui perſecutent les Sectes différentes de la leur; ce ſont ſouvent des Libertins & des Athées, qui ſe plaiſent à verſer le ſang de celui qui a embraſſé une autre Religion que celle dont ils font une profeſſion extérieure, & dont dans le fond du cœur ils ſe moquent.

Le motif qui fait perſecuteur, n'eſt d'ordinaire qu'un eſprit de Parti dans la Religion.

La ſeule ſource de laquelle on puiſſe déduire l'*Eſprit de Faction*, c'eſt le tempérament. En effet, on voit de certains eſprits inquiets, turbulens, emportez, qui ſe trouvent malheureux dans le bonheur, & agitez dans

dans le repos; il ſemble au-contraire que le deſordre les tranquiliſe, & que les cataſtrophes les plus terribles leur plaiſent par leur nouveauté. Ils ſentent dans leur ame un fond de paſſions inutiles, ces paſſions les embaraſſent, elles agiſſent ſur eux-mêmes, faute de s'attacher à quelque choſe d'extérieur. Il faut abſolument à ces gens-là un objet qui exerce la violence de leur naturel. L'ont-ils trouvé, ils reſpirent, & l'on peut dire avec fondement que certaines perſonnes excitent & nourriſſent des troubles dans les Etats, ſimplement pour ſe deſennuyer.

Deux Princes ſe diſputent un Royaume: je ne connois diſtinctement ni leur droit ni leur mérite, & je n'ai aucune liaiſon avec l'un ni avec l'autre: Qu'y a-t-il de plus ſenſé que d'imiter l'Ane de la Fable, qui toujours forcé à porter ſa charge, s'embarraſſoit fort peu par quel maître elle lui fût impoſée? Mais l'eſprit turbulent des hommes ne ſçauroit les laiſſer dans cette ſage indifférence.

Il faut de néceſſité qu'on ſe paſſionne pour un inconnu, & qu'on lui ſacrifie ſon repos, ſa fortune, ſon ſang; en un mot, il faut que

Parens contre parens
Combattent follement pour le choix des Tyrans.

Je

Je croi qu'une fausse honte contribue extrêmement à faire qu'on s'opiniâtre à soutenir une Faction, lors même qu'on connoît ce qu'il y a d'injuste & de pernicieux.

Il a plû à la sottise humaine de regarder comme infâmes ceux qui changent de Parti. Et pour éviter cette infamie des personnes qui donnent tous les jours mille marques d'une légéreté puérille, se piquent impertinemment de constance, quand il s'agit de ruiner leur Patrie.

Quoique je sois persuadé que les causes que je viens d'alleguer forment & entretiennent *l'Esprit de Faction*; cependant, à le considérer d'un certain point de vuë, on a de la peine à croire qu'il sorte du propre fond de l'homme: il lui paroît étranger; on le prendroit pour un Démon qui éteint les lumieres du Bon-sens, qui étouffe les sentimens du cœur; en un mot, qui interdit à l'ame humaine le droit de disposer du corps où elle habite.

En voilà assez sur cette triste matiere, le Lecteur se plaira peut-être davantage à la Fable suivante.

Le Cocq & le Renard.

SUR la branche d'un arbre étoit en sentinelle
Un vieux Cocq adroit & matois.
Frere, dit un Renard, adoucissant sa voix,
Nous ne sommes plus en querelle.

Paix

Paix générale cette fois.
Je viens te l'annoncer ; descends que je tembrasse,
Ne me retarde point de grace ,
Je dois faire aujourd'hui vingt postes sans manquer.
Les tiens & toi pouvez vaquer
Sans nulle crainte à vos affaires :
Nous vous y servirons en freres.
Faites-en les feux dès ce soir :
Et cependant viens recevoir
Le baiser d'amour fraternelle.
Ami, reprit le Coq, je ne pouvois jamais
Apprendre une plus douce & meilleure nouvelle,
Que celle
De cette Paix.
Et m'est une double joye
De la tenir de toi. Je vois deux Levriers ,
Qui je m'assure sont Couriers,
Que pour ce sujet on envoye.
Ils vont vîte, & seront dans un moment à nous.
Je descens, nous pourrons nous entrebaiser tous.
Adieu, dit le Renard, ma traite est longue à faire ;
Nous nous réjouirons du succès de l'affaire
Une autre fois. Le galant aussi-tôt
Tire ses gregues, gagne au haut,
Mal-content de son stratagême ;
Et notre vieux Coq en soi-même
Se mit à rire de sa peur ;
Car c'est double plaisir de tromper un trompeur.

LXIX. DISCOURS.

J'Ay réfléchi ſouvent ſur le différent tour d'eſprit des hommes & des femmes, & il m'a paru qu'il eſt à-peu-près du génie des deux Sexes, comme de leur corps.

Nous avons d'ordinaire le corps plus grand & plus majeſtueux, les femmes l'ont plus gracieux & plus aimable; nos mouvemens ſont plus vigoureux: mais ils ſont plus contraints, & les nerfs & les muſcles rendent nos efforts ſenſibles; les mouvemens des femmes, au-contraire, ont moins de vigueur; mais ils ont quelque choſe de plus délicat & de plus aiſé. La cauſe de cette différence n'eſt qu'en partie dans le naturel des deux Sexes; leur éducation y contribue beaucoup, & ſi l'eſprit & le corps des femmes étoient faits au travail commes les nôtres, il eſt aparent qu'aux dépens d'une partie de leur délicateſſe, elles acquereroient plus de force & plus de vigueur.

Pour faire ſentir la juſteſſe de ma comparaiſon, je ſuivrai le génie différent des deux Sexes dans toutes les opérations de l'eſprit, & je ferai voir que ſi notre génie l'emporte ſur celui des femmes pour la grandeur & pour l'élévation, nous leur ſommes inférieurs pour la grace & pour la délicateſſe.

Je

Je croi d'abord que les femmes ne nous valent pas pour la force du raisonnement : leur esprit est trop foible pour s'attacher à l'examen sévére de chaque proposition dont un raisonnement est composé, & pour s'entretenir dans une activité égale, en allant du principe jusqu'à la conclusion. Elles sont plus propres à suivre le raisonnement d'un autre, qu'à raisonner de leur prepre fond. Leur raison peut se laisser conduire par celle d'un habile-homme, qui remontant à la source d'une maxime reçuë en découvre la fausseté ; mais rarement s'aviseront-elles de révoquer en doute de leur propre mouvement ce qu'elles verront croire à tout le monde. Si j'ose m'exprimer ainsi, *leur raison est trop poltronne pour se fier sur ses propres forces.*

D'ailleurs, c'est plûtôt leur cœur qui croit que leur esprit, & elles sont plûtôt convaincues par celui qui raisonne que par ses raisonnemens ; toujours portées à adopter les sistêmes de ceux qu'elles estiment, elles changent souvent de sentimens en changeant d'amis. En un mot, leur raison est trop paresseuse & trop esclave de l'opinion, pour faire de grands progrez dans la recherche de la vérité.

La force du raisonnement & la richesse de l'imaginarion sont en quelque sorte incompatibles. Plus on cultive la raison, plus on s'accoutume à écarter un grand nombre

bre d'images, pour ne conſerver que celles qui ſont abſolument néceſſaires; & ces images ſouvent écartées perdent à la fin l'habitude de s'offrir.

C'eſt conformement à cette vérité que les femmes ont l'imagination plus étendue & plus vive que les hommes, & qu'elles triomphent dans toutes les matieres où il faut plûtôt imaginer que penſer.

Les Romans, les Hiſtoriettes & les Nouvelles ſont beaucoup plus de leur reſſort que du nôtre; & en général une femme d'eſprit a le don de narrer mieux qu'un homme, quelque ſpirituel qu'il ſoit. Elle laiſſe agir ſon imagination ſeule, qui dépeint les choſes plus ou moins fortement, ſelon qu'elle a été plus ou moins frappée. Il n'y a dans ce qu'elle raconte rien de ſec, de forcé, de trop méthodique. Les liaiſons en ſont imperceptibles, & les écarts qu'elle ſe donne, ramenent au ſujet d'une maniere inconcevable.

J'ai vu des femmes ſortir de leur ſujet, & y rentrer par des tranſitions ſi fines, que j'aurois trouvé la choſe impoſſible ſi je n'en avois pas été témoin moi-même.

Les Dames me permettront bien de les trouver inférieures aux hommes pour ce qui regarde *les Maximes*, *les Réfléxions & les Caractéres.* Elles s'arrêtent trop à l'extérieur des perſonnes. Elles ſe contentent d'en juger ſuperficiellement; leur pareſſe s'accommode

commode de cette maniere d'agir. Mais il faut une attention trop bandée, un trop grand effort de méditation, quand il s'agit de déduire les actions humaines de leurs principes, de développer les motifs de nos vices & de nos vertus, & de tirer de cette étude des régles abrégées pour mettre à profit la connoissance de soi-même & des autres hommes. La sphere du raisonnement des femmes ne s'étend guéres jusques-là. Ajoûtons que rarement leur esprit a la vigueur de concèntrer tout ce qu'une vérité morale a d'essentiel dans un petit nombre d'expressions mystérieuses que les bons esprits devinent, & qui restent énigmatiques pour les petits génies.

En récompense les hommes les plus spirituels ne sçauroient exprimer si juste leurs pensées qu'une femme d'esprit. Il semble que dans son imagination les expressions les plus précises de tous les objets ont chacune sa niche, où elle les sçait trouver dès qu'elle en a besoin.

Il faut aux hommes bien du travail pour courir après les termes les plus propres, qui bien souvent encore leur échapent.

Les femmes qui ont du génie saisissent d'abord le mot qu'il leur faut; c'est le premier qui s'offre à leur esprit. Si elles veulent rafiner & en chercher un autre, elles gâtent souvent tout le tour de leur pensée, par une affectation choquante. C'est ce stile aisé

du

du beau Sexe qui nous ſçait rendre les plus grandes fariboles intéreſſantes, & qui fait qu'un homme de bon goût peut s'amuſer agréablement aux Mémoires de M. du N.

Le centre de l'eſprit des femmes, c'eſt le ſtile Epiſtolaire; elles n'ont qu'à ſuivre leur naturel pour y parvenir à la perfection, où les hommes tendent ſouvent envain par le ſecours de l'Art. Leurs tranſitions fines & adroites, le deſordre lié de leurs penſées, & leurs heureux tours pour les exprimer ſont dans tout leur jour dans une Lettre. Elles ont un certain talent pour dire les petites choſes ſans baſſeſſe, & les grandes ſans enflure. Ce talent eſt auſſi naturel qu'inimitable; avec tous nos efforts nous ne ſçaurions que le copier foiblement, & les Lettres de Me. de Sevigne ſont autant au-deſſus de celles de Rabutin, qu'il eſt ſupérieur lui-même aux hommes qui ont le plus brillé dans ce genre d'écrire.

Pour ce qu'on nomme le *Sçavoir*, & qui conſiſte à lire, à compiler & à commenter les Anciens Auteurs, je croi que les femmes nous y ſurpaſſeroient ſi elles vouloient s'y apliquer; une grande profondeur d'eſprit n'y eſt point néceſſaire, la mémoire & l'imagination ſuffiſent pour y exceller, & je conſeillerois aſſez cette étude aux Dames, s'il n'étoit pas fort inutile de la porter loin, & ſi les manieres pédanteſques n'étoient pas inſuportables dans le beau Sexe.

Il y a d'excellens Poëtes parmi les hommes & parmi les femmes, & même également excellens, quoique d'une maniere différente qu'il vaut bien la peine de déveloper. Les Vers où il faut de la force, de la majesté & du sublime demandent le génie d'un homme; ceux où il faut du naturel, de l'imagination, des sentimens & de la délicatesse, sont plus à la portée du beau Sexe qu'à la nôtre; mais je croi que le Poëme Epique & la Tragédie ne sont nullement son fait.

Les femmes élevées à la moderne sont fort peu susceptibles de ce qu'on nomme vertu héroïque, elles ont de la peine à la concevoir; comment pourroient-elles la dépeindre? Une fermeté inébranlable, qui sans écouter les intérêts les plus tendres du cœur, va droit au but où la justice & la belle gloire l'apellent, paroît aux femmes plûtôt une dureté féroce qu'une vertu. Naturellement tendres & pitoyables, tout ce qui choque la pitié & la tendresse leur déplaît: Elles ne sçauroient le pardonner à la raison même; & par conséquent le vrai héroïsme ne sçauroit guéres être dépeint par elles, puisqu'elles ne sçauroient se résoudre à l'aimer.

D'ailleurs, elles sont trop amoureuses des mœurs de leur tems & de leur Pays, pour sortir de leurs préjugez, & pour entrer dans le caractére d'une autre Nation & d'un

autre siécle. Les hommes peuvent forcer leur imagination à obéïr à leur raisonnement, & adopter ainsi un caractére qui leur est étranger. Mais l'imagination des femmes ne releve que de leur cœur, elles ne sçauroient imaginer que ce qu'elles sont capables de sentir. Cette vérité ne détruit point ce que j'ai avancé de la richesse & de l'étenduë de leur imagination; elle établit seulement que le cœur des femmes étant esclave de l'habitude, trouve ridicules toutes les manieres qui ne sont pas de leur siécle, & qu'ainsi elles donneront toujours à leurs Héros leurs propres mœurs, comme les seules aimables, les seules intéressantes.

La Comédie seroit plutot de leur ressort, puisqu'il s'agit d'y dépeindre les manieres qui sont en vogue; mais elle demande une connoissance trop méditée du cœur humain, & elle a, comme la Tragédie, des régles sévéres ausquelles des esprits ennemis de la contrainte ne sçauroient s'assujettir.

En récompense les femmes l'emportent de beaucoup sur nous pour l'Elégie, & pour tous les Vers passionnez. Nous ne sentons pas si vivement que le Sexe, & nous tâchons d'y supléer par l'esprit. Nous pensons quand il s'agit de penser, & nous faisons naître dans l'esprit du Lecteur des pensées, au-lieu de remplir son cœur de sentimens. Les femmes au-contraire, toutes

remplies de ce qu'elles ſentent, n'ont pas le loiſir de penſer; leur paſſion trouve tous prêts dans leur imagination échauffées, des termes convenables, qui ſoutenus d'une cadence aiſée, nous font ſentir préciſément ce qu'elles ſentent, & nous le font ſentir plus vivement que nous ne pourrrions le ſentir de notre propre fond.

Quant à la Verſification en elle-même, il eſt ſûr que nous ſommes ſupérieurs au beau Sexe pour la force de ces Epithétes qui caractériſant la nature des choſes, valent des penſées entieres : notre cadence a auſſi une majeſté où celle des femmes ne ſçauroit atteindre. Leurs Vers en récompenſe ſont plus coulans que les nôtres, & ſentent moins le travail; ils ont une harmonie plus touchante & plus flateuſe : en un mot, la Verſification des femmes donne plus de plaiſir, & la nôtre eſt plus propre à inſpirer de l'admiration.

LXX. DISCOURS.

DEUSSAI-je démentir mon nom de Miſantrope, je prétens faire voir que les hommes ne ſont pas ſi corrompus qu'on les croit d'ordinaire, & que c'eſt injuſtement qu'on attribue leurs meilleures actions aux ſources impures d'un *lâche amour-propre*, & d'*un intérêt groſſier*.

C'eſt

C'eſt l'Illuſtre Mr. de la Rochefoucault, qui dans ſes Maximes a donné le plus d'étenduë & de force à ce ſentiment peu charitable : on l'a trouvé vrai dans pluſieurs exemples ; & ce demi-vrai joint à la nouveauté de cette opinion, & au mérite de ſon Auteur, l'ont fait recevoir preſque univerſellement.

Je ſçai que par l'intérêt ce Grand-homme n'entend pas ſimplement un intérêt d'avarice, mais l'utilité en général, à laquelle il prétend que les hommes raportent toutes leurs actions. Cette opinion a un ſens véritable ; mais ce n'eſt pas celui de Mr. de la Rochefoucault : il parle d'une utilité groſſiere, qu'on ne ſçauroit avoir en vuë ſans ſapper la vertu par ſes fondemens, & non pas de cet intérêt délicat & raiſonnable qui conſiſte dans la ſatisfaction intérieure que la vertu produit dans l'ame des vertueux.

L'amour de la juſtice, à ſon avis, n'eſt qu'une crainte d'être injuſtement traité par les autres : La reconnoiſſance, n'eſt qu'un deſir de paroître reconnoiſſant, ou de recevoir des bienfaits d'une plus grands importance. La Société eſt l'amour de la ſanté, ou l'impuiſſance de manger beaucoup. La modération eſt la langueur & la pareſſe de l'ame, & non pas un effort de la raiſon, par lequel on ſçait tenir ſes déſirs en bride. La conſtance dans l'adverſité, eſt l'abatetement d'un eſprit étourdi de ſon malheur.

 Enfin,

mêmes : il n'y a que les hommes naturellement dures qu'il faut porter à la pitié, en leur faisant jetter les yeux sur le besoin qu'ils pourroient avoir un jour du secours des autres.

On me dira que la vertu ne sçauroit avoir lieu dans ces sortes d'actions, puisque loin de découler du raisonnement, elles ont leur principe dans un instinct semblable à celui qui porte les brutes à la nourriture & à la défense de leurs petits. J'en conviens; mais il est sûr aussi que l'intérêt n'est pas le motif de ces actions, puisque raporter quelque chose à son utilité, supose du raisonnement & de la réfléxion.

A l'égard de ces mêmes actions, lorsque la raison en est le seul principe, je ne vois pas qu'on ne puisse être juste, reconnoissant, charitable, par le seul motif de satisfaire à son devoir, & d'entretenir, par la pratique de ces vertus, le bonheur & la tranquilité dans la société humaine. Il suffit d'être homme de probité sans être Chrétien, pour sentir qu'une raison éclairée est capable d'un pareil désintéressement, & que les Payens en ont pû être susceptibles. On supose que toutes leurs vertus ont été fausses, & que l'amour de la réputation en a été l'unique motif; mais on ne le prouve pas. Aussi n'y a-t-il aucune source dont on puisse tirer des preuves, pour faire voir que des gens instruits de l'existence d'un

Etre parfait, n'ont pas pû diriger leurs actions au bonheur de lui plaire en obéïssant à ses Loix.

Mon sentiment n'est pas que l'amour-propre n'entre point-du-tout dans les actions machinal & raisonnées dont je viens de parler. Il y entre sans doute; mais non pas d'une maniere à en ternir l'éclat.

Ceux qui sont charitables par tempérament, ne se laisseroient pas entraîner à leur pitié si leur cœur ne pâtissoit du trouble où le malheur du prochain le jette, & si le calme ne rentroit dans leur ame quand ils ont satisfait à cette espece de passion.

Ceux qui sont justes par raison, ne suivroient par leurs lumieres, si la persuasion d'être vertueux étoit stérile en plaisirs, & si la plus douce & la plus sensible joye de l'ame n'étoit pas une récompense certaine de la vertu.

Mais cet amour-propre bien loin d'être blâmable, est le fondement de la vertu: & si la vertu n'avoit aucun raport à notre utilité, si elle étoit incapable de nous procurer aucun bien, elle ne seroit pas un bien elle-même, on ne pourroit pas dire qu'elle fût estimable & digne de notre amour. La vertu n'est qu'un amour-propre, qui raisonne juste. C'est cette force d'esprit, qui dissipant les ténebres de la prévention, sacrifie des intérêts grossiers & extérieurs à

une

une utilité intérieure & délicate. Les aplaudissemens que la raison se donne quand elle est contente d'elle-même ; la sérénité que la bonne conscience fait naître dans une ame vertueuse : Voilà ce qui rend la vertu digne de notre attachement, & plus on à le goût de ces plaisirs, plus on est propre à contribuer à la félicité des autres hommes.

Cet amour-propre, délicate & raisonnable n'influë pas seulement sur les vertus, jusqu'ausquelles l'homme se peut élever par ses propres forces; il est même inséparable de la veru Chrétienne, qu'une grace incompréhensible dans ses opérations, crée dans nos cœurs

Le Christianisme perfectionne l'humanité & ne la détruit pas, quand on est Chrétien on ne cesse pas d'être une subsistance intelligente. Or il est contradictoire, à mon avis, de former l'idée d'un Etre intelligent, capable de réfléchir sur soi-même, & de croire qu'un pareil Etre puisse être indifférent à soi-même. Penser & ne se pas aimer me paroissent des choses absolument incompatibles. Ajoûtons qu'un Etre indifférent à soi-même ne sçauroit être susceptible de vertu, dans quelque sistême qu'on puisse le concevoir. Suposons cet Etre convaincu qu'il doit à son Créateur un amour pur & sans aucun mêlange d'intérêt; quel motif pourra le pousser à s'aquiter de ce devoir chimérique, s'il est indifférent d'être vertueux

teux & de ne l'être pas? Et son devoir ne lui sera pas plus cher que son bonheur.

Il faut n'avoir jamais réfléchi meurement sur la nature de l'amour-propre, pour s'imaginer que la vertu puisse subsister sans lui.

Si nous voulons combattre l'amour-propre, c'est lui-même qui nous inspire ce dessein & qui se déclare la guerre à lui-même; ce n'est que sous ses propres étendars qu'on remporte la victoire sur lui; si nous réüssissons à le détruire, il renaît de sa ruine par la satisfaction de s'être ruiné: mais il en renaît pur, raisonnable, & digne de l'excellence de notre nature.

Je pourrois confirmer, par des raisons tirées de la Théologie révelée, ce que je viens de soûtenir touchant les liaisons nécessaires qu'il y a entre la vertu & un amour bien entendu de soi-même; mais aparemment on ne pardonneroit pas à des preuves de cette nature de paroître dans une feuille volante. Disons plûtôt un mot touchant la question suivante.

Est-il permis à l'amour-propre de ne se pas contenter des plaisirs intérieurs qui suivent la vertu, & de chercher dans l'aprobation des hommes de quoi se nourrir & de quoi se plaire? Je croi qu'il n'en faut pas douter. Nous sommes unis trop étroitement avec nos prochains, pour que leur estime puisse ne nous toucher en aucune maniere. Le grand Edifice de la Société a be-
soin,

ſoin, pour demeurer ferme, de l'eſtime & de la tendreſſe mutuelle de ceux qui le compoſent. Si la vertu n'avoit pas quelque ardeur à ſe répandre au-dehors & à ſe faire aplaudir, ce déſintéreſſement rigide ne pourroit que nuire à la ſociabilité ſur laquelle eſt fondé le bien de tout le Genre Humain.

Ajoûtons qu'aimer quelqu'un & ne ſe pas ſoucier de lui plaire, ſont des choſes qui ne ſçauroient guéres ſubſiſter enſemble. L'eſtime de ceux qui ne nous ſont pas indifférens, ne peut pas nous être indifférente.

Il faut ſeulement ſe précautionner contre une exceſſive ſoif de réputation, & ne la briguer jamais par des voyes illicites. C'eſt des mains de la vertu ſeule qu'il nous eſt permis de recevoir l'eſtime des hommes. La plus grande louange que Saluſte donne au mérite de Caton, c'eſt qu'il aimoit mieux être vertueux que de le paroître. C'eſt auſſi ce qui fait le caractére eſſentiel de la véritable vertu. Il faut toûjours préférer la réalité de la vertu à la réputation d'en avoir, le plaiſir d'être eſtimé doit toûjours céder au bonheur d'être eſtimable. Il arrive ſouvent qu'on aquiert de la réputation aux dépens de la vertu, & il eſt plus difficile qu'on ne penſe d'être univerſellement eſtimé, & d'avoir un ſolide mérite. Par conſéquent, quand il faut opter entre le mérite & la réputation, un homme de probité doit

ſacrifier hardiment l'eſtime des hommes au plaiſir intérieur de la mériter; mais auſſi c'eſt une vanité louable & nullement contraire à l'humilité Chrétienne, de préférer à tout le bonheur de plaire à ſon prochain, pourvu que ce bonheur ſoit ſubordonné à la ſatisfaction de ne ſe point écarter de ſon devoir,&de plaire par-là à celui qui nous a donné la raiſon pour guide de notre conduite.

LXXI. DISCOURS.

L'INGRATITUDE eſt ſans doute le vice le plus caractériſé d'une ame lâche & ſervile; mais on peut dire que ce défaut a autant ſon principe dans la conduite des Bienfaiteurs que dans le cœur bas de ceux qu'ils obligent.

Il y a des perſonnes dont la charité eſt cruelle, & dont les bienfaits ſont offenſans par la maniere dont ils les diſpenſent.

Lyſandre tombé dans la pauvreté, s'adreſſe à ſon ami Clyton, dont le ſecours peut facilement le tirer de ſa miſere. Clyton écoute la demande de cet infortuné, d'un front ſourcilleux; il lui donne tout le loiſir d'entrer dans le détail de ſon malheur, & d'employer toutes les raiſons qu'il croit néceſſaires pour porter ſon Ami à la

pitié.

pitié. Il prend enfin la parole d'un air févére, & s'érigeant en Juge de la conduite de Lyfandre, il lui reproche que fon imprudence eft l'unique caufe de fon infortune. On ne doit point avoir pitié, dit-il, de ceux qui font les artifans de leurs propres malheurs; c'eft les obliger véritablement que de leur laiffer fentir les effets de leurs folies, afin que leur expérience les porte à une conduite plus raifonnable. Après cette Morale hors d'œuvre, il renvoye fon ami en lui refufant fon affiftance. Lyfandre redouble fes prieres; il en vient jufques aux baffeffes, & écoutant plûtôt fa néceffité que fa confcience, il demande pardon d'une conduite qu'il pourroit excufer par des raifons inconteftables. Enfin, Cliton fe laiffe arracher quelque affiftance; mais il capitule avec fon ami, & lui donne le moins de fecours qu'il peut. Il ajoute encore que l'argent dont il l'affifte eft bien hazardé, & qu'il le compte déja perdu. C'eft ainfi qu'il congédie le malheureux Lyfandre, plus mortifié par fes manieres d'agir rudes & injurieufes, qu'obligé du bienfait qu'il en a extorqué.

Je laiffe à part l'inhumanité qu'il y a dans une affiftance accordée de la forte; je veux faire voir feulement combien il y a dans cette dureté d'impertinence & de travers d'efprit.

Cliton fçavoit le trifte état de Lyfandre

avant

avant qu'il en fût importuné pour le secourir; il prévoyoit qu'il s'adresseroit à lui, & même il avoit déja résolu de l'assister. Que ne devançoit-il ses prieres pour le consoler dans son malheur, & pour lui offrir de son propre mouvement le même secours qu'il lui a fait acheter par des bassesses? Il n'y a que le bienfait qui coute, & en l'accompagnant de manieres obligeantes, on ne sçauroit perdre que la réputation d'homme rude, & d'ami peu sensible.

Je soutiens qu'obliger à la maniere de Cliton, c'est ne mériter aucune reconnoissance. Etre reconnoissant n'est pas justement rendre bienfait pour bienfait, c'est plûtôt sentir qu'agir; & cette vertu consiste proprement dans la tendre amitié qu'excite dans nos cœurs la généreuse tendresse de celui qui nous oblige: Par conséquent il est bien vrai qu'il faut toujours s'acquiter d'un bienfait comme d'une dette qu'on a contractée; mais on ne doit point une tendresse reconnoissante à celui qui ne nous oblige point par tendresse. Le service qu'on rend est le prix du service qu'on a reçu; mais l'amitié de celui qu'on oblige est le prix de l'amitié que lui témoigne son bienfaicteur.

Philemon contribuë d'une autre maniere à l'ingratitude de ceux qui lui ont obligation. Le désintéressement paroît régner absolument dans les services qu'il rend à un grand nombre de personnes; il n'attend pas qu'on

vienne

vienne implorer son secours. Il s'efforce à déterrer les misérables pour leur dispenser ses bienfaits.

Mais c'est son humeur impérieuse qui le pousse à cette charité aparente, & la vertu n'y a point de part. Recevoir un bienfait de lui, c'est lui vendre sa liberté. Il ne tâche que de s'acquérir par ses trésors un droit de tyranniser des malheureux qu'il ne tire de leur misere que pour les plonger dans une misere plus grande. Il lui faut des gens assidus à lui faire leur cour, qui aplaudissent à son humeur bizarre, & qui deviennent en dépit de leur vertu les instrumens de ses injustices. Il veut régner en Souverain sur leurs actions, sur leurs mœurs, sur leurs sentimens, & leur faire sentir toujours que c'est à lui qu'ils sont redevables de leur fortune. C'est lui faire un sensible déplaisir que de s'acquiter des bienfaits qu'on en a reçus: Il regarde ceux qui ont un pareil dessein comme autant d'esclaves fugitifs, & il les punit en resserrant leurs liens par des obligations nouvelles.

C'est un malheur fort suportable, dit un célébre Ecrivain, d'obliger un ingrat; mais rien n'est plus chagrinant que d'être obligé à un malhonnête-homme. Rien de plus sensé que cette maxime! Si un homme qu'on oblige ne veut pas répondre à nos bontez, son ingratitude n'est pas sur notre compte; nous pouvons nous consoler de sa lâcheté par

par la ſatisfaction d'avoir fait notre devoir à ſon égard. Il y a du travers d'eſprit à s'allarmer ſi fort de la conduite d'un ingrat; ſouvent même c'eſt une marque qu'on n'a été généreux que par intérêt, & que nos bienfaits n'ont eu leur principe que dans l'eſpoir de la récompenſe. Mais quel chagrin, quel embarras ne traîne pas après elle l'obligation qu'on a à un homme ſans probité? La reconnoiſſance nous oblige à l'aimer & à le ſoutenir, la juſtice nous porte à haïr ſes vices & à s'oppoſer à ſes mauvaiſes actions; & ſi une raiſon éclairée voit aiſément à quoi elle doit ſe déterminer, le cœur a bien de la peine à ſe ſoumettre à ſon empire. Rien n'eſt plus difficile à un homme généreux, que de prendre le parti de la Juſtice contre ceux qui l'ont protegé: & la crainte de paſſer pour ingrat, a tant de pouvoir ſur les belles ames, que c'eſt quelquefois le comble de la force d'eſprit que d'oſer ſe déclarer contre ſon bienfaiteur.

On pourra tirer encore quelques maximes ſur la maniere d'obliger, de la Fable ſuivante.

LE LOUP ET LE MOUTON.

FABLE.

UN Animal, Loup de naiſſance,
Et Brigand de profeſſion,
Nommé Glouton,

Dans

Dans une Bergerie ayant pris sa pitance,
C'est-à-dire, rempli sa pance,
Pour boire vers un puits courut d'un pas hâté ;
Mais jusqu'au fond des eaux il fut précipité.
Dupe de son avidité.
Pour en sortir perdant sa peine,
Quoiqu'il fît maint & maint effort,
De ses cris douloureux il remplissoit la plaine,
En disant, au secours, je me meurs, je suis mort ;
Tout comme s'il avoit des amis par douzaine.
Messieurs les Loups n'en ont pas à foison.
A ces cris vint Robin Mouton :
A mon avis la bête infortunée
Fut dans ce lieu par son astre entraîné :
Il reconnut son ennemi Glouton ;
Et quoiqu'il n'eût point l'ame noire,
S'il en fut bien fâché l'on peut assez le croire.
Pour insulter à son malheur,
Il prit dumoins un ton railleur.
(Le plus niais se croit grand-maître en raillerie)
Ah ! serviteur, dit-il, à votre Seigneurie ;
Que vous êtes bien là ! Jusques au col dans l'eau !
Quelle fortune ! Aucun Agneau !
Ne peut troubler ici votre boisson chérie.
De votre naturel humain,
Et de votre rare clémence,
Vous recevez une ample récompense.
Oh ! que c'est bien fait au Destin,

Ne raillons point, ami Robin,

Lui

Lui dit le Loup; car de ma vie
De railler je n'eus moins envie.
Dans la fleur de mes ans devrai-je ainsi mourir?
De toute la race Moutonne,
Vous êtes, je le sçai, la meilleure personne;
Magnanime Robin, daignez me secourir.
Je fus toujours de votre espece,
Grand ennemi, je le confesse:
Mais sauver les jours d'un ami,
Ce n'est qu'avoir le cœur noble à demi,
Et vous méritez bien la gloire,
D'avoir sauvé votre ennemi.
Par un acte si beau vous vivrez dans l'Histoire:
Moi Loup j'en suis garant. Ah, Monsieur le voleur,
Vous voilà donc Prédicateur,
Reprit Robin, votre langue éloquente
Peut aller aux Enfers haranguer Radamanthe.
Mes freres sont par vous autrefois déchirez
Et mes Agneaux depuis peu devorez.
A mon avis cette fraîche curée,
A besoin de liqueur pour être digérée.
Mouton sensé ne sauva jamais Loup,
Vous avez trop mangé pour ne pas boire un coup.
Bon soir. Ah, dit le Loup, qu'elle est votre rudesse?
Mouton peut-il avoir une ame si tigresse?
Par pitié sauvez-moi, ce signalé bienfait
Sera mis à gros intérêt.
Je veux faire avec vous une ferme alliance,
Des vôtres & de vous je prendrai la défense,

Et

Et malheur à tous Louveteaux,
S'ils offenſent jamais Meſſeigneurs vos Agneaux.
Vous ne vous rendez point? Ecoutez-moi de grace,
Dans un antre ici-près je réſerve un tréſor,
De tout mouton par moi tué de votre race
Vous recevrez le peſant d'or.
Que l'avarice
Eſt un ſot vice!
Quoiqu'on l'ait dit ſouvent je le répéte encor.
Robin fermoit l'oreille à la cajollerie;
Mais lâchement il l'ouvre à l'eſpoir du profit,
Et va ſauver, en mouton ſans eſprit,
La peſte de la Bergerie.

De vous déduire le moyen
Qu'il mit en œuvre, Eſope n'en dit rien,
Et je trouve à propos d'imiter ſon ſilence.
Diſons plûtôt qu'au lieu de récompenſe
Robin fut croqué par glouton,
Qui dit au malheureux mouton:
Loup ſenſé n'a jamais épargné votre engeance:
Après avoir bien bû, ſçachez, pauvre niais,
Qu'on doit manger ſur nouveaux frais.
On peut aprendre en cette Fable,
Que d'un ennemi mépriſable,
Souvent dans la miſere on brigue la faveur.
Après cela, que le malheur
Du plus grand idiot peut faire un Orateur.
Mais ſurtout, qu'obliger par intérêt, diſpenſe
De la reconnoiſſance.

En

En qualité de loup Glouton eut-il grand tort
Si du lâche Robin puniſſant la folie,
Par intérêt il a donné la mort
A qui pour ſon profit lui conſervoit la vie?

LXXII. DISCOURS.

JUSQU'A quel degré eſt-il permis de porter la Satyre? Il eſt aſſez important de le déterminer.

Bien des gens s'imaginent qu'il ſuffit de briller dans ce genre d'écrire, & qu'une malice un peu outrée eſt fort pardonnable, pourvu qu'elle ſoit accompagnée d'un eſprit vif & délicat.

Je ſuis fort éloigné de ce ſentiment, & ſi ma conduite ne répond pas exactement à ce que je penſe ſur cette matiere, c'eſt par inadvertence, & nullement par un deſſein prémédité de choquer mes propres maximes.

Pour ce qui regarde la Satyre qui roule ſur les productions de l'eſprit, je croi qu'on n'a qu'à profiter de ce qu'en dit Boileau dans ſa neuvieme Satyre, pour être ſûr que tout Lecteur eſt en droit de dire ſon ſentiment ſur ce qu'il lit. Se faire imprimer c'eſt reconnoître le Public pour ſon Juge compétent, & ſoumettre ſes Ouvrages aux déciſions de tout le monde.

D'ailleurs, cette ſorte de Satyres rectifie le

le goût des Lecteurs & des Ecrivains, & elle sert de digue au déluge des mauvais Ecrits, qui sans elle inonderoit la République des Lettres.

Il faut seulement se garder de ne pas imiter certains esprits altiers & bilieux, qui se déchaînent contre toutes sortes d'Ouvrages, quoiqu'ils en reconnoissent eux-mêmes le mérite. On diroit que leur réputation dépend de la ruine de celle des autres, & que toutes les louanges qu'ils ôtent à autrui, sont ajoûtées à celles qu'ils croyent mériter eux-mêmes.

La Critique qu'on exerce sur les Auteurs, doit être également équitable & judicieuse; & l'on doit rendre justice à ceux qui sont dignes d'admiration, avec le même plaisir qu'on tourne en ridicule ceux qui par leurs fades Ouvrages rendent le nom d'Auteur méprisable.

Il n'est pas facile de pardonner à Boileau d'avoir souvent péché contre cette maxime, en décriant certains Ecrivains que selon toutes les aparences il ne pouvoit qu'estimer.

Dans son Ode sur la prise de Namur, il auroit attaqué Fontenelle même, si quelques amis sincéres ne l'en avoient détourné, comme d'un dessein plus pernicieux à sa propre réputation, qu'à celle de cet illustre Défenseu des Modernes.

En récompense, le mérite incontestable de

de Quinaut n'a pas pû se dérober aux railleries de ce Critique impitoyable, non-plus que celui de Boursault, quoiqu'Ecrivain judicieux & bon Poëte.

On ne sçauroit disputer ces titres à l'Auteur des *Fables d'Esope*, & d'*Esope à la Cour*, deux Pieces de Théâtre où l'imagination, le Jugement, l'Art, & l'Esprit brillent de toutes parts. On peut dire de même que ce sont des Ouvrages qui n'auroient pas fait tort à la réputation de Boileau, s'il en avoit été l'Auteur lui-même.

Quoiqu'il soit permis de censurer les Auteurs, il est vrai que c'est un moyen infaillible de s'engager dans des Guerres éternelles avec ces Messieurs, qui n'entendent pas raillerie sur les productions chéries de leur esprit. Il vaut mieux certainement éviter de les choquer, & leur laisser faire & admirer impunément de mauvais Ecrits, que de s'attirer de gayeté de cœur un grand nombre d'ennemis implacables. Dumoins si on ne peut pas résister à l'envie d'épancher sa haine contre un sot Livre, il est bon de cacher si bien son nom, que la bile des Ecrivains lézez ne puisse pas s'attacher sur un objet fixe, & qu'elle soit contrainte de s'évaporer en l'air.

Mais la Satyre qui regarde les Ecrits, n'est qu'une bagatelle au prix de celle qui touche les mœurs.

La derniere intéresse tout autrement la probité

probité d'un Ecrivain, & exige une bien plus grande précaution pour qu'elle ne dégénére pas en médiſance : de la Satyre ſur les mœurs, à la médiſance, il n'y a qu'un pas, & la malice naturelle aux hommes rend ce pas extrémement gliſſant.

Il eſt d'abord hors de conteſte qu'il eſt permis de décrier le vice & d'en dégouter les hommes, inſenſibles à ce qu'il y a de criminel, en leur y découvrant du ridicule, que tout le monde s'efforce également d'éviter. C'eſt-là l'emploi ordinaire de la Satyre, quoiqu'elle attaque quelquefois le vice ſérieuſement, & qu'on faſſe des Prédications dans les Satyres, comme on fait ſouvent des Satyres dans les Prédications. Mais pour rendre la Satyre utile, il faut en attaquant le vice ſe garder ſoigneuſement d'en faire paroître des traces dans ſes Ecrits. On doit y faire ſentir partout le caractére d'un ſincere amateur de la vertu, & d'un homme ſérieuſement animé contre la corruption du ſiécle.

Dès qu'on voit un Auteur tirer ſes Satyres d'un fond de malignité, dès qu'il ſemble ſe faire un plaiſir de la maniere que les vices offrent à ſa bile; le dépit qu'on ſent contre l'Ecrivain nous empêche de faire attention à la bonté de ſes maximes, on croit que rien d'eſtimable ne ſçauroit ſortir d'une ſource ſi impure.

Le moyen de lire avec fruit & ſans indignation

gnation les Satyres qui ont leur ſource dans la haine que leurs Auteurs ont conçuë contre ceux qu'ils ſatyriſent ? Il ſemble qu'avoir le malheur de déplaire à ces Meſſieurs, c'eſt acquérir tout-d'un-coup tous les défauts imaginables. Il eſt vrai que ces défauts diſparoiſſent dès que la paſſion qui les faiſoit naître vient à ſe calmer. Ces Satyres mépriſables me font ſouvenir d'un Jéſuite dont Mr. Paſcal parle dans ſes Lettres Provinciales.

Ce Révérend Pere s'étoit mis dans l'eſprit qu'un Dominicain, Auteur d'un certain Livre, y avoit eu l'intention de décrier la Société : fondé ſur cette imagination, il profita de la Doctrine Jéſuitique, qui permet de calomnier ſes ennemis, & publia dans un Ouvrage que ſon prétendu Adverſaire étoit hérétique, ſouillé des crimes les plus abominables, & digne du feu. Quelques amis communs intervinrent pour réconcilier ces Meſſieurs, & le Dominicain ayant proteſté que la Société n'avoit pas été l'objet de ſes cenſures, le Jéſuite content de cette ſatisfaction lui dit qu'il le reconnoiſſoit pour Orthodoxe, très-homme-de-bien, & digne de l'eſtime de tous les honnêtes-gens. Il eut encore le front & la ſottiſe de prier les témoins de cette affaire, de ſe ſouvenir de ſa déclaration.

Je croi avoir dit ailleurs, qu'il eſt impoſſible de faire ſur les mœurs & ſur les manieres,

nieres, des censures qui portent coup, si on ne copie d'après nature certains Originaux qui ne subsistent pas uniquement dans notre imagination. Mais il y a très-peu de cas, où sans se rendre coupable de médisance, l'on puisse nommer ceux qu'on satyrise; l'on est tout aussi criminel, en les désignant par des circonstances ausquelles tout le monde les peut reconnoître; nommer, ou désigner d'une maniere si particuliere, c'est dans le fond la même chose.

Un honnête-homme doit mêler au caractére essentiel de ceux qu'il dépeint, des circonstances étrangeres, & s'efforcer à faire perdre la trace à la maligne curiosité des Lecteurs. Surtout, faut-il prendre ces précautions, quand on attaque le ridicule de ceux à qui d'ailleurs ont reconnoît un solide mérite, avec lequel le ridicule n'est pas toujours incompatible.

Il y a tant de travers dans la malignité de beaucoup de Lecteurs, que dès qu'ils voyent les manieres d'un homme de mérite satyrisées avec raison, au-lieu de pardonner à son ridicule en faveur de ses bonnes qualitez, ils envelopent sous ce ridicule toute la pureté de ses mœurs, & toute la bonté de ses actions. Or un homme de probité doit respecter assez la vertu pour la sauver du mépris, & pour la dérober aux bizares jugemens d'un Lecteur peu charitable. Il vaudroit infiniment mieux passer sous silence

les défauts peu essentiels des gens vertueux, que de courir le moindre risque de les exposer à la risée d'un Railleur sans discernement & sans goût pour le mérite.

On a beau déguiser ses portraits, dira-t'on, la malice des hommes ne perd pas pour cela ses droits : si on les éloigne du véritable objet d'une Satyre, ils s'en dédommagent en l'appliquant à la premiere personne qu'ils trouvent à propos, & ils assurent hardiment que c'est précisément elle qu'on a voulu caractériser. Cette considération ne devroit-elle pas détourner un honnête-homme de la censure des mœurs, pour ne pas donner matiere à la médisance la plus envenimée?

J'avoue que je ne suis pas de ce sentiment. Si on vouloit s'abstenir de tout ce qui peut nourrir la malignité des hommes, il faudroit rester toute sa vie dans le silence & dans l'inaction : rien de plus inventif, rien de plus ingénieux que la malice ; elle trouve partout dequoi se donner carriere ; si on l'arrête d'un côté, elle sçait d'abord s'ouvrir un autre passage, & elle parvient à ses fins par les routes les plus impraticables.

Je sçai bien que c'est raisonner de travers, que de dire : *Si je ne suis pas cause d'un mal, ce mal ne laissera pas d'arriver d'une autre maniere, & ainsi je puis le causer sans crime.* Mais je croi qu'on raisonne juste en disant, *qu'il ne faut pas négliger l'utilité à laquelle on*

dirige

dirige ses actions, à cause d'un mal accidentel qui arriveroit tout de même, quand il ne seroit pas accompagné de cette utilité. Il me semble donc que puisque la Satyre ménagée avec prudence a une véritable utilité, il ne faut pas y renoncer par la crainte d'animer la médisance, qui ne feroit pas moins de ravages parmi les hommes, si personne n'en censuroit les mœurs.

De combien d'excellens Ouvrages cette précaution excessive n'auroit-elle pas privé le Public? Elle nous auroit arraché des Comédies inimitables de Moliere, qui contiennent tant de préceptes salutaires, & qui même ont été d'un si grand fruit pour réformer les abus de la Cour & de la Ville. Le Théophraste de notre tems n'auroit pas continué à tracer ses caractéres aimables, où tous les hommes découvrent, comme dans un miroir sincere, leurs extravagances, s'il s'étoit laissé arrêter par les malignes applications qu'on a faites de ses portraits. Ces Clés aussi injurieuses à Mr. de la Bruyére même qu'à ceux qu'elles rendent les originaux de ses images, ne l'ont point rebuté; il a entassé leçon sur leçon, caractére sur caractére, sans s'attirer par-là l'indignation des honnêtes-gens.

Ajoûtons à toutes ces considérations, que l'utilité essentielle aux bonnes Satyres, est plus étenduë & plus durable que le mal qui n'en est qu'une suite accidentelle. En

effet, les malignes interprétations qu'on en fait ne font tort qu'à un petit nombre de personnes pendant un certain tems ; au-lieu que toutes les Nations peuvent profiter des maximes que ces Satyres contiennent, & que les derniers neveux peuvent être corrigez par la censure des vices & des extravagances de leurs Ancêtres.

LXXIII. DISCOURS.

LE ton plaintif a été de tout tems propre aux Amans & aux Poëtes : les uns querellent toujours leurs Maîtresses ; les autres ne sont jamais contens de la Fortune, & souvent ils en agissent ainsi plûtôt par habitude que par raison.

Les Poëtes & les autres Beaux-Esprits n'ont pas été toujours également brouillez avec le Destin, & il y a eu des tems où un beau Génie étoit le moyen le plus sûr de parvenir à une grande fortune & à une réputation étenduë.

Le meilleur argument qu'on puisse alléguer en faveur des Anciens contre les Modernes, c'est que l'estime & les graces qu'on prodiguoit autrefois aux Esprits supérieurs les tiroient de l'inaction, & leur faisoient faire tous les efforts imaginables pour se signaler par leurs Ouvrages.

Parmi

Parmi les Anciens, non ſeulement des perſonnes ſans naiſſance s'élevoient aux plus hautes Dignitez * par leur ſeule valeur; mais auſſi le plus haut dégré d'authorité dans le plus grand Empire du monde, a été quelquefois le prix de l'Eloquence d'un homme † qui n'avoit aucun apui dans la gloire de ſes Ancêtres.

Il n'eſt pas étonnant qu'il y ait eu alors d'excellens Orateurs, & que dès ſa jeuneſſe on ſe ſoit appliqué à l'étude du cœur humain, & des moyens les plus propres à s'en rendre le maître.

On ne ſçauroit être ſurpris non-plus, qu'on ait vû d'illuſtres Poëtes dans un ſiécle où Horace, dont la naiſſance étoit des plus obſcures, trouvoit un Ami familier dans Auguſte, quoiqu'il eût porté les armes contre cet Empereur dans l'Armée de Brutus.

Cette faveur ſinguliere qu'on accordoit anciennement aux Eſprits du premier ordre, me paroît la ſeule raiſon pourquoi nous cédons aux Grecs & aux Romains en certains genres de Poëſies, & pourquoi nos Piéces d'Eloquence ne méritent pas ſeulement d'entrer en comparaiſon avec les leurs.

Après ces Nations fameuſes de l'Antiquité, je ne connois point de Peuple où le Bel-Eſprit ait été toujours conſideré autant que chez les François. Dans ces ſiécles mê-

* Marius & d'autres. † Ciceron.

mes où le bon-goût étoit enseveli sous une ignorance profonde, on avoit une estime particuliere par toute la France pour certains Poëtes Provençaux qui s'occupoient à composer des Historiettes & des Chansons. Les plus grands Seigneurs se faisoient un plaisir de les recevoir à leurs Tables, & ravis de les entendre chanter ou réciter leurs Fables, ils se dépouilloient souvent de leurs plus précieux habits pour en faire présent à cette espece de Beaux-Esprits.

Chacun sçait combien les Poëtes étoient heureux sous le régne de François I. dont en récompense ils ont élevé la gloire jusqu'au Ciel, malgré son humeur inquiéte & si pernicieuse pour lui-même & pour ses Sujets.

» Bel-Esprit au siécle de Marot
» Des dons du Ciel passoit pour le gros lot;
» Aux grands Seigneurs il donnoit accointance,
» Menoit par fois à noble joüissance,
» Et qui plus est faisoit bouillir le pot.
» Or est passé le tems où d'un bon mot,
» Stance ou Dixain on payoit son écot,
» Plus on n'en voit qui prennent pour finance
» Le Bel-Esprit.

Voilà ce que Madame Deshoulieres a dit de ce tems heureux pour les Poëtes. Elle a seulement tort de se plaindre de l'ingratitude de son siécle à l'égard des beaux-Eprits:
Loüis

Loüis XIV. ne céde guéres à François I. dans la maniere d'honorer & de récompenser les grands Génies.

» De cet Illustre Roi la bonté secourable
» A jetté sur la Muse un regard favorable ;
» Et réparant du Sort l'aveuglement fatal,
» Ses Trésors ont tiré Phœbus de l'Hôpital.

Excepté la Moscovie, je ne croi pas qu'il y ait un pays dans l'Europe où l'on cultive moins la Poësie & l'Eloquence que dans les Provinces que nous habitons. Ce n'est pas, comme croyent d'autres Nations, faute de naturel & de génie ; mais faute d'estime pour ceux qui se distinguent dans ces genres d'écrire. Si quelqu'un dans ce Pays a l'esprit beau, c'est tant pis pour lui, les Muses n'ont ici ni feu ni lieu, & le seul stile qui flatte agréablement nos oreilles c'est celui des Lettres de change. Il est presque sans exemple, que parmi nous un Bel-Esprit ait joui de l'estime & de la faveur d'un homme de distinction, uniquement pour l'amour de son génie.

Ipse licet veniat Musis comitatus Homerus,
Si nihil attuleris, ibis, Homere, foràs.

Si du fils de Thetis le grand Panégyriste,
Des neuf Sœurs dans ces lieux venoit accompagné ;

Fermant la porte à cet infortuné,
On lui diroit, Dieu vous assiste.

La nature donne ici le mérite de bien écrire, comme ailleurs; mais la Fortune ne le met point en œuvre, & il n'est pas étonnant que peu de personnes daignent essayer leur naturel, puisque les plus belles productions ne sçauroient leur attirer ni estime ni récompense. Si notre Patrie avoit été celle de Despréaux, il y a de l'apparance qu'il n'auroit jamais écrit : A peine sçauroit-on qu'il y ait jamais eu un Despréaux dans le monde, & Rousseau n'auroit pas trouvé parmi nous, l'occasion de joindre à ses autres infamies, celle de payer d'ingratitude les bienfaicteurs de sa Muse.

On parle tant de cet Auteur qu'on me permettra bien de faire une digression pour dire un mot de ses Ouvrages, imprimez depuis peu *. Ses ennemis mêmes, pourvu qu'ils ne soient pas les plus sottes gens de la terre, ne sçauroient lui refuser les titres d'esprit supérieur & d'excellent Poëte. D'un autre côté, quelque porté qu'on soit à faire grace à sa conduite en faveur de son esprit, il faut convenir, si l'on ne se rend pas coupable d'un aveuglement volontaire, qu'il est un

* Ceci a été écrit en 1711. mais en 1724. Rousseau les a fait rimprimer à Londres, & retranche plusieurs Piéces libertines qu'il nie être de lui.

un des plus dangereux Ecrivains par qui jamais les bonnes mœurs ayent été attaquées. Il n'eſt pas poſſible de voir, ſans frémir, dans les productions d'un même Auteur, ce que la Religion a de plus ſaint, exprimé avec la plus grande nobleſſe, & ce que le libertinage a de plus affreux inſinué avec le plus grand artifice : ce que la Morale a de plus pur, étalé avec la plus grande force ; & ce que la débauche a de plus brutal, renfermé dans les termes les plus groſſiers. Cet Ecrivain prétend ſe juſtifier par un bon mot. Il dit, qu'*ayant fait des Pſeaumes ſans dévotion, il peut bien avoir auſſi écrit des infamies ſans être infâme.*

Il y a plus de vivacité que de bon-ſens dans cette excuſe, & l'on y trouve un ſophiſme groſſier, pour peu qu'on ne ſe laiſſe pas éblouïr par un faux-brillant. Il eſt vrai que mille expériences prouvent aſſez qu'on peut, ſans être dévot, faire des Ouvrages remplis de dévotion ; mais c'eſt être réellement infâme que d'écrire des infamies.

Il ſe peut, qu'avec un cœur bien placé on parle de l'amour d'une maniere un peu libre, & je ne voudrois pas juger par les Contes de la Fontaine, que la licence qui a régné dans ſes Vers, ait régné auſſi dans ſes mœurs. Peut-être auroit-il pû s'apliquer ce Vers d'Ovide :

» *Vita verecunda eſt, Muſa jocoſa mihi.*

Ma Muſe aime le badinage;
Mais ma vie eſt réglée & ſage.

Il n'en eſt pas de même d'un Ecrivain, qui non-ſeulement expoſe aux yeux du Lecteur par des expreſſions d'une groſſiereté recherchée, tout ce que les débauchez ont penſé d'abominable; mais qui employe encore toute la fineſſe de ſon eſprit à ſaper la Religion par ſes fondemens. Si un tel Auteur ne ſent pas ce qu'il dit, quel crime ne fait-il pas de démentir ſes lumieres pour empoiſonner la raiſon de ſon prochain ? Et s'il ne fait que copier ſon propre cœur, comment peut-il juſtifier l'horreur de ſes ſentimens ? Je ne dirai rien ici de l'Anti-Rouſſeau, ſinon qu'il fait le troiſiéme volume de ce nouvel Ouvrage, & qu'on y trouve le ſecret de dire en cent Rondeaux, que Rouſſeau eſt un Scélérat.

Si on ne ſuit pas une erreur populaire, en croyant que les Grands Génies ont la plûpart du tems dans leurs vices le contre-poids de leurs lumieres, on ne fait pas trop mal dans ce Païs-ci de faire peu de cas d'un Bel-Eſprit.

D'ailleurs, il faut avouer naturellement que ce n'eſt pas une qualité fort néceſſaire au bien du Genre-Humain, que de ſçavoir bien tourner un Vers; la ſeule grace qu'on peut raiſonnablement demander pour le Bel-Eſ-

prit,

prit, c'est que le mérite de bien écrire soit dumoins un peu plus considéré que le talent de bien boire.

Je finirai par le Conte suivant, auquel le peu d'estime qu'on a pour les Gens-de-Lettres, méne ce me semble d'une maniere assez naturelle.

CONTE.

Quelqu'un de ces Sçavans, qui comme dit Boileau,
Passent l'Eté sans linge & l'Hyver sans manteau,
Ne vit d'autre moyen pour sortir de misere,
Que d'entrer chez un grand Seigneur
En qualité de Précepteur:
(C'est des pauvres Sçavans la ressource ordinaire.)
D'y réüssir il avoit quelque espoir;
Un Financier vouloit le voir;
Mais de Sire Phœbus il portoit la livrée,
Habit antique & veste déchirée:
Pour comble de chagrin le malheureux Sçavant
Avoit la barbe longue & n'avoit point d'argent.
Sa barbe, sa maigreur, & sa mince parure
Le rendoient Chevalier de la triste figure.
Comment se présenter en pareille posture?
Il prend courage enfin, heurte chez un Barbier,
Qui Gascon de naissance, & Gascon de métier,
Avec grands complimens veut que Monsieur s'asseye,
Hola, Garçons, vîte un bonnet,
Çà, de l'eau chaude, un linge net.

De tout cet apareil notre Sçavant s'effraye,
Et dit qu'il espéroit qu'on voudroit en ce lieu
Le razer pour l'amour de Dieu.
Hou, pour l'amour de Dieu? La chienne de pratique!
Remarque bien cette Boutique,
L'ami, pour n'y rentrer de tes jours à ce prix;
Pour ce coup assis-toi. Du pauvre cancre assis
D'un peu d'eau froide on frote le visage,
De linge, de bonnet il ne fut plus parlé,
Et le malheureux fut raclé
Du razoir le moins affilé,
Dont jamais se servit un Barbier de Village.
Sous ce maudit couteau tout autre auroit hurlé:
Mais de tout tems la patience
Fût compagne de l'indigence.
Dans ce tems un chat indiscret,
Du Maître rognant la pitance,
Fut par un des Garçons attrapé sur le fait,
Et comme de raison, étrillé d'importance.
Rodilardus que l'on fessoit,
Moins patient que notre pauvre Diable,
Faisoit un vacarme effroyable:
Et le Barbier enragé de ces cris,
Peu satisfait déja de travailler *gratis*,
Se mit à renier avec beaucoup d'emphase:
D'où vient, s'écria-t-il, ce diable de Sabat?
C'est, lui dit le Sçavant, sans doute un pauvre chat!
Que pour l'amour de Dieu l'on raze.

LXXIV. DIS-

LXXIV. DISCOURS.

IL y a dans la République des Lettres une certaine Science apellée Etimologie, qui donne à ceux qui excellent un droit incontestable pour allonger leur nom d'un *US*. Par les lumieres que cette Science répand dans l'esprit, on sçait assigner une origine illustre & éloignée à chaque terme, quelque propre qu'il paroisse à la Langue dans laquelle il se trouve. Nommez le premier mot qui vous vient dans l'esprit; d'où voulez-vous qu'il descende? De l'Arabe, du Phenicien, du Syriaque? Vous n'avez qu'à parler seulement, vous serez servi à point nommé. On vous fera passer le terme en question par trois ou quatre Langues, où il laissera toujours quelqu'une de ses lettres; on en transposera les voyelles & les consones, & après toutes ces révolutions, vous serez tout étonné de le voir arrivé en France, de l'Arabie, ou de la Syrie, à-peu-près comme le bon homme Ænée arriva en Italie.

Per varios casus per tot discrimina rerum.

Tel le grand *Fondateur* de l'Empire Romain,
Après mille travaux vint au Païs Latin.

Il

Il est vrai que les courses qu'on fait faire à ces expressions, les rendent souvent entierement méconnoissables.

Alphana vient d'*Equus*, sans doute;
Mais il faut avouer aussi,
Qu'en venant de là jusqu'ici,
Il a bien changé sur la route.

Ceux qui font ainsi la *Généalogie* des mots, ont à-peu-près le même tour d'esprit que ceux qui se mêlent de la Généalogie des personnes. Il est vrai qu'ils ne sont pas également bien récompensez de leurs peines, & que les premiers ne gagnent que le titre de Sçavant, au-lieu que les autres vendent bien cher d'illustres ayeux à ceux qui ne sçauroient s'en passer.

» Dis-leur de quels Ayeux il te plaît de descendre,
» Choisis de Pharamond, d'Achille ou d'Alexandre;
» Charge ton Ecusson d'Etoiles, ou de Lis,
» Ton pere eût-il porté la mandille à Paris,
» N'as-tu de ton vrai nom ni titre ni mémoire,
» N'importe on trouvera tes ayeux dans l'Histoire.

Pour pousser la comparaison encore plus loin, on peut dire qu'*Alphana* ne ressemble pas mieux à *Equus*, que certaines gens aux ayeux qu'ils achetent:

Lubin vient de Clovis, sans doute;
Mais il faut avouer aussi,

Qu'en

Qu'en venant de là jusqu'ici,
Il a bien changé sur la route.

Revenons à l'Etimologie. J'avois toûjours cru que Ménage s'étoit tiré hors de pair dans cette merveilleuse Science, & que sans une injustice criante on ne pouvoit comparer qui que ce soit à un homme qui fait venir *Laquais*, de *Verna*, & *Tirelarigot* de *Fistula*.

Mais j'ai été contraint de décompter terriblement sur la grande opinion que j'avois de son habileté, depuis que j'ai parcouru un Auteur qui traite du Phœnix, si l'on en croit le Titre du Livre. Il est vrai qu'il ne dit rien de cet Oiseau singulier, sinon à la fin de son Traité, où il déclare ignorer s'il y en a jamais eu au monde; en récompense il se jette sur les Etimologies, & cette digression mérite bien d'aller, comme elle fait, d'un bout du Livre à l'autre. Je m'étois imaginé comme les autres demi-sçavans, que les noms de Saluste, de Tacite, de Tite-Live, & d'autres Auteurs Latins, étoient du même Païs que ceux qui les ont portez. Mais je me trompois lourdement. Notre ingénieux Ecrivain nous enseigne que ces noms doivent être Hébreux en dépit qu'ils en ayent. Ce qu'il y a de plus curieux encore, c'est que des Auteurs bien plus modernes ont eu des noms tirez de la même source. Je me serois donné au Diantre, par exemple, que

Venerabilis

Venerabilis Beda étoit ainſi apellé parcequ'il étoit vénérable par ſon Sçavoir, par ſa vertu, & peut-être par ſon âge. Point du tout, *Venerabilis* & *Beda* ſont deux noms d'une origine Hébraïque ; & quoique Bede même avec tout ſon Sçavoir, ne ſe ſoit jamais apperçu de cette vérité, elle ne laiſſe pas d'être prouvée de la maniere du monde la plus convaincante par notre Etymologiſte.

Il faudroit être bien ingrat envers les Grands-Hommes de ce calibre, pour refuſer de l'admiration & de l'encens à la merveilleuſe ſcience dont ils ſont profeſſion. Mais ils me pardonneront bien ſi je ſuis trop ſtupide pour voir le fruit qu'on peut recueillir de leur érudition. Si je ſuis un ignorant, ce n'eſt pas leur faute, je le confeſſe ; mais enfin, à quoi me ſerr-il de ſçavoir ſi un mot eſt Chaldéen, Perſan, ou Gothique? Car les Sçavans du Nord prétendent que toutes les Langues dérivent du Septentrion.

Je ſçai bien que de profonds Litérateurs nous aſſurent qu'on a une idée plus diſtincte du ſens d'une expreſſion, quand on ſçait l'Hiſtoire de ſa vie, & qu'on l'a ſuivie dans tous ſes Voyages. Je le croi, puiſqu'ils le diſent; mais en ne conſultant que mes propres lumieres je ne m'en ſerois jamais douté. J'ai été toujours perſuadé que de ſçavoir bien définir un mot c'étoit connoître préciſément le ſens que l'uſage y attachoit, & que cet uſage étoit un capricieux qui ne
vouloit

vouloit dépendre que de ſes propres fantaiſies. Je ſçai, par exemple, que le terme d'homme veut dire par l'uſage, un animal compoſé d'un corps & d'une ame, & cela me paroît ſuffire pour n'employer ce mot qu'à propos. Quand j'aprens après cela, que homme vient d'un terme Latin, qui vient encore d'un autre, lequel peut-être n'eſt pas non-plus le premier de ſa race, il me ſemble que le mot d'homme voudra dire toûjours un animal ſoi-diſant raiſonnable, & rien de plus. Vous voyez, Lecteur, que je ne parle qu'en tremblant d'une matiere ſi relevée. J'aime mieux me dire à moi-même que ma raiſon eſt une ſotte, que de m'aller imaginer que des perſonnes d'une ſi grande réputation vouluſſent ſacrifier leurs veilles à une érudition ridicule, dont on ne ſçauroit tirer la moindre utilité. Je me renferme donc dans la Sphere de mon petit génie dont j'étois ſorti mal-à-propos, & je vais parler d'autre choſe.

LA matiere ſur laquelle les hommes raiſonnent de la maniere la plus bizare, c'eſt à mon avis leur propre raiſon. Quand il s'agit de donner carriere à leur vanité, ils conſidérent la raiſon comme un don précieux de la Nature, par lequel ils ont un avantage infini ſur la brute qui ne ſe gouverne que par un ſimple inſtinct. Mais lorſqu'il s'agit de ſe ſervir utilement de la raiſon

pour

pour régler leur désirs, elle perd aussi-tôt toute sa valeur : Ils employent toute la finesse de leur esprit à se persuader, que la faculté de raisonner n'est propre qu'à leur faire connoître leur devoir sans leur donner la force de s'en acquiter.

La *fâcheuse* a pour nous des rigeurs sans pareilles,
C'est un Pédant qu'on a sans cesse à ses oreilles,
Qui toûjours nous gourmande, & loin de nous toucher,
Souvent, comme Damon, perd son tems à prêcher.

C'est ainsi que les mêmes hommes qui trouvent leur sort plus glorieux que celui des brutes, font tous leurs efforts pour avilir la seule chose qui peut les rendre supérieurs aux autres animaux. Quelle contradiction ! Si la raison humaine n'a pas la force de tenir nos passions en bride, & s'il faut de nécessité qu'elle succombe sous la violence du tempérament, ne vaudroit-il pas infiniment mieux être brute qu'homme ? Les animaux destituez de raison n'ont qu'à se laisser aller à leurs panchans, & ne sont pas sujets à ces combats intérieurs, qui souvent font des ravages si cruels dans les cœurs des hommes. Leurs actions ne sçauroient être criminelles, puisqu'elles ne sont restraintes par aucunes Loix, & leurs plaisirs ne sont ni interrompus par la réflexion, ni suivis du repentir. Pour nous, on nous prescrit un devoir dont

nous ne sommes pas les maîtres de nous acquiter. Nous pouvons être coupables, parceque nous avons une raison, & nous ne sçaurions rester dans l'innocence, parceque cette raison est absolument impuissante.

A ce compte-là, non seulement nous sommes au-dessous des brutes, nous sommes même au-dessous du rien, & il n'est pas possible de concevoir une créature plus vile & plus misérable que l'homme.

Heureusement rien n'est plus faux que la supposition qui méne à des conséquences si mortifiantes. Les hommes, par un effet de leur paresse naturelles aiment mieux supposer que la raison n'a point de force, que de prendre la peine de l'essayer. Ils sont ingénieux à se tromper eux-mêmes, & ne cherchent qu'un prétexte pour se laisser aller tranquilement à l'impétuosité de leurs passions. *On combattroit son panchant en vain, il vaut donc mieux ne le pas combattre.* Voilà qui est décidé, la raison est aussi-tôt bannie du cœur, & réleguée dans le cerveau, pour s'occuper uniquement à des spéculations plus curieuses qu'utiles.

Peu-à-peu l'habitude de ne point exercer son pouvoir la rend effectivement impuissante, & ce qui n'étoit qu'une suposition devient une vérité.

On pourroit facilement éviter ce malheur, si l'on se mettoit fortement dans l'esprit, qu'il

qu'il y a une si étroite liaison entre la raison & la vertu, que si dans tous les momens de la vie on raisonnoit juste, il seroit impossible de choquer jamais son devoir. On sera convaincu que je ne débite pas ici un paradoxe, quand on voudra considérer que pour être vertueux il faut ces deux choses : Etre parfaitement éclairé sur son devoir, & déterminer toûjours sa volonté à embrasser le parti de la vertu. Or il est sûr que jamais notre volonté ne se détermine, sans suivre quelque décision bonne ou mauvaise de notre raison. Vouloir quelque chose, c'est toûjours y découvrir par le raisonnement quelque bien réel ou aparent qui nous y attire, & nous ne sçaurions vouloir un mal en qualité de mal.

Si séduits par les sophismes du cœur, nous préférons ce qui se présente à nous comme un bien utile ou agréable, à un bien qui nous paroît raisonnable & vertueux, nous nous conduisons mal. Au-contraire c'est suivre son devoir, que de préférer par un raïsonnement solide, un bien vertueux & honnête, à tout l'agrément & à toute l'utilité que le vice paroît nous offrir. C'est ainsi que notre bonne ou mauvaise conduite dépend en quelque sorte de la faculté de raisonner bien ou mal en général, & surtout du bon ou mauvais raisonnement qu'on fait dans le moment même qu'on se détermine au vice ou à la vertu. On sçait d'ailleurs que notre raison,

ſon, comme toutes nos autres facultez, eſt ſuſceptible de prendre le pli que l'habitude lui donne; par conſéquent ſi dès ſon jeune âge on ſe faiſoit une étude ſérieuſe de la vertu; ſi l'on s'efforçoit à en avoir toûjours les maximes préſentes à ſon eſprit; enfin, ſi on s'habituoit à s'attacher à ce qui eſt vertueux, plûtôt qu'à ce qui paroît utile ou agréable, on ſe rendroit facile la pratique des vertus qui ſont toûjours véritablement utiles, & qui ſouvent ne ſont déſagréables que parcequ'elles ne nous ſont pas familieres.

Il eſt donc ſûr que la raiſon n'eſt impuiſſante que pour ceux qui ſupoſent qu'elle eſt ſans force, & qu'elle a toute la force néceſſaire pour ceux qui ſont convaincus de ſon efficace, s'il m'eſt permis de parler ainſi.

Il y a des gens qui croiront renverſer mon raiſonnement par les Vers ſuivans de Boileau, qui ſont échapez, je ne ſçai comment, à un ſi bon eſprit.

» C'eſt, dit-on, la raiſon qui nous montre à bien vivre:
» Ces diſcours, il eſt vrai ſont fort beaux dans un Livre,
» Je les aprouve fort; mais j'eſtime en effet,
» Que le plus fou ſouvent eſt le plus ſatisfait.

Je

on ne ſçauroit comprendre même que la penſée d'offrir des victimes aux Dieux, ait pû tomber dans l'eſprit des hommes.

Le ſeul moyen de ſortir d'embarras ſur ce ſujet, c'eſt de croire qu'un premier Inſtituteur d'une autorité très-conſidérable, doit avoir établi l'uſage des Sacrifices chez une Nation dont toutes les autres ſoient deſcendues. Si ce ſentiment n'eſt pas d'une évidence convaincante, il eſt dumoins d'une probabilité qui aproche fort de la démonſtration, & il méne très-naturellement à un premier être, & à un premier homme.

J'oſe avancer encore que la coutume établie dans tout le monde de reſpecter les Vieillards plus que les autres hommes, eſt du même genre que l'uſage des Sacrifices; puiſqu'on ne découvre dans la Raiſon aucun principe ſûr dont cette coutume puiſſe découler.

Il eſt certain que, ſelon le droit de la Nature & de la Raiſon, le ſeul motif de reſpecter quelqu'un doit être la ſupériorité de ſon mérite; & l'on ne ſçauroit jamais prouver que la vieilleſſe par ſa propre nature ſoit digne de quelque vénération.

Il reſte donc à examiner ſi la ſupériorité du mérite doit ſe trouver dans la vieilleſſe plutôt que dans les autres ſaiſons de la vie, & c'eſt ce dont il me ſemble qu'on peut douter raiſonnablement. Quand on veut fonder ſes opinions ſur la raiſon ſeule, on eſt forcé
de

de croire que c'eſt l'âge viril où le mérite eſt dans ſon plus grand jour, & que la vieilleſſe & la jeuneſſe ſont à-peu-près également éloignées de cette eſpece de degré de perfection.

La jeuneſſe eſt vive, impétueuſe, toujours en proye aux déréglemens, abandonnée aux paſſions avec fureur : on peut dire que c'eſt une yvreſſe perpetuelle, ou pour s'exprimer avec Mr. de la Rochefoucaut, que c'eſt la fiévre de la raiſon. Rarement on voit les jeunes-gens s'appliquer à cultiver les facultez de leur eſprit, & ſurtout celle de raiſonner. Ils font d'ordinaire du plaiſir, leur occupation, & de l'étude un ſimple amuſement. En récompenſe quand ils s'apliquent à raiſonner, ils reviennent facilement de leurs préjugez, qui n'ont pas encore eu le tems de jetter de profondes racines dans leur ame ; indifférens en quelque ſorte pour toutes les opinions, ils peuvent par la droiture naturelle du Bon-ſens adopter les ſentimens les plus conformes à la vérité.

Les Vieillards n'ont pas ces paſſions vives & tumultueuſes qui ôtent à l'eſprit la liberté d'agir ; mais la force de leur raiſon s'émouſſe auſſi-bien que la vivacité de leurs paſſions, & la même létargie où tombent leurs déſirs s'étend auſſi ſur leur raiſonnement.

D'ailleurs quand les gens d'un âge avancé ont pris dès leur jeuneſſe une mauvaiſe méthode de raiſonner, ils s'y ſont ſi bien affermis

affermis par une longue ſuite d'années, qu'il n'eſt pas poſſible qu'il en revienne. Plus on enchaîne d'idées à un faux principe, plus on s'éloigne de la vérité; ſemblable à ceux qui s'écartent d'un bon chemin, & qui rendent leur égarement plus dangereux à meſure qu'ils avancent. Quelque epinion érronnée que les Vieillards ſe ſoient rendue familiere, les preuves les plus convaincantes n'ont pas la force de leur deſſiller les yeux. L'opiniâtreté eſt leur vice dominant, & d'ordinaire ils font de leur âge un argument univerſel, par lequel ils prétendent terraſſer tout ce que leur opoſent ceux qui ont le bonheur d'avoir vécu moins de tems qu'eux. Un homme d'âge pourroit-il ſe réſoudre à changer de méthode, pour perdre dans un moment le fruit de toutes ſes Etudes, & pour redevenir Ecolier tout de nouveau? Il ne ſçauroit obtenir ce ſacrifice de ſon amour-propre; il aime bien mieux ſupoſer une fois pour toutes, que les jeunes-gens n'ont pas le ſens-commun, & qu'il n'y a rien de ſi extravagant que de vouloir en ſçavoir davantage que ſes maîtres.

Je conviens que l'expérience des Vieillards eſt un grand avantage qu'ils ont ſur les jeunes-gens; mais il eſt ſûr que pour recueillir quelque fruit de l'expérience il faut qu'une pénétration vive, ſecondée d'un raiſonnement étendu & exact, faſſe voir cette expérience, & lui donne ſon véritable prix

Lorſqu'on raiſonne de travers ſur les événemens de la vie, bien-loin d'en devenir plus habile on n'acquiert qu'une ignorance orgueilleuſe;en cela plus haïſſable que l'ignorance des jeunes-gens, qui d'ordinaire eſt accompagnée de quelque docilité.

A l'égard de la Vertu, le grand âge n'a pas ſur la jeuneſſe une ſuperiorité auſſi étendue qu'on croit d'ordinaire.

Il n'arrive que trop ſouvent que les Vieillards conſidérent comme une vertu l'impoſſibilité d'être vicieux. Ils n'ont plus de déſirs à combattre, & ils eſtiment cette inaction autant que la victoire la plus glorieuſe qu'on puiſſe remporter ſur un cœur déréglé,& ſur un tempérament malheureux.

Souvent encore on conſerve dans la vieilleſſe des déſirs impuiſſans, qu'on eſt au deſeſpoir de ne pouvoir pas ſatisfaire; ſouvent l'indignation d'un Vieillard contre les déréglemens de la jeuneſſe, bien-loin d'être une marque de vertu, n'eſt que l'effet d'une baſſe jalouſie qu'excitent en ſon ame des plaiſirs qu'il n'eſt plus en état de gouter. Il eſt vrai encore que l'âge a des vices qui lui ſont particulierement affectez. L'avarice, par exemple, c'eſt toujours un défaut ridicule; mais ſurtout c'eſt une extravagance inconcevable dans ceux qui aiment les richeſſes pour les richeſſes mêmes, & qui portent des déſirs violens vers un bien dont ils ne ſçauroient plus ſe ſervir, & dont la mort leur va bien-tôt arracher la poſſeſſion. Ajoutons

Ajoutons que l'amour-propre des jeunes-gens est moins violent que celui des Vieillards, c'est presque leur unique passion; tous leurs autres désirs s'y perdent comme dans un goufre; les panchans d'un jeune-homme se répandent sur un nombre infini d'objets; ceux des Vieillards au-contraire sont tous concentrez en eux-mêmes. Plus ils sont prêts à se perdre, plus ils se deviennent précieux, & plus ils ont soin de leurs avantages & de leurs commoditez. Souvent ils haïssent tout le monde pour s'aimer davantage, & d'ordinaire rien n'est plus dur & plus insensible que le cœur d'une personne fort avancée en âge. Il ne pense qu'à lui-même, il ne parle que de lui-même; il croit tous les momens perdus où il s'occupe d'un autre objet que de lui. Il prétend même être aussi précieux aux autres qu'il l'est à lui-même; il leur dit ce qu'il est, ce qu'il sera, & surtout ce qu'il a été; ses rhumes, sa goute, sa foiblesse, sa diéte, tout cela lui paroît assez important pour occuper toute l'attention de ceux qu'il entretient.

De ce prodigieux attachement pour lui-même découlent sa timidité, sa paresse, sa mauvaise humeur excitée à tous momens pas les moindres sujets; en un mot, ses manieres odieuses qu'il ne sçauroit se résoudre à renfermer dans sa maison.

Je conviens qu'un Vieillard raisonnable & vertueux est un thrésor d'un prix infini : On

peut trouver en lui une histoire vivante de son siécle. Il sçait des événemens particuliers qu'il accompagne de remarques curieuses que l'âge a meuries dans son esprit. Particulierement ses préceptes sur la conduite des hommes sont autant d'Oracles dignes d'être reçus avec le plus profond respect. Satisfait de la maniere dont il a vécu, il ne regrette point le passé, il ne craint point l'avenir, & la tranquilité de son cœur rend son commerce doux & agréable. Mais les Vieillards de cet ordre sont si rares, qu'il n'est pas probable qu'ils ayent inspiré aux hommes ce respect qu'on regarde d'ordinaire comme un hommage dû à un âge avancé. Les jeunes-gens posez & les sages Vieillards sont à-peu-près également rares dans la Société.

Dans l'âge viril au-contraire la raison est dans toute sa force; les passions sans être éteintes sont devenues dociles & traitables, & elles servent plus au mérite qu'elles n'y nuisent. On a dans cette saison de la vie toute la prudence qu'il faut pour projetter un dessein, & toute la vigueur nécessaire pour le bien executer; c'est donc à cet âge, plutôt qu'à tout autre, que la raison dicte qu'il faut rendre le respect dû à la supériorité du mérite. D'où vient donc que généralement chez tous les Peuples on voit le contraire? En voici, je croi la, seule raison. Dans le commencement du monde les premiers

Peres

Peres vivoient assez long-tems pour se voir une nombreuse postérité, laquelle fondez sur le plus naturel des droits, ils gouvernoient avec une puissance absolue. C'est-là sans doute la premiere forme du gouvernement qui a eu lieu chez les hommes, qui se trouvoient tous égaux par le droit de la Nature. On a donc vû dans les premieres Familles du monde l'authorité des Vieillards s'accroître avec leur âge, & le respect qu'on leur portoit s'accroître avec leur authorité. Les hommes d'alors n'avoient d'autre Prince ni d'autre Juge que le Chef de leur Famille. Quand après cela les Familles se sont étendues peu-à-peu sur la terre, & qu'elles ont formé différentes Nations, l'idée de la *vénérabilité* des Vieillards a été perpetuée dans le Genre-Humain par une tradition suivie, & les Peres l'ont prescrite à leurs enfans, comme une vérité incontestable, d'autant plus qu'ils y trouvoient leur intérêt.

Je serois fâché que mon opinion chagrinât les personnes d'âge; je commence à avoir mes raisons pour ne leur pas disputer leurs droits, & si mon raisonnement ne vaut rien, on me fera plaisir de m'en instruire.



LXXVI. DISCOURS.

LA plûpart des hommes fondent l'estime & l'amour qu'ils ont pour eux-mêmes, moins sur l'opinion qu'ils ont de leurs bonnes qualitez, que sur l'opinion qu'ils s'imaginent que les autres peuvent en avoir. On ne se demande pas: Ai-je de l'esprit? Ai-je de la générosité? Ai-je de la sensibilité pour mon prochain? On se demande si l'on passe parmi les hommes pour généreux, pour humain, pour spirituel? Après cet examen nous passons délicatement de l'idée qu'on a de nous à nous-mêmes; nous confondons notre copie avec l'original, & nous nous aplaudissons réellement de nos bonnes qualitez, qui ne subsistent que dans l'imagination d'autrui.

Céliméne se félicite de ses apas qu'elle doit à l'Art & non pas à la Nature, & elle tire un véritable orgueil de sa fausse beauté. Ses Amans trompez par du blanc & du rouge la cajolent sur ses charmes; & elle, trompée à son tour par des louanges qui lui apartiennent aussi peu que son blanc & son rouge, se croit véritablement belle; elle a bien de la peine même à s'en désabuser.

Quand

. . . . . Quand la Belle en Cornette
Etale chaque soir son teint sur sa Toilette,
Et dans quatre mouchoirs de ses Beautez salis,
Envoye au Blanchisseur ses Roses & ses Lis.

Alcantor enrichit son esprit à-peu-près de la même maniere dont Céliméne embellit son visage. Son imagination stérile ne lui fournit aucun tour particulier, aucune pensée neuve. Tant que son esprit s'est montré dans son naturel, il a toujours été rebuté des gens de bon-goût, qui ont censuré impitoyablement ses Ouvrages; ou ce qui est plus mortifiant, qui en ont éludé la lecture. Alcantor s'obstine pourtant à vouloir être Bel-Esprit à quelque prix que ce soit; il cherche du fard pour son génie chez les Anciens & chez les Modernes, & il compose des Piéces ou les plus beaux morceaux des autres Auteurs assez adroitement cousus ensemble, répandent le sel le plus piquant. Munis de ces productions il court les lire à des personnes sans étude, dont le Bon-sens naturel est pourtant capable de gouter le *beau* dans les Ouvrages d'esprit. On lui aplaudit, on éleve ses Piéces jusqu'aux nues, & il se sépare de ses Admirateurs tout aussi satisfait de son esprit, que si les louanges qu'il vient de dérober lui étoient bien & duëment aquises.

Rodomont, qui tremble de-peur à la moin-

dre feuille que le vent remue, néglige toute autre réputation pour celle d'homme de courage. Il se donne des avantures & des combats qu'il récite à ceux qui veulent les entendre, & qu'il accompagne des circonstances les plus vraisemblables qu'il puisse imaginer. On le croit, ou bien on fait semblant de le croire, & l'on est surpris des miracles de son intrépidité. Là-dessus Rodomont, charmé de l'idée qu'on a de lui comme d'un Héros, substituë cette idée à sa place, & il est tout aussi fier de sa bravoure, qu'un Guerrier qui venant de gagner une Victoire est encore occupé à s'essuyer le sang & la poussiere.

Si de cette maniere nous nous croyons estimables parcequ'on nous estime, nous nous trouvons aussi bien souvent heureux, parceque les autres hommes admirent notre bonheur.

Clitandre pourroit vivre agréablement avec ses égaux, & gouter des plaisirs que la liberté assaisonne; mais entêté de la Grandeur, il est insensible aux divertissemens les plus piquans, quand il ne peut pas le gouter avec des personnes de distinction. Il aimeroit mieux languir dans un ennui perpétuel, que d'encanailler ses plaisirs, en les partageant avec ceux qu'il croit au-dessous de lui.

Il s'introduit chez les Grands par des bassesses, & paye l'honneur de les fréquenter par une servitude volontaire. Une attention

exacte

exacte à toutes ses actions le gêne & l'embarasse, il n'ose ni rire, ni parler, ni être sérieux sans une meure délibération. On peut dire qu'il n'a pas la hardiesse d'être *lui-même*. Avec ses égaux il est libre, enjoué agréable; il est avec les Grands contraint, timide, décontenancé; son esprit semblable à une cire molle, paroît recevoir tour-à-tour tous leurs différens sentimens, & semble changer de conceptions dès qu'ils en changent.

Après avoir été métamorphosé de la sorte pendant quatre ou cinq heures, il rentre dans son naturel, & se montre d'un air orgueilleux à ses égaux, qui ne manquent pas d'admirer sa fortune & son mérite qui le lient à des personnes d'un rang si élevé. Il s'aplaudit lui-même de l'envie & de l'admiration que les compagnies qu'il hante lui attirent, quoiqu'il sente bien qu'il vient de s'ennuyer à la mort. N'importe, il s'en trouve amplement dédommagé par la satisfaction de pouvoir dire, j'ai soupé avec le Comte un tel, j'ai perdu mon argent avec une telle Marquise; & le souvenir d'une chose dont la réalité lui a donné de la mortification, lui donne de la vanité & de la joye.

Il n'y a rien de si creux que de vouloir s'élever au-dessus de sa condition, en fréquentant les Gens de la premiere Qualité, & de perdre par l'aquisition de ce bonheur chimérique un bien aussi solide & aussi pré-

cieux que la liberté. Que ne faut-il pas faire ? Combien ne faut-il pas souffrir pour gagner les bonnes graces de ceux qui n'ont d'ordinaire que leur orgueil de plus que les autres mortels ? Je ne conçois pas comment une personne douée de quelque raison, peut se résoudre à trahir ses sentimens pour adopter ceux des autres, quelque déraisonnables qu'il les trouve ; c'est pourtant le seul moyen de se rendre suportable chez la plûpart des Grands. Ne m'en croyez pas si vous voulez, & contredites un homme d'une qualité distinguée, s'il peut répondre à vos objections, il insultera à votre stupidité ; & s'il doit convenir que vous avez raison, il aura bien de la peine à vous pardonner d'avoir plus de lumiere que lui. Le seul parti qui vous reste, c'est de demeurer dans un silence perpétuel, qui vous fera regarder comme un imbécile, ou comme un homme de mauvaise humeur.

On pourroit aprouver encore la passion qui porte un grand nombre de personnes à rechercher la société des Grands, s'ils pouvoient donner la santé du corps, ou le repos de l'ame. Mais il est sûr que ces biens inestimables ne sont point en leur pouvoir, & l'on peut dire avec vérité, que ceux qui cherchent chez eux des richesses & des dignitez, aiment mieux *faire fortune qu'être heureux*.

Je ne sçaurois mieux comparer la familiarité

rité de Prince qu'à un Théâtre d'Opéra: quand on le voit de loin tout en paroît dans la derniere magnificence; mais quand on monte dessus on n'y trouve rien qui soit digne d'admiration.

En vérité, si ceux qui se plaignent de l'impuissance de leur raison, vouloient faire les mêmes efforts pour avoir une conduite sage & réglée, qu'ils font pour gagner les bonnes graces d'un Grand-Seigneur, je leur répondrois corps pour corps de la réüssite d'une entreprise si louable.

Je sçai bien que toutes les personnes d'une naissance illustre n'exigent pas de leurs inférieurs une lâche déférence; j'en connois même plusieurs qui veulent bien paroître hommes par leur douceur & par leur complaisance, & souffrir que nous le paroissions aussi par la franchise & par la liberté. Il n'y a rien de si raisonnable que de chercher la compagnie de ces sortes de Grands, pourvu qu'on n'affecte pas de négliger pour eux ceux qui ont le même mérite & moins d'élévation.

Il y a des gens qui font à l'égard de l'esprit, ce que font ceux dont je viens de parler à l'égard du rang & de la naissance. Sans avoir du génie & de l'étude, ils veulent acheter à bon marché la réputation de Bel-Esprit, en hantant ceux qui passent pour des Génies supérieurs. Rien n'est plus mince que le plaisir qu'ils goûtent, dans des con-

verſations qui roulent ſur des matieres dont ils n'ont pas la moindre idée, & ſur leſquelles ils ſont obligez de ſe taire, ou de raiſonner de travers. Ils ont le même ſort que ceux qui ſe trouvent au milieu d'une Nation étrangere dont ils n'entendent pas le langage. On diroit cependant, à conſidérer leur orgueil, que l'eſprit de ceux qu'ils fréquentent ſe communique à leur ame, & leur dévient propre. Ils ſe tuent de répéter à tout moment qu'ils ont vu Fontenelle, qu'ils ont parlé à Boileau, qu'ils ont dîné avec Fontaine, & que la Mothe leur a recité ſes Odes. Ils en font tout leur mérite, tout de même comme s'ils avoient été incorporez à ces Grands-Hommes, & comme s'ils étoient devenus un même tout avec eux.

Ils ne reſſemblent pas mal à Ragotin, un des premiers Héros du Roman Comique, qui voulant prouver qu'il s'entendoit à merveille aux Piéces de Théâtre, alléguoit que ſa mere avoit été filleule du Poëte Garnier, & que lui-même il en avoit encore l'écritoire chez lui.

Le mérite de ces ſortes de gens reſſemble à ce que les Philoſophes appellent *Accident*, qui ne ſçauroit ſubſiſter ſeul, & qui emprunte ſon être de la ſubſtance dans laquelle il ſe trouve.

Il y a des perſonnes qui donnent dans un excès tout oppoſé à celui que je viens de cenſurer, & infiniment plus mépriſable.

Ce

Ce ſont ceux qui nez d'une humeur impérieuſe, & trop pareſſeux pour s'acquérir un mérite diſtingué, cherchent avec ſoin des gens ſans eſprit & ſans éducation, pour ſatisfaire avec eux, à petit frais, à leur déſir naturel de primer. Fondez ſur cette Sentence de Boileau,

Un ſot trouve toujours un plus ſot qui l'admire.

Ils fuyent un honnête-homme comme un monſtre, & traînent toujours après eux un tas de gens de rien, admirateurs à gages de leurs impertinences.

Ils ne ſont au logis pour perſonne, tandis qu'ils y font la débauche avec des gens de cette étoffe, auſquels ils impoſent ſilence quand ils veulent, & avec qui leurs manieres ridicules ont leurs coudées-franches. Si tout autre compagnie leur manque, ils peuvent toujours compter ſur leurs Laquais; & lorſqu'ils les traitent de pair à compagnon, & qu'ils les mettent à table avec eux, ils courent riſque encore d'y être avec de plus honnêtes-gens qu'ils ne le ſont eux-mêmes.

L'extravagance de ceux qui cherchent le commerce des Grands & des Beaux-Génies, avec une ardeur outrée, tend dumoins à ſe fair valoir par-là dans le monde, & à s'aquérir l'eſtime des honnêtes-gens; mais la ſottiſe des eſprits bas dont je parle ici, ne ſert qu'à les faire mépriſer de tout le mon-

de

de, & à se faire confondre avec la canaille qu'ils hantent.

Ce mauvais naturel méne tout droit à la grossiereté, aux débauches les plus infâmes, & à tous les crimes les plus odieux. Pour le moins la perte du bien est la suite indubitable de cette indigne conduite, & ceux qui la tiennent tombent presque toujours par leur faute dans la crasse, au-dessus de laquelle la Fortune les avoit élevez. Souvent après avoir été ruïnez par les canailles dont ils ont acheté la complaisance, ils sont bienheureux de trouver quelqu'autre riche faquin qu'ils puissent ruïner à leur tour.

LXXVII. DISCOURS.

IL est certain que bien des gens n'aimeroient jamais, si jamais ils n'avoient entendu parler de l'Amour. La nature conduit à la tendresse, on n'en sçauroit disconvenir; mais cette nature n'agit pas avec la même violence sur tous les hommes, & plusieurs d'entr'eux doivent vouloir être amoureux pour l'être en effet. Il y a une certaine proportion entre les différens âges & entre les objets qu'on y ambitionne, & le premier désir des jeunes-gens est d'ordinaire celui de passer pour avoir les qualitez requises pour plaire au beau-sexe. La vanité est la

premiere source de la tendresse, & l'on se fait un point d'honneur & une espece de bel air de fréquenter les Dames & de leur en conter. Ce bel air ne laisse pas d'être accompagné de quelque plaisir, ce plaisir devient peu-à-peu une habitude. Cette habitude dégénere enfin dans une nécessité absoluë, & certaines gens sont aussi peu maîtres de n'avoir point d'amour, qu'il dépend de ceux qui ont la fiévre de ne l'avoir point.

Se rendre ainsi amoureux de gayeté de cœur, c'est se jetter volontairement dans une extravagance, de laquelle un honnête-homme devroit être assez mortifié si elle le saisissoit en dépit de lui. Pour peu qu'on soit raisonnable, ne doit-on pas rougir de honte, quand on songe à ce que l'amour nous a fait dire & faire? Et n'est-il pas certain qu'autant d'Amoureux, autant de différens caractéres de folie & d'impertinence? La folie de l'amour est divisible à l'infini aussi-bien que la matiere, & l'on n'en sçauroit disconvenir, quand on prend la peine de réfléchir sur les manieres de ceux qui s'abandonnent à cette ridicule passion. Il faudroit un gros Livre pour traiter comme il faut cette matiere; mais je me contenterai de l'éfleurer, & de tracer quelques caractéres détachez de la conduite des Amans.

Il y a des Amoureux dont la folie est folâtre & plaisante; il y en a d'autres dont la folie est sérieuse & concertée; & ces derniers

niers sont à-coup-sûr les plus insuportables. On les voit d'ordinaire réduire leur tendresse en systême, & conduire leurs amoureux desseins conformément à un projet qu'ils en ont dressé avec la derniere aplication. Ils attaquent le cœur de leurs maîtresses avec la même régularité dont on fait le siége d'une Place, & recueillent, des Auteurs Anciens & Modernes, des axiômes & des régles pour diriger sagement leur folie.

> Leur sérieuse impertinence
> Veut aux régles de la Prudence
> Assujettir leur passion,
> Et soumettre l'extravagance
> Aux maximes de la Raison.

* Il y de ces Amans à systême qui ont fait le plan d'imiter toutes les inclinations de leurs Maîtresses, & d'être des miroirs fidéles de tous leurs sentimens.

Bien-loin de songer à corriger les défauts de leurs Belles, ils les adoptent, & les canonisent en quelque sorte, en les imitant comme autant de perfections. Quand leurs Originaux donnent dans le libertinage, ils sont libertins, & dévots si les objets qu'ils prennent pour modéles se piquent de dévotion. Ils entrent ainsi dans un caractére qui leur est étranger, & cette seule affectation est capable de les rendre ridicules aux yeux d'une femme de bon-goût.

On

On en voit d'autres qui dans le dessein de marquer leur attachement pour une Maîtresse, lui sacrifient leur sexe, & se rendent efféminez. Ils s'occupent avec elle à travailler à toutes sortes d'ouvrages de femme, & qui pis est, ils se piquent de s'en acquitter avec adresse. Si leurs Belles avoient besoin d'une femme de chambre, ils auroient toutes les qualitez nécessaires pour remplir dignement un pareil emploi; mais pour les servir en qualité d'Amant, je suis leur serviteur, ce n'est pas là leur fait. Les femmes aiment qu'un homme soit homme de toutes les manieres.

J'ai dit dans un autre Misantrope, qu'une femme qui veut plaire aux hommes ne doit pas affecter des airs robustes & virils; mais encore est-il plus pardonnable aux Dames de s'élever au-dessus de leur sexe, qu'aux hommes de s'abaisser au-dessous du leur. Passe encore si un Galant, pour montrer de la soumission à une Belle, s'amusoit à quelque ouvrage de femme, pourvu qu'il se mît dans l'esprit qu'on a bonne grace de ne pas y réüssir trop bien; l'objet de son amour lui sçauroit gré de sa complaisance, & son peu d'adresse ne courroit aucun risque de lui faire du tort dans l'esprit de sa Maîtresse.

Tel Hercule en filant rompit tous les fuseaux.

J'ai vu des hommes qui auprès des femmes qu'ils n'aimoient pas, avoient toute l'effronterie

l'effronterie d'un Page, ou d'un Petit-Maître, & qui près de l'objet de leurs feux faisoient paroître toute la timidité d'un Ecolier fraîchement sorti des classes. Par cette conduite ils gagnoient souvent les cœurs de celles dont la conquête leur étoit indifférente, & ils se rendoient odieux à celles qu'ils faisoient profession d'aimer. Le principe de leur bizarrerie est dans la nature de l'amour même, qui nous porte toujours à avoir une haute idée de la personne qui nous inspire cette passion. Dès que ces gens-là sont touchez de la beauté d'une femme, ils lui supposent une sagesse achevée, & s'imaginent que la moindre liberté les pourroit ruïner dans son esprit.

Il est naturel de croire que le beau Sexe ne s'accommode pas toujours de cette retenuë de ses Adorateurs, & qu'il seroit ravi quelquefois qu'ils fussent un peu moins respectueux & un peu plus entreprenans.

Les femmes se rendent d'ordinaire moins par un véritable amour que par foiblesse; elles n'ont pas la fermeté de refuser longtems, & c'est par-là qu'un Amant effronté réüssit plus souvent auprès d'elles qu'un Amant aimable.

Une autre espece de Fous plus incommode encore, c'est celle des Amans d'une délicatesse outrée, qui trouvent à redire à toutes les actions de leurs Maîtresses, & dont l'amour ressemble le mieux du monde à la haine. On diroit qu'ils ne sont amou-

reux

reux que pour enrager, & pour faire enrager celles qui ont le malheur de leur plaire & la foiblesse de les souffrir. Ce sont les Chicaneurs du monde les plus rafinez, & l'on peut dire qu'ils créent les sujets de leur gronderies, puisqu'ils les sçavent faire de rien. Si avec cette humeur ils trouvent des Maîtresses qui leur ressemblent, imaginez-vous les effets turbulens d'une si malheureuse simpathie.

De tels Amans sont toujours en proye aux plus violentes passions. Ils travaillent à se rendre malheureux mutuellement par pure tendresse, & ils semblent plûtôt embrasez du flambeau des furies que de celui de l'amour.

Laissons-là ces foux hargneux, pour en venir à un genre de manie un peu plus humain. Un bon nombre de ces Amans qui se piquent de filer le parfait amour, employent tout le tems qu'ils passent avec leurs Belles à de tendres conversations. S'ils manquent d'esprit, ils rebattent toujours les lieux communs de la tendresse, & par conséquent ils ennuyent bien-tôt celles à qui ils s'étudient de plaire. Mais quand même ils ont toute la vivacité imaginable dans l'esprit & dans les sentimens, ils ont bien de la peine à soûtenir toûjours un pareil entretien, & plus de peine encore à le faire goûter long-tems à l'objet de leur passion. L'amour aime les répétitions à ce qu'on dit; mais je doute fort que

que cette vérité doive s'entendre, dans un ſens fort étendu, de ces diſcours qui roulent ſur la tendreſſe, ſur l'eſtime, ſur la conſtance; en un mot de tous ces diſcours paſſionnez que le cœur & l'eſprit peuvent fournir aux Amans. L'attention d'une femme eſt bientôt épuiſée, quelqu'intéreſſant que puiſſe être le ſujet ſur lequel elle l'a fixe; & le dégoût qu'elle reçoit d'un entretien trop uniforme, s'étend très-facilement ſur celui qui lui donne ce dégoût.

J'oſe ſoûtenir que le moyen le plus infaillible de rendre une femme inconſtante, c'eſt de lui parler toujours tendreſſe & paſſion; l'on en ſera convaincu, quand on voudra bien entrer un peu dans la nature de la conſtance en amour.

Etre conſtant en amour n'eſt autre choſe, à mon avis, que de renfermer l inconſtance naturelle de nos déſirs dans une ſeule perſonne, qui puiſſe toujours donner à notre paſſion quelque occupation nouvelle.

Par conſéquent un Amant qui veut fixer ſa Maîtreſſe doit s'efforcer à être un véritable Prothée, & à lui offrir toujours ſon mérite ſous quelque nouvelle face; afin que le penchant naturel du Sexe pour la nouveauté, n'ait pas beſoin pour ſe ſatisfaire de paſſer à quelqu'autre objet.

Le plus ſublime mérite, s'il n'a pas l'art de ſe diverſifier, pourra ſe procurer une eſtime conſtante; mais il ne s'attirera pas long-
tems

temps de l'amour. Cette paſſion conſiſte dans un agitation continuelle, qui faute d'être entretenuë eſt bien-tôt ſuivie d'une indifférence léthargique. Surtout, le ſérieux d'un Amant toûjours retranché dans la belle paſſion ne peut que dégoûter une perſonne naturellement enjouée, dont l'amour naît d'ordinaire du plaiſir, & en tire la nourriture.

Il eſt ſûr que la tendreſſe des perſonnes eſt d'ordinaire entée, s'il m'eſt permis de parler ainſi, ſur leur tempérament. Ceux qui ont reçu de la Nature quelque pente vers la mélancolie, ne ſçauroient s'empêcher d'aimer d'une maniere conforme à leur naturel. Un amour qui ne traîne pas à ſa ſuite des peines, des troubles & des chagrins, n'a pas à leur gré les qualitez eſſentielles d'un amour véritable.

Ceux au-contraire que leur tempérament porte à la joye, répandent d'ordinaire un air riant ſur leur tendreſſe; & l'amour qui n'eſt pas du caractére enjoué, trouvera rarement la route de leur cœur.

Que dirons-nous de ces amoureux tranſis, qui non contens de l'uniformité ennuyeuſe de leur méthode d'aimer, ſont toujours aux pieds de leurs idoles; abîmez dans les plaintes, dans les gémiſſemens & dans les larmes. C'eſt quelque choſe de bien récréatif pour une jolie-femme d'avoir toujours à ſes trouſſes un braillard éternel,

qui

qui pour tout agrément lui offre des ſoupirs & des pleurs. Si cette conduite peut flater ſon amour-propre pour quelque tems, & lui donner de grandes idées du pouvoir de ſes charmes, il eſt ſûr qu'il y a quelque choſe de trop nigaud dans ces manieres, pour ne révolter pas à la longue un gout un peu délicat. Voici comme Sarraſin parle de ces ſortes d'Amans.

» Tyrſis, la plûpart des Amans,
» Sont des Allemans.
» De tant pleurer,
» Plaindre, ſoupirer,
» Et ſe déſeſpérer,
» Ce n'eſt pas-là pour bruler de leurs flâmes
» Le cœur des Dames;
» Car les Amours
» Qui ſont enfans, veulent rire toujours.

» Il faut pour être vrai Galant,
» Eſtre complaiſant,
» De belle humeur,
» Quelquefois railleur,
» Et quelque peu rimeur.
» Les doux propos & les Chanſons gentilles
» Gagnent les filles;
» Et les amours
» Qui ſont enfans, veulent chanter toujours.

» Il faut s'entendre à s'habiller;
» Toujours

„ Toujours babiller,
„ Danſer Balet,
„ Donner Jodelet *
„ Et frire le poulet.
„ Biſques, dindons, pois & feves nouvelles,
„ Charment les Belles,
„ Et les amours,
„ Qui ſont enfans, veulent manger toujours.

LXXVIII. DISCOURS.

Dialogue entre Mercure & le Miſantrope.

Le Miſant. D'OU vient donc le Seigneur Mercure chargé de la ſorte ? Aparemment que vous venez porter les Billets-doux des Habitans des Cieux aux Griſettes de la terre : car vous fûtes toûjours l'Intendant des plaiſirs de ces Meſſieurs-là.

Merc. Eh ! d'où venez-vous, vous-même, mon ami ? Il y a long-tems que j'ai renoncé à cet emploi. Il y avoit quelque choſe à faire autrefois en facilitant les amours des Grands-Seigneurs ; c'étoit même la route la plus abrégée de la Fortune. Mais à préſent il n'y a pas de l'eau à boire.

L. M. Quelle peut-être la cauſe de ce changement ?

M. C'eſt

* Comédie de Scarron.

M. C'eſt qu'au tems jadis il falloit pour gagner les cœurs des filles, de l'intrigue, de l'éloquence, en un mot toutes les qualitez dont les Poëtes me font préſent. Mais depuis que le Sexe eſt au dernier enchériſſeur, les talens de Mercure ne ſont point néceſſaires pour faire ce commerce avec réüſſite. Jupiter même auroit beau prendre la figure de toutes ſortes d'animaux; à moins que ce ne fût celle d'un riche Juif, toutes ces métamorphoſes ne lui ſerviroient de rien pour conduire heureuſement ſes tendres entrepriſes.

L. M. Dequoi vous mêlez-vous donc à préſent?

M. Je ſuis depuis plus de quarante ans Garçon Libraire pour vous rendre ſervice.

L. M. Un Dieu de votre qualité, Garçon Libraire? Vous vous moquez de moi.

M. Garçon Libraire, vous dis-je; mais Garçon Libraire de diſtinction. Il vaut mieux être grand dans un petit emploi, que petit dans un grand. Je ſuis de l'humeur de Céſar, voyez-vous, il aimoit mieux être le premier dans une bicoque, que le ſecond à Rome. C'eſt moi qui porte chaque mois partout l'Univers un Recueil de Nouvelles & de Piéces d'eſprit, les meilleures que je puiſſe trouver; & pour peu que vous ſoyïez curieux, je vous montrerai ma marchandiſe d'à-préſent.

L. M. Vaudra-t-elle la peine d'être vûë?

M. Vous

M. Vous en jugerez. Voilà d'abord des avantures véritables, arrivées exprès pour augmenter mon Recueil. Voici des vieilles nouvelles à qui on a donné le bon tour.

L. M. Qu'apellez-vous le bon tour?

M. Diantre, c'est de faire une rencontre d'une Bataille, & une Bataille d'une rencontre, ſelon l'exigence des cas. Voici encore des Enigmes, qui ſont quelquefois ſi bien Enigmes, qu'il n'y a que l'Auteur qui puiſſe les deviner. Regardez-bien ceci, ce ſont des Deſcriptions de Pompes funébres, où tout eſt rempli d'Ecuſſons, de Tapis, de Pavillons, de Feſtons, de Pilaſtres, & de Girondolles.

L. M. » Ce ne ſont que Feſtons, ce ne ſont qu'Aſtrogales.

Votre livre eſt bien meublé à ce que je vois.

M. Je vous en réponds. Aimez-vous les Chanſonnettes, en voici à choiſir. Il y en a de tendres, il y en a à boire, à dormir même. Celles qui ſont bonnes ne ſont pas trop nouvelles, & celles qui ſont nouvelles ne ſont pas trop bonnes; les moins goûtées pourtant ne ſont pas celles qui ont pour elles la nouveauté.

L. M. Je n'en doute aucunement; il y a même de l'aparence que la vertu & la raiſon ne ſont ſi peu eſtimées dans le monde que parcequ'elles ſont vieilles. Mais vous ne débitez que de la bagatelle, ce me ſemble.

M. Qu'appellez-vous de la bagatelle? Ne voyez-vous pas ces grandes Piéces de Littérature; cela eſt bien ſérieux au moins.

L. M. En effet, voilà de la bagatelle ſérieuſe. Mais permettez-moi de vous dire que ceux qui liſent votre Ouvrage, ne s'entendent guéres en Litérature, & que ceux qui s'entendent en Litérature ne liſent guéres votre Ouvrage.

M. Tant pis pour eux, s'ils ne le liſent pas. Vous voudriez par la même raiſon exclure encore de mon Recueil, la Phyſique, la Botanique & la Chimie; mais quand ce ne ſeroit que pour varier les matieres, je trouve tout cela d'une grande utilité.

L. M. Pour occuper de la place, n'eſt-ce pas? Mais voila des Vers, ce me ſemble; ſont-ils jolis?

M. Je n'en réponds pas. Ce n'eſt pas mon maître qui les fait tous; & comme ce Livre paroît tous les mois, on prend ce que l'on trouve.

L. M. Je vous entends. Auſſi-bien le nombre des bons Poëtes eſt un peu diminué en France, depuis que la Guerre a tari la ſource des penſions; & Plutus inſpire bien autant de bons Vers, qu'Apollon.

M. Mais vous qui vous donnez ainſi les airs de cenſurer tout, quel homme êtes-vous, s'il vous plaît?

L. M. Je ſuis l'Auteur du Miſantrope: vous devez connoître cette Piéce-là.

M. Il

M. Il est vrai, mais il faut être Mercure pour la connoître, & votre réputation est aussi obscure que votre stile. Il n'y a rien qui soit goûté universellement dans tout ce que vous avez écrit, que votre début : *Peste soit du Titre & de l'Auteur.* C'est bien le moyen de plaire, morbleu, que de se faire un plan général de blâmer tout ce que les autres aprouvent, & d'aprouver la plûpart des choses qu'ils blâment.

L. M. C'est que les hommes n'ont pas le sens-commmun, & si vous aviez vû ce que j'ai écrit là-dessus.

M. Je ne l'ai vû que trop de par tous les diantres. Cette Piéce seule suffit pour décrier tout ce que vous écrirez de vos jours. C'est quelque chose de fort divertissant pour un Lecteur, de voir qu'on lui soutient en face, que tous ses sentimens & toutes ses actions sont autant d'extravagances.

L. M. Mais il me semble que je le prouve en forme : vous avez trop d'esprit pour n'en pas convenir.

M. Tant pis si vous le prouvez ; sçavez-vous, Monsieur le Raisonneur, que la raison est une insolente, qui ne sçait pas son monde, & qui pourvu qu'elle suive je ne sçai quels principes, prétend avoir le privilege de rompre en visiere à tout le Genre-Humain ?

L. M. Si les hommes ne veulent pas que la raison dévoile leur ridicule & leurs vi-

ces, ils peuvent facilement l'éviter. Qu'ils ſe corrigent.

M. Qu'ils ſe corrigent? Vous me feriez rire. Lit-on pour ſe corriger? Un Livre eſt un amuſement qu'on prend quand on eſt las d'autres plaiſirs. Et lire, c'eſt ſe diſſiper plus modeſtement qu'on ne fait dans le tumulte des Sociétez.

L. M. Si le ſiécle eſt aſſez perverti pour ne goûter que la fadaiſe, & pour dédaigner tout ce qui peut le rendre meilleur, je me contente de faire mon devoir, & de ne rien négliger pour déſiller les yeux à des aveugles qui ſe plaiſent dans leur aveuglement.

M. Vous parlez comme un Caton. Mais ſongez-vous que vous commencez à augmenter le nombre de ces Barbons que vous traitez ſi cavalierement? Et que votre Ouvrage n'eſt qu'un composé déſagréable de l'aigreur de votre bile & des glaces de votre eſprit? Il vaudroit autant, à votre âge, affronter tous les écueils de l'Hymenée, que d'entreprendre de corriger la ſottiſe du Genre-Humain. Il faut bien un autre Alcide que vous pour dompter cet hydre, dont on ne ſçauroit abattre une tête ſans en voir renaître mille à la place. Vous ne ſerez jamais goûté, c'eſt moi qui vous le dis.

L. M. Tout Miſantrope que je ſuis, j'ai meilleure opinion des hommes que vous. On a dans le fond autant de raiſon à préſent que jamais, & il y a une relation ſi naturelle

relle entre la raison & la vérité, qu'en n'exposant que des véritez à l'esprit des humains, on peut espérer avec fondement de ne leur être pas désagréable.

M. Vous ne connoissez guéres les hommes, vous qui vous piquez de les avoir étudiez à fond. On se ruine à-coup-sûr dans leur esprit avec la vérité, & le chemin le plus abrégé de parvenir dans le monde, c'est l'art de mentir avec adresse.

J'ai ici une Chanson qui convient à ce sujet le mieux du monde: sur l'air, *Ce n'est qu'une médisance.*

QUand les Princes rafinez
Sçavent mener par le nez
Un voisin sans défiance,
Quand leur souple conscience
Se prête à l'utilité;
S'ils augmentent leur puissance,
Est-ce par la vérité?

Quand la fleur des Partisans
Qui fut gueux il y a dix ans,
Se trouve dans l'opulence;
Quand il sçait par sa Finance
Se faire de Qualité,
Pour éviter la potence,
Est-ce par la vérité?

Quand d'un Roi les Favoris,
Couvrent ses vices chéris

Sous un voile d'innocence;
Si par cette manigance
De leur Protecteur gâté
Ils partagent l'opulence,
Est-ce par la vérité?

Quand un habile Avocat
Sçait duper un Magistrat
Par le fard de l'éloquence;
S'il étonne l'Audience,
Et sçait vers l'iniquité
Faire pancher la balance,
Est-ce par la vérité?

L. M. Il n'est pas étonnant que le Dieu des mensonges se déclare contre la vérité.

M. Vous faites des Vers à ma louange sans le vouloir aparemment, & ce n'est pas un petit titre que celui du Dieu des mensonges. Mais supofez que la vérité fût moins odieuse qu'elle n'est, il est toujours sûr que vous avez pris très-mal vos mesures pour faire réussir votre Ouvrage. Peut-être auroit-il eu quelque bonté si vous l'aviez fait imprimer à Paris, & que de-là il se fût répandu dans les Provinces & dans tous les endroits où l'on parle François. Mais d'entreprendre d'écrire bien hors de Paris, & qui pis est en Hollande, c'est ignorer que le Bel-Esprit est un droit attaché à la Capitale de France, & que tous les Auteurs sortent de leurs Provinces pour faire éclore leurs productions

ductions dans une Ville qui a de si beaux Privileges.

L. M. A vous entendre parler, il semble que l'esprit ressemble aux fruits à qui il faut un certain air & un certain terroir pour être d'un goût excellent. Se peut-il une pensée plus extravagante?

M. Vous prenez la chose trop à la lettre. N'est-il pas vrai qu'on trouve certains fruits délicieux, & certains vins exquis, parceque qu'on se persuade qu'ils sont d'un tel terroir ou d'un tel côteau? Il en est tout de même des productions de l'esprit. Il ne s'agit que de satisfaire l'imagination des Lecteurs. Vous n'aviez qu'à donner votre Misantrope pour un Ouvrage venu de France, fait par Mr..... de l'Accadémie Françoise; tout le monde y auroit couru comme au feu, & ç'auroit été un crime de léze-bon-goût de ne le pas admirer. Un titre de cette force rend le débit d'un Livre indubitable, surtout dans les Pays Etrangers, où l'on est dans le véritable point de vuë pour regarder l'Académie avec admiration.

L. M. Je serois bien fâché de plaire à des admirateurs de ce genre; je me ris de leurs sottes décisions, & je ne prétends surprendre les suffrages de personne. Si je veux plaire, ce n'est que par le mérite qui est réellement dans mes productions, & non par celui qui ne subsiste que dans l'imagination d'un Lecteur prévenu.

 M. J'aime

Lysis tout enflé de vanité, admirateur perpétuel de sa belle jambe, occupé sans cesse à arranger les boucles de sa perruque, veut s'emparer du cœur d'une femme, comme d'un bien qui lui apartient de plein droit. Il ne s'amuse pas à filer le parfait amour: Cette méthode n'est bonne que pour les mérites ordinaires, il s'y prend d'une maniere tout autrement relevée.

Dès qu'il juge une femme digne de l'honneur de lui plaire, son imagination prompte & vive prend d'abord possession du cœur de la Belle; persuadé qu'elle ne balancera pas un moment à ratifier la Donnation qu'il s'en est faite à lui-même, il lui apprend cavalierement qu'il l'aime. Cette nouvelle lui paroît trop bonne pour différer un moment à la lui communiquer. Après avoir passé légérement sur sa déclaration, il lui raconte pompeusement l'Histoire de ses conquêtes amoureuses. Ce ne sont que Prudes apprivoisées, Coquettes fixées, maris jaloux, rivaux desespérez.

Voilà la matiere de tous ses discours, & quelquefois il trouve des femmes assez folles pour être les dupes de l'impertinente ostentation qu'il fait de son mérite. Il en rencontre souvent de meilleur goût, qui trouvant sa fatuité divertissante, l'entretiennent de quelque espérance pour se faire un amusement agréable de sa sotte vanité. Il s'en croit adoré tout aussi-tôt. Une fem-

me voudroit-elle entreprendre de résister à un Galant qui prend les cœurs d'emblée, & sur lequel tout le Beau Sexe essaye son mérite? Cette chimére ne sçauroit entrer dans la tête de Lysis. On l'adore à-coup-sûr. On a beau lui donner mille marques de fierté & dédain, on a beau combler son rival à sa vuë des faveurs les moins équivoques: bagatelles que tout cela. Ce ne sont que petites ruses pour éveiller sa tendresse, & pour s'assurer davantage la possession importante de son cœur. Celle qui le maltraite le plus augmentera en dépit d'elle la Liste pompeuse de ses victoires, & cette conquête imaginaire servira peut-être à Lysis à lui en faire obtenir une véritable.

La méthode d'aimer de Floridor n'est pas d'un caractére moins comique. Dès qu'il est charmé d'une femme, il tâche de trouver le chemin de son cœur, en faisant semblant de ne le chercher pas. Il a entendu dire que les femmes ressemblent à l'ombre, qui fuit les corps qui s'avancent vers elle; & qui suit ceux qui s'en éloignent. La justesse de cette comparaison éclate dans une infinité d'exemples, & Floridor prétend en tirer une régle sûre pour parvenir au but de ses tendres désirs. Loin de faire à celle qu'il aime des protestations d'amour, il lui fait des déclarations d'indifférence & d'insensibilité. Il lui étale avec une fierté affectée la tranquilité inaltérable de son cœur, &

& l'impossibilité qu'il y a à lui inspirer de la tendresse. C'est en vain que la Nature a donné des charmes au beau Sexe, à ce qu'il dit il n'y a que des imbécilles qui se laissent séduire par les affetteries des femmes; & avec un peu de fermeté, il n'y a rien de si facile que de se défendre d'un pareil ridicule.

Le pauvre Floridor se défend de cette maniere sans qu'on l'attaque, & il croit que sa Maîtresse ne négligera rien pour dompter un cœur dont il rend la conquête si difficile. Malheureusement pour lui il n'y a rien de si grossier que sa finesse. Sa Belle la pénétre facilement, & s'aperçoit bien que c'est une place qui ne demande qu'à être attaquée pour pouvoir capituler avec honneur.

Quand même la liberté de ce prétendu *Hypolite* seroit mieux défenduë que la Toison d'Or, il courroit risque d'en rester toûjours tranquille possesseur : ses Maîtresses voudroient-elles faire de grands efforts pour un objet qui n'en vaut pas la peine, & hazarder la gloire de leurs charmes pour une conquête méprisable ? Toutes les femmes ne ressemblent pas à ces Héros, qui irritez par la résistance, après avoir remporté des victoires aussi importantes que glorieuses, s'exposent à échouer devant une Place aussi difficile à prendre, qu'inutile à celui qui en est le Maître.

Autre eſpece de manie amoureuſe ! Le Marquis Clitandre ne ſe fonde pour ſe faire aimer de Dorinde, ni ſur un eſprit délicat, ni ſur un cœur bien placé ; tous ces agrémens ſont trop bourgeois. Il trouve ſon mérite & ſes charmes dans ſon Château, ſes Titres, ſa Meute, & ſurtout dans ſon équipage. Il pretend qu'un homme traîné par ſix bêtes, & ſuivi de ſix gueux couverts de galons d'or, eſt en droit de ne jamais trouver de cruelle. Au-lieu d'avoir toûjours à la bouche des flâmes, des ardeurs, des conſtances, des tendreſſes, il parle à ſa Belle d'une caléche d'une nouvelle invention, de chevaux tigres, de livrées magnifiques, & il ſe prévaut de toutes ces choſes comme d'autant de qualitez aimables. A examiner par la raiſon ſa maniere de faire l'amour, on ne ſçauroit rien imaginer de plus extravagant, & cela s'apelle proprement vouloir rendre ſa Maîtreſſe amoureuſe de ſes valets & de ſes chevaux. Mais à juger de cette conduite par l'expérience, c'eſt une folie fort bien entenduë.

Il y a un bon nombre de femmes dont le cœur ne ſçauroit réſiſter à l'impétuoſité de deux chevaux furibonds ; elles ſont d'abord éblouïes par l'éclat d'une caléche dorée, cette pompe leur échauffe auſſi-tôt l'imagination, & communique même cette chaleur à leurs ſentimens. A ce compte-là, ſi on

ſe

se sert de ces moyens pour plaire, le principe est autant dans la folie des Maîtresses que dans celle des Galans.

Est-ce encore la sottise des hommes ou bien celle des femmes à laquelle il faut attribuer la conduite de ces Adorateurs, qui donnent toujours de l'encensoir au-travers du visage aux objets de leur tendresse? Ils veulent s'insinuer dans leur cœur par de fades louanges; ils élevent jusqu'aux nuës ce que leur Maîtresse a de beau, & par des raisons tirées par les cheveux, ils font des perfections de tout ce qu'elle a de défectueux. Non contens d'aller plus loin pour la rendre belle que ne va jamais la Nature, de faire de son visage un composé d'Astres, de Perles, de Corail, de Lis & de Roses, & de dépouiller ainsi pour l'embellir, le Ciel, la Mer & la Terre; ils trouvent de la délicatesse dans tous ses sentimens, du feu & de la finesse dans tous ses discours; & en la traitant en aparence comme une Divinité, ils la traitent réellement comme une folle achevée.

On me permettra bien de joindre à ces différens genres de folie amoureuse le caractére de ceux, qui n'étant point attaquez de ce mal s'efforcent pourtant à le paroître plus qu'aucun autre. Ce sont ces Damoiseaux ridicules, qui se font une habitude & presque un devoir d'en conter à toutes les femmes. Ils considérent les fleurettes comme un

un hommage qu'on doit au Beau Sexe, & dont il faut nécessairement s'aquiter pour le repos de sa conscience; peu s'en faut qu'ils n'en demandent quitance après avoir payé. Si vous les voyez avec vingt femmes, ne croyez pas qu'ils se résolvent à les quitter avant que d'avoir fait circuler leurs cajolleries banales dans toute la Compagnie.

Pourroit-on croire qu'il se trouve des hommes qui sentent véritablement ce que feignent de sentir ceux dont je viens de parler? Rien n'est plus vrai pourtant. Il y a des Amans universels qui aiment tout le Sexe en général, & qui ne sçauroient regarder une femme sans sentir quelque chose de tendre pour elle. On pourroit leur apliquer le portrait qu'Ovide fait de la situation de son propre cœur. En voici une imitation.

En vain je prétendois excuser ma foiblesse,
Mon cœur est accessible à mille & mille Amours;
Etre femme suffit pour être ma Maîtresse;
Cent différens motifs font que j'aime toujours.

Par d'oposez chemins chez moi l'amour se glisse;
La pudeur à mon ame offre un atrait vainqueur,
Et le regard tremblant d'un œil encor novice,
S'ouvre sans le vouloir la route de mon cœur.

D'un air ouvert & libre une autre se présente,
Mon cœur foible se livre à ses regards hardis,

Et

Et j'estime qu'envain ma raison impuissante
Oseroit s'oposer à ses yeux aguerris.

Quand le triste dehors d'une sagesse austere,
Me menace d'un cœur d'aucun désir touché,
Je brûle de sçavoir, si dans cet air févere
Un cœur moins rigoureux ne s'est pas retranché.

J'aime l'esprit d'Iris, son brillant, sa finesse,
Et Climene me plaît par ses discours naïfs;
Je sens pour *l'ingenue* une douce tendresse,
Pour la *vive* je sens les transports les plus vifs.

Par orgueil je suis tendre, & ma gloire m'anime
A toucher par mes feux celle à qui je déplais:
Puis-je ne brûler pas pour celle qui m'estime?
Me trouver à son gré, c'est avoir mille attraits.

Un bon air sur mon ame est toujours efficace;
Un air rustique encor peut me rendre amoureux;
Sur une Belle, Amour, tu répands de la grace,
Et j'aime qu'elle en soit redevable à mes feux.

D'une agréable voix que le charme me touche!
En souverain arbitre il maîtrise mes sens.
Dieux! avec quel transport je baiserois la bouche
Qui porte jusqu'au cœur des sons si ravissans!

Quand sous les mains d'Iris un Claveffin resonne,
Ou que ses doigts d'un Lut tirent des sons divins;

Sa

Sa laideur disparoît, pour toute sa personne
Mon ame s'intéresse en faveur de ses mains.

J'aime le vif éclat d'une charmante Blonde,
Mon cœur gagne bien-tôt la langueur de ses yeux :
Telle autrefois Venus, sortant du sein de l'onde,
Par ses regards mourans fit languir tous les Dieux.

Que des yeux noirs & vifs, & qu'une tresse noire,
Relevent d'un beau teint le charme séducteur !
Léda par ces attraits, au comble de la gloire,
Du Monarque des Cieux fit son adorateur.

J'aide ainsi le beau Sexe à me paroître aimable,
J'enfonce tous les traits qui partent de ses yeux :
Et jusques chez les Dieux que nous prône la Fable,
Je cherche les moyens d'authoriser mes feux.

A la nature Isis veut se devoir entiere ;
A sa gloire jamais l'ajustement n'eut part,
Admirant plein d'amour sa négligence altiere
Je devine l'éclat que lui prêteroit l'art.

Philis pour me dompter cherchant partout des
Armes,
Seconde ses attraits d'une sçavante main ;
Je lui sçai gré du soin de m'étaler ses charmes,
Et qui veut me charmer ne le veut pas envain.

De la verte saison la tendre fleur m'enchante,
L'âge plus mûr encore anime mes désirs,

L'une

L'une offre à mon ardeur une fraîcheur touchante,
L'autre assaisonne mieux les amoureux plaisirs.

Amour, par vos faveurs, reconnoissez l'hommage
D'un cœur qui va toujours au-devant de vos coups.
De tous les Souverains le choix me paroît sage,
Et mon goût pour le Sexe embrasse tous les goûts.

D'Alexandre autrefois la valeur orgueilleuse
Crut l'Univers petit pour ses vastes projets;
Telle de mon amour l'ardeur ambitieuse
Se trouve trop serrée en mille & mille objets.

LXXX. DISCOURS.

La honte est assurément une qualité si nécessaire à l'homme, que sans elle il est presque impossible de se conduire avec sagesse.

Je sçai bien qu'il y a une fausse honte, qui assujettie à un mauvais raisonnement, ne sert qu'à rendre les hommes ridicules, & bien souvent criminels; mais je parle ici d'une pudeur employée à un meilleur usage, elle a pour guide un esprit éclairé, & c'est l'effet d'une vanité bien entendue, qui nous fait craindre de nous attirer la raillerie & le mépris du prochain, par une conduite extravagante ou vicieuse. Elle constitue le caractére

caractére d'une belle ame ; elle nous inſpire une louable défiance de nous-mêmes, & nous fait veiller ſoigneuſement ſur toutes nos actions. Si elle ne fait pas toujours le véritable Homme-de-Bien, elle fait toujours l'honnête-homme. Si malgré ſon ſecours on ſe trouve incapable de dompter ſes paſſions vicieuſes, elle nous excite dumoins à ſauver les aparences, & à n'expoſer pas effrontément aux yeux de tout le monde, un mauvais naturel & des habitudes criminelles.

Rien ne paroiſſoit autrefois ſi beau que cette crainte généreuſe de déplaire à ſes ſemblables ; on l'exigeoit ſurtout des jeunes-gens, & on la conſidéroit comme un augure certain de toutes les grandes qualitez qui rendent les hommes eſtimables. Malheureuſement il y a long-tems que cette vertu n'eſt plus de miſe, & que la noble pudeur, compagne du vrai mérite, paſſe pour ruſticité. Il ne faut pas s'étonner pourtant que l'impudence ait pris de cette maniere le deſſus ſur la modeſtie, puiſqu'on voit par expérience que rien ne conduit à la fortune par une route plus abrégée que cette qualité vicieuſe. La véritable cauſe en eſt dans la conduite de ceux que la fortune a rendus dépoſitaires de ſes faveurs. Bien-loin d'aller d'eux-mêmes déterrer le mérite craintif, pour le faire briller dans un rang où ſon éclat peut être utile à tout le monde, à peine

à peine daignent-ils jetter les yeux ſur ce mérite quand il ſe hazarde à ſe produire.

On ne fait la plûpart du tems des graces que pour l'amour du repos. Si un Faquin ſollicite un Emploi, & qu'on lui marque aujourd'hui tout le mépris dont il eſt digne, il reviendra demain à la charge; c'eſt la régle. Un Grand-Seigneur ne ſçauroit plus entrer dans ſa maiſon ni en ſortir impunément; le premier viſage qui le frape en montant en Caroſſe, c'eſt celui du Supliant. Dès que le Cocher touche, mon Faquin ſe gliſſe par un petit chemin détourné, le voilà à la Cour qui ſe préſente encore à la Portiere. On diroit qu'il a le ſecret d'être en divers lieux en même tems, & la maniere dont il ſe montre partout à celui dont il brigue la faveur, reſſemble le mieux du monde aux aparitions d'un eſprit. Non content de faire cinquante fois la même priere, ſes révérences ſupliantes préſentent en tous lieux requête pour lui.

Le Grand-Seigneur a beau ſe fâcher à la fin & le maltraiter de paroles; tout cela ne fait que blanchir contre cet imprudent, ce ſont les vagues de la mer qui ſe briſent contre un rocher. Que faire de cet homme? On n'en peut plus, on en eſt accablé, & on le favoriſe pour ſe débaraſſer de ce viſage odieux.

L'homme-de-bien au-contraire, après avoir repréſenté ſon droit d'un air timide, n'oſe

n'ose plus faire une seconde tentative, s'il remarque la moindre froideur en celui qu'il sollicite. On ne le voit plus, pourquoi lui voudroit-on rendre justice? Il ne cause aucun embarras, il ne trouble la tranquilité de personne. C'est ainsi qu'on ne favorise point les gens modestes, parcequ'ils ne se rendent pas odieux; & qu'on favorise les importuns par cela même qu'ils se rendent haïssables.

Mais cette espece d'imprudence est vieille, on renchérit à présent sur un vice si bas, on se pique d'être effronté, on s'en vante, & la seule chose qu'on trouve honteuse, c'est d'être capable d'avoir de la honte.

J'en ai vu depuis peu un exemple fort éclatant, qui ne me seroit jamais venu dans l'esprit s'il n'y étoit entré par les yeux & par les oreilles. La pluye me fit entrer un de ces jours dans un Caffé des plus achalandez, où je vis plusieurs jeunes-gens qui avoient toute la mine de ces Officiers dont la coûtume est, grace à la discipline militaire de nos jours, d'anticiper sur les quartiers-d'Hyver. Ils en avoient l'air, dis-je; car à présent on voit jusques sur les Clercs de Procureurs, l'Or & l'Ecarlate; les habits confondent tous les rangs, au-lieu de les distinguer. Ces Messieurs en étoient sur le chapitre des femmes, qu'ils croyoient toutes du caractére de celles qu'aparemment

ment ils fréquentoient le plus. Boileau dit en riant des honnêtes-femmes.

» Et même dans Paris, si je sçai bien compter,
» Il en est jusqu'à trois que je pourrois vanter.

Pour eux ils paroissoient très-sérieusement persuadez qu'il n'y en avoit pas une seule dans l'Univers. Ils déchiroient entr'autres la réputation d'une personne dont tout le monde vante la sagesse, & le plus étourdi de la troupe dit ouvertement, que cette prétenduë Vestale n'étoit nullement propre à garder le Feu Sacré : Mr....... est parfaitement bien avec elle, continua-t'il, & il en est amplement récompensé en particulier des rigueurs qu'elle affecte de l'accabler en public.

Un jeune-homme habillé plus modestement que les autres, après avoir écouté ce Discours d'un air assez indifférent, demanda à ce Panégyriste du beau Sexe, comment il pouvoit être si bien instruit de la bonne fortune de cet Amant ? Mon Fat le regardant pardessus l'épaule, lui répliqua brusquement, que personne ne le sçavoit mieux que lui, puisqu'il étoit ami intime de Mr...... qui lui avoit dit en confidence toutes les particularitez de son amour. Celui qui avoit commencé à questionner notre Petit-Maître, le poussa si loin par d'autres questions, qu'il le réduisit enfin à faire le Portrait du Galant,
trait

trait pour trait, pour justifier qu'il lui étoit connu, & qu'il n'en parloit pas en l'air.

L'autre perdant enfin patience, parbleu, dit-il, il faut être bien impudent pour me débiter des choses pareilles. Sçavez-vous que c'est moi que vous venez de dépeindre à tout hazard, & que je serois au desespoir d'avoir eu de mes jours quelque commerce avec un homme de votre caractére ?

Vous vous imaginez facilement quelle doit être la confusion d'un homme attrapé sur des mensonges si téméraires. Mais vous êtes fort loin de deviner la conduite que tint cet homme-ci.

Après avoir d'abord regardé fixement celui qui venoit de lui donner un démenti, il fit un grand éclat de rire, & embrassant d'une maniere brusque un de ces Compagnons : Qui diable, lui dit-il, se seroit jamais avisé que je parlasse à l'homme en question lui-même ? Cela est trop drôle, & je meure, si jamais avanture plus plaisante est arrivée à qui ce soit. Après avoir continué pendant quelque tems ses extravagans Discours & ses éclats de rire, il demanda des Cartes, & commença à jouër fort tranquilement une reprise d'Ombre.

» Moi caché dans un coin, & murmurant tout bas,
» Je rougissois de voir qu'il ne rougissoit pas,
» Et j'étois-là le seul qu'à son air on pût prendre
» *Pour l'impudent Menteur que l'on venoit d'entendre.*

Il

Il ſemble preſque que Deſpréaux ait eu en vuë les gens de cet affreux caractére dans ſa Satyre de l'honneur :

» L'Ambitieux le met ſouvent à tout brûler ;
» L'Avare à voir chez lui le Pactole rouler ;
» Un faux Brave a vanter ſa proueſſe frivole ;
» Un vrai Fourbe à jamais ne garder ſa parole ;
» Le Poëte noircir d'inſipides papiers ;
» Le Marquis à ſçavoir frauder ſes Créanciers ;
» Un Libertin à rompre & Jeûnes & Carême ;
» *Un Fou perdu d'honneur à braver l'honneur même.*

En effet, il n'eſt pas concevable que la corruption de l'homme aille d'elle-même juſqu'à l'abominable effronterie dont je viens de parler ; il faut bien qu'ébloui par un faux-honneur, on faſſe un effort ſur ſon naturel, pour parvenir à un auſſi haut dégré de crime & d'extravagance.

Convenons ici que tous ceux qu'on comprend ſous le titre de Petit-Maître ne ſont pas vicieux dans un pareil excès. Ils ne mettent pas tous leur gloire dans l'infamie, tous ne font pas profeſſion ouverte de ne rien valoir ; en un mot, tous n'ont pas abjuré la honte comme une héréſie en matiere de bel air. C'eſt-là l'eſpece la plus odieuſe des Petit-Maîtres, & j'en trouve encore deux autres claſſes qu'on auroit tort de confondre avec la premiere.

On donne ſouvent ce nom à ceux, qui ſans

ſans regarder la vertu comme une qualité qui deshonore, ſe font un mérite de choquer la bienſéance, de ne garder des meſures avec perſonne, de dire librement les véritez les plus choquantes ; en un mot, de rendre leur conduite auſſi contraire qu'ils peuvent à celle des perſonnes prudentes & poſées. Ils ſont plûtôt étourdis que vicieux, & ils ont plus d'impoliteſſe que de mauvais naturel.

Il y a encore une autre eſpece de Petits-Maîtres à qui on donne ce titre improprement & par une eſpece d'abus. Ceux-là ne ſe piquent point de rompre en viſiere à tout le monde, ils ne dédaignent pas de paſſer pour des gens ſuportables dans la Société, & ne renoncent pas à l'eſtime des honnêtes-gens. Seulement trop eſclaves de la mode, ils imitent la maniere de s'habiller, la démarche, le ton de voix & la geſticulation de cette engeance maudite qu'ils déteſtent dans le fond du cœur. J'aurois tort de confondre ceux-ci avec les autres ; mais j'aurois tort auſſi de ne pas les cenſurer d'une imitation auſſi ridicule que la leur. Peut-on plus mal répondre à ſes lumieres, & plus mal entendre ſes intérêts, que de ſe faire la copie d'un original qu'on mépriſe autant qu'il eſt mépriſable ? C'eſt vouloir être pris pour ce qu'on n'eſt pas, & qu'on ſeroit au deſeſpoir d'être, & c'eſt s'expoſer de gayeté de cœur à l'averſion des honnêtes-gens, qui voyent

voyent bien d'abord un habit & un air ridicule; mais qui ne ſçauroient découvrir du premier coup d'œil les ſentimens raiſonnables d'un cœur bien placé.

On dira que je reviens bien ſouvent aux Petits-Maîtres; mais le moyen de n'y pas revenir? Ce ſont eux qui m'ont les premiers échauffé la bile, & qui m'ont mis la plume à la main pour attaquer la ſottiſe du ſiécle. Plût au Ciel que mon eſprit pût ſatisfaire aux mouvemens de mon cœur, & que mon ſtile égalât en vivacité mon averſion pour ces impudens ennemis de la vertu & du bon-ſens. Je les dépeindrois par des couleurs ſi reſſemblantes, qu'on montreroit un homme au doigt dès qu'on lui verroit un petit chapeau, plûtôt caché qu'orné d'un galon d'or, un habit aſſez étroit pour le gêner, ſans être aſſez long pour le couvrir, la poitrine nuë en pleine hyver, & tout le reſte de l'attirail caractériſant d'un Petit-Maître.

LXXXI. DISCOURS.

CEUX qui n'aiment pas à entendre parler de la mort, feront bien de ne pas lire ce Miſantrope-ci; j'ai réſolu d'en parler beaucoup. Ce n'eſt pas d'aujourd'hui que ce terme eſt inſuportable aux hommes. Il a preſque paſſé de tout tems pour une ex-

preſſion de mauvaiſe augure ; les Anciens l'évitoient avec ſoin, & dans leurs diſcours les hommes ne mouroient jamais. *Ils ceſſoient d'être, ils vivoient leur dernier jour, ils ſortoient de la vie*, &c. En un mot, ces Anciens ménageoient extrêmement leurs phraſes ſur cette matiere, comme ſi en adouciſſant leurs expreſſions, ils rendoient auſſi moins rude la triſte néceſſité qu'elles exprimoient. Les Philoſophes Payens ſentoient facilement combien la certitude du trépas devoit répandre d'amertume ſur la vie; ils voyoient qu'elle ne pouvoit que troubler leur tranquilité, & empoiſonner tous leurs plaiſirs. C'eſt pour cette raiſon que tous leurs différens Syſtêmes ſe réüniſſoient tous à familiariſer les hommes avec l'idée de la mort, & à leur faire regarder cette redoutable ennemie, ſans cligner les yeux.

Leurs raiſonnemens trop vagues ſur l'immortalité de l'ame, étoient peu propres à produire de pareils effets. Il leur étoit néceſſaire d'apuyer leurs conſidérations Métaphiſiques ſur quelque choſe de plus réel & de plus ſenſible.

Ils apelloient donc à leur ſecours les infirmitez de la nature humaine, & les miſeres inſéparables même de la vie la plus heureuſe. Ils employoient toute la force de leur éloquence à les dépeindre d'une maniere vive, & travailloient ainſi à détacher les hommes de la partie la moins excellente

deux-

d'eux-mêmes, comme d'un objet indigne de leur amour. Malheureusement l'ame a beau être convaincuë de ces véritez, elle n'en est pas touchée, & ce corps, pour être si imparfait, n'en est pas moins sien:

Guenille tant qu'on veut ma Guenille m'est chére.

Il n'y a que l'assurance d'une meilleure vie à venir qui puisse nous faire renoncer sans regret à la vie présente, & les Sages du Paganisme, incapables de fonder cette assurance sur une base solide, y supléoient par des maximes hardies, & par des paradoxes outrez. Ils étonnoient la raison au-lieu de la convaincre. La vie selon eux, ne doit être considérée que comme un festin duquel on sort après être rassasié. Ils loüoient comme le plus glorieux effort de la vertu, la hardiesse, non pas d'attendre le trépas; mais d'aller à sa rencontre, & d'ôter à la nature qui nous a donné la vie, le droit de nous en priver.

Ils vouloient faire ressembler leurs Sectateurs à ces Soldats mal-assurez qui n'osent pas attendre l'Ennemi dans le poste que leur Général leur a assigné : la vuë du péril les trouble, ils perdent l'usage de la raison, & se précipitent dans le feu à force de le craindre.

Ces préceptes n'étoient dans le fond capables que d'éblouir certains esprits impétueux qui aimoient mieux les sentimens ex-

traordinaires & ſurprenans, que les opinions ſenſées & raiſonnables. Mais d'autres Philoſophes qui examinoient cette vertu prétenduë de ſens raſſis, en ont facilement compris la foibleſſe & le ridicule.

Ils ont vû qu'en ſe donnant la mort à ſoi-même on donne des preuves plus ſenſibles de lâcheté que de courage ; que c'eſt ſe dérober aux attaques de la fortune faute de les oſer attendre ; que c'eſt ſe défier de ſa fermeté, & s'enfuir ſur le point du combat : Enfin, que ſouvent c'eſt appeller la mort au ſecours contre elle-même. En effet, la plûpart de ces Héros imaginaires ſe ſont donnez la mort, de-peur qu'un autre ne la leur donnât.

Et de leur propre main recevant le trépas,
Ils ſont morts pour ne mourir pas.

Il eſt ſûr même qu'en réfléchiſſant ſur la maniere dont pluſieurs d'entr'eux ont fini leur vie, on remarque que la peur ſeule a été le principe d'une action ſi hardie en apparence, ou dumoins qu'on ne ſçauroit la rapporter qu'à une ſource tout auſſi impure. Scipion, par exemple, Général des Troupes de Pompée dans l'Afrique, ne s'acquita dans la Bataille que lui donna Jules Céſar, ni du devoir de Général, ni de celui de Soldat. Il s'enfuit après une très-légére réſiſtance, & au-lieu de périr les armes à la main,

& de

& de partager, tout vaincu qu'il étoit, la gloire du combat avec ſon Vainqueur; il ſe tua dans la fuite, & cacha dans les ténébres de la mort la honte de ſa défaite.

Othon, le plus lâche & le plus efféminé des hommes, quoiqu'il fût à la tête d'une bonne Armée, & qu'il ne tînt qu'à lui de vaincre Vitellius, ou de mourir glorieuſement, aima mieux ſe percer le cœur dans ſon lit. L'idée du combat lui parut plus affreuſe que celle de la mort, ſon indolence & ſa molleſſe lui donnerent un air de conſtance, & ſa peur ſe couvrit du maſque de l'intrépidité.

La mort de Caton d'Utique eſt une des plus brillantes dans ce genre-là. Montagne qui raiſonne plus par ſentiment que par principe, croit que la gloire n'en étoit point le motif, & que cependant ce grand-homme puiſoit un plaiſir très-vif dans la haute vertu qui le pouſſoit à cette action éclatante. J'aurois ſouhaité que cet Auteur eût un peu dévelopé le principe de vertu auquel il attribuë la mort de Caton. Pour moi je ne vois que l'orgueil & l'opiniâtreté, dont elle puiſſe découler; car il eſt ſûr que cette grande ame étoit inacceſſible à la crainte. *Il ne vouloit pas ſurvivre à la République, dira-t'on, & Caton avoit meilleure grace de ceſſer de vivre que de ne pas vivre libre.* Voilà qui eſt admirable dans une déclamation ; mais rien n'eſt plus creux devant le Tribunal du

bon-ſens. Ce Romain, ſi je l'oſe dire, ne connoiſſoit pas aſſez ni ſa Patrie, ni Céſar, ni ſoi-même. Ce qu'il pouvoit faire de plus pernicieux pour la République & de plus utile pour la Tyrannie, c'étoit de ſe donner la mort. Si Caton ſeul & déſarmé étoit allé trouver Céſar, après la mort de Pompée, ſon air ſévere auroit été capable de faire trembler ce Maître du monde à la tête de ſes Troupes victorieuſes : je doute fort que ce Vainqueur qui oſoit tout, eût pourtant jamais oſé mettre la main ſur un homme dont tous les différens Partis reſpectoient également la juſtice & l'intégrité. Il l'auroit vû partout, comme un pédagogue rude & infléxible, contrôler ſes actions & traverſer ſes entrepriſes. Enfin, après la mort de Céſar, Caton ſeul étoit capable de remettre Rome en liberté, & il valoit bien mieux reſſuſciter la République que de s'enſevelir avec elle. Mais l'inébranlable Caton avoit fait le projet de s'oppoſer à l'uſurpation de Céſar, & quand la Deſtinée eût trahi une entrepriſe ſi belle, ſa conſtance ſe changea en opiniâtreté ; ne pouvant pas forcer la Fortune à favoriſer le Parti le plus juſte, il aima mieux perdre la vie que de changer de meſures, quoiqu'en s'accommodant au tems il eût pû rendre des ſervices ſignalez à ſa Patrie. Il ne mouroit pas tant pour ne pas ſurvivre à la République, que pour ne pas ſurvivre à ſon projet que le

ſort

ſort venoit de renverſer. D'ailleurs, il haïſſoit autant le Tyran que la tyrannie, & par un principe de fierté & d'orgueil, il préferoit la mort au malheur d'avoir de l'obligation à ſon ennemi.

Enfin, quand on creuſe par la réfléxion dans la maniere de mourir de ce grand-homme & de ceux qui lui ont reſſemblé, au-lieu de fermeté, de courage & de grandeur d'ame, on n'y découvre que baſſeſſe, orgueil & petiteſſe d'eſprit. On ſe voit forcé de confondre la fin de ceux dont on a tant reſpecté la vertu, avec celle de ces miſérables qui condamnez à mourir pour leurs crimes, divertiſſent par leurs turlupinades les Bourreaux & les Spectateurs, & paroiſſent inſulter la mort par leurs railleries. Eſt-ce par fermeté qu'ils en agiſſent ainſi ? Point du tout : Toute la force de leur eſprit conſiſte à ſe rendre fous de gayeté de cœur, & à dérégler leur imagination pour la rendre inacceſſible à l'idée de la mort & des horreurs qui la doivent ſuivre.

Pour tous autres Chrétiens, une Révélation Divine étant venue au ſecours de notre raiſon, nous a donné une aſſurance certaine d'un avenir heureux, par laquelle nous pouvons attendre la mort ſans crainte, & paſſer la vie ſans inquiétude. Pour nous mettre en poſſeſſion de cette aſſurance conſolante, nous n'avons qu'à obſerver certaines Loix, qu'il eſt même de notre intérêt temporel

d'accomplir; elles ont en vuë notre ſanté, la tranquillité de notre eſprit, & notre union avec les autres hommes, & l'on peut dire qu'elles nous obligent à être heureux dans cette vie, pour l'être encore davantage dans une vie ſans bornes. Les Payens ont tâtonné après ce Syſtême qui eſt échapé à leurs recherches, & nous à qui il eſt offert nous en rejettons la ſalutaire évidence, nous aimons mieux, à l'imitation des Payens les moins ſages, nous affranchir de la frayeur de la mort, en en banniſſant la penſée de notre eſprit par une diſſipation continuelle.

Jettons les yeux, par exemple, ſur la conduite de Biophile, c'eſt un homme enyvré des faveurs de la Fortune, ſes plaiſirs ne ſçauroient épuiſer ſa richeſſe, il ſe fait une étude de les varier & de les rendre piquans; il renferme tous ſes déſirs dans la vie préſente, & ne daigne pas ſeulement examiner s'il y en a une autre, ou non. Ses adorateurs n'oſent pas prononcer le terme de mort devant lui, échapé par hazard à quelqu'un il eſt capable de rendre un homme ſi indiſcret odieux à ce délicat Epicurien. Il faut ſe garder ſurtout de parler en ſa préſence des ravages que fait la peſte dans les Pays voiſins, & de la rapidité dont elle aproche des bornes de notre Patrie. S'il chaſſe ſes Domeſtiques, ce n'eſt pas qu'ils ſoient indociles, négligens, infidéles: ce ſont des miſérables qui ont oſé avoir la fiévre chez lui;

il

il ne veut pas que les maladies ſe donnent la licence d'entrer dans ſa maiſon. Malheureuſement elles ne reſpectent point ſes ordres, & c'eſt bien à lui-même qu'elles ont l'inſolence de s'attaquer. C'en eſt fait, les Médecins deſeſperent, & il faut bien qu'à la fin il entende parler de la mort, quand il s'agit de lui-même. Il eſt étourdi du coup. Que la nature eſt injuſte! Elle va l'arracher à ſes flateurs, à ſes plaiſirs, à ſes tréſors. Biophile fait enfin un effort ſur le trouble qui l'avoit ſaiſi; le tems qui lui reſte eſt précieux, & il ſe réſoud à le bien employer. Il fait venir un Notaire pour rendre authentique la diſpoſition qu'il va faire de ſes biens immenſes. Sa préſence d'eſprit n'eſt-elle pas admirable dans une ſi heureuſe conjoncture? Il fait ſon Teſtament avec toute la précaution & toute l'étendue imaginable. Ses biens doivent aller d'abord à une telle branche de ſa famille; ſi les mâles y viennent à manquer, ils doivent paſſer à une autre, & de celle-là encore à une autre: il ſonge à ſes Deſcendans, à ſes Collatéraux & à toute leur poſtérité. Un grand nombre de ſiécles doit s'écouler avant que ſa derniere volonté n'influë plus ſur ſes richeſſes. Il ſe tranquilliſe après s'être déchargé d'un ſoin ſi important, ſon eſprit accompagnera ſans doute ſes tréſors dans toutes leurs différentes révolutions, & il goûtera encore la ſatisfaction d'en être l'arbitre longtems après ſon trépas.

Cléone n'employe pas d'une maniere moins judicieuse les derniers momens de sa vie. Elle fait un ample Catalogue de toutes les parties qui doivent composer la magnificence de son enterrement, elle en régle la dépense avec une exactitude surprenante. Le linge le plus propre doit couvrir son cadavre, & avant que de le mettre dans le cercueil on aura soin qu'il soit mollement couché sur le duvet. Elle veut vingt-quatre carosses, & un assez grand nombre de flambeaux pour éclairer la fête la plus brillante. Enfin elle n'oublie rien, elle songe à spécifier la moindre bagatelle. Après avoir de cette maniere épuisé un reste de force, elle se repose d'un esprit content & satisfait. N'a-t'elle pas raison? La mort n'a plus rien d'effrayant pour elle, elle se verra bien-tôt dans un cercueil de plomb, couvert d'un riche velours, sa pompe funébre remplira des ruës entieres; toute une Ville accourra à un spectacle si magnifique, & mille personnes pleines de santé lui envieront indubitablement des funérailles si pompeuses. Il est bien sûr que malgré le sort ordinaire des cadavres, elle jouira du plaisir d'être enterré avec tant de distinction, & que son esprit sera sensible aux honneurs qu'on va faire à ce corps dont il a toujours fait ses seules délices.

LXXXII.

LXXXII. DISCOURS.

. . . . *Turpe Senilis amor.*

UN Vieillard amoureux avec honte couronne
De myrtes verdoyans sa tête qui grisonne.

J'ai tâché de faire voir dans un autre endroit combien le badinage de la galanterie s'accorde mal avec la gravité bienséante d'un Vieillard. La foiblesse de vouloir encore faire l'agréable quand l'âge de plaire est passé, seroit-elle plus pardonnable dans le beau Sexe que dans le nôtre ? Pour moi je suis de cet avis-là, & voici sur quoi je fonde mon opinion.

Il est certain que tous ceux qui se sentent, & dont les réfléxions ont quelque retour sur eux-mêmes, se laissent emporter naturellement à quelque désir de briller proportionné à leur humeur. Les gens qui n'ont nulle envie de se distinguer parmi les hommes, sont plûtôt poussez par un instinct, que guidez par une ame raisonnable ; ils n'ont aucune vanité, & ils en sont d'autant plus dignes de mépris.

Or le désir de passer pour aimable & de s'acquérir quelque réputation par ses agrémens, est celui qui fait les premieres & les plus agréables impressions dans les cœurs.

Il eſt en quelque ſorte eſſentiel à l'homme, puiſqu'il eſt fondé ſur le penchant des deux Sexes à s'unir enſemble par les liens de la tendreſſe ; penchant que la nature nous a donné elle-même, comme abſolument néceſſaire à ſes vuës.

Dans la premiere jeuneſſe cette envie de plaire peut être également forte chez l'un & l'autre Sexe; mais elle doit être naturellement de moindre durée dans le cœur d'un homme. A proportion qu'il avance en âge, il voit devant lui des occupations plus graves, qui excitent dans ſon ame des paſſions plus mâles que l'amour. Les Sciences, les Dignitez, la Fortune ſe ſaiſiſſent de ſon eſprit; elles demandent abſolument tous ſes ſoins, & ne lui laiſſent qu'à peine le loiſir d'être amoureux.

C'eſt ainſi qu'à notre égard l'envie de plaire, & l'âge où l'on peut y réüſſir, peuvent ſans peine s'évanouir en même tems.

Il n'en eſt pas ainſi des femmes, les Poſtes honorables, les Emplois éclatans n'ont aucune relation avec elles, & comme dit Ovide :

. . . . . . , *Supereſt præter amare nihil*
Quod ſupereſt faciunt.

Aucun ſoin ne peut les diſtraire,
L'Amour eſt leur unique affaire,
Et dans l'eſprit flateur d'exciter des ſoupirs,
Se concentrent tous leurs déſirs.

On

On me dira peut-être, que le ſoin de leur ménage, & l'éducation de leurs enfans, devroient être plus que capables de les faire revenir de la bagatelle. Mais cette objection ne ſçauroit m'être faite que par quelque franc Bourgeois. Les femmes de quelque choſe n'entrent pas d'ordinaire dans ces minuties-là ; il n'y a rien de brillant dans ces devoirs roturiers, dont on ſuppoſe que les meres de famille du plus bas ordre s'acquitent avec la plus grande exactitude. Ce n'eſt pas ainſi qu'on ſe diſtingue, qu'on brille dans le monde ; en réglant avec ſoin des affaires de ſa famille, en donnant les premieres impreſſions de la vertu à l'eſprit tendre de ſes enfans, une femme ne s'attire ni adorateurs, ni jalouſes. On ne ſonge pas à elle ; elle eſt civilement morte.

Pour avoir de la réputation, pour être l'objet des diſcours de tout le monde, il faut traîner partout une foule d'amans ; il faut diſputer aux plus illuſtres Coquettes l'honneur d'avoir la Cour la plus nombreuſe, & les ſoupirans les plus ſoumis. Ajoûtons qu'il eſt bien difficile de remplacer le plaiſir par le devoir : une paſſion ne céde d'ordinaire qu'à une paſſion plus forte, & l'on paſſe plus facilement d'une agitation à une agitation plus violente, que du trouble à la tranquilité. Les hommes, pour ceſſer d'être amoureux, peuvent aller de la tendreſſe à l'ambition ; mais les femmes doivent aller de l'amour à la ſageſſe. Cepen-

Cependant s'il eſt plus naturel, & plus excuſable dans le beau Sexe que dans le nôtre, de laiſſer ſurvivre ſa tendreſſe à ſes attraits, il faut avouër auſſi que cette folie eſt plus dégoûtante dans les femmes qu'en nous. Il eſt des beautez de la Nature comme de celles de l'Art, plus elles ſont délicates, & plus elles ſont ſujettes à pâtir des ravages du tems : les charmes du beau Sexe ont cette deſtinée-là ; ces traits ſi délicats & ſi finis s'alterent très-facilement, & ces couleurs ſi vives & ſi brillantes ne ſont pas long-tems ſans ſe ternir. Les agrémens des hommes ont plus de corps, pour parler ainſi, & ſe ſoûtiennent mieux contre les attaques de la vieilleſſe : d'ailleurs ce n'eſt pas tant le viſage qui rend les hommes aimables, que la juſte proportion de leurs autres membres, qui eſt plus ſolide & plus durable que la fraîcheur du tein & la beauté des traits.

Une femme qui ſe trouve dans la triſte ſituation de voir que ſon viſage & ſon cœur ne ſont plus d'accord enſemble, tâche d'ordinaire d'y ſupléer par des ajuſtemens brillans, & de donner à ſes habits cet air de jeuneſſe qu'elle a perdu elle-même : mais malheureuſement la laideur attifée eſt plus laide que la laideur ſimple, & tous les ornemens dont ſe pare une vieille paroiſſent répandre de la lumiere ſur ſes attraits délabrez, & creuſer davantage les rides de ſon front :

La

La vive image du Printems
Qu'on voit régner sur ses ajustemens,
Ne fait que marquer davantage
Le portrait de l'Hiver gravé sur son visage.

Il est vrai qu'on tâche d'y pourvoir par le fard, & qu'on étudie avec soin la science de répandre sur un visage décrépit l'éclat de la plus verte jeunesse. Mais c'est en vain. Et pour me servir des paroles de la Fontaine.

. . . . Ses soins ne peuvent faire
Quelle s'échape au tems, cet insigne larron.
Les ruines d'une maison
Peuvent se réparer, que n'est cet avantage
Pour les ruines du visage?

On peut dire qu'une femme âgée ne peut trouver rien de plus souverain pour s'enlaidir encore davantage, que le fard même qui imite le plus la Nature. Dans la laideur qui est l'effet de la vieillesse, il y a dumoins une certaine symétrie, & toutes les Piéces s'y accordent : mais quand l'Art en efface une partie, *le tout* en devient plus choquant. Quelle ridicule disproportion ne voit-on pas sur un visage, quand on y remarque d'un côté le blanc le plus éclatant & le rouge le plus animé ; & de l'autre, un front sillonné, des yeux batus & éteints, en un mot tout le reste de l'extrait baptistaire que les gens d'âge portent d'ordinaire écrit dans tout leur air?

On

On diroit même que les vieilles Coquettes travaillent à donner un démenti à leur jeunesse *peinte*, en s'obstinant à découvrir une gorge, qu'elles devroient cacher avec tout le soin imaginable, pour peu qu'elles entendissent leurs intérêts.

En vérité quand on voit un sein, jusqu'auquel la vuë descend, par des degrez que l'âge a taillé dans la peau, le cœur se glace, les désirs s'éteignent, & l'amour qui pourroit naître encore dans les faux appas d'un tein emprunté, doit indubitablement trouver-là son tombeau.

> Une gorge qu'en sa vieillesse
> On expose encore au grand jour,
> Loin de m'inspirer de l'amour
> Ne me prêche que la sagesse.

Un superbe Palais tombé en ruine; une Ville fameuse qu'on cherche en elle-même, voilà des objets propres à faire naître des réfléxions morales à tout le monde. Pour moi je me sens un désir invincible de moraliser à l'aspect d'un sein indocile, que les artifices les plus rafinez de la coquetterie tâchent en vain de redresser; je ne fais jamais des réfléxions plus sérieuses qu'alors, sur l'instabilité des choses humaines, & sur le cruel empire que le tems exerce sur les plus beaux Ouvrages de la Nature. Les pauvres Dames feroient certainement mieux de nous épargner

gner ces ſujets de Morale, & elles ſeroient plus finement coquettes, ſi elles étoient plus modeſtes.

Certaines vieilles ont trouvé un autre ſecret de donner du dégoût aux hommes, elles prétendent ſe farder par de petites manieres jeunes :

> Et ſe mêlant à la vive jeuneſſe,
> Avec leurs tons de voix & leurs ris enfantins,
> Elle logent les jeux badins
> Dans les rides de la vieilleſſe.

Elles vont à tous les bals, & ne manquent jamais cette occaſion de donner des preuves de leur vigueur; qui plus eſt, elles ont un Maître à danſer. Le moyen de leur diſputer la jeuneſſe après cela; il faudroit être ridicule au dernier point pour aller croire qu'une femme qui aprend à danſer puiſſe avoir ſoixante ans.

Je connois d'autres Coquettes ſurannées qui veulent briller dans les plaiſirs de la table, & qui par le ſecours de la bouteille prétendent ranimer leurs apas:

> Hélas cette liqueur traîtreſſe,
> Bien-loin de les reſſuſciter;
> Au-contraire en leur cœur ne ſçauroit qu'augmenter
> Le feu de la tendreſſe.
> Mais elle a beau redoubler leur foibleſſe,
> Perſonne n'en veut profiter.

Il

Il y en a encore qui tâchent de venir au fecours de leurs apas furannez par des paroles libres & par des équivoques, dont la gaillardife va quelquefois jufqu'à l'impudence. Elles efperent émouvoir le cœur d'un jeune-homme, & elles aiment mieux fe faire un amant par des moyens fi honteux, que de n'en avoir point du tout.

Ces fortes de difcours ont très-mauvaife grace dans la bouche des femmes de tout âge; mais les entendre tenir à une femme d'âge, c'eft prendre un vomitif par les oreilles, pour peu qu'on ait de délicateffe dans les fentimens.

Femme qui veut échaufer nos efprits
Par des difcours pleins d'impudence,
Nous ôte bien l'indifférence;
Mais c'eft pour la troquer contre un profond mépris.

Il arrive que des femmes qui n'ont point fenti cette paffion, dans le tems qu'elles étoient propres à nous l'infpirer, commencent à fe livrer à l'amour quand on ne fçauroit plus fe réfoudre à le partager avec elles. Dans leur printems elles étoient entierement occupées du plaifir de fe voir idolâtrer par les hommes; leur unique paffion étoit l'orgueil, & tant que le nombre & le mérite de leurs foupirans ont donné de la nourriture à leur vanité, leur ame a été fatisfaite; il n'y a point eu de vuide dans leurs défirs.

Mais

Mais quand l'âge ſurvenant peu-à-peu a fait défiler les amans, leur cœur s'eſt réveillé tout d'un coup de ſa léthargie, & les hommes leur ſont devenus précieux à meſure qu'ils leur ſont échappez :

Alors l'amour ruſé pour punir leurs rigueurs,
Déloge de leurs yeux pour loger dans leurs cœurs.

Horace trouve ſi grand ce malheur d'une femme que le tems a privée de ſa beauté, cette chére partie d'elle-même, qu'il trouve fortunées celles que la mort dérobe à cette diſgrace : voici comme il s'en explique :

O que ta mort eſt glorieuſe,
Amarillis, à qui la Parque officieuſe
A ſauvé par un prompt trépas,
Le chagrin de ſurvivre à tes rares apas.
De mille amans victorieuſe,
Tes yeux ne lancerent jamais
La moindre œillade infructueuſe :
Et ſans ſouiller ta déſtinée heureuſe
Le tems faucha d'un coup tes jours & tes attraits.

Celles qui n'ont pas une vie ſi illuſtre & ſi courte, achetent ſouvent un jeune mari, pour leur derniere reſſource, & donnent par-là la preuve la plus éclatante de leur foibleſſe & de leur extravagance.

Une vieille qui ſe réſoud à un mariage de cette nature, fait indubitablement une plus grande

grande folie, qu'un homme, qui dans un âge avancé épouse une jeune fille. Il peut avoir des raisons qui lui rendent un tel hymenée nécessaire en quelque sorte, & le desir légitime de perpétuer sa race, a souvent engagé des hommes fort sages dans un tel dessein. Les femmes d'âge ne sçauroient pallier leur ridicule de cette raison spécieuse, & par un mariage si mal assorti, elles font seulement un aveu public de leur incontinence. A quels troubles, d'ailleurs, à quelle foule de chagrins ne s'exposent-elles pas? Elles voyent d'ordinaire un jeune époux employer leurs richesses à faciliter ses amours illicites, & se servir ainsi du prix de son infamie, à se dédommager avec ses Maîtresses des dégoûts que lui donne sa femme. Et quand même une femme de ce caractére trouveroit une espece d'honnête-homme, qui incapable de lui donner son cœur, veut bien supléer par de la complaisance, elle ne laisse pas d'être bien malheureuse. La juste défiance qu'elle a de sa beauté la doit jetter naturellement dans la jalousie, & l'on sçait combien cette passion est furieuse, & de quelle maniere elle déchire une ame dont elle s'est saisie. Elle cause surtout de funestes desordres dans les esprits foibles, & les qualitez de femme & de vieille, ne sont que trop bien assorties avec cette cruella maladie du cœur. On ne sçauroit dépeindre comme il faut le malheur d'une femme qui se fait une étude de s'inquieter, & qui cherche

cherche du venin dans toutes les actions d'un malheureux époux, qui dans le fond souffre encore moins de sa rage qu'elle n'en souffre elle-même.

„ Elle ira tous les jours dans ses fougueux accès
„ A son rire, à son geste, intenter un procès.
„ Souvent de sa maison gardant les avenuës
„ Les cheveux herissez l'attendre au coin des ruës;
Et son cœur agité nourrira tour-à-tour
L'amour par la fureur, la fureur par l'amour.

LXXXIII. DISCOURS.

On remarque qu'à présent les enfans ont l'esprit presque meur dans un âge où autrefois ils s'amusoient encore à toutes sortes de puérilitez, sans sçavoir les premiers Rudimens des Sciences.

Quoique très-certainement cette remarqne soit fondée en raison, il ne faut pas s'imaginer que la Nature soit devenuë plus prompte à perfectionner ses ouvrages. Les hommes, n'ont pas une ame plus vigoureuse à présent que du tems de nos peres, & c'est toûjours un même esprit qui fait agir en nous les mêmes ressorts.

L'Education est la seule cause de ce changement dont on est tant surpris. On croyoit autrefois par un préjugé très-pernicieux, que

les

les jeunes-gens étoient incapables de tout effort d'eſprit dans leur premiere enfance, & on les abandonnoit à la pareſſe & à la niaiſerie, où leur propre penchant ne les porte que trop.

Ce n'eſt pas tout, il ſemble qu'on ſe ſoit fait une étude dans ce temps-là de rendre la route des Sciences longue & épineuſe, tant on avoit ſoin de traîner les foibles génies de la jeuneſſe par les détours infinis d'une méthode embaraſſée & rebutante. On a commencé enfin à connoître mieux la capacité des enfans, & l'on a aplani en même tems le chemin du ſçavoir.

Il ſe pourroit fort bien que dans les ſiécles futurs on s'étonnât autant de la ſtupidité de nos enfans d'à-préſent, que nous ſommes ſurpris du naturel tardif de la jeuneſſe du tems paſſé; & je doute fort que la Science de l'éducation ſoit déjà menée au plus haut degré de perfection.

Quoique je ſçache que des eſprits du premier ordre, auſquels je n'oſerois ſeulement me comparer de la penſée, ont traité cette matiere importante, je ne laiſſerai pas de hazarder ici quelques maximes ſur la maniere de cultiver l'eſprit de la jeuneſſe. Il n'eſt pas impoſſible que des réflexions utiles, échapées aux génies les plus tranſcendans, puiſſent être quelquefois ſaiſis par une raiſon plus bornée.

Dès que les enfans commencent à s'énon-

cer,

cer, on travaille d'ordinaire à donner de l'étenduë à leur imagination, & à attiser le feu & la vivacité qu'ils ont reçus de la Nature; on admire en eux une pensée brillante, on les louë d'une repartie vive, on se récrie sur une malice ingénieuse. Je me trompe fort si cette conduite n'est pas dangereuse & imprudente. Un enfant excité par les éloges qu'on prodigue à sa vivacité, s'anime & s'échauffe de plus en plus, il ne croit rien de si beau que de briller même aux dépens d'autrui. Il s'accoûtume peu-à-peu à lancer ses bons-mots sur tout le monde, & à rendre son esprit odieux & insuportable. Je ne veux pas qu'on éteigne son feu, je veux qu'on le dirige, & que rectifiant son imagination pétulante, on l'asservisse de bonne heure à la justesse du raisonnement. Le brillant & la vivacité ne sont que l'ornement de l'esprit, le bon-sens en est la substance; & il est juste de donner les premiers soins à ce qui est le plus important.

Je serois d'avis qu'on commençât par former la raison d'un enfant, & par développer peu-à-peu la Logique naturelle qui naît avec tous les esprits, & surtout avec les esprits bien faits. Je sçai bien qu'on s'imagine que par cette méthode on émousse un beau naturel; on compare l'enfance avec un jeune arbre qui portant une trop grande abondance de fruits perd toute sa vigueur, & ne répond point à l'espérance qu'il avoit donné d'abord de

de ſa fertilité. Mais les comparaiſons ne ſont point des raiſonnemens; elles ne ſervent point à prouver, mais à faire ſentir d'avantage la force d'une preuve. Si la méthode que je conſeille, demandoit de grands efforts, & ne pouvoit ſe pratiquer ſans fatiguer l'eſprit, la comparaiſon ſeroit juſte dans toutes ſes parties, & l'on en pourroit tirer une concluſion propre à renverſer mon ſentiment. Mais je ſoûtiens qu'il eſt très-facile d'aſſortir la Philoſophie à la premiere jeuneſſe même, pourvu qu'on s'y prenne avec prudence, & qu'on connoiſſe à fond le naturel ſur lequel on travaille. Deux choſes, à mon avis, arrêtent le raiſonnement d'un enfant. Les reſſorts de ſon eſprit ſont incapables de ſe tenir long-tems bandez, & il n'a que des idées confuſes des expreſſions dans leſquelles on lui propoſe une vérité.

Il s'agit donc de lui aprendre d'abord à definir les mots, à concevoir leur juſte valeur, & à démêler leurs différens ſens. On peut le faire dans une converſation enjouée, comme ſi on ne ſengeoit pas ſeulement à l'inſtruire; on peut emprunter de ſes badinages & de ſes jeux des expreſſions qui lui ſont familieres pour le faire entrer ſans effort dans le ſens d'un terme qu'il ne connoiſſoit pas diſtinctement. C'eſt ainſi qu'il ne commencera pas ſeulement à ſe former une idée nette de ce qu'il entendra dire; il s'exprimera lui-même avec préciſion, & ſes diſ-

cours

cours cesseront d'être embrouillez & énigmatiques, comme ils le sont d'ordinaire à cet âge. Il lui sera fort aisé après cela de concevoir ces véritez primitives & simples, qu'on reçoit dès qu'on les entend prononcer, & que les préjugez tâchent en vain d'obscurcir.

Il pourra même en tirer des conséquences, pourvu qu'on ne les étende pas jusqu'à lui lasser l'esprit. Pour voir s'il est capable de cet effort on n'a qu'à le suivre dans les jeux qui amusent d'ordinaire la premiere jeunesse. Ces jeux ont toujours certaines régles qu'il n'est pas permis de transgresser. Vous verrez qu'il les comprendra d'abord; & si quelqu'un de ses compagnons paroît s'en éloigner, il comparera son action avec la loi; il en tirera des conséquences, & il en conclura avec une justesse étonnante que cette action-là est permise, ou qu'elle ne l'est pas.

A proportion qu'il avance en âge on doit le porter insensiblement à une aplication plus grande, & le faire descendre des axiômes généraux à des véritez plus particulieres & plus abstruses. On verra dès-lors, si l'on veut prendre la peine de l'essayer, que sans lui embrouiller l'esprit d'un fatras de distinctions de Logique, il pourra connoître un sophisme d'avec un bon raisonnement. Tâchez, par exemple, de lui en imposer, par quelque subtilité sophistique, sur ses amusemens or-

dinaires ; & s'il s'en débrouille, proposez-lui un sophisme de la même espece touchant une matiere plus sérieuse ; il est fort aparent qu'il saisira avec la même facilité le nœud du faux raisonnement. Si par hazard il se trouve pris dans un de ces piéges de la Logique, & que par ses propres forces il ne puisse pas se tirer d'affaire, il faut l'aider à se débarasser, & lui faire sentir avec toute la netteté possible, en quoi consiste la finesse qui avoit échapé à sa pénétration. Il faut après cela lui faire apliquer, sans aide, les régles qu'on vient de lui tracer, à quelqu'autre exemple ; & sans lui en faire une affaire sérieuse, lui aprendre ainsi insensiblement à se démêler des subtilitez d'un Sophiste.

Pour exercer un enfant dans cette Science importante, il n'est pas nécessaire de l'enfermer trois heures de suite dans un cabinet. Cette étude est de tous les lieux & de toutes les occasions. La table & la promenade y peuvent tenir lieu de Collége, & même elle n'est pas incompatible avec les amusements les plus pueriles, où il est très-utile d'entrer quelquefois avec un jeune éleve. C'est-là que la joye lui fait déveloper entieremant le caractére de son esprit, qu'on ne sçauroit cultiver comme il faut, sans avoir une connoissance parfaite de ses qualitez, bonnes & mauvaises.

Après avoir de cette maniere façonné sa raison,

raiſon, on peut facilement la rendre pour jamais inacceſſible aux erreurs populaires. Elles choquent d'ordinaire immédiatement les premiers principes de la vérité; & un eſprit qui n'a pas eu encore le loiſir de s'aſſervir à la coûtume, concevra d'abord l'extravagance des préjugez de la multitude. Il ſe conſervera toujours pur, & rien ne l'arrêtera dans la recherche de la vérité.

Rien au monde n'eſt plus libre de ſa nature, que la raiſon, il faut entretenir celle d'un enfant dans cette liberté généreuſe, & ne la faire dépendre que de la ſeule évidence. Il faut lui permettre de ne s'en pas fier à vous en matiere de raiſonnement; de vous faire des objections; de ſoutenir même ſon opinion avec fermeté. Il eſt vrai qu'il eſt bien plus commode de lui impoſer ſilence avec une authorité magiſtrale, & de lui faire regarder vos déciſions comme autant d'oracles. Malheureuſement c'eſt-là le vrai moyen d'engager ſa raiſon dans l'indolence, & de la priver de cette noble vigueur, qui ſeule peut l'élever au-deſſus des eſprits ordinaires.

Je conviens qu'un enfant, conduit de cette maniere, commence ſouvent de bonne heure à former une haute opinion de ſon habileté, à vouloir conteſter les choſes les plus claires, & à parler ſurtout d'un ton déciſif. Ces inconvéniens ſont grands; mais ils ne ſont pas ſans remede.

Voulez-vous réprimer l'orgueil d'un

enfant qu'on a confié à vos ſoins ; portez plus ſouvent ſon eſprit ſur les choſes qu'il ignore, que ſur celles qu'il ſçait. Qu'il ne perde jamais de vuë ſon incapacité, & qu'ainſi ſa vanité ſe perde dans l'abîme des connoiſſances que ſon foible eſprit ne peut pas encore fonder.

Préſervez-le ſurtout du poiſon de la flaterie ; tâchez de lui faire ſentir le danger & le ridicule qu'il y a à ſe laiſſer duper par des adulateurs, qui confondent le plus grand fat, & le plus honnête-homme, en leur prodiguant les mêmes louanges. Qu'on me permette ici de faire une petite digreſſion.

Je plains de tout mon cœur les enfans d'un certain rang qui ont quelque mérite : il ſemble que tout le monde conſpire contre leur bon naturel. Ils ont dit trois ou quatre jolies choſes ; les voila en réputation : ils ne font plus un pas dans la ruë qu'on ne vienne les embraſſer & les féciliter de leurs lumieres. Ils n'ont que faire de mettre déſormais de l'eſprit dans leurs diſcours, on y en met pour eux, & l'on trouve un ſens, & un ſens relevé, juſques dans leurs ſottiſes. Ceux qui veillent à leur conduite doivent s'efforcer ſans relâche à imprimer de nouveau dans ces jeunes eſprits, les ſentimens de modeſtie que tout le monde tâche a l'envi d'en effacer ; c'eſt toujours à recommencer, & la corruption naturelle du cœur humain, fait d'ordinaire que le poiſon

l'emporte

l'emporte ſur l'antidote. Je reviens à mon ſujet. Quel parti faut-il prendre avec un enfant qui ne ſe rend jamais dans la diſpute, & qui outre la liberté qu'on lui accorde de ſoûtenir ſes ſentimens ? Celui qui doit diriger ſon eſprit en doit connoître la portée, & ſçavoir ſi c'eſt faute de lumieres, ou de docilité, qu'il refuſe à ſe ſoumettre. Si c'eſt par opiniâtreté, on doit l'en punir par le ſilence, & lui marquer qu'on ne daigne pas répondre à ces chicanes frivoles. Dès qu'il ſera revenu du dépit que cet eſpece de mépris ne manquera pas de lui donner, il faut l'entreprendre avec douceur, en lui faiſant voir combien il eſt beau de garder une noble indifférence pour ſes propres ſentimens, & de n'être Sectateur que de la vérité ſeule ; que rien n'eſt plus glorieux & plus rare que de ſçavoir dire de bonne grace, *j'ai tort* ; & qu'on remporte une plus illuſtre victoire en arrachant cette confeſſion à ſa vanité, qu'en faiſant ſuccomber ſon Antagoniſte ſous la force d'un raiſonnement ſans replique. Ce n'eſt pas tout, il faut qu'on apuye ces leçons par ſa conduite. Il arrive aux plus habiles-gens de pouvoir être relevez par un enfant avec juſtice. Dans ce cas, il ne faut pas ſe gliſſer dans les détours de la Logique, pour échaper aux lumieres des jeunes-gens ; il faut convenir naturellement de la foibleſſe de ce qu'on venoit d'avancer, & déjà éclairez par les ma-

 ximes

ximes dont j'ai parlé tantôt, ils regarderont moins cet aveu comme la marque d'une raiſon foible, que comme le caractére d'un eſprit bien fait & d'un cœur ſincere. Il me ſemble qu'il eſt moins difficile encore de réformer l'air déciſif dans un enfant dont on a formé la raiſon. On peut lui faire voir aiſément, par des preuves & par des exemples, que la déciſion eſt le partage des ſots, comme le raiſonnement eſt celui des gens habiles. Si on lui inculque bien cette vérité, ſi on évite à parler devant lui, d'un ton déciſif, ſur les matieres qui méritent quelque réfléxion : Si d'ailleurs on ſe ſert de ce remede avant que le mal ſoit invétéré; il n'aura garde de ſe mettre du côté des ignorans, dont la ſottiſe eſt encore enlaidie par une ſuffiſance ridicule.

LXXXIV. DISCOURS.

RIEN n'eſt plus ridicule que de condamner un Auteur ancien, parcequ'il donne à ceux qu'il dépeint dans ſes Ouvrages, d'autres coûtumes & d'autre mœurs, que celles que l'uſage nous fait conſidérer comme les ſeules bonnes.

Les Héros de notre tems ont un Equipage brillant & une ſuite nombreuſe; leurs tables nous raviſſent par la magnificence de la

la Vaiſſelle, & par la délicateſſe des mets. Si par quelques préſens on veut leur marquer de l'eſtime, on leur donne des Epées couvertes de Pierreries ou d'autres Bijoux d'un prix ineſtimable. Tout cela nous paroît grand & noble; mais nous aurions tort d'en tirer un droit de nous moquer des Héros anciens, dont la gloire n'étoit pas relevée par tant d'éclat étranger.

Les Ecrivains qui en ont parlé les louent quelquefois d'avoir été fort entendus à faire la cuiſine; les Ortolans & les Perdrix ne paroiſſoient jamais dans leurs Feſtins, & les préſens les plus magnifiques dont on honoroit leur valeur, c'étoient des Bœufs propres au labourage, des chaudrons d'airain, & d'autres meubles de cette ſorte.

Les Auteurs qui nous ont repréſenté ainſi ces Grands-Hommes, ne pouvoient pas deviner les mœurs des ſiécles futurs. C'eſt pourquoi nous ne ſommes pas leurs Juges compétens, & nous ne ſçaurions avec juſtice les citer devant le Tribunal de notre luxe.

Ils ne ſont pas de même à l'abri de notre critique, quand ils nous tracent le portrait du cœur humain, s'ils le dépeignent autrement que nous ne ſentons le nôtre & celui des hommes qui nous ſont contemporains, on peut les accuſer hardiment d'être de mauvais Peintres. L'homme en général eſt inaltérable à l'égard de ſes ſentimens &

de ses inclinations ; il a été & sera toujours ce qu'il est, vain, ambitieux, amoureux de l'autorité, porté à se distinguer parmi ses semblables. Ces qualitez sont fondées sur son amour-propre, & elles cesseront de lui être naturelles quand il cessera de s'aimer. Il a même des inclinations dont on ne découvre pas d'abord la liaison avec les sentimens ordinaires du cœur humain, qui ne laissent pas d'avoir été remarquez en lui de tout tems. Ce n'est pas d'aujourd'hui, par exemple, que les femmes ont tant de goût pour les Gens-de-Guerre ; on remarque dans les Ecrits les plus anciens des traces de ce penchant bizarre. Dans Homére, Briseïs après avoir perdu par les armes d'Achille sa Patrie, son pere, ses freres & son époux, chérit pourtant Achille ; il est bel homme, surtout il est Soldat : elle ne sçauroit résister à cette derniere qualité, & celui par qui toute sa famille a été détruite, tient lieu dans son cœur de toute sa famille. La même vérité a été encore indiquée plus clairement par la Fable de Mars & de Venus ; elle est très-ancienne, & a été faite sans doute pour tourner en ridicule le foible que le beau Sexe avoit dès-lors pour les Destructeurs du Genre-humain.

A quoi attribuons-nous cette inclination surprenante ? Ce Sexe timide s'effraye à la moindre aparence de danger : la vuë seulement d'un combat fait tomber une femme

en

en foiblesse; & même elle croit de la bienséance de se pâmer à un spectacle si desagréable. Le beau Sexe est cependant plein d'estime pour ceux qui font profession de se baigner dans le sang, autant de fois que l'occasion leur en est offerte. Le meurtre & le carnage leur fait horreur, & rien ne leur est plus agréable que les auteurs du meurtre & du carnage.

Les gens qui se donnent les airs de trancher court sur la conduite du beau Sexe, se tireroient ici bien-tôt d'embarras. Le cœur d'une femme, diroient-ils, est la plus grande des contradictions; rien n'est plus indéchiffrable que ses sentimens, & la pénétration la plus vive s'égare dans le labyrinthe de ses passions. Pour moi, qui suis plus porté à rendre justice au Sexe, je ne me contente pas d'une raison si générale: J'en trouve d'abord une plus particuliere & plus véritable, dans la timidité même des femmes, qui paroît les éloigner si fort d'un tendre commerce avec les Guerriers.

Plus le danger les effraye, plus elles regardent comme un effet pénible de l'ame, la profession de braver le péril avec fermeté. Quand elles fouillent dans leurs sentimens, elles n'y trouvent qu'une foiblesse excessive; elles en admirent d'autant plus le courage de ceux qui sacrifient volontairement la douceur du repos & l'amour de la vie, à la gloire d'affronter tous les jours la

mort, de l'attendre de pied ferme, ou d'aller à sa rencontre. Ce n'est pas tout, la valeur est d'ordinaire le caractére d'une ame grande & d'un cœur généreux; la poltronnerie au-contraire est la plûpart du tems accompagnée de sentimens bas & méprisables. Elle fait son séjour dans des ames inaccessibles à l'honneur, & il n'y a rien de bon à attendre d'un cœur que la gloire ne sçauroit tirer de son indolence. Un lâche est l'objet de l'aversion de tout le monde, personne ne veut avoir de commerce avec lui, & l'on craindroit de partager sa honte, si on étoit avec lui dans les moindres liaisons.

Une femme est d'ordinaire extrémement attentive à tout ce qui peut intéresser sa vanité, & quelques aimables qualitez qu'un Amant puisse avoir d'ailleurs, elle croiroit deshonorer ses charmes par la conquête d'un homme universellement méprisé, bien loin de vouloir l'en dédommager par sa tendresse. D'un autre côté rien ne flatte davantage son orgueil que de voir succomber sous son mérite un homme intrépide, & accoutumé à vaincre tous les obstacles qui s'oposent à sa bravoure. Elle félicite continuellement ses apas d'un si glorieux triomphe, & elle croit s'aproprier toute la gloire de celui qu'elle met dans ses chaînes. La férocité qui s'attendrit, la fermeté qui s'ébranle, la fierté qui s'abaisse & qui devient supliante, voilà les victimes les plus agréa-

bles

bles qu'on puisse immoler à la haute opinion qu'elle a de son mérite.

On dira qu'à ce conte le beau Sexe devroit aimer tous les braves Gens, Guerriers ou non ; aussi est-il vrai que la valeur charme les Dames dans toutes sortes d'objets; mais elle leur paroît la plus brillante dans ceux qui se sont destinez à donner des marques continuelles d'intrépididité, qui toutes les Campagnes vont moissonner des Lauriers nouveaux, & qui travaillent sans cesse à perfectionner leur gloire.

Voilà des raisons qui certainement ne sont pas au deshonneur des Belles; j'en alléguerai quelques autres qui ne leur plairont pas tant; mais que cependant ma franchise ne me permet pas de passer sous silence.

Il y a bien des femmes qui se laissent prendre uniquement à la parure Soldatesque d'un Officier, & à cet air déliberé que la Guerre manque rarement de donner aux Nourrissons de Mars. Comment, par exemple, le cœur de Cephise peut-il tenir contre les airs d'Alidor, quand il se laisse traîner au Cours dans une Caleche magnifique. Son habit d'Ecarlate ne laisse voir qu'à peine sa couleur au-travers des Galons d'Or qui le couvrent. Il tient un Chapeau tout chiffoné sous son bras. Sa petite Perruque mise de travers laisse voir à découvert une de ses oreilles, & la moitié d'une tête razée. Il est étendu dans son Carosse avec

une indolence cavaliere, & apuyant ses jambes sur le strapontin, il paroît ne vouloir rien dérober de sa figure aux yeux curieux. Avec cela il chante assez haut un petit air à la mode, en battant la mesure de la main droite. De la gauche il tient une Tabatiere dont il change à chaque tour qu'il fait. De cette maniere il étale huit ou dix Boëtes différentes dans une demie-heure. Voilà les trois quarts de son mérite; il en est aussi fier, comme si dans chacune quelque bonne qualité étoit enfermée. Vous le considérez à-peu-près de la même maniere, Céphise & vous avez raison. L'une de ces Tabatieres contient la Sagesse; l'autre, lesprit; une troisiéme, la discrétion; celle-ci, la grandeur d'ame; & celle-là, la fidélité. Encore un coup, Cephise, vous ne sçauriez refuser votre cœur à un homme si rare: Je vous conseillerois même de prévenir ses soupirs, & de lui épargner les peines que doivent prendre les Amans du commun pour fléchir leurs Maîtresses.

On peut dire encore que les Gens-de-Guerre sont sujets à des défauts qui contribuent extrémement à leur rendre les cœurs des Belles accessibles. Le caractére de leur métier se répand sur leurs manieres avec le beau Sexe; elles ont quelque chose de brusque & de cavalier qui aproche fort du mépris. Ne croyez pas qu'ils en deviennent odieux & insuportable. Point du tout; les femmes

femmes joignent d'ordinaire beaucoup de fierté à un tempérament foible & craintif. Si vous les traitez avec hauteur, la partie craintive joue en elles son jeu. Elles ne vous regardent qu'avec respect, & ne vous étalent que complaisance, que douceur, que manieres engageantes & flateuses.

Si au-contraire vous vous efforcez par des déférences respectueuses à mettre leur orgueil dans votre parti ; vos égards, vos soumissions idolâtres, votre précaution à ne leur point déplaire, rassurent leur humeur timide, & leur donnent une entiere liberté de vous déployer toute l'étendue de leur orgueil. Elles se croiront des Divinitez au prix de vous, & tous vos soins, toutes vos peines leur paroîtront trop payez d'un regard ou d'un souris. Heureux encore, si tous les jours vous n'en essuyez pas les dedains les plus insupportables, & si elles ne se font pas un plaisir des tourmens qu'elles vous font souffrir. En un mot, la plûpart des Belles s'élevent au-dessus de celui qui s'abaisse devant elles ; elles s'abaissent devant celui qui se roidit contre leur fierté, & le plus sûr moyen d'en obtenir quelque grace, c'est de ne les pas mériter.

Que les hommes ne se glorifient pas du portrait desavantageux que je fais ici des femmes, parmi lesquelles il y en a un grand nombre de fort éloignées de ces sentimens extravagans. Nous n'en devons rien au beau Sexe

Sexe sur les travers d'esprit ; & rien ne ressemble mieux aux sottises des femmes, que les sottises des hommes.

Quand je rencontre dans la ruë certaines gens sans les saluer, ils me tirent de ma distraction par un salut des plus humbles, & me font rougir par leur honnêteté, de mon incivilité involontaire. Ils s'imaginent alors que je m'estime au-dessus d'eux, & digne de leurs respects, ils ont la foiblesse d'être de mon sentiment, & se hâtent de me rendre l'hommage qui selon eux m'apartient. Si une autre fois, voulant réparer ma faute, je les aperçois, ils me rendent le salut avec la gravité d'un homme respectable, & comme s'ils me faisoient grace, en remarquant le devoir dont je viens de m'acquiter. C'est alors qu'ils me croyent persuadé de leur supériorité & de ma bassesse; & ainsi, par ma fierté & par mon humilité aparentes, je dispose de l'opinion qu'ils conçoivent & d'eux & de moi. Revenons aux Guerriers; non-seulement ils traitent les femmes cavalierement, ils ont en général assez mauvaise opinion de leur sagesse, & souvent ils remplissent les vuides de leurs occupations d'Eté, en déchirant la réputation des Belles, à qui ils ont fait la cour pendant l'Hyver. Ce profond mépris qu'ils ont pour le beau Sexe leur tient souvent lieu de mérite.

Un Amant qui se forme une haute idée de la vertu de sa Maîtresse, tâche d'en arracher quelque

quelque faveur par ses soins, ses services, sa discrétion, sa constance; mais il ne fait que tourner autour du pot. Sa timidité est très-mal assortie avec la timidité de sa Belle, & elle lui donneroit volontiers le conseil qu'Héléne donne à Pâris, dans les Vers d'Ovide, que je cite peut-être trop souvent.

On cherche en vain par l'éloquence,
Ce qu'on peut acquérir par quelque violence :
D'une jeune Beauté la timide pudeur
Veut souvent par la force arriver au bonheur.

Messieurs les Officiers n'ont pas besoin de cet avertissement; ils ne sont pas gens à vouloir prendre par la sappe une place qu'ils jugent de si peu de défense; ils y vont tête baissée, & prétendent l'emporter du premier assaut ; à quoi bien souvent ils réussissent.

LXXXV. DISCOURS.

Suite du LXXXIII.

APRÈS avoir ainsi jetté la base du raisonnement d'un jeune-homme, ce qui me paroît le meilleur & le plus important à faire, c'est de fonder sur cette base solide, l'étude de ses devoirs. Dans l'éducation ordinaire, un enfant ne distingue une bonne action d'avec une mauvaise que par les récompenses

récompenſes & les punitions qui les ſuivent; mais c'eſt peut-être ce qu'il y a au monde de plus propre à le perdre pour jamais. Rien n'eſt plus capable de lui donner des ſentimens bas & lâches, de laiſſer ſon ame dans une inaction indolente, & de la rendre eſclave de l'eſpérance & de la crainte. C'eſt le moyen ſûr de lui faire examiner, non, ſi une action eſt bonne en elle-même, mais ſi pour le préſent elle eſt bonne pour lui; bientôt il ne meſurera ſes devoirs qu'à une utilité déraiſonnable & groſſiere, & il croira licite tout ce qu'il pourra dérober aux yeux des perſonnes qui ont le pouvoir de le punir. Il vaut infiniment mieux l'inſtruire de ſes devoirs par principe, & le rendre plûtôt docile à la raiſon qu'à l'authorité de ſes Maîtres, afin que ſon ame ſe détermine vers le bien par ſon propre mouvement, & avec une liberté généreuſe.

Qu'on ne s'imagine pas que cette Science ſi digne d'être poſſedée, ſoit au-deſſus de la portée d'un enfant élevé ſelon ma méthode. La Morale oblige tous ceux qui ont la faculté de raiſonner, & il eſt naturel qu'elle ſoit acceſſible à leurs recherches, pourvu qu'ils veuillent entrer ſérieuſement dans l'examen d'une matiere ſi importante. Si elle demande une pénétrarion extraordinaire, ce n'eſt que dans un petit nombre de cas particuliers, qui n'influent guéres ſur la conduite générale des hommes. Elle n'eſt hé-

riſſée de difficultez que pour ceux dont on a laiſſé croupir la raiſon dans une pareſſe honteuſe. Ils ont eu tout le tems de s'aſſervir à leurs paſſions; le faux-honneur & les autres préjugez de la multitude les ont familiariſez avec les opinions les plus fauſſes & les plus ridicules. Elles ont par une eſpece de preſcription occupé dans leur eſprit la place de la vérité, & les arracher de leur ame, c'eſt la priver pour ainſi dire d'une partie d'elle-même. Quand enfin la vérité ſe découvre à eux dans tout ſont jour, & s'opoſe à leurs erreurs favorites, il ſemble qu'elle s'opoſe à elle-même : cette contradiction aparente trouble leur foible raiſon; il faut une peine infinie pour la débaraſſer de ſes préventions invéterées, & pour la remettre dans une pleine indifférence pour tous les ſentimens qui demandent de la réfléxion & des recherches. La juſteſſe qu'on donne de bonne heure à l'eſprit d'un jeune-homme, le préſerve de tous ces inconvéniens; la vérité ne trouve en lui d'autres obſtacles que ceux qu'elle aporte elle-même, & certainement ce ne ſont pas ceux-là qui ſont les plus difficiles à ſurmonter.

Une raiſon éclairée ſur le devoir trouve moins de peine, qu'un eſprit enveloppé de ténébres, à triompher d'un tempérament indocile Cependant elle n'y réüſſit pas toujours. C'eſtpourquoi il faut auſſi de bonne-heure tâcher de mettre le cœur dans ſes intérêts,

intérêts, & d'y exciter des paſſions avantageuſes pour la vertu. On y peut travailler avec ſuccès par les exemples. On doit mettre ſouvent devant les yeux d'un enfant la conduite de ces hommes, qui ſe ſont acquis par leurs vertus une réputation éternelle. Il faut lui dépeindre de la maniere la plus vive leur générosité, leur conſtance, leur grandeur d'ame, & ſurtout leur humanité & leur juſtice; afin de lui en faire concevoir de hautes idées, & lui inſpirer pour ces grands modéles de l'admiration & de la tendreſſe. D'un autre côté, il faut lui faire des portraits affreux de ceux qui ſe ſont rendus les objets du mépris des hommes par des actions intéreſſées, cruelles & injuſtes; par-là ſon cœur ému & pénétré ſe remplira d'averſion pour la baſſeſſe de leurs ſentimens. Ces impreſſions qu'on fait dans une ame encore tendre, ne ſont pas ſujettes à en être effacées, & quand elle ſera balancée entre le vice & la vertu, frapée par les exemples qu'on lui aura rendus familiers, elle ſuivra plûtôt ceux qu'elle eſtime & qu'elle aime, que ceux qu'elle mépriſe & déteſte.

Il faut ſurtout exciter un enfant éclairé à prendre pour guide les lumieres de ſa raiſon, par reſpect pour la Divinité & pour ſa volonté révelée, qu'on lui doit faire connoître dès qu'il eſt en état de goûter la force d'une preuve.

Il

Il y a des démonſtrations de l'exiſtence d'un Dieu & de la vérité de la Religion Chrétienne, dont l'évidence ſera facilement ſaiſie par un jeune-homme d'un raiſonnement cultivé, à qui on aura donné une idée nette des expreſſions, & qu'on aura préſervé ſoigneuſement de la tyrannie des préjugez. Il ne s'agit que d'arranger ces preuves dans un ordre facile, & de ne deſcendre jamais à une conſéquence, avant que d'avoir fait comprendre clairement la propoſition dont elle découle.

Il eſt bon même, pour ſoulager ſa mémoire, qui ne retiendra pas ſans peine toutes la ſuite d'un raiſonnement, de le lui faire écrire à lui-même; par-là toutes les parties d'une preuve ſe graveront mieux dans ſon eſprit, & il pourra remonter facilement à chaque propoſition, qui peut répandre de la lumiere ſur les conſéquences qui l'embaraſſent.

Auſſi-tôt que ſa raiſon ſera parfaitement convaincuë ſur ces deux véritez fondamentales, on peut lui déveloper la morale Sacrée des Livres Divins, & la confronter avec celle que la raiſon nous preſcrit ſans l'aide de la Révélation. On peut lui faire ſentir fortement, combien en partie la premiere eſt conforme à l'autre, & combien en partie elle ſurpaſſe les découvertes de notre eſprit, qui ne laiſſe pas de goûter & d'admirer des véritez auſquelles il n'auroit

roit jamais atteint pas ſes propres forces.

Enfin, il eſt très-utile de lui faire comprendre queles Loix admirables que la Révélation nous preſcrit, n'ont en vuë que notre propre intérêt; & qu'un bonheur réel & préſent eſt une ſuite néceſſaire de la pratique de nos devoirs.

A l'égard des Dogmes, je ſerois d'avis qu'on ne le fît pas entrer d'abord dans un grand détail. On devroit ſe contenter de lui déveloper avec toute la netteté poſſible ceux qui ſervent de fondement à la Religion, & qui ſont ſi clairement exprimez dans nos Saints Livres, qu'on ne ſçauroit refuſer de les admettre ſans manquer de reſpect à celui qui nous les a révélez. Il y en a d'autres, qu'il n'eſt pas néceſſaire de ſpécifier, où les plus habiles gens voyent le moins clair, & où tout homme de bonne foi avouera qu'on trouve des difficultez conſidérables, de quelque côté qu'on ſe tourne. Il faudroit éviter d'en parler à un enfant, afin de n'accabler pas ſa foible raiſon ſous un fardeau que les Génies les plus vigoureux ont bien de la peine à ſoutenir. Je me trompe fort s'il ne ſeroit pas utile que juſqu'à un certain âge on ſçût uniquement qu'on eſt de la Religion Chrétienne, ſans prendre aveuglément parti entre les différentes Sectes qui partagent ceux qui ſe font un honneur de porter le nom de Chrétien.

Si enfin, dans un âge plus meur les queſ-

tions

tions d'un jeune-homme vous obligent à lui exposer ces différentes opinions, tâchez de lui en parler sans passion & sans aigreur, ne donnez aucun nom odieux à ceux-là même qui embrassent les sentimens les plus ridicules; & plûtôt que de les accuser de malice ou d'opiniâtreté, plaignez-les de leur aveuglement & de leur malheureuse éducation qui en est la cause. Gagnez surtout sur votre amour-propre, s'il se peut, d'expliquer ces différens systêmes avec fidélité, & de mettre en tout leur jour les raisons sur lesquelles on les appuye. Il est sûr qu'un esprit bien cultivé n'adhérera jamais à ces Sectes où regnent l'autorité des hommes & la superstition. A l'égard de celles qui s'oposent les unes aux autres, des difficultez èmbarassantes pour les esprits les plus pénétrans, on feroit bien, il me semble, de laisser à un jeune-homme bien instruit sur les Objections qu'on fait de part & d'autre, la liberté de suspendre son jugement, ou bien de se déterminer de lui-même vers le Parti qui lui paroît plus raisonnable.

Cette maxime déplaira fort à toutes les personnes aveuglément zélées; je n'en doute point. Quoi! dira ce pere, mon fils seroit exposé par cette méthode à donner dans l'Arminianisme? Je le deshériterois s'il tomboit jamais dans des erreurs si détestables. Mon enfant, dira cet autre, pourroit bien en suivant ces belles maximes, devenir Particulariste,

& j'aimerois mieux le voir au tombeau, que dans un si déplorable égarement.

C'est ainsi que nous croyons que nos enfans courent à la perdition, à mesure qu'ils s'éloignent de nos Systêmes. Je conviens, qu'ils courent risque de s'égarer, si pour se déterminer ils se fient à leurs propres lumieres. Mais sont-ils à l'abri de ce danger, en soumettant leurs opinions à l'authorité paternelle?

Suposons même qu'on évite l'erreur à-coup-sûr, quand on adopte les sentimens de ses peres, ma méthode ne m'en paroît pas moins raisonnable, & j'ose avancer qu'il vaut mieux être dans l'erreur, après avoir fait tous ses efforts pour éclairer sa raison, que de suivre la saine Doctrine, en pliant sous l'autorité d'une maniere servile.

Si l'on tombe dans le premier inconvénient, on agit dumoins en homme, on met en œuvre la raison à laquelle seule on est responsable de ses sentimens; & sans être coupable de paresse ou d'obstination, on a seulement le malheur de ne sçavoir pas se dégager de l'illusion, par une force d'esprit suffisante. Mais si l'on est Orthodoxe par prévention, à proprement parler, on ne croit rien; on s'imagine de croire, & ce qu'on prend pour une conviction de l'esprit, n'est qu'une passion du cœur; au-lieu de soumettre ses opinions à l'évidence, on les fait relever du hazard, qui selon les parents

parents & la partie des hommes, en fera à ſon gré des Juifs, des Chrétiens, ou des Mahométans.

Par une éducation ſi mal dirigée on aprend à haïr des ſentimens ſans les connoître, parcequ'on a apris dès ſa plus tendre enfance à haïr ceux qui les ont embraſſez. De là ce zéle perſécuteur, qui étouffe la Charité Chrétienne par attachement pour le Chriſtianiſme, & qui pour défendre les intérêts de Dieu, tranſgreſſe ſes Loix les plus ſaintes. De là ces maſſacres barbares, dans leſquels une noire perfidie & une rage infernale ſe couvrent du voile de la piété, pour ſaper la Religion par ſes fondemens.

Plût au Ciel qu'on voulût bien ſérieuſement réformer l'éducation des enfans, ſur cet article, & ne point émouvoir leurs paſſions pour leur faire aimer une Secte, & pour leur en faire haïr une autre. Tous les hommes ſe regarderoient bien-tôt comme freres, & les titres odieux d'hérétique, qu'on employe à tort & à travers, ne nous feroit pas regarder les uns les autres comme des monſtres d'impiété; on employeroit toute la douceur que la Charité Chrétienne peut inſpirer, pour diſſiper les ténébres qui offuſquent l'eſprit de ceux qui s'égarent. Surtout on concevroit l'impertinence qu'il y a à attaquer le raiſonnement par des ſuplices, & à vouloir renverſer les conceptions de l'ame, par les tortures dont on déchire le corps.

Je

Je ſoutiens même, que la varieté des opinions ſeroit de beaucoup moindre.

La raiſon qui offre à tous les hommes les mêmes principes, les meneroit facilement aux mêmes conſéquences dans les choſes importantes pour le Salut, qu'un Etre rempli de bonté pour nous nous a rendues faciles, pourvu que nous y veuillons prêter toute l'attention dont elles ſont dignes : on ne différeroit ſelon toutes les aparences, que ſur les choſes les plus difficiles de la Religion, & en même tems les moins importantes. Nos erreurs ne s'apuyeroient point ſur la pareſſe, ſur la prévention, ſur les paſſions du cœur, ſur l'eſprit du Parti, ni ſur un ridicule reſpect pour nos ſemblables. Enfin, l'eſprit ne pourroit être la dupe que de ſa propre foibleſſe, qui eſt, à mon avis, la cauſe la moins ordinaire de nos égaremens.

LXXXVI. DISCOURS.

SI c'eſt avec juſtice que la Médecine paſſe pour un Art incertain; s'il eſt très-difficile de connoître à fond la nature de chaque remede, & le tempérament particulier de tous ceux à qui on les aplique; j'oſe avancer pourtant, que cette Science eſt encore plus ſuſceptible de certitude que la politique.

Je

Je conviens que l'intérêt des Peuples est quelque chose de réel, & qu'il est possible d'en acquérir une connoissance solide; mais qui me répondra que ces Peuples agiront conformement à leurs intérêts? On n'en sçauroit juger que par leurs inclinations, & c'est là-dessus que les aparences sont plus trompeuses que sur aucune autre matiere du monde.

Les Espagnols, disoit-on autrefois, ne se soumettront jamais à un Prince François: Ils sçavent que c'est un moyen sûr d'être traitez comme un Peuple conquis. Les richesses qu'ils reçoivent du nouveau monde tomberoient alors entre les mains des Etrangers, & ils ne sont pas si fous que d'aller d'eux-mêmes à la rencontre d'un malheur qu'ils ont éloigné pendant un si grand nombre d'années, en exposant leur vie pour le bien de leur Etat.

On contoit d'ailleurs sur le rafinement de leur politique, & surtout sur la prodigieuse averſion qu'ils se sont toûjours sentie pour une Nation si éloignée de leur naturel & de leurs coûtumes. En un mot, avancer dans ce tems-là que la Couronne d'Espagne pourroit tomber sur la tête d'un François, s'étoit avancer une contradiction manifeste. Cependant, on s'est trompé sur ce chapitre, en croyant qu'il fût possible de raisonner juste sur un principe aussi peu stable que les passions de la multitude. Les Espagnols ont

reçu le joug avec toute la patience imaginable; & même pour plaire à leurs nouveaux Maîtres, ils ont relâché quelque chose de leur gravité, en y mêlant un peu de vivacité Francoise, l'unique avantage qu'ils ont tiré de cette révolution.

On n'a pas trouvé moins impossible, il y a quelque tems, l'union de la France avec l'Angleterre; rien ne paroissoit plus absurde, que de s'imaginer que les Anglois pussent soûtenir le parti de la France, contre des Alliez avec lesquels ils paroissoient autant unis d'inclination que d'intérêt. Personne ne s'avisoit seulement de douter que la grandeur de l'Angleterre ne dépendît de l'abaissement de leur redoutable voisin; & l'on étoit sûr que l'utilité véritable des Anglois seroit l'unique régle de leur conduite. On se fondoit sur l'animosité qui régne entre ces deux Peuples, & qui leur paroît innée. Elle a sa source dans les Guerres cruelles qu'ils se sont faites depuis un grand nombre de siécles: elle a été entretenuë par une contrariété presque générale, qu'on trouve dans les mœurs & dans les coûtumes de ces deux Nations: Contrariété si grande, qu'on pouroit les apeller *des Antipodes Moraux*.

Les François aiment en général à sçavoir quelque chose, l'activité naturelle de leur esprit ne leur permet pas de croupir dans une profonde ignorance; mais il est rare qu'ils arrivent à un haut dégré de sçavoir. Ils sont

peu

peu capables d'une aplication aſſiduë, & leur imagination qui agit plus d'ordinaire que leur raiſon, ne fait que badiner autour de la ſuperficie des matieres. Ils les éfleurent tout-au-plus ; & ornant ce qu'ils ſçavent, d'une expreſſion aiſée & d'un tour heureux, ils donnent dans la vuë, & paroiſſent plus habiles qu'ils ne ſont en effet.

Les Anglois, qui s'adonnent à l'étude, ont au-contraire une attention infatigable pour les ſujets les plus épineux. Leur raiſon ne ſe contente pas d'une légére teinture d'habileté ; elle creuſe juſqu'au fond des Sciences, & leur pénétration ne ſe laiſſe arrêter par aucun obſtacle. Peu attachez d'ordinaire à polir leur ſtile & à le rendre aiſé & fleuri, ils trouvent ces minuties au-deſſous de la ſolidité de leur eſprit. Ils ſont plûtôt Grands-Eſprits que Beaux-Eſprits, & leurs Ecrits ſont plus propres à inſtruire qu'à plaire.

Ces Peuples ſe plaiſent tous deux à donner dans la dépenſe; mais c'eſt d'une maniere bien différente. Les François veulent briller pour leur argent, & étaler leur prodigalité aux yeux de tout le monde; ils veulent un équipage magnifique, un grand nombre de gens de livrée, & des habits où éclatent l'or & l'argent. L'Anglois ſemble vouloir dérober ſa dépenſe aux yeux des hommes; ſes habits ſont ſimples & unis, ſes équipages ſans oſtentation; & même l'envie de ſe

donner ces grands airs, paſſe chez lui pour une ridicule vanité. Mais il n'en eſt pas moins prodigue, il paye avec la derniere profuſion tout ce qui a du raport à ſes plaiſirs, & l'amour & la bonne chere ſont deux gouffres où ſe perdent ſes richeſſes. Son amour pourtant n'a d'ordinaire ni galanterie ni délicateſſe. Ce rafinement d'un cœur qui ſe fait une ſouveraine félicité d'aimer & de plaire, n'eſt nullement à ſon goût. Un plaiſir groſſier eſt l'unique lien qui l'attache au beau Sexe, & les ſentimens qu'il a pour une Maîtreſſe ſont de la même nature que ceux qu'il a pour le vin.

Pour le François il n'eſt cavalier avec les femmes que par mode, & il eſt galant par naturel. Quand il ſe laiſſe entraîner par ſon penchant, il trouve ſon plus grand plaiſir à voir les femmes & à leur plaire; auſſi poſſede-t-il au ſuprême degré le talent de les amuſer, de s'accommoder à leurs caprices, de s'inſinuer dans leur eſprit, de nourrir leur vanité, & de faire qu'elles ſoient contentes de lui à force d'être contentes d'elles-mêmes.

Ces deux Nations ſont mêmes différentes dans leurs débauches. Les François ont en eux-mêmes de grandes reſſources pour entretenir leur joye, & ce ſont peut-être les gens du monde les plus capables de ſe divertir. Ils ne boivent que pour animer leur belle humeur; les chanſons, la converſa-

tion

tion, la danſe, & la raillerie ſe mêlent chez eux aux plaiſirs de la bouteille, & rendent le goût de leur vin plus piquant & plus agréable.

La débauche des Anglois eſt, ce me ſemble, moins animée par la variété des plaiſirs : on diroit qu'ils boivent ſimplement pour boire, & qu'ils croiroient deshonorer Bachus, s'ils mêloient d'autres plaiſirs à ceux qu'il eſt capable de faire goûter lui ſeul.

Les François ſont remplis de civilité & de politeſſe ; mais fort ſouvent ils en reſtent aux paroles qui ſont les trois quarts de leur générosité, & ceux qui comptent ſur leurs proteſtations courent riſque d'être les dupes de leur propre crédulité.

Les Anglois au-contraire, ſont généreux véritablement, & l'effet ſuit de près leurs promeſſes : mais il faut les ſaiſir dans le moment favorable pour tirer quelque uſage de leur générosité. Si vous laiſſez échaper l'heure où ils ſont pleins de chaleur pour vous, vous les trouverez bien-tôt tout glacez, celui qui paroiſſoit entierement dévoué à vos intérêts, vous regarde comme ſi jamais il ne vous avoit connu.

Mais le caractére qui diſtingue le plus ces deux Peuples, c'eſt que le premier ſe ſoumet ſervilement aux ordres abſolus de ſon Monarque ; il préfére à la liberté le frivole honneur de porter les fers d'un Prince redoutable à toute l'Europe, & il fait ſon

bonheur unique de la grandeur de son Roi, dont il idolâtre les actions & les sentimens.

L'autre est souverainement jaloux de sa liberté, il aime & respecte son Prince tant qu'il respecte lui-même l'Authorité des Loix. Dès qu'il affecte un pouvoir absolu, il est en horreur à ses Sujets, & celui qu'on avoit honoré auparavant comme le pere de la Patrie, devient l'ennemi irréconciliable de son Peuple.

On remarque encore que les Anglois perdent quelque chose de leur orgueil naturel en passant dans les Païs Etrangers. Ils y acquierent de la souplesse & de la complaisance; mais ces bonnes qualitez font naufrage quand ils repassent la mer, aussi-bien que l'amitié qu'ils ont contractée hors leur Isle.

Les François, au-contraire, paroissent dévenir insolens à mesure qu'ils s'éloignent de leur Patrie. Il semble qu'ils ne vont voir les autres Peuples que pour les morguer, pour insulter à leurs coûtumes, pour braver leurs Loix, & pour promener dans le monde leur orgueil & leur extravagance. Mais chez eux ils ont tous les égards & toute l'honnêteté imaginable pour les Etrangers. Ils ne leur refusent aucuns services, que ceux qu'ils ne sont pas en état de leur rendre, & chacun d'entr'eux paroît être en particulier chargé de faire les honneurs de la France. Il y a un point sur lequel ces deux Nations s'acordent; mais ce n'est que pour

se

se faire sentir mieux l'une à l'autre combien elles sont discordantes sur tous les autres articles. Elles sont toutes deux belliqueuses; il est vrai même que leur bravoure est d'un même caractére, & qu'elles ont toutes deux une fougue qu'il est difficile de soutenir. Cependant il y a ici encore quelque différence, la valeur des François a plus de générosité & plus d'amour pour la gloire: & dans celle des Anglois il y a plus de férocité & plus d'intrépidité naturelle. D'ailleurs, si le feu des premiers va jusqu'a la fureur, & si l'impetuosité des François a été quelquefois ralentie par le flegme des Allemans & des Hollandois, les Anglois l'ont quelquefois émoussée par une impétuosité superieure.

Je pourrois pousser plus loin ce paralléle, & l'on en seroit d'autant plus surpris, que les Prédictions qu'on a fondées là-dessus, se trouvent fausses. Ces deux Peuples s'accordent à merveille, & je ne desespere pas que les Anglois ne renoncent à leurs propres manieres, pour adopter celles de leurs nouveaux Amis qui leur ont toujours paru si odieuses. Ils commencent déja à se familiariser avec les airs de Petits-Maîtres, & quelques uns d'entr'eux ont fait voir à l'Opéra, qu'ils surpasseront leur Originaux toutes les fois qu'ils voudront l'entreprendre.

Un Censeur rigide iroit déclamer ici contre le Rôle tragi-comique que ces jeunes-

gens ont joué en plain Théâtre, & il ne manqueroit pas de traiter leur conduite d'insolente & de honteuse au suprême degré. Mais pour moi qui me fais un plaisir de rendre justice au mérite, j'avouë que je trouve du merveilleux dans cette action, & que j'en tire d'heureux augures pour la conduite future de ces jeunes Gentilshommes. Comment, Messieurs, prendre des loges d'assaut! Escalader un Théâtre! Affronter l'épée à la main le feu de plus cent chandelles! Mettre en déroute toutes les Divinitez de l'Opéra! Glacer d'effroi tout le Parterre, donner tête baissée dans l'Orchestre & le forcer à célébrer par ses concerts votre gloire & sa propre honte. En vérité voila un Héroïsme unique dans son espece, & vous laissez bien loin derriere vous tous les Mousquetaires François qui ayent jamais signalé leur noble audace dans les quartiers-d'hyver. Ajoûtons encore, pour mettre votre gloire dans tout son jour, que vous avez fait toutes ces expéditions dans une seule soirée; & ce qui est encore plus étonnant, que vous les avez faites dans une âge où le grand Alexandre même n'avoit pas encore commencé la conquête de l'Asie. Vous aviez bien raison d'aller publier vous mêmes votre victoire dans les assemblées; d'étaler la noble poussiere dont vous vous étiez couvert dans ce Combat glorieux, & de faire parade des marques qu'avoit laissées sur vos habits

habits le feu que vous aviez bravé avec tant de grandeur d'ame.

Je suis charmé, Messieurs, de vos incomparables faits-d'armes, & je souscris de si bon cœur à la grande opinion qu'elles vous donnent de vous-mêmes, que j'ai résolu de faire de votre triomphe le sujet d'un Poëme Epique, qui effacera Homere & Virgile, par la matiere au-moins. Il se présente à mon esprit une foule de comparaisons que je pourrai employer avec succès: Qu'y a-t-il de plus naturel, par exemple, que de mettre votre combat contre les Divinitez du Théâtre, en paralelle avec celui que les Géans livrerent aux Dieux, qu'ils forcerent de chercher un azile dans l'Egypte. On peut vous comparer à l'intrépide Diomede, qui non seulement blessa Mars; mais qui sans avoir aucun égard pour le beau Sexe, s'attaqua à Venus même. Ou bien, si vous voulez, on vous comparera à l'illustrissime Don Quichotte, qui faisant le moulinet avec son redoutable Cimeterre, mit en piéces toute une Armée de Marionettes, & délivra par cette action d'éclat, Don Gayafros & la belle Melicette de la fureur des Sarrasins. Il est vrai, Messieurs, que les armes sont journalieres, & que vous pouriez bien un jour perde la vie dans une rencontre si dangereuse. Mais qu'importe? Une grande vieillesse ne tombe guéres en partage aux Héros du premier orde: Thetis, qui par la

permiſſion de Jupiter, pouvoit donner à ſon fils Achille une vie longue & peu glorieuſe, ou bien une vie illuſtre & courte, aima mieux le voir couvert de gloire, qu'accablé d'années.

LXXXVII. DISCOURS.

LEs Amateurs de la bagatelle trouveront ſans doute mauvais que je continuë encore mes réfléxions ſur la méthode de cultiver l'eſprit de la jeuneſſe. J'avouë à ma honte, que je me ſuis aſſez ſouvent accommodé au goût de ces ſortes de Lecteurs, par la vanité de vouloir être lû à quelque prix que ce fût. Cette complaiſance a quelquefois fait du tort à mon Ouvrage; mais comme je ne croi pas le continuer encore long-tems, je me ſoucie fort peu de plaire à la multitude; & j'aimerois mieux, s'il étoit poſſible, être goûté d'un petit nombre de gens raiſonables.

Quand on s'attache uniquement à former la raiſon d'un jeune-homme, on court riſque d'éteindre le feu de ſon eſprit, & de borner trop ſon imagination; ſa converſation ſera ſéche & languiſſante, il ne ſe produira jamais agréablement dans le monde, & il ſera obligé de renfermer ſes raiſonnemens dans ſon Cabinet. C'eſtpourquoi je ſou-

ſouhaiterois qu'on étendît, & qu'on enrichît ſon imagination, à meſure qu'on donne de l'étenduë & de la ſolidité à ſon jugement & à ſa pénétration. Par-là, ſa vivacité ne ſera pas déréglée & pétulante, & ſa raiſon prenant une air aiſé, s'accoûtumera à répandre l'agrément ſur les matieres les plus difficiles & les plus ſérieuſes.

Pour attiſer le feu de ſon eſprit, & pour embellir ſon imagination, on peut ſe ſervir de pluſieurs moyens. Le premier, eſt de ne lui laiſſer jamais pouſſer l'étude juſqu'à s'épuiſer l'eſprit, & à émouſſer ſon attention. Cette laſſitude laiſſe toûjours à la raiſon quelque choſe de ſombre & de mélancolique, & la rend moins propre pour le commerce des hommes. Il en eſt à-peu-près comme d'un eſtomach qu'on charge de trop de viandes, pour qu'il en puiſſe faire la digeſtion; il y reſte toûjours des cruditez qui envoyent par tout le corps de mauvaiſes humeurs, & le privent ainſi de ſa force & de ſon agilité.

Il faudroit outre cela, ſe faire un devoir de faire ſuccéder le plaiſir au travail d'un jeune-homme, & ſurtout le plaiſir de la converſation, qui eſt le plus piquant pour un eſprit raiſonnable. Pour cet effet, il eſt bon de le mener ſouvent dans la compagnie de ces hommes, qui joignent à leurs lumiéres naturelles un grand ſavoir-vivre, & qui ont aquis par l'uſage, cette facilité de

s'exprimer, cette délicateſſe d'eſprit, & cet entretien aiſé & divertiſſant, qu'on n'acquiert que dans le grand Monde, & qu'on y conſidere plus que la plus grande ſolidité du raiſonnement, & que les connoiſſances les plus ſublimes.

La converſation des Dames eſt encore d'un grand ſecours contre la ſécheresſe, où l'application trop aſſiduë au raiſonnement peut faire tomber l'eſprit. On ſçait qu'une imagination vive, une eſprit brillant, & un tour d'expreſſion aiſé & délicat, ſont particuliers à ce Sexe; en le fréquentant on acquiert inſenſiblement ſa maniere d'imaginer, & ſa facilité de mettre une penſée dans tout ſon jour. L'envie de plaire aux Belles, ſi naturelle à l'homme, le porte à les vouloir imiter, & à écarter de ſes diſcours tout ce qui ſent la pédanterie, comme ſouverainement odieux aux Dames,

Je trouverois à propos ſurtout, qu'on mît entre les mains des jeunes-gens certains Livres qui ont pour premier but celui de nous divertir, & qui cependant font entrer inſenſiblement en notre eſprit des préceptes utiles que nous aimons à goûter en faveur de l'agrément, qui les envelope. Telles ſont les Comédies de Moliere, qui contiennent tout ce qu'il faut pour égayer l'eſprit, pour rectifier les ſentimens du cœur, pour former le goût, & pour munir la raiſon contre les habitudes ridicules & vicieuſes.

On

On me dira peut-être que dans ces Piéces de Théâtre, quoique les plus ſages qui ayent jamais vu le jour, on trouve pourtant quelquefois certaines choſes, qu'on croit utiles de cacher à la jeuneſſe auſſi long-tems qu'il eſt poſſible. Mais il me ſemble qu'on peut remédier à cet inconvénient de la maniere que voici.

Celui qui veille à l'éducation d'un jeune-homme, & qui veut bien y donner toute ſon aplication, devroit entrer dans cette lecture avec ſon éleve non pas ſeulement pour lui faire ſentir la délicateſſe d'un tour, la fineſſe d'une Critique, la ſolidité d'une réfléxion, & la beauté d'une penſée; mais ſurtout pour rectifier dans ſon imagination les idées qu'y ſont naître certaines expreſſions qui ne ménagent pas aſſez la pudeur. Il faudroit parler là-deſſus d'une maniere grave & ſérieuſe, ſans paroître chatouillé de ces objets dont on donne les premieres notions à un éleve. Il faudroit encore accompagner la ſage explication de ces matieres délicates, de préceptes bien raiſonnez; afin de faire entrer le contre-poiſon aux foibles cœurs de la Jeuneſſe, avant que le venin ait le loiſir de ſe répandre ſur leurs ſentimens.

Si l'on ne ſuit pas cette méthode, ſi on tâche ſeulement d'éluder la curioſité d'un jeune-homme ſur ces ſortes de ſujets, il ruminera toujours là-deſſus, il ſera attentif à tous les diſcours qui paroîtront y avoir

quelque

quelque raport, malgré vous il trouvera le moyen d'éclaircir ſes idées confuſes, & vos préceptes ſeront des remedes tardifs, qui tâcheront envain de déraciner le mal après qu'il aura déja jetté de profondes racines

Il y a des gens qui croyent que le moyen le plus court de prévenir ce malheur, c'eſt d'ôter entierement ces ſortes de Livres à la Jeuneſſe, & de la laiſſer dans une profonde ignorance ſur cet article ſcabreux. Mais qu'ils examinent cette méthode ſans préjugé, ils ſentiront qu'il en réſulte des inconvéniens terribles. Un jeune-homme ne ſçauroit être éternellement ſous la direction de ſes Maîtres, & il y a un tems où il aura la liberté d'entrer dans les Compagnies ſans Conducteur. Il y entendra les mêmes choſes qu'on aura dérobées à ſa connoiſſance, exprimées dans les termes les plus licencieux, & avec toutes les marques d'un cœur qui ne deſavoue point le libertinage de la Langue. Cette nouveauté dangereuſe ne ſçauroit que fraper ſon imagination, échauffer ſes déſirs, qui ſeront alors dans leur plus grande force, & lui inſpirer un penchant preſque invincible à vouloir gouter la réalité de ces choſes, dont les images ſeules ont cauſé des émotions ſi agréables à ſon cœur. Si au-contraire on lui a apris de bonne heure à écouter d'une oreille de Philoſophe, ces diſcours qui ne ſont que trop familiers à la Jeuneſſe, ils ne feront pas ſur lui des impreſſions

ſi

ſi pernicieuſes ; & s'il eſt d'un bon naturel, en rapelant ces idées, il rapellera auſſi dans ſon eſprit les préceptes dont on a muni ſon cœur contre ce qu'elles ont de dangereux.

Oſerois-je dire que la lecture de Don Quichotte me paroît une des meilleures pour égayer l'eſprit de la Jeuneſſe, & en même tems pour lui former le jugement ?

Ce Livre a l'aprobation générale de tous les habiles-gens, & certainement il y en a peu qui la méritent davantage. Il peut être vû avec plaiſir à toutes ſortes d'âges & de preſque toutes ſortes de perſonnes. Ceux qui ſe plaiſent à la bagatelle, s'y peuvent amuſer plus agréablement que dans les Contes des Fées. Les Beaux-Eſprits y trouvent tout ce qui eſt capable de flater leur goût, un ſtile aiſé, des penſées fines & brillantes, & une agréable varieté des matieres enchaînées les unes aux autres par les liaiſons les plus heureuſes & les plus naturelles. Diſons plus, cet Auteur étale aux Philoſophes qui ſçavent percer l'écorce d'extravagance qui envelope cet Ouvrage, une Morale admirable, les réfléxions les plus ſenſées ſur les mœurs des hommes ; en un mot, un Tréſor de cenſures jüdicieuſes & d'excellens raiſonnemens. Il arrive même qu'à meſure qu'on avance en âge & en connoiſſance, ce Livre ſe préſente à la même perſonne ſous toutes ces différentes faces & dans tous ces différens dégrez de bonté. S'il déplaît à quelques

quelques gens, ce n'eſt qu'à ceux qui ont l'eſprit trop ſérieux pour gouter ce tiſſu d'avantures bizares, & qui n'ont pas aſſez de pénétration pour entrer dans les vuës de l'Auteur, & pour démêler l'utilité de ſes excellentes leçons.

J'avoue que la plûpart des jeunes-gens ne ſont pas en état de gouter tout le mérite de cet Ouvrage; mais dumoins eſt-il fort aiſé de leur y faire ſentir la fine raillerie qu'il répand ſur l'extravagance des Romans, & ſur les dangereux effets qu'ils font ſur l'eſprit de leurs Lecteurs. Ces Livres fabuleux ne ſont que trop propres à charmer les jeunes-gens; ils fourniſſent une agréable occupation à la vivacité de leurs ſentimens, & à la faveur du merveilleux dont ils frapent leur imagination, ils les empêchent de remarquer l'extravagance des avantures & des maximes qu'un Lecteur de ſens raſſis y découvre facilement. Qu'y a-t-il donc de plus utile que de mettre entre les mains des jeunes-gens un Auteur qui puiſſe les dégouter de ces Ouvrages ſi capables de leur dérégler l'eſprit & le cœur. Tout eſt faux dans ces Fables; fauſſes avantures, fauſſe valeur, fauſſe généroſité, faux eſprit; & les chimériques vertus dont on y fait l'éloge, y paroiſſent revêtues de tout ce quelles ont de plus ſéduiſant, & de plus propre à ſe concilier le cœur.

Il faut ajouter encore que dans les Romans il y a d'ordinaire des faits véritables liez par des

des fictions, avec toute l'adresse dont les Auteurs ont été capables. Ce mélange ne sçauroit qu'embrouiller la mémoire de la Jeunesse, & lui faire confondre la Fable avec l'Histoire.

A quoi sert-il d'ailleurs d'avoir recours à des chiméres pour contenter l'amour qu'un jeune-homme a naturellement pour l'extraordinaire & pour le merveilleux? L'Histoire le peut satisfaire là-dessus abondamment, & c'est une des premieres Sciences dont il est bon d'orner l'esprit de la Jeunesse.

Il est certain d'abord qu'il n'est pas permis à un homme de quelque naissance d'être ignorant dans une matiere que tout le monde se pique de sçavoir. L'on regardera toujours comme une marque évidente d'une éducation négligée, de n'avoir pas dumoins une connoissance générale de la naissance & de la chûte des Etats, des époques de tous les événemens signalez, & des actions des Hommes illustres qui y ont contribué par leur conduite.

Je conviens que ce n'est là qu'une étude fort superficelle de l'Histoire; ce n'est pas même l'avoir étudiée comme il faut que d'être entré dans un plus grand détail, d'avoir épuisé toutes les minuties de Chronologistes, & de sçavoir concilier les Auteurs qui paroissent ne pas s'accorder sur le tems fixe auquel il faut assigner chaque événement. Ce n'est-là proprement que l'extérieur & le Corps de l'Histoire. Il est fort peu important

portant dans le fond de retenir les actions d'un Cyrus, d'un Alexandre & d'un Pompée, uniquement pour les retenir, & pour faire valoir dans l'occasion la bonté de sa mémoire. C'est le cœur & l'esprit qui doivent trouver leur compte dans cette étude, & non pas simplement une vaine curiosité.

Le grand but de cette Science, c'est de déveloper le naturel des Grands-Hommes par la connoissance de leurs actions. C'est d'en déveloper les principes, & de voir s'il faut les attribuer à une vaine ostentation de vertu, ou bien à une vertu solide. C'est de sçavoir pénétrer dans les causes de leurs heureux succez, & dans l'origine de la mauvaise réussite de quelques-uns de leurs desseins. C'est d'examiner par quels moyens il se sont concilié la tendresse de leurs Citoyens, & la confiance de leurs Soldats. Voilà, ce me semble, la maniere dont il faut enseigner l'Histoire à la Jeunesse, afin qu'elle s'y perfectionne dans l'étude importante du cœur humain, & qu'elle en puisse tirer des régles pour se conduire dans le monde avec honneur & avec prudence.



RELATION.

RELATION
D'UN VOYAGE
DE HOLLANDE
EN SUEDE,

Contenue en quelques Lettres de l'Auteur du Miſantrope.

LETTRE I.

MONSIEUR,

Puiſque pluſieurs Lettres que je vous ai écrites de Stokolm, & qui contenoient un récit abrégé des avantures de mon voyage, ont été égarées en chemin, je prétends vous en dédommager après mon retour dans ma Patrie. Pour cet effet je vais copier ma mémoire, & vous donner autant qu'elle me le permettra, une Hiſtoire fidéle non-ſeulement des différentes particularitez de mon voyage; mais

mais encore des ſentimens & des réfléxions qu'elles ont excitées dans mon ame. Si je ne vous dis pas des choſes bien extraordinaires, ce ne ſera pas ma faute ; en récompenſe je vous promets de longues digreſſions ſur des ſujets qui peut-être ne ſeront pas des plus importants ; mais qui m'ont amuſé, & qui pourroient bien vous amuſer auſſi.

Avant que d'entrer dans le détail de ma Relation, je ferai bien, ce me ſemble, de vous tracer un portrait naïf de la ſituation où ſe trouvoit mon cœur, quand je réſolus de quitter ma Patrie dans l'eſpérance de n'y revenir jamais. Vous ſçavez que les impreſſions que les objets font ſur nous, dépendent extrémement de l'aſſiette de notre ame, & que cette aſſiette donne, pour ainſi dire, la forme à ces impreſſions.

Je venois d'eſſuyer mille cruelles mortifications, & de perdre tout d'un coup toute eſpérance de fortune. Sans trop me flatter, j'avois l'eſprit aſſez Philoſophe pour me roidir contre ces différens malheurs ; mais il s'agiſſoit de m'arracher à la paſſion la plus vive qui puiſſe s'emparer d'un cœur auſſi foible que le mien. Tous mes amis s'étoient liguez avec ma pauvre raiſon contre une tendreſſe préjudiciable à mon repos & à mon bonheur ; mais tous mes amis auſſi-bien que ma raiſon avoient été réduits à la honte de ne pouvoir rien gagner ſur une paſſion ſi impérieuſe.

Rien

Rien n'eſt plus chagrinant pour un homme qui aime la raiſon, & qui en connoît l'excellence, que de ſentir qu'il s'en ſert mal, & qu'il n'a pas la force de s'en ſervir comme il faut. Le chagrin étoit chez moi d'une telle vivacité, qu'il me rejetta dans une noire mélancolie, qui ma cauſé autrefois une maladie longue & cruelle, & dont j'ai ſenti quelques attaques dès ma plus tendre jeuneſſe. Dans ce triſte & fâcheux état rien ne pouvoit mettre des bornes à mon malheur, que l'agréable idée d'être compagnon de voyage d'un Prince dont vous connoiſſez le mérite, & qui me donnoit mille marques de ſa bonté, dans le tems que mes ennemis répandoient ſur ma réputation le venin de la plus noire calomnie, & que preſque tous mes amis m'abandonnoient. Voilà mon préambule fini; j'entre en matiere.

Son Alteſſe ayant deſſein d'aller par mer juſques à Hambourg, nous partîmes d'Amſterdam dans un petit Yagt le premier de Juillet. Le Maître de ce petit bâtiment étoit un des plaiſants Originaux dont j'aye jamais pénetré le caractére. Vous en avez vû la figure, Monſieur. C'étoit un grand noiraux bien découplé, les traits beaux, le teint halé, l'œil vif, la jambe bien fournie, les épaules larges. Mais quoique vous lui ayïez parlé plus d'une fois, je ſuis bien ſûr que malgré votre pénétration vous ne l'aurez pas démêlé.

Il vous ſouvient ſans doute, qu'après être convenu avec nous des conditions du paſſage, il trouva à propos à différentes repriſes de rompre le marché, pour extorquer plus d'argent au Prince, qui n'étoit pas d'humeur de différer ſon départ pour une légere ſomme. Aux reproches qu'on lui faiſoit ſur ſon manque de probité, il n'oppoſoit qu'un ſtupide ſilence, qui le faiſoit prendre pour une brute à figure humaine, pouſſée vers l'intérêt par un aveugle inſtinct. Mais à peine fûmes-nous à ſix lieuës d'Amſterdam, qu'il laiſſa tomber le maſque, & qu'il ſe fit connoître pour le plus dératé fripon qui ait jamais couru les mers. Il nous communiqua bientôt toutes les particularitez de ſa belle vie, & j'ai lieu de croire que ſon récit fut ſincere; il n'y avoit pas un ſeul trait, qui ne fût très-propre à donner mauvaiſe opinion de lui.

Il étoit né à Liſbonne d'un Officier Portugais, & d'une femme Hollandoiſe que la vertu n'avoit point conduite dans ces pays-là. A l'âge de huit ans cette vertueuſe mere étoit retournée avec lui dans ſa Patrie, où elle l'avoit placé chez un Barbier, de la boutique duquel il avoit fait une excellente école de friponnerie. A ſa ſeiziéme année il s'étoit fait Tambour, & ayant deſerté deux ans après, perſuadé que la Juſtice ne pourſuit guéres les gens en pleine mer, il étoit entré en qualité de Matelot dans un Capre Zélandois. Depuis ce tems-là il avoit viſité

ſité preſque toutes les parties du monde en différentes courſes. Il avoit vû l'Eſpagne, la Suede, le Dannemark, la Moſcovie, la Turquie, la Barbarie, l'Amérique & l'Italie; pays dont il parloit plus avantageuſement que de tout autre, & où il avoit fait un ſéjour de deux ou trois ans. Il parloit aſſez, pour ſe faire entendre, toutes les Langues de tant de différentes Nations. Mais ce qu'il en ſçavoit le mieux, c'eſt le Langage uſité dans les baſſes claſſes de tous les Peuples, & qui ſert à exprimer ſans détour & dans les termes les plus propres, les choſes & les actions que les honnêtes-gens ne laiſſent qu'entrevoir dans leurs expreſſions polies.

Il n'y avoit rien là d'étonnant. Mon Drôle avoit toujours employé les intervalles de ces différentes courſes à maintenir l'ordre & la tranquillité dans certains plaiſirs publics. Il avoit exercé ſurtout cette Charge honorable dans les Muſicaux d'Amſterdam, où pendant une partie de l'Hyver il avoit été en même tems ſoûteneur & valet de Cave. Le dernier de ces métiers ſervoit de prétexte à l'autre, & en rendoit l'exercice plus ſur. Le tablier qu'il avoit devant lui dans ces lieux, couvroit un bâton de chêne d'une aûne de longueur, rond & gros comme le bras. Lorſqu'il arrivoit qu'un jeune Pigeonneau répondant avec une brutale ingratitude à l'intention qu'on avoit de le déniaiſer, mettoit flamberge au vent, ſa

coûtume

coûtume étoit d'en approcher d'un air niais, de lui ſaiſir les armes, & de le rouër de coups; il nous montra un de ces bâtons, dont il avoit depuis peu aſſommé un Gentilhomme Etranger qui avoit voulu faire le mauvais, & qui avoit penſé mourir de ce coup de traître ſur le champ de bataille. Il portoit partout avec lui cet inſtrument de ſes victoires, & je croi qu'il le conſidéroit dumoins tout autant que la maſſuë d'Hercule, ou du fameux Archevêque Turpin. On voit aſſez par ce que je viens de dire, que notre brave Capitaine, quoique proprietaire d'un petit Yagt, n'avoit pas encore entierement perdu le gout de ſon ancienne profeſſion. Vous en ſerez plus convaincu encore, Monſieur, quand vous ſerez inſtruit de la glorieuſe deſtination de notre petit Navire.

Vous ne ſçavez pas peut-être, qu'il y a une eſpece de circulation de Filles-de-joye d'Allemagne en Hollande, & de Hollande en Allemagne. Celles qui ont perdu les graces de la nouveauté dans un de ces pays, ne manquent guéres de paſſer dans l'autre, où un viſage inconnu, & des traits qui s'étalent pour la premiere fois, leur tiennent lieu d'une eſpece de P. . . . Notre Capitaine faiſoit ſon occupation ordinaire de tranſporter cette marchandiſe de contrebande d'Amſterdam à Hambourg, & d'Hambourg à Amſterdam. Mais pour le coup il n'y avoit rien de ſemblable dans toute ſa cargai-

ſon,

ſon, non-ſeulement parcequ'il avoit loué ſon Yagt à Son Alteſſe ; mais ſurtout parcequ'il étoit acompagné dans ce voyage, de ſa digne moitié, qui étoit la plus grande Diableſſe qui ait jamais deshonoré ſon ſexe. C'étoit une vieille Allemande, qui avoit le double de l'âge de ſon mari, & qui pour rendre la choſe plus touchante étoit laide à faire peur, & plus ſale encore qu'elle n'étoit laide. Il s'étoit déterminé à cette illuſtre Hymenée, étant encore Matelot, dans un tems où ayant diſſipé tout le fruit de ſes courſes par le jeu & par la débauche, il ne ſçavoit où donner de la tête. C'étoit une Matrone, qui après avoir long-tems couru les Armées, avoit enfin fixé ſon domicile à Amſterdam, où par ſes ſoins infatigables employez à faciliter les plaiſirs de la jeuneſſe, elle avoit amaſſé aſſez d'argent pour acheter cet époux, & pour lui donner le petit Navire en queſtion. Mais voyant que les voyages de ſon mari n'étoient guéres lucratifs, & que les Belles qu'il voituroit ne le payoient point en argent, la crainte d'une double perte l'avoit portée à ne plus abandonner notre Capitaine à ſa propre conduite. Il enrageoit de traîner ce fardeau avec lui; mais quoique Allemande, elle avoit ſi bien pris à Amſterdam l'habitude de faire la loi à ſon époux, qu'elle étoit maîtreſſe abſoluë de toutes ſes actions. Elle lui commandoit à la baguette. Il avoit beau s'emporter, & fai-

re les fermens les plus recherchez & les plus horribles, que si elle ne se taisoit il la romproit de coups, ou la jetteroit dans la mer, elle ne s'en émouvoit non-plus qu'un rocher; & il arrivoit toujours, après un vacarme épouventable, que tout se faisoit à la fantaisie de cette vielle Mégere. Il y avoit une espece d'Héroisme dans la méchanceté de cette femme. Joignez à ce couple merveilleux une vingtaine d'Artisans entassez sous le tillac avec le bagage, & un vieux Matelot Frison destiné à faire la manœuvre, quoiqu'âgé de près de quatrevingt ans il eût à peine la force de se remuer; & voilà tous les habitans passagers de notre batiment.

Vous sçavez, Monsieur, que pendant les mois de Mai & de Juin de l'année passée, quoiqu'il fît une chaleur presqu'insupportable, il n'y eut pas le moindre orage, pas meme de la pluye; mais le jour même de notre départ, dans le tems que nous étions dejà sur le Port prêts à nous embarquer, tout d'un coup l'air se remplit d'épais nuages, dont on entendit bien-tôt sortir d'afreux coups de tonnerres accompagnez d'une pluye qui sembloit vouloir tout inonder. Cette bourasque étoit trop violente pour être d'une longue durée. L'air s'éclaircit bien-tôt, & nous mîmes à la voile avec un tems fort frais, & un vent très-favorable, qui nous porta en vingt & quatre heures sur les côtes les plus éloignéesde Frise. C'étoit à-peu-près le

le tiers de notre chemin jusques à Hambourg, & nous l'avions fait d'une maniere assez agréable, pour me reconcilier avec la mer, qui n'avoit jamais été extrêmement de mes amies. Nous jettâmes l'ancre auprès du rivage, où il fallut rester jusques au lendemain matin pour attendre la haute marée, sans laquelle il n'est pas possible d'entrer dans les Wattes, passage dont je vous entretiendrai dans ma Lettre suivante. Jusques au revoir.

LETTRE II.

MONSIEUR,

Nous voilà donc à la rade sur les côtes de de Frise.

Il y avoit déjà cinq à six heures que le Ciel nous menaçoit encore d'un gros orage; mais nous ne commençâmes à voir les effets de ces menaces que la nuit. Pour moi qui n'étois guéres accoutumé à la mer, je puis vous protester que je n'ai jamais rien vu de plus épouventable. Tout l'air étoit voilé d'une obscurité qui sembloit confondre le Ciel avec les ondes; cette obscurité étoit interrompue à tous moments par des éclairs qui frappoient nos yeux de toutes parts. Le tonnerre grondoit de loin. Les nuées, qui

en étoient enceintes, s'avançoient lentement les unes contre les autres comme en ordre de bataille, tandis que la mer dans un calme profond, mais qui faiſoit horreur, ſembloit méditer quelque trahiſon. Le tableau eſt un peu magnifique, Monſieur; mais je vous peins les choſes telles qu'elles ont frappé mon imagination ténébreuſe.

Je ne vous dirai rien des terribles coups de tonnerre, qui pendant deux groſſes heures tomboient autour de notre frêle navire; mais il faut abſolument que je vous parle d'un Phénomene dont juſques alors je n'avois pas la moindre idée. J'étois auprès du gouvernail à examiner en détail toutes les particularitez de cet orage, & je ne ſentois pas le moindre ſoufle de vent, quand tout d'un coup j'entends de loin un ſiflement horrible. Les vagues enflées & prodigieuſement agitées s'avançoient de notre côté avec une rapidité étonnante. Je ne pouvois m'imaginer la cauſe d'un changement ſi ſubit. Mais je ne fus pas long-tems dans cette incertitude; un nuage épais paſſa ſur notre bâtiment avec une vîteſſe terrible, & parut raſer nos mats; c'étoit tout comme ſi le Yagt alloit être enfoncé par la preſſion violente de cette nuée, & il eſt ſûr que cette même preſſion avoit cauſé ce ſiflement & cette agitation des vagues. Ce Phénomene fut ſuivi d'un grand vent & d'une groſſe pluye, qui dura toute la nuit ſans interruption. Nous en fûmes extrémement

mement incommodez dans la chambre de poupe ; le bâtiment étoit vieux, & l'eau ruisseloit sur nous pas une centaine de fentes.

Quelles étranges impressions des objets presqu'ordinaires ne font-ils pas sur un esprit enseveli dans les sombres vapeurs de la mélancolie ! Je ne fermai pas l'œil pendant toute cette nuit horrible. Mon ame étoit sans cesse désolée par une grande variété de tristes réfléxions. En comparant le beau temps qu'il avoit fait pendant tout l'Eté, avec la tempête présente, qui paroissoit affreuse à un homme peu accoutumé à en voir sur mer ; je me considerai comme une espece de Jonas poursuivi par la Justice Divine. Quoique naturellement je ne sois pas plus destitué de courage qu'un autre, ce péril imaginaire me causa les plus mortelles frayeurs. Dans cette triste situation tous les malheurs possibles me paroissoient probables. A chaque coup de mer qui frappoit notre navire, mes cheveux se dressoient. Il étoit vieux ; je le sçavois, raison suffisante pour me faire croire à tout moment qu'il alloit être fracassé. Je craignois même souvent que le cable ne fût sur le point de se rompre, & que nous n'allassions devenir pendant cette nuit obscure les tristes joüets des vagues. La mort s'offroit continuellement à mes yeux sous l'image la plus épouventable, & une dévotion poltronne me fit

passer presque toute la nuit en prieres. Certainement cette dévotion uniquement excitée par la crainte de la mort n'étoit pas une disposition fort vertueuse ; c'étoit une lâcheté dans les formes, semblable à la piété machinale de certains criminels, qui prétendent par quelques heures de fausse repentance réparer tous les déréglemens d'une vie passée dans le desordre & dans la scélératesse. Vous qui pensez, & qui connoissez le cœur humain, vous aurez sans doute une idée du triste état où mon ame se trouvoit pendant cette cruelle nuit.

Que le péril fût faux ou véritable, il faisoit absolument le même effet sur moi, & j'étois sûr que je ne pouvois en être sauvé que par une direction particuliere de la Providence. Je ne craignois pas la mort en elle-même ; mais comme je croi l'immortalité de l'ame, j'étois fort allarmé sur le sort qui devoit attendre la mienne. Je me retraçai le tableau de toutes les actions de ma vie qui pouvoient avoir péché contre la plus austere sagesse ; ce tableau se ressentit beaucoup de la noirceur de mon imagination hypocondriaque. J'étois très-éloigné de me faire grace sur rien. De simples foiblesses s'offroient à mon esprit comme les crimes les plus affreux. Je réfléchissois surtout sur quelques folies de ma jeunesse, comme sur des forfaits produits par les plus malignes intentions. Ennemi déclaré de moi-même, que ne souffris-je

point

point pendant tout le tems que dura l'orage?

Le lendemain l'air s'étant éclairci le calme revint insensiblement & dans les ondes, & dans mon ame. Ma raison se débarassa des noirs phantômes qui l'avoient effrayé, & qui avoient troublé ses opérations; de fortes résolutions de me dévouer désormais à la plus rigide vertu, me reconcilierent avec moi-même.

Je me mis à considérer dans le silence des passions, les précieux & les inestimables avantages d'une conduite réguliere, qui seule est capable de donner à l'homme cette généreuse fermeté qui peut le soutenir au milieu des plus grands périls. Rien n'est propre certainement à produire dans un homme raisonnable une si noble intrépidité, que la certitude d'avoir répondu dans sa conduite à l'excellence de sa nature & aux ordres du Souverain Legislateur. Qu'un scélérat, qu'un galant-homme même, qui n'a pas daigné être homme-de-bien, ne se donne pas des airs sur le courage avec lequel il affronte la mort. C'est brutalité, c'est stupidité toute pure. Supposez à un tel homme tels sentimens sur la Religion, que vous trouverez à propos, il ne peut que trembler à l'approche de la mort, à-moins qu'il ne se dépouille de sa faculté de réfléchir, & qu'il ne s'abrutisse par de pénibles efforts.

Ce n'eſt que de l'homme vertueux qu'on peut dire,

. . . . . Si totus illabatur orbis,
Impavidum ferunt ruinæ.

Les plus affreux périls ne ſçauroient l'agiter :
Le Ciel croulant ſur lui ne peut l'épouventer.

Je ſuis,

LETTRE III.

MONSIEUR,

Le lendemain à ſix heures du matin nous mîmes à la voile pour entrer dans les Wattes. Ce ſont des bancs de ſable entre le Continent & pluſieurs petites Iſles, qui quoique ſtériles & ſabloneuſes pour la plûpart, ne laiſſent pas d'égayer cette route par d'agréables perſpectives. Quand la marée eſt haute, les bancs ſont couverts de cinq, ſix ou ſept pieds d'eau, ſelon la hauteur du fond; & quand elle eſt baſſe, ils ſont en grande partie entierement à ſec, & reſſemblent aſſez bien aux Dunes qui ſont ſur les bords de la mer. C'eſt une choſe aſſez particuliere, pour ceux qui font ce voyage pour la premiere fois,

fois, de naviger comme en pleine mer, & de voir quelques heures après autour du vaisseau un terrain ferme sur lequel on peut se promener agréablement. Nous eûmes ce plaisir plus souvent que nous ne le souhaitions, puisqu'il ne tint qu'à nous d'en jouir toutes les fois que les eaux étoient basses. Vous comprendrez sans peine, Monsieur, que ces gîtes involontaires devoient allonger beaucoup notre voyage, surtout quand vous sçaurez une autre circonstance qui devoit y contribuer terriblement. C'est qu'en prenant cette route on est obligé de rester à l'ancre toute la nuit; parceque le plus beau clair de lune ne suffit pas pour bien distinguer certaines balises qui sont très-petites,& qui ne sont d'ordinaire que quelques branches d'arbres.

Ajoutez-y que notreCapitaine étoit le plus étourdi des hommes; je ne croi pas qu'il y eût jamais un meilleur Matelot & un plus détestable Pilote.

Dans les autres voyages de Hambourg il avoit plus songé apparemment à se divertir qu'à faire d'utiles observations; il donnoit tout au hazard, & d'ordinaire il nous plantoit sur un banc de sable deux ou trois heures avant qu'il fût nécessaire de s'arrêter. Deux fois même il y donna pendant que les eaux étoient hautes. La premiere nous y restâmes vingt & quatre heures, & la seconde deux fois autant. Il n'y avoit pas de quoi

rire alors. C'étoit le sixiéme jour depuis notre départ. Nous avions à la vérité de bonnes provisions ; mais il étoit impossible de les conserver pendant la chaleur excessive qu'il faisoit. Pour les pauvres passagers, qui étoient sous le tillac, pourvus seulement pour quatre jours, selon le conseil du prudent Capitaine, ils seroient morts de faim sans la générosité de Son Altesse. Elle leur fit distribuer pendant ces deux jours mélancoliques tout ce qui lui restoit de ses provisions, résolue de vivre avec moi de chocolat, dont nous nous étions amplement fournis. On auroit pu prendre encore patience dans cette triste situation, s'il y avoit eu moyen d'envoyer quelqu'un à terre, dont nous n'étions éloignez que d'une demi-lieue. Mais des especes de mares nous empêchoient d'y aller à pied, & nous n'avions point de chaloupe. Notre brave Capitaine vouloit nous persuader qu'il n'en prenoit jamais, afin de donner de la confiance aux passagers, & de les convaincre que dans le besoin il n'abandonneroit pas son bâtiment. Pauvre consolation pour nous, placez dans notre navire au haut d'une espece de dune entre le Ciel & la terre. Il n'est pas possible de vous exprimer ma tendre compassion pour nos pauvres compagnons de voyage, qui ne pouvoient pas subsister long-tems de la charité du Prince. Il est vrai que notre sort n'étoit guéres meilleur. Pour boire du chocolat

colat il falloit de l'eau douce, nous n'en avions plus guéres. Notre derniere ressource eût été de le manger, & de l'humecter ensuite d'un verre de bon vin. Heureusement je ne fus point réduit à essayer sur moi-même si cette nourriture est bonne. Nous fûmes remis à flot par une marée extraordinaire, secondée d'un vent vigoureux & du rude travail de notre Capitaine.

Voilà, Monsieur, à-peu-près tous les desagrémens que nous essuïames entre Amsterdam & Hambourg, & excepté un danger terrible que notre étourdi nous fit courir encore, en traversant l'embouchure de l'Ems, dont, par parenthese, la Capitale d'Ostfrise tire son nom. La mer étoit en cet endroit terriblement agitée, à cause qu'un vent des plus frais poussoit les ondes contre le cours du fleuve, qui faisoit rouler notre vieux bâtiment d'une maniere si épouvantable, qu'il sembloit à tous momens devoir se briser ou se fendre. Devant nous nous voyons cinq ou six barques très-légeres qui alloient à petites voiles, comme nous; mais qui ne laissoient pas de gagner sur nous considérablement. Ne voila-t'il pas notre fou qui se pique d'honneur, & qui prend la résolution de les devancer à quelque prix que ce soit. D'abord la grand' voile est déployée malgré les avis du vieux Matelot, qui étant une espece de Nestor de la mer péchoit autant par un excès de prudence, que son Maître

par un excès d'inconsidération. Qu'arrive-t'il? Dans le temps que le dernier est en extase de voir son Yagt voler sur les ondes, & que son imprudente manœuvre effraye tous les passagers, voilà un coup de vent terrible qui jette le bâtiment tout-à-fait sur le côté. Aussi alerte qu'extravagant, notre Capitaine se jette sur la grande voile, & fait tous ses efforts pour la baisser; il en étoit à-peu-près le maître, & le Yagt commençoit à se redresser, quand un second coup de vent le jetta hors du bâtiment suspendu à la voile par les deux mains. Il ne perdit pourtant pas la tramontane. Il nous cria de saisir une certaine corde, & de la tirer de toutes nos forces. Quoique étourdi en quelque sorte par une mortelle frayeur, je ne fus pas assez foible pour m'abandonner à une crainte imbécile qui reste dans l'inaction; un Valet de chambre de S. A. plus expérimenté que moi tenoit déja la corde; je la saisis à son exemple, & la peur redoublant nos forces, nous ratrapons la voile & le Capitaine, qui pâle comme la mort, nous avoua que nous venions de l'échapper belle aussi-bien que lui, & qui ne songea plus dans la suite à risquer tant de vies pour un impertinent point d'honneur. Tant que dura le danger sa femme fit un vacarme épouventable. Rien n'occupoit son attention, *que son mari, son cher mari, son précieux mari;* termes qu'elle heurla cent fois en s'arrachant

les cheveux, & qui avoient quelque chose d'assez singulier, dans une bouche qui pendant ce même jour l'avoit donnée très-souvent à tous les Diables.

Le septiéme jour après notre départ nous entrâmes dans l'Elbe, vers le soir. Nous navigâmes toute la nuit: Mais quoique nous eussions vent arriere, nous fîmes peu de chemin, à cause du cours rapide de cette riviere. Le lendemain environ à midi nous abordâmes à Stade, petite ville du Duché de Breme, où tous les vaisseaux sont visitez & payent quelque droit. Je ne sçaurois vous dépeindre, Monsieur, la folle, l'extravagante joye dont je me sentis comme englouti en trouvant sous mes pieds la terre ferme, après avoir été livré sur mer à tant de ridicules frayeurs. Le Prince fit apprêter le dîner dans cette Ville; & quoiqu'il ne consistât que dans une fricassée de poulets très-coriasses, je ne croi pas avoir jamais mangé d'un plus grand appetit & avec plus de satisfaction. Le Cabaret où nous dînâmes fut la premiere maison Allemande où j'entrai de ma vie; les murailles en étoient plaisamment bariolées de toutes sortes de couleurs, qui répréſentoient grossierement des fleurs & des plantes que jamais la nature ne songea à produire. Mais ce qui m'étonna le plus étoient les chaises de bois magnifiquement peintes dans le même goût, & si prodigieusement hautes, qu'elles paroissoient

roissoient être faites exprès pour les Grands-Grenadiers de sa Majesté Prussienne. Pour la Ville, c'est une bicoque très-mal-propre, & qui ne contient rien qui soit digne de la curiosité d'un Etranger. En récompense sa situation la rend considérable, & ce seroit une terrible bride pour les Hambourgeois, si elle étoit entre les mains d'un Prince qui eût envie de leur nuire. Ces Messieurs ne sont pas fort à leur aise. Ils ont tout autant à craindre de Glucstat, petite Ville forte qui appartient au Roi de Dannemarc, & d'où si ce Monarque le trouvoit à propos il pourroit terriblement incommoder leur commerce. Alténa, ou nous arrivâmes le même soir n'a pas non-plus le bonheur de leur plaire. C'est un grand Bourg fort riant, qui n'est qu'à une portée de fusil de leurs fauxbourgs, & qui se trouvant sur le passage, intercepte une bonne partie du gain qu'ils pourroient espérer de leur commerce.

Ce Bourg a été bâti par un Roi de Dannemarc, qui sans doute ne vouloit pas beaucoup de bien à ceux de Hambourg. La tradition débite que des Députez de cette Ville étant venus se plaindre à ce Monarque, de ce qu'il avoit placé ce Bourg *trop près d'eux*, il leur répondit pour toute consolation, qu'il tireroit de leur plainte l'occasion de donner un nom à cet endroit. C'est celui qu'il garde jusqu'a présent. *Al-to-na* veut dire en Allemand *trop près.*

Ce

Ce Bourg paroît un véritable rendez vous d'Eglises de toutes sortes de Sectes, à qui on ne souffre pas à Hambourg le libre exercice de leur Religion. Elles ne sont ni d'une grande étendue, ni d'une grande magnificence; mais elles m'ont paru toutes d'une agréable Architecture.

Ce joli Bourg, dont la situation est toute charmante, s'est relevé de ses cendres plus beau & plus brillant, depuis qu'il a été brulé par le Général Steinbock. Les Bourgeois d'Alténa, qui haissent aussi cordialement les Hambourgeois qu'ils en sont très-sincérement haïs, m'ont assuré que par une bonne somme d'argent ils avoient racheté leurs maisons des flâmes; mais que leurs jaloux voisins avoient trouvé bon de porter par une somme plus forte ce brave Général à exécuter sa premiere résolution. Je doute fort de la vérité du fait, qui seroit capable de couvrir d'une infamie éternelle une Ville coupable d'une action si noire & si affreuse.

Le Prince, qui avoit des raisons pour passer par l'Allemagne sans être connu, attendit à Alténa l'occasion de pousser son voyage. Nous y logeâmes dans une Auberge vaste & commode; mais où la table quoiqu'abondante étoit peu de chose & le vin détestable. C'est-là que je vis pour la premiere fois de ma vie un lit accommodé à l'Allemande. Imaginez-vous, Monsieur, qu'au-lieu de couvertures, on se sert dans ce Païs d'un second

lit

lit de plumes des plus lourds, & capable d'étouffer un honnête-homme, surtout dans les plus grandes chaleurs de l'Eté. On m'a dit qu'un François nouvellement arrivé en Allemagne, & prêt à s'enterrer entre deux lits, demanda à l'hôte fort sérieusement, qui étoit destiné à être couché au-dessus de lui? Il s'imaginoit sans doute que dans ce païs-là on entassoit les hommes & les lits par couches, & naturellement il devoit être sûr que celui qui serviroit de bâze à un pareil édifice ne seroit pas le plus à son aise.

Pendant les quatre ou cinq jours que nous demeurâmes à Alténa, nous ne manquâmes pas d'aller voir Hambourg. Cette Ville est grande, belle, très-peuplée. Il s'y fait un négoce considérable, puisque de là la plus grande partie des marchandises étrangéres se répand par toute l'Allemagne. Les maisons des Marchands distinguez sont très-vastes; mais d'une Architecture qui tient beaucoup du Gothique. Le bas ne fait qu'une sale fort étenduë, qui sert de magazin & les principaux appartemens sont au premier étage. J'ai vû de ces sales aussi grandes que de petites Eglises. Il ne laisse pas d'y avoir dans cette Ville un bon nombre de magnifiques Hôtels bâtis à la moderne. Plusieurs Princes voisins y ont les leurs. Il y a même une ruë entiere qui en est toute pleine, & dans laquelle il s'en trouve qui méritent le nom de Palais, surtout celui

du

du Baron Gorts, personnage fameux, dont j'aurai occasion de vous rapporter des particularitez dignes de vous être communiquées. C'est bien dommage qu'on ait choisie une rue, & même une rue assez étroite, pour y étrangler tant de beaux bâtimens qui dans une grande place eussent produit un effet admirable. On se divertit parfaitement bien à Hambourg, surtout en Hyver, lorsqu'il est remplie d'une belle Noblesse, qui pendant l'Eté trouve plus d'agrément à la campagne. A mon retour de Suede j'ai eu le plaisir d'y voir des assemblées extrémement brillantes par le nombre, par le mérite, & par la politesse de ceux qui les composoient. Les Marchands, parmi lesquels il se trouve quantité d'Anglois, y ont aussi grand soin de se dédommager des fatigues du négoce. On m'a dit que les repas qu'ils s'entredonnent sont d'une somptuosité surprenante, & qu'on n'y épargnoit pas toutes sortes de vins, qui quoique délicieux ne sont pas chers dans cette Ville. Les dehors en sont embellis par un grand nombre d'assez jolies maisons de campagne. Leur structure frappe d'abord les yeux qui n'y sont point faits. Elles ont un petit air de pagode, & on les croiroit enlevez de quelque écran de la Chine. Ce qui peut contribuer encore au divertissement des Hambourgeois, est un Opéra où l'on chante tour-à-tour en Italien & en Allemand; ce qu'il y a de plus beau c'est le Théâtre. Mais

Mais c'eſt à-peu-près tout pour ceux qui ont vû les Opéras d'Italie, de Paris, & de Londres. Paſſe encore, quand les paroles ſont Italiennes. Le mauvais ſens y eſt alors, pour ainſi dire, *incognito*; au-lieu qu'il marche à découvert dans l'Allemand, dont d'ailleurs le ſon mâle ſe lie mal avec la molle délicateſſe du chant Italien.

Pour le peuple de cette bonne Ville, il m'a paru raiſonnablement badaut, & bien entêté de la grandeur, de la beauté & de la puiſſance de leur foible & petite République, qui eſt une vraye vache à lait pour les Rois voiſins, & qui ne ſe ſoutient que par leur jalouſie mutuelle. Par elle-même elle ne ſeroit pas en état de ſe défendre pendant trois ſemaines contre une armée de quarante mille hommes. Il eſt vrai qu'ils ont quelques troupes à leur ſolde. Mais je n'ai jamais rien vu de plus miſérable. A peine ces pauvres ſoldats ſçavoient-ils préſenter les armes; auſſi leurs Officiers étoient-ils pour la plûpart des Bourgeois très-pacifiques, qui ne paſſoient pas pour avoir une idée de la guerre. On dit qu'à préſent cette Garniſon eſt ſur un meilleur pied. Je l'en félicite, auſſi-bien que les Maîtres.

Les Magiſtrats de cette Ville ont un air d'Antiquité, qui paroit vénérable ſans doute à leur peuple; mais qui aux yeux d'un Etranger offre quelque choſe d'aſſez comique. Comme je ne m'y attendois pas, je fus d'abord extrémement

extrémement frappé de leur chapeau en pain de ſucre & de leur grande fraize, qui les forçant à ſe rengorger leur donne une roideur qu'on peut prendre facilement pour de la gravité. Surtout ſi on la combine avec le pompeux titre d'*Excellence*, dont on honore ceux qui tiennent les rênes de cette Republique. Ils n'ont qu'à les tenir bien ferme; la Populace des Villes de Hollande, quelque farouche, quelque inſolente qu'elle ſoit, n'approche pas de celle de Hambourg. Sa férocité naturelle, & ſon amour pour la liberté ſont animées encore par un zéle brutal pour la Religion dominante; zéle que des Prédicateurs furieux s'efforcent à entretenir dans le même degré de chaleur, & qui confond dans ſes emportemens Calviniſtes, Catholiques, en un mot tout ce qui n'eſt pas Lutherien. *Tros Rutilusve fuit nullo deſcrimine habebit.* Tous les autres Chrétiens ſont créez exprès pour la damnation. L'Autorité des ſages Magiſtrats ſe heurte envain ici contre celle d'un Clergé puiſſant, dont l'éloquence enragée tient le Peuple par les oreilles, & gouverne deſpotiquement cette Démocratie. Les ſaintes extravagances de cette Populace ont couté bon à la Ville; mais elle ne s'en corrige pas. La raiſon en eſt apparemment, que la Canaille fait les ſottiſes, & que l'argent des Riches les paye.

Je ſuis,

LETTRE IV.

LETTRE IV.

MONSIEUR,

Je vous ai dit qu'à Hambourg la rage des Fols coute quelquefois des ſaignées à ceux qui ſont de ſens raſſis. Nous obſervâmes un Phœnomene d'une nature ſemblable, en voulant ſortir de cette Ville. Nous nous vîmes pourſuivis par une troupe de gens, qui pouſſoient des cris horribles, & qui firent arrêter notre Voiture, quoiqu'ils fuſſent avertis qu'il y avoit un Prince de l'Empire, nom extraordinairement reſpecté dans les autres parties de l'Allemagne. D'abord il nous fut impoſſible de démêler parmi tant de voix confuſes ce que ces gens-là nous vouloient. Nous ſçûmes enfin qu'ils nous demandoient de l'argent. *Mais en vertu de quoi?* Comment donc? En vertu du bagage qu'il y a dans votre Berline, & de ce que nous ſommes les Embaleurs Jurez de la Ville. *Mais faut il que je vous paye de la peine qu'ont priſe mes Valets?* Aſſûrement, pourquoi l'ont-ils priſe? Si vous voulez nous ôterons le bagage, & puis nous le remettrons; qu'à cela ne tienne. En un mot, le réſultat de ce plaiſant Dialogue fut de contenter cette canaille

naille à ſa fantaiſie, ſans qu'elle daignât en témoigner ſa reconnoiſſance par un coup de chapeau.

La voiture en queſtion, dont les chevaux & le Cocher paroiſſoient également pareſſeux, nous mena lentement & ennuyeuſement en ſix jours de Hambourg à Roſtok. Il ne nous arriva ſur cette route rien d'extraordinaire, ſinon que dans le Pays de Meklembourg nous ſerions morts de faim, ſi nous avions voulu ſuivre les régles d'une ſcrupuleuſe équité. Tout ce Pays beau, fertile, capable, à ce qu'il me parut, de faire vivre ſes Habitans dans l'abondance, ſe trouvoit alors dans une déſolation digne de la compaſſion la plus vive.

Il venoit d'être ravagé par des Troupes Etrangeres, à cauſe de la diſſention qui régnoit entre le Prince & la Nobleſſe. Le peuple de la campagne, qui avoit le plus pâti de cette ruineuſe diſcorde, en étoit tout abbatu, tout anéanti, pour ainſi dire, une ombre leur faiſoit peur; la vuë de deux ou trois Etrangers leur inſpiroit des frayeurs mortelles. A notre approche des Familles entieres s'enfuyoient. Elles craignoient & le paſſage & les plus mauvais traitemens. Quand on demandoit à ces gens s'ils n'avoient pas telle ou telle choſe, ils répondoient d'une voix tremblante, & l'œil égaré, qu'ils n'avoient rien. Hélas! ils avoient peu de choſes, & ils craignoient de perdre ce peu qui leur reſtoit.

toit. Il fallut par une néceſſité indiſpenſable, que ſon Alteſſe lâchât un peu la bride à ſes Domeſtiques, en leur défendant pourtant d'uſer de main miſe; ces Drôles qui avoient été Soldats, déterroient des jambons & dénichoient des poules en moins de rien; tout cela étoit aprêté en peu de tems à la Dragonne, & expedié au milieu de quelque étable. La Famille croyant en être quitte à bon marché ſe raſſembloit peu-à-peu; elle avoit d'abord l'air de gens condamnez au dernier ſupplice; mais au ſon de quelques paroles honnêtes, on voyoit inſenſiblement une eſpece de ſérénité ſur ces triſtes viſages. Quelle joye n'y éclatoit-il pas! De quelles bénédictions ces pauvres gens ne nous accabloient-ils point, quand on leur payoit, ce qu'on venoit de leur prendre par force, le double de ſa valeur? Il ſembloit qu'on les eût violenté pour faire leur fortune.

On voyoit une déſolation pareille dans *Wiſmar*, par où nous fûmes obligé de paſſer. Cette Ville aſſez belle, pour une Ville de l'Allemagne, avoit été demantelée; ſon Commerce étoit abſolument tombé; les Citoyens ignoroient qui étoit leur maître; il y avoit Garniſon Danoiſe, & Garniſon Hanovrienne. Une ſolitude affreuſe régnoit dans les ruës. Les Habitans étoient cachez au fond de leurs maiſons, s'ils ne les avoient abandonnez. On n'y voyoit ni boutiques ouvertes, ni Artiſans qui ſongeaſſent à gagner leur vie. *Quidquid*

Quidquid delirant Reges, plectuntur Achivi.
- - - - - - - De tout tems
Les petits ont souffert des sottises des Grands.

Rostok me parut une Ville à-peu-près bâtie comme Wismar ; mais je la trouvai plus grande, mieux peuplée & infiniment plus à son aise. Les Habitans avoient été fort éloignez de se ranger du parti du Duc, qui, à ce qu'ils disoient, avoit voulu leur enlever leurs Prérogatives. Ils sembloient triompher de ses disgraces, & fonder leur orgueil sur son humiliation. Il ne nous y arriva de particulier que deux avantures, que je croi passablement dignes de votre curiosité. Dans notre Auberge logeoit un jeune Officier Suedois, qui attendoit comme nous une favorable occasion de passer la mer; il étoit beau, bien fait, de bonne mine. Ayant beaucoup voyagé, il avoit attrappé dans la perfection les manieres étourdies d'un Petit-Maître François; son joli babil l'avoit insinué dans l'esprit du Prince, qui lui avoit permis de l'accompagner en Suede. Ce Cavalier ayant bû un peu plus que de raison, se promenoit un soir dans une des principales rues de Rostok; il faisoit une obscurité terrible, & comme par hazard il se mit à tousser, il entendit ouvrir une porte le plus doucement qu'il étoit possible. Il s'arrete ; une femme le prend par la main, & le conduit par plusieurs

ſieurs chambres ténébreuſes dans une Salle très-bien éclairée. La Dame voyant un viſage étranger penſa tomber de ſon haut ; cependant comme la figure du Cavalier n'étoit nullement effrayante, elle ſe remit bien-tôt : mais en lui faiſant des excuſes elle le pria obligeamment de vouloir bien ſe retirer. Notre Officier ne fut nullement de cet avis-là ; il voyoit devant lui une collation fort propre, & une femme, quoiqu'entre deux âges, belle, bien miſe & très-apétiſſante. Il paya d'effronterie, ſe mit à badiner avec la Belle, à la cajoller ſur ſes charmes, & à la railler de ſon erreur. Il la fit rire, ils ſe mirent à table, & il ne quitta ſa bonne-fortune que le lendemain, en lui promettant un ſécret inviolable. Il garda ſa parole mieux qu'il n'apartient à un Petit-Maître qui a fait ſon aprentiſſage à Paris. Il nous conta l'avanture ; mais ſans nommer la Dame. Il eſt vrai que l'après-dînée, lorſque le hazard nous mena par cette rue en nous promenant, il me montra la maiſon du doit, & que pendant trois ou quatre jours il eut la même bonté pour tous ceux qui voulurent bien faire un tour de promenade avec lui. Par-là, malgré la diſcrétion de ce poli Suedois, la Dame fut connue ; mais elle n'en fut pas mépriſée. Elle n'avoit plus rien à perdre du côté de la réputation. Je fus plus directement intéreſſé dans l'avanture ſuivante.

Une

Une nuit que j'étois couché dans une même chambre avec le Prince, je fus éveillé par des cris effroyables accompagnez de ces imprécations tonnantes que la Langue Allemande fournit avec tant d'abondance, & qui se mêloient au bruit que faisoit le choq continuel des épées. En prêtant attention à ce tintamare, je crus entendre la voix de quelques Domestiques de Son Altesse, & je m'imaginai qu'on faisoit main-basse sur eux. Dans cette idée je me leve en chemise, je prends une épée & une chandelle, & je descends avec précipitation. Je ne m'étois pas trompé; je vis quatre ou cinq Messieurs galonnez le couteau de chasse à la main, fertillant avec le Valet-de-Chambre & deux Laquais du Prince, qui ne paroissoient pas d'humeur à se laisser tranquillement couper les oreilles. À mon aparition le combat cessa, & l'on voulut de part & d'autre m'instruire du sujet de la querelle; mais tous les Combattans étoient si terriblement yvres, qu'ils ne sçavoient pas trop eux-mêmes ce qu'ils disoient, & qu'ils se battoient peut-être sans sçavoir pourquoi. Tout ce que je pus démêler dans le cahos de leurs discours, c'est que les Valets avoient dit des insolences à ces Cavaliers, & que ceux-ci les avoient traitez de Canaille.

Les premiers nioient comme beau-meurtre ce dont on les accusoit; les autres ne convenoient pas non-plus de ce qu'on met-

toit sur leur compte, quoique dans le récit de la querelle ils répétassent plus de vingt fois ce *terme injurieux*, sans que leurs ennemis y prissent garde. L'yvresse de tous ces gens fut cause sans doute que dans cette escarmouche il n'y eut pas la moindre effusion de sang; en récompense les chaises & les poteaux de la porte étoient dans un triste état, par plusieurs profondes & larges playes que ces maudits yvrognes leur avoient faites. J'eus assez de bonheur pour appaiser un peu les esprits irritez; je commençai par ordonner aux Valets de se retirer, & je promis à cette brave Noblesse que le Prince lui feroit avoir satisfaction de l'insulte dont elle se plaignoit. Peut-être n'aurois-je pas réussi avec tant de facilité à la calmer, si par bonheur l'Hôte ne leur avoit pas fourré dans l'esprit que j'étois un Comte de l'Empire; ce qu'il concluoit de la maniere libre & aisée dont il me voyoit vivre avec son Altesse. Pendant tout ce fracas le Prince avoit dormi, & je ne l'instruisis de l'affaire que le lendemain. L'Hôte qui avoit été présent à toute l'Escarmouche, nous informa alors du véritable sujet du démêlé, qui n'étoit qu'une véritable querelle d'yvrognes, dans laquelle le grand tort étoit à-coup-sûr du côté des Gens du Prince, qui de l'honneur de le servir tiroient le droit de s'abandonner à toute l'insolence que leur férocité leur inspiroit. Aussi offrit-il aux nobles Insultez de faire mettre ses Domestiques en pri-
son.

ſon. Ces Cavaliers avoient cuvé leur vin, & devenus plus aprivoiſez, ils ſe contenterent de la ſimple offre de cette ſatisfaction. Ils furent même fiers comme des Artabans, quand le Prince donna ordre aux aggreſſeurs de leur demander pardon; ce que ceux-ci firent avec la ſoumiſſion la plus lâche. Caractére ordinaire de la petiteſſe d'eſprit, variée ſelon les circonſtances par les plus farouches hauteurs, & par les plus indignes baſſeſſes.

Le lendemain de cette Tragicomedie ſon Alteſſe trouva une occaſion de paſſer en Suede, & nous préparâmes tout pour partir dans vingt-quatre heures.

Je ſuis,

LETTRE V.

MONSIEUR,

Que l'idée d'un Prince de l'Empire qui trouve une occaſion de paſſer en Suede ne rempliſſe pas votre eſprit de brillantes images. N'allez pas vous figurer une belle Frégatte, avec une chambre de pourpe magnifique, fournie de toutes les commoditez poſſibles. Vous ſeriez trop au-deſſus de la réalité. Sçachez, Monſieur, que le Prince vouloit

passer en Suede *incognitò*, sans traverser le Dannemarc, qui étoit encore en guerre avec ses voisins, aussi-bien que les Russiens, qui dans ce tems-là-même étoient occupez à faire ces funestes ravages qui vous ont effrayé sans doute dans la Gazette. Plusieurs Vaisseaux Danois & Moscovites croisoient dans la passage; il falloit les éviter en passant la mer à la dérobée: il falloit par conséquent faire ce voyage pendant la nuit, & l'achever en dix ou douze heures. Le moyen d'y réussir étoit de se servir d'un très-petit navire, de saisir un tems ténébreux & un gros vent; en un mot, pour faire ce voyage il falloit choisir les mêmes circonstançes qui regardent les voyages ordinaires. Tout cela n'étoit pas fort de mon gout; mais le Prince élevé dans la fatigue & dans le danger, ne s'en mettoit guéres en peine. Une mauvaise nuit à passer ne l'étonnoit pas. Elle ne pouvoit qu'être très-mauvaise; mais elle le fut bien plus que nous ne nous l'étions imaginé. Le bâtiment qu'on avoit loué pour son Altesse n'étoit qu'une grande chaloupe découverte, bien lestée de grosses pierres, & n'ayant pour tout équipage que le Pilote & un seul Matelot. Ce magnifique navire nous attendoit à un Village près de Rostock, appellé Wernemunde. Nous y arrivâmes vers le midi, sans espérance de pouvoir nous embarquer le jour même, parcequ'il faisoit un beau tems, & que le vent étoit foible,

foible & contraire. Mais vers les ſept heures du ſoir voilà le Ciel qui ſe couvre de toutes parts; un gros vent ſe leve accompagné de ces bouraſques de pluye qui ſont ſi ordinaires au milieu de l'Eté; *quelle fortune! Vite il faut s'embarquer; où eſt le Pilote?* Nous le trouvons dans un cabaret qui boit avec ſes camarades, & qui eſt bien ſurpris de cette bruſque réſolution.

N'ayant pas compté de ſe mettre en mer ce ſoir, il nous allégue cent mauvaiſes raiſons pour nous en diſſuader: mais voyant de ſes yeux démarer une autre chaloupe remplie d'Officiers Suedois, & qui paroiſſoit la ſœur jumelle de la nôtre, il ſentit qu'il lui étoit impoſſible de reculer. Voilà les voiles miſes au vent. Tout alla aſſez bien pendant une heure; nous étions charmez d'avoir vent arriere & de voler ſur les ondes; mais à meſure que nous gagnions la haute mer les vagues s'enfloient, & le vent prenant de nouvelles forces devenoit une tempête véritable. Les flots que nous fendions avec rapidité ſe briſoient devant notre barque, & ſembloient nous couvrir de-tems-en-tems. Ajoutez-y des nuages noirs & épais qui ſe ſuccédoient par intervalles, & qui nous arroſoient d'une telle maniere, que bien-tôt nous nous trouvâmes tout auſſi mouillez que ſi nous avions été plongez dans la Mer. Bagatelle que tout cela, c'étoit le tems qu'il nous falloit; la Chaloupe étoit forte, bien

lestée, & soutenoit parfaitement bien la violence de la Mer; d'ailleurs, tous les Passagers ne paroissoient rien craindre, ce qui m'inspira une intrépidité d'emprunt. J'étois pourtant malade à la mort, & je tremblois de froid. Mais voici bien une autre histoire; notre Pilote, qui n'avoit pas donné des marques d'yvresse en quittant le Port, étourdi apparemment par le grand air, & troublé par l'agitation de la Chaloupe, quitte tout d'un coup le gouvernail, tombe & s'endort profondément. Nous ne sçavions que penser de cet accident, on l'appelle, on le pince, on lui tire les oreilles; c'est une souche, & s'il n'avoit pas ronflé on l'auroit pris pour un cadavre. Franchement cette affaire passoit la raillerie; le Matelot n'entendoit rien à la Boussole, & force lui fut d'obéïr au vent qui continuoit à se renforcer. Imaginez-vous mes frayeurs & mes inquiétudes; mais ce ne fut pas encore tout. Un peu après minuit nous découvrîmes une lumiere à côté de nous, & nous craignîmes la rencontre de quelques bâtimens ennemis. Cette crainte ne se trouva que trop fondée; un moment après nous entendons partir un coup de Canon, qui nous donne le signal d'ammener & de nous rendre. Helas! quand nous l'eussions voulu, il n'y avoit pas moyen de faire cette manœuvre au milieu de la tempête, & par le moyen d'un seul Matelot. Nous nous contentâmes de mettre ventre à terre & d'aller notre chemin.

min. Nous n'avions pas tort; autre coup de canon, qui étoit plus qu'un signal puisque nous entendîmes tomber le boulet dans la mer à quelques toises de nous. Le bâtiment, qui nous vouloit tant de mal, étoit apparemment une frégatte Danoise, qui louvoyoit du coté de l'Allemagne. Quoiqu'il en soit, nous continuâmes notre route, & dans quelques moments nous fûmes hors de la portée de l'ennemi au grand contentement des intéressez. Pour moi après avoir passé quelque temps dans des réfléxions convenables à un Chrétien qui se trouve dans une pareille situation, je pris mon parti avec tranquilité, je m'enveloppai dans mon manteau, je me couchai sur les pierres qui nous servoient de Lest, & remettant ma destinée entre les mains de la Providence, je m'endormis fort incertain si mon sommeil ne se confondroit pas avec la mort. Après avoir reposé pendant deux heures, je fus réveillé par son Altesse. Tout avoit revêtu un air plus riant, le jour paroissoit, le temps s'étoit éclairci, le vent diminué; & le Pilote réssuscité se trouvoit auprès du Gouvernail. Tous ces objets répandirent dans mon ame la plus douce satisfaction. Je ne sentis qu'à peine que j'étois tout engourdi; on trouva encore du remede à cet inconvénient; le Prince me présenta un verre d'un excellent vin rouge; je n'ai jamais rien gouté de plus délicieux. Il répandit par tout mon corps une

agréable chaleur, qui me porta à réitérer le remede jusqu'à trois ou quatre fois. Alors presqu'incapable de digérer toute ma joye, je jettai mes regards de tous cotez, & je découvris derriere nous une petite Isle toute blanchâtre, qui formoit la plus agréable perspective. C'étoit l'Isle de Mœu, qui appartient au Roy de Dannemarc; & pour comble de joye j'appris que nous avions déjà fait la grande moitié du chemin. Il étoit alors deux heures après minuit, & malgré l'impertinent sommeil du Pilote, le vent tout-à-fait favorable nous avoit garanti de nous écarter de notre route.

Cette funeste nuit fut suivie d'un jour tres-beau & tres sérain. Notre équipage & les passagers s'en chagrinerent à l'envi; quant à moy je vous avouë naturellement, qu'il ne me fut guéres possible de prendre part à leur affliction. Je fus même assez mauvais citoyen, & j'eus l'audace de détacher un peu mon intérêt particulier de l'intérêt général: *Mais le vent s'appaïse*, disoit-on, *il y a dix contre un que nous ne soyïons pris par les Danois.* Patience, dis-je en moi-même, nous verrons Coppenhague, cela vaut mieux que de servir de dîner aux poissons. Ce que les autres membres de la République flottante craignoient, faillit cependant plusieurs fois à nous arriver. Nous rencontrâmes plus de douze différents navires, dont les uns reconnus pour Marchands, & par conséquent pour pa-

pacifiques ne nous firent aucune peur. Pour les autres, qui avoient un air de vaisseaux de guerre, ils s'attirerent davantage nos respects, & nous trouvâmes à propos de nous écarter poliment de la route de ces Messieurs. Notre Pilote répara de son mieux la faute qu'il avoit faite, & se servit très-adroitement du vent favorable qui continuoit à enfler nos voiles. A gauche nous avions le Danemark, & à droite la Suede. Lorsqu'il découvroit ces gros Seigneurs, un petit coup de gouvernail nous ménageoit l'apparence de gens qui faisoient voile pour Coppenhague, & dès que ces châteaux flottants étoient un peu derriere nous, rien n'étoit plus aisé que de nous remettre sur notre route. Il fit ce manége quatre ou cinq fois avec succès & avec applaudissements, jusqu'à ce qu'environ les 6. heures du soir nous découvrîmes le côtes de Suede vers lesquelles nous fûmes poussez par un vent très-favorable, mais très-petit. On vit même de loin quelques maisons & deux moulins *C'est Ysted asseurément*, disoit notre Pilote *dans une demi-heure nous y sommes*; quelle musique que ces charmantes paroles ! Nous approchions toujours : *Mais non ce nest par Ysted c'est un petit village; les moulins prétendus sont des maisons un peu plus élevées que les autres. Je vois pourtant Ysted très-distinctement à une lieue de nous, comment faire pour y arriver? Calme tout plat. Allons, les rames à bord nous y*

viendrons sans peine. Voilà tout le monde à la rame; mais quel aspect! je ne l'oublirai, de mes jours. On apperçoit deux bâtiments entre nous & le Port que nous cherchions. *Nous sommes perdus*, s'écrie le Pilote, *ce sont des frègattes Russiennes : Mon Dieu, je les vois, ils travaillent à force à mettre leur chaloupes en mer*. On tourne les yeux de ce triste coté; rien de plus vrai. On les voit déja venir à nous à force des rames. Allons, allons, s'écria alors le Prince, allons à terre comme nous pourons, que nous importe d'être ici dans un village ou à Ysted? Ah, Monseigneur,que voulez-vous faire, répliqua le Pilote tremblant de peur, & s'arrachant les cheveux? Nous sommes morts tous tant que nous sommes, si nous exécutons votre dessein; toute cette côte est pleine de rochers notre chaloupe s'y brisera indubitablement, il vaut mieux nous livrer aux Russiens. Ils auront du respect pour votre Altesse, & dumoins nous aurons la vie sauve. Je vous avouë, Monsieur, que j'étois très-fort de l'avis du timide *Marin*; mais le Prince n'en fut nullement. Il ne voulut absolument point tomber entre les mains des Moscovites, & secondé par notre Avanturier de Rostok, brave comme un Lion, il ordonna de risquer le tout pour le tout, & d'enfiler les rochers à quelque prix que ce fût. Les Mariniers y furent forcez à coup de plat d'épée, & par la menace de les tuer, s'ils

fai-

faisoient les retifs. En même temps une partie des Domestiques de S. A. saisit les rames ; quoique très maladroits à ce métier, ils travaillerent comme des forçats. Tandis que d'autres pour soulager la chaloupe faisoient à l'aide de leur peur des efforts gigantesques pour jetter notre *Lest* dans la mer.

Ma frayeur fut inexprimable tant que je flottai dans l'incertitude ; mais dès que je vis qu'il falloit prendre le parti qui me paroissoit le moins sage, & que je crus que chaque coup de rame m'approchoit de la mort je me sentis la plus genéreuse intrépidité, une tranquilité fiere, & un sang-froid actif ; je me couchai sur le devant de la chaloupe, pour découvrir les rochers ; le Prince étoit auprès de moi, & notre Matelot tout tremblant étoit de l'autre coté, prêt à jetter une petite ancre qu'il avoit dans la main. Voyant un rocher pointu tout près de moi, *que votre Altesse fasse jetter l'Ancre*, m'écriai-je. On le fit dans le moment, & nous nous trouvâmes justement entre deux rochers, sans pouvoir ni reculer ni aller plus avant. Je me souviens qu'après avoir prononcé ces mots, *Votre Altesse*, je me mis à réfléchir sur ce que ce titre avoit de déplacé, dans une occasion où, selon toutes les apparences, la mort alloit confondre un Prince de l'Empire avec ce qu'il y a de plus bas sur la terre. Et cette réflexion m'arracha un ris

 sin-

ſingulier, & qui n'avoit rien de commun avec la joye. Le Prince s'apperçut de ma grimace, & il m'en demanda la raiſon; je lui comuniquai ma penſée, il n'en rit pas, mais il hauſſa les épaules. Juſques-là je n'a-vois régardé que devant moy, entierement occupé d'un ſeul ſujet de crainte; mais à peine fût-il diſſipé, qu'un autre prit ſa place. Je me repréſentai les chaloupes Ruſſien-nes nous ſuivant toûjours, & prêtes à faire ſur nous quelque mortelle décharge; mais en tournant les yeux de ce côté-là, je vis avec une ſatisfaction parfaite qu'ils rebrouſſoient chemin. Le ſuccès avec lequel nous avions échappé aux rochers, leur perſuada appa-remment que nous avions une connoiſſance toute particuliere de ces côtes, & l'avidité de nous prendre ne leur inſpira pas l'audace que nous avions fait paroître en les évitant.

Cependant le rivage n'étoit qu'à un coup de fuſil de nous, & nous nous trouvâmes vis-à-vis du hameau que nous avions pris pour le port déſiré, nous découvrions nombre de gens ſur le bord de la mer; mais on ne voyoit pas qu'ils ſe miſſent en peine de nous ſecourir. Ces pauvres gens avoient peur, quelques ſemaines auparavant le Roy de Dannemarc avoit fait répandre dans la Scanie des Mani-feſtes, dans leſquels il leur promettoit d'y fai-re une deſcente, & les délivrer du joug des Suedois; les exhortant en même temps de ſe ranger du côté de leur ancien & véri-
table

table Maître. Nos manteaux rouges les avoient encore effarouchez. C'eſt la livrée des Danois. Ainſi nous courions riſque de reſter toute la nuit entre ces rochers, ſans notre galant Roſtok. Celui-ci à force de parler bon Suedois, & de crier qu'il y avoit à bord un Prince parent de la Reine, raſſura ces bonnes-gens, leur humanité ſe réveilla, & ils vinrent nous prendre avec notre bagage dans ſept ou huit petites barque très-plattes.

Quel raviſſement de joye! Quelle extaze! Ces ſituations ſe refuſent au pinceau, on ſent trop dans ces occaſions pour en former une idée; le moyen de s'en reſſouvenir. Ma Lettre eſt un peu longue; mais je n'ai pas voulu la finir avant que de m'être débarraſſé de ces rochers dangereux. Vous qui avez tant de tendreſſe pour vos amis, vous auriez trop pâti de ma triſte ſituation. Me voilà à préſent bien à mon aiſe. Juſqu'au revoir.

LETTRE VI.

MONSIEUR,

Les braves Suedois qui nous avoient ſauvé de notre chaloupe échouée, nous conduiſirent & porterent nos hardes à une mai-

ſon

ſon qui étoit à un demi-quart de lieue du rivage. Avant que de vous peindre notre logement, il faut que je vous repréſente ces Suedoiss tels qu'ils m'ont frapé pour la premiere fois. C'étoienr tous des gens d'âge, dont le plus jeune paroiſſoit dumoins avoir ſoixante ans; on leur voyoit à tous de grandes barbes blanches, le corps ſec, mais nerveux; l'œil vif, les dents d'une blancheur éclatante, la démarche ferme, la taille haute & droite. Tout cela accompagné d'un air grave m'inſpiroit pour eux une profonde vénération, on les auroit pris pour une troupe de Patriarches, ou d'anciens Philoſophes. Il me ſembloit que les viſages de quelquesuns ne m'étoient pas étrangers, & j'ai cru démêler les Phyſionomies de certains fameux Grecs & Romains dont l'antiquité nous a communiqué le mérite & la figure. En voilà aſſez pour le coup; j'aurai occaſion dans la ſuite de revenir à ce ſujet.

La maiſon où nous paſsâmes la nuit étoit une aſſez grande métairie dans laquelle il n'y avoit pas une ſeule cheminée; on ne laiſſoit pas d'y faire du feu & la cuiſine, jugez ſi on y reſpiroit un air pur & agréable. Cette cabane enfumée étoit pourtant le quartier de deux Officiers de Cavalerie, l'un Capitaine, l'autre Lieutenant, qui avoient leur Compagnie logée chez les Payſans du voiſinage. Ces deux Meſſieurs nous reçurent avec toute la Politeſſe imaginable. Ils nous offrirent

leurs

leurs lits, & nous eûmes beau faire, force nous fut de nous rendre à leurs obligeantes instances. Il s'en falloit bien que ces lits fussent excellens. Mais fatiguez autant qu'on peut l'être, nous nous y jettâmes après avoir pris un morceau de pain & un verre de vin de Bourgogne; de mes jours je n'ai dormi d'un meilleur sommeil. Nous restâmes dans cette Ferme une partie du lendemain, nous y dinâmes, & même bien. Le jour auparavant les Officiers avoient été à la chasse, & la chasse avoit été bonne. Le Prince y ajoûta de sa part un jambon exquis, une langue fumée, & quelques bouteilles de vin, comme il n'y en avoit pas dans toute la Suede. Après avoir dîné à fond, il fut question de partir, les Voitures étoient déja toutes prêtes devant ce magnifique Hôtel. Il ne s'agissoit pas ici de carosse à six chevaux, ou de chaises de poste. Non, c'étoient des charettes étroites, basses, capables de contenir chacune un homme & un coffre; elles sont toutes de bois sans le moindre ferrement, & même sans un seul clou, tirées par deux chevaux petits & maigres, vrayes haridelles, mais robustes & infatigables, & qui pour la plûpart courent comme de liévres. Ces chevaux ne sont pas ferrez, & je n'en ai pas vu dans tout le plat-pays de ce Royaume qui le fussent, excepté les chevaux de main. Je n'y ai pas apperçu non-plus ni Maréchaux ni Barbiers. Qu'y feroient-

feroient-ils ? Ils n'y gagneroient pas de l'eau à boire. Je doute fort même qu'il y ait des Charpentiers ou des Maçons : toutes les maifons y font faites de la même maniere. Ce font des poutres mal rabotées, qui fe joignent les unes dans les autres, & je croi les Payfans Suedois affez habiles pour ne devoir leurs cabanes qu'à leur propre induftrie & à leur propre travail.

Nous voilà donc à rouler fept ou huit carioles de fuite. Imaginez-vous fi cela devoit avoir grand air, furtout étant efcortez comme nous l'étions de deux Officiers, qui eurent la politeffe d'accompagner le Prince pendant deux ou trois poftes. Nos Cochers, Chartiers, Poftillons, ou tout comme il vous plaira, étoient toûjours de vénérables barbons, vigoureux & alertes. Ce Phénomene m'étonna de-plus-en-plus, à mefure que nous avancions chemin; je puis vous protefter même, que dans toute la Suede je n'ai pas vu un feul jeune-homme entre les vingt ans & les quarante, excepté des Soldats. La cruelle guerre qui avoit duré fi long-tems, & qui avoit été diftinguée par un fi grand nombre de batailles & de fiéges dans tant de différens Pays, avoit abforbé prefque toute la jeuneffe de ce malheureux Royaume. Ce qui en reftoit encore étoit raffemblée dans l'Armée, ou dumoins fe trouvoit dans les Milices, qui dans les triftes conjonctures d'alors étoient toutes fous les armes.

Le

Le moyen de m'imaginer, que je me trouvois dans la patrie de ces Goths fameux, dont autrefois les terribles peuplades inonderent l'Univers, & en conquirent une grande partie, toujours ſoutenues par de nouvelles Armées qui ſe ſuccédoient les unes aux autres, comme les ondes de la mer? Nous trouvâmes bien pis encore en pénétrant davantage dans le Pays; nous eûmes ſouvent pour Poſtillons des enfans de onze ou de douze ans, qui faiſoient leur devoir avec la même vigueur & avec la même addreſſe que leurs Grands-Peres, ou leurs Biſayeuls. Ce n'eſt pas tout, nous courûmes plus de vingt poſtes menez par des filles qui s'en acquittoient dans la derniere perfection. Vous vous imaginerez ſans peine juſqu'à quel point ce ſpectacle doit avoir été comique; mais voici quelque choſe de bien plus ſingulier. Un jour j'aperçus de loin dans un champ un grand nombre de figures toutes blanches, ſans pouvoir deviner ce que ce pouvoit être. Lorſque l'objet fut à portée de ma vuë, je découvris que c'étoit une grande troupe de femmes & de filles qui faiſoit la récolte du grain, accompagnées de quelques vieillards qui le voituroient; à cela près ces femmes faiſoient abſolument tout. Elles n'avoient ſur le corps que leur chemiſe; ne vous mettez pas dans l'eſprit qu'il y eût là quelque choſe à profiter pour un œil curieux. Ces chemiſes ſont plai-

ſamment

ſamment taillées ; autour du col elles ſont pliſſées ſur la poitrine, elles forment la taille, & depuis la ceinture en-bas elles s'étendent comme une eſpece de juppe ; vers la main elles ſont ornées d'une eſpece d'engageantes, & l'on peut dire qu'elles font un habit complet léger & commode, qui ne choque en rien la modeſtie, quoiqu'il y ait quelque choſe de galant. Une ſageſſe pouſſée juſqu'au ſcrupule pourroit encore y trouver à redire, ſi la toile étoit fine & tranſparente ; mais la pauvreté de ces gens y met bon ordre : j'ai vu en Hollande des voiles dont l'étoffe étoit tout auſſi déliée ; au reſte mes yeux ſe familiariſerent bien-tôt avec ces objets, puiſque dans la ſuite nous rencontrâmes pluſieurs fois des filles à cheval qui étoient dans le même équipage.

Comme j'ai le cœur pitoyable, nos pauvres Cocheres ont excité ſouvent chez moi la plus vive compaſſion. Tout le Royaume étoit dans un deſordre affreux ; ſouvent arrivez à une maiſon de poſte, nous n'y trouvions ni gens ni chevaux ; cependant il falloit gagner pays, & nous trouver à notre gîte, quel remede ? Il n'y en avoit pas d'autre que d'obliger ces pauvres filles à courir encore une poſte avec les mêmes chevaux, qui bien ſouvent n'en pouvoient plus ; les pauvres enfans ſe fondoient en larmes, ſe jettoient à nos genoux, & tâchoient de nous fléchir par les termes les plus attendriſſans. Elles craignoient

craignoient pour leurs chevaux, elles craignoient de causer des allarmes à un pere, à une tendre mere; elles craignoient de s'en retourner pendant la nuit. Avoient-elles tort ces malheureuses filles ? Cependant comme nous n'avions pas tout-à-fait tort non-plus, il falloit qu'elles marchassent. Mais ce Prince, qui est humain & généreux, adoucissoit leur chagrin, du mieux qu'il lui étoit possible, par des promesses qu'il avoit grand soin d'effectuer; non-seulement on leur payoit bien leurs deux postes, on leur faisoit encore présent à chacune d'un Carolin, qui peut valoir cinq sols; ce qui les renvoyoit contentes comme des Reines. Elles se montroient ce riche présent les unes aux autres, d'un air d'extase, elles faisoient cinquante révérences au Prince, & moi je partageois leur satisfaction du meilleur de mon ame. En général nous étions mieux servis par les jeunes-gens de l'un & de l'autre sexe, que par les graves vieillards, dont un bon nombre sembloit communiquer sa gravité aux chevaux. Il nous étoit aisé de démêler parmi ces derniers, ceux qui avoient été soldats d'avec les autres qui n'avoient jamais porté les armes, & je ne sçache pas que nous nous soyïons jamais trompez dans les conjectures que nous faisions à cet égard. Ces Vétérans se distinguoient par un air éveillé, gaillard, & un peu relevé; d'ailleurs ils alloient rondement en besogne, & ils faisoient

leur

leur devoir en braves-gens. Les ſimples manans au-contraire avoient quelque choſe de plus lourd, de plus ſombre, & de plus ſtupide. Un intérêt groſſier & direct ſembloit les gouverner uniquement; leur grand but étoit de ménager leurs haridelles; quand on les prioit honnêtement de fouetter, ils ne s'en remuoient pas plus que des ſouches; c'étoit un langage qu'ils n'entendoient pas; pour les émouvoir, il falloit leur parler d'un ton foudroyant, & lever ſur eux la canne, comme ſi on aloit les abîmer de coups. Quelquefois il étoit abſolument néceſſaire de frapper tout de bon. Quelle différence entre ces ames ſerviles, & nos gens du commun en Hollande, qu'on révolte par une parole rude, & que les manieres douces & honnêtes portent à ſervir avec ardeur ceux qui les employent! Quelle mortification pour un homme raiſonnable & humain d'être forcé à reſpecter ſi peu dans un autre l'excellence de ſa propre nature, & à conſidérer ſon prochain comme une bête de charge faite exprès pour l'eſclavage! Mais ces pauvres gens à force d'être maltraitez perdent le reſpect qu'ils ſe doivent à eux-mêmes. Ils ont contracté l'habitude de regarder la contrainte comme la grande régle de leur devoir; je m'imaginois dans ces triſtes occaſions ſuivre les opérations machinales de leur eſprit. Quand on les traitoit avec douceur, ils ne ſentoient pas qu'on étoit

étoit leur maître, & par cela même ils ne le croyoient pas; ils s'égaloient à ceux qu'ils devoient ſervir, & peut-être cette humanité continuée & ſoutenue les auroit rendus inſolents. Mais le ton impérieux, les menaces, les coups, changeoient en même temps leurs ſenſations & leurs idées; leurs oreilles & leurs épaules faiſoient rentrer leur ame dans la ſervitude, dont pendant quelques momens elle s'étoit cru ſortie.

Adieu.

LETTRE VII.

MONSIEUR,

Vous voilà à préſent inſtruit à fond de notre maniere de voyager, qui n'étoit pas des plus commodes; nous étions terriblement cahottez dans nos carioles: mais ç'auroit été cent fois pis, ſi les chemins de la Suede n'étoient pas merveilleuſement bons, & entretenus avec tout le ſoin imaginable: ce qui me tuoit ſurtout, c'étoit la deſcente de quelques montagnes; elle ſe faiſoit d'ordinaire avec une rapidité qui ſembloit devoir mettre nos Voitures en piéces. Fort ſouvent auſſi elles étoient toutes délabrées; mais nos Poſtillons ne s'en embaraſſoient guéres, de

de quelque âge ou de quelque ſexe qu'ils puſſent être. Par le moyen des cordes dont ils étoient toujours fournis, & de quelque morceau de bois qu'ils alloient couper, & qu'ils façonnoient en un inſtant, ils vous raccommodoient bien-tôt la charette branlante, que dans la ſuite ils n'en ménageoient pas davantage.

Pendant les deux ou trois premiers jours ces incommoditez ne me frapperent pas; la comparaiſon du péril dont j'étois échapé, à la ſureté où je me trouvois alors, m'inſpiroit une joye douce & pure, qui répandoit un air riant ſur tout ce qui m'environnoit. Si vous en excepté la fatigue, où je n'étois guéres fait, il ne me falloit pas une grande force d'imagination pour me procurer cette gayeté tranquille. La Scanie, que nous traverſions, eſt un païs charmant & fertile, & nous jouïſſions du plus beau temps qu'un voyageur puiſſe ſouhaiter.

Il eſt vrai que les matinées étoit très-froides, & qu'au milieu du jour il faiſoit quelquefois une chaleur qui nous rotiſſoit preſque dans nos carioles ouvertes,

Multa tulit fecitque puer, ſudavit, & alſit.

Ces Vers me convenoient le mieux du monde, & pluſieurs fois j'en remplis tout le ſens dans un ſeul & même jour. Mais je ſoutins tout cela à merveille; une belle vue, un peu

peu de repos, quelques heures de sommeil, m'en dédomageoient pleinement. Peu-à-peu cependant les impressions que le danger avoit faites sur moi, s'affoiblirent par l'éloignement de l'objet; & celles de la fatigue toujours présente, toujours continuée, devinrent plus fortes, surtout lorsque pour surcroît de malheur la partie la plus essentielle de nos vivres commença à nous manquer, je veux dire le pain. Il faut sçavoir, Monsieur, que dans la chaloupe nos provisions avoient été empaquetées dans des paniers d'ozier, qui par la pluye, & principalement par l'eau de la mer, avoient été percez entierement. Nos jambons & nos viandes fumées n'en avoient pas beaucoup souffert; mais plusieurs grands pains de seigle en avoient été tout pénétrez, & lorsque nous voulûmes nous en servir, ils ne se trouverent pas imaginables. *Le malheur n'étoit pas bien grand*, me direz-vous, *vous n'aviez qu'à en acheter d'autres.* Oh cela vous plaît à dire, les choses ne vont pas ainsi dans la Suede. Vous vous imaginez apparemment qu'on trouve partout dans ce Royaume de bonnes Auberges où l'on ne manque de rien pourvu qu'on ait la bourse bien garnie; mais en vérité vous comptez sans votre hôte; sçachez, Monsieur qu'il n'y a Cabarets ni Auberges que dans les Villes, & qu'on sçait à peine à la campagne ce que c'est.

Il

Il falloit bien pourtant passer les nuits quelque part, direz-vous, *& il n'y a pas d'apparence, qu'à l'exemple des Chevaliers errans vous goutassiez les douceurs du sommeil en raze campagne, sous quelque arbre officieux.* Jusques-là vous devinez juste. Mais pour ne vous point laisser dans l'embarras, je m'en vais vous expliquer la chose. Vous avez bien entendu dire, que dans l'Orient il y a pour les Voyageurs de certains Hôtels nommez *Caravensera*, restes de l'Hospitalité des honnêtes Anciens ; si vous avez une idée de ces lieux, vous êtes au fait. Toutes les maisons de poste qu'on trouve en Suede appartiennent à la Couronne ; le Roi les confie à ceux qu'il trouve à propos, pour y recevoir & pour y loger gratis les Voyageurs & leur train. N'allez pas pourtant vous figurer des logemens capables d'y donner le couvert à une caravane entiere. Vous vous en formeriez une idée trop mangnifique. Ce sont des tabernables de bois les uns plus étendus que les autres ; dans les meilleurs il peut y avoir sept à huit chambres de plein-pied, très-dépourvuës de meubles. Ce sont-là ces gîtes sur lesquels les Voyageurs peuvent compter, aussi-bien que sur un lit garni de draps soi-disant blancs. Nous nous servîmes rarement de cette derniere commodité ; les draps, quoiqu'on les dépliât devant nous, avoient l'air d'avoir déjà passé pour blancs plus d'une fois, & le reste des piéces, qui forment un

lit,

lit, n'étoit guéres plus ragoutant. Le Prince aimoit mieux faire étendre dans la chambre quelque bottes de paille fraîche, sur lesquelles il faisoit mettre de ses propres draps, dont il avoit apporté avec lui plusieurs paires blanchies en Hollande. Je trouvois son exemple très-bon à suivre, & je puis vous assurer, que surtout en été cela fait un lit frais & bon; dumoins j'y dormois tout aussibien que si j'avois été couché dans le lit dont Boileau fait une si pompeuse description.

Dans le réduit obscure d'une alcove enfoncée,
S'éleve un lit de plume à grands frais amassée;
Quatre rideaux pompeux par un double contour,
En défendent l'entrée à la clarté du jour.

Voilà qui est bon pour un lit de Chanoine mais les Princes de l'Empire, & à plus forte; raison leurs très-humbles serviteurs se contentent à moins. Pour moi lorsque je voyois son Altesse sur la couche que je vous ai dépeinte, je me figurois ces Rois & ces Héros de l'Antiquité, ces Achilles, & ces Ulisses, qui passoient la nuit sur une peau d'Ours ou de Lion.

Ces caravanseras du Nord ont encore de commun avec ceux de l'Orient, que si l'on y veut manger il faut y apporter des Provisions. Il est vrai que dans quelques-uns de ces lieux Hospitaliers nous trouvâmes du lait, des œufs, du beure très-abominable, &

de la biere qui valoit encore moins. Il y avoit d'ordinaire du pain aussi ; je l'ai vû ; mais pour en avoir mangé, c'est une autre affaire ; il n'y a que les dents Suedoises qui puissent en venir à bout. Nous l'essayâmes vainement plusieurs fois ; mais après l'avoir attaqué de tous côtez, sa vigoureuse résistance força toujours nos dents à lever le siége.

Pour vous en faire sentir la raison, je vous dirai que ce pain est plat, sans levain, autant que j'ai pu le comprendre, & cuit sous les cendres, ou sur une plaque chaude, c'est ce dont je ne suis pas bien informé. Chacun de ces pains, ou de ces gâteaux, a au milieu un trou rond. A quoi bon, me demanderez-vous ? C'est ce que vous allez sçavoir. Lorsqu'on en a cuit assez pour une demi-année entiere, on les enfile tous à des perches, que l'on expose au soleil pendant quelque tems, & qu'on suspend ensuite au plancher. A votre avis, Monsieur, nos dents avoient elles grand tort de n'y pouvoir pas mordre ? Nous crûmes pourtant trouver un moyen d'en venir à bout, c'étoit d'en faire des soupes au lait. Mais ce fut de la peine perduë, pour l'amollir il eût falu le faire tremper deux fois vingt-quatre heures, & vous voyez bien que nous n'avions pas le tems de faire cette expérience. Nous nous trouvâmes dans cette disette pendant trois ou quatre jours, réduits à ne manger que

du

du lait, où l'on mettoit forces jaunes d'œufs, & que la faim faisoit trouver excellentissime. D'ordinaire nous ne faisions qu'un ſul repas par jour : il eſt vrai que le matin nous prenions chacun une bonne taſſe de chocolat bien épais, ſurtout, parceque nous y mettions encore un jaune d'œuf ; & cette nourriture nous ſoutenoit paſſablement bien jusques à ſept ou huit heures du ſoir : c'étoit le tems qui bornoit d'ordinaire nos courſes. La premiere Ville que nous trouvâmes ſur la route nous tira de cette diſette. Nous y logeâmes dans une paſſablement bonne Auberge, où je mangeai des viandes fraîches & du pain blanc avec un plaiſir inexprimable, & où nous fîmes d'amples proviſions de pain de ſeigle, crainte de quelque nouveau démêlé avec les gâteaux de la campagne.

Nous n'eûmes pas lieu de nous repentir de cette ſage précaution. Si nous avions manqué de bon pain dans un pays aſſez fertile ; comment en aurions-nous déterré au milieu des rocs & des montagnes de la Smallande, qui ne ſont couvertes que de forêts épaiſſes de ſapins & d'ifs. D'abord cette route me plut fort ; j'étois charmé de voir ces ifs, ou du moins des arbres qui leur reſſemblent très-fort, ſe pouſſer dans l'air, en forme pyramidal naturellement & ſans le ſecours de l'induſtrie humaine ; mais toujours des montagnes, des forêts, toujours des objets uniformes, excepté quelques vuës raviſ-

ſantes, me rebuterent bien-tôt. Ce qui m'avoit d'abord paru gai, revêtit un air ſombre, qui répandoit la mélancolie dans mon ame.

On ne trouve dans cette Province que parci-par-là quelques cabanes ramaſſées qu'on honore du titre de Villages, & l'on peut dire qu'elle ne différe guéres d'un deſert. Dans ces montagnes nous fûmes effrayez plus d'une fois par une épaiſſe fumée mêlée d'affreuſes flâmes, qui nous repréſentoient de loin l'incendie de quelque Ville. Mais ce que cet objet avoit d'effrayant diſparoiſſoit à meſure que nous en aprochions, c'étoient des parcelles de la forêt où l'on avoit mis le feu de propos déliberé; unique moyen de prêter un peu de fertilité à ces terres. Lorſque le feu a conſumé ces arbres, on remuë la terre à coups de bêche, on y mêle cette cendre, & enſuite on y répand le grain, qui dans ce fond pierreux ne ſçauroit jetter de profondes racines, & que le ſoleil, qui au milieu de l'Eté ne quitte guéres l'horiſon, fait lever & meurir en très-peu de tems.

Nous deſcendîmes de ces montagnes arides un matin de très-bonne heure; c'étoit le plus beau jour qu'on puiſſe voir, & nous entrâmes dans une des meilleures Provinces du Royaume, oppoſée en tout à celle dont nous venions de traverſer une grande partie. Celle dont je vais vous parler eſt l'Oſtro-Gothie.

Nous entrâmes d'abord dans une grande & fertile vallée, couverte à perte de vuë de bled,

bled, dont une partie étoit encore debout, tandis que l'autre étoit déja en gerbes. Cette charmante plaine étoit barrée en divers endroits de hautes montagnes qui paroiſſoient comme des formidales remparts. Le ſoleil qui dardoit ſes rayons ſur tant d'objets agréables, en relevoit encore la beauté, & les rendoit propres à diſſiper la mélancolie que les bois de la Smallande m'avoient inſpirée. Un ſi beau païs paroiſſoit abonder en habitans; lorſque nous y eûmes fait quelques lieuës de chemin, nous nous trouvâmes au centre de ſept à huit Egliſes, qui marquoient autant de Villages, & qui n'étoient pas à une lieuë de nous. A cette diſtance elles faiſoient un effet charmant. Vous n'en douterez pas, Monſieur, quand vous ſçaurez que les Egliſes de ce pays ont des tours aſſez jolies & aſſez élevées; d'ailleurs, les murailles en ſont enduites d'un plâtre d'une vive blancheur; ainſi dans un tems ſerain on les prendroit de loin pour autant d'édifices de marbre. Mais comme il n'y a point de félicité abſoluë dans ce monde, ce plaiſir fut bien temperé par une chaleur exceſſive, dont nous nous ſentîmes grillez à meſure que le ſoleil avançoit dans ſa carriere, & que ſes rayons réfléchis par les rochers ſe réuniſſoient dans cette vallée, & en faiſoient une eſpece de fournaiſe. Les perſonnes que nous rencontrâmes dans cette Province avoient l'air d'être à leur aiſe; ils étoient mieux mis, & plus

propres que ceux que nous avions vus jusques-là, & toute leur physionomie étaloit quelque chose de plus gai & de plus content. Cette découverte me fit un très-sensible plaisir, & diminua de beaucoup l'ardeur du soleil.

Je suis.

LETTRE VIII.

MONSIEUR,

Le mot de Ville est entré dans une de mes Lettres précédentes; il faut bien, ce me semble, vous donner une juste idée de celles qu'on trouve en Suede: il y en a d'assez bonnes du côté de la mer; mais c'est quelque chose de bien pitoyable que celles qu'on rencontre au milieu des Provinces. Ce sont de véritables trous, & nos petites Villes de Gueldre ont au prix de celles-là un air de Capitales. Les maisons que ces bicoques Suedoises renferment, ne sont que des cabanes marquées au coin de la misere & de la pauvreté. Dans la plûpart de ces Villes il se trouve pourtant d'assez belles Eglises, & des Châteaux qui appartiennent à la Couronne, & qui en cas de besoin servent de Palais au Souverain. Si vous voulez vous figurer

gurer les Villages, vous n'avez qu'à ménager à vos idées une exacte proportion, & vous sçaurez ce que c'est. J'aurai dans la suite l'honneur de vous parler amplement de Stokolm. En attendant je vous instruirai succinctement du caractére que j'ai cru développer sans peine dans les Suedois de la campagne. Quoiqu'ils paroissent languir dans l'opression, (ce qui d'ordinaire rend les gens de mauvaise humeur & malins) ils sont bons, fidéles, honnêtes-gens, incapables de crimes attroces. Croiriez-vous, Monsieur, que dans toute la Suede il ne se trouve pas un seul voleur de grand chemin, & que je n'ai vu nulle part de potence ni de roue. Ils ont un respect infini pour leurs Ecclésiastiques, qu'ils suposent être du Conseil Privé de la Providence, & qui se servant avec adresse de cette prévention, font de leurs Paroissiens tout ce qu'ils trouvent à propos. En général ils employent assez bien leur Souveraine autorité. Ecoutez comme des Oracles, regardez comme les dispensateurs des peines & des récompenses éternelles, ils trouvent peu de difficulté à moriginer leurs troupeaux, & à les détourner de toutes les actions que, sans avoir besoin d'aprofondir la morale, tous les Peuples policez trouvent abominables. Aureste ce Peuple est parfaitement bien fait, & naturellement il a bon air, surtout les hommes. La plûpart des jeunes garçons que nous avons rencontrez

contrez dans le plat Pays, avoient les cheveux d'un blond argenté, ils étoient beaux comme les amours, & leur phyſionomie avoit quelque choſe d'ouvert & de tout-à-fait heureux. Les filles au-contraire n'avoient pas le teint ſi blanc ni ſi uni, & leurs traits étoient bien moins délicats. Ce qui eſt le contraire de ce qu'on remarque dans preſque toutes les autres Nations. On dit d'ailleurs que dans quelques Provinces de ce Royaume les femmes ſons ſujettes à une certaine indiſpoſition, qui donne de l'exercice aux ongles, & que la Scanie ſe diſtingue par-là deſavantageuſement des autres Provinces. Nous y en vîmes un échantillon nous-mêmes dans un de nos gîtes. Notre Hôteſſe étoit une des plus charmantes femmes que j'aye jamais vuës. C'étoit véritablement une beauté parfaite, & nous ne pouvions pas nous laſſer de l'admirer. Mais quel étonnement fut le nôtre, lorſqu'elle ſe decouvrit le ſein pour donner à têter à ſon enfant, & qu'elle nous étala une poitrine toute cachée ſous la gale. La maniere aiſée dont elle expoſa à nos yeux cet objet dégoutant, marque aſſez, ce me ſemble, qu'il ne doit point être extraordinaire dans cette Province. Chez d'autres Nations une femme enlaidie par cet acident le déroberoit avec tout le ſoin poſſible à la connoiſſance de tout le monde, & les femmes Suedoiſes ſont femmes, comptez là-deſſus.

Voilà

Voila à-peu-près tout ce que j'ai observé dans notre route jusques à Stokholm. Il faut pourtant qu'avant que de finir cet article, je vous parle d'un original que nous rencontrâmes à deux ou trois journées de cette Capitale. Un soir que nous étions prêts à manger un morceau dans une de ces Maisons du Roi, nous vîmes entrer dans notre chambre un jeune-homme botté & éperonné, qui venoit de mettre pied à terre. Après nous avoir salué d'un petit air dédaigneux, il s'assit cavalierement, mit son chapeau sur une oreille, & commença à nous examiner depuis la tête jusques aux pieds. *Avez-vous de bon Tabac en poudre, Messieurs...... Ma foi, il est excellent.* Beau de but! *Vous allez à Stokholm apparament; j'en viens moi.* Là-dessus il nous fit un discours fort difus, par lequel nous aprîmes qu'il étoit Comte d'une des plus illustres Maisons du Royaume, qu'il étoit fort considéré à la Cour, qu'il en avoit été chargé d'affaire très-importantes dont il s'étoit tiré glorieusement, qu'il alloit porter de la part de la Reine des ordres dans la Scanie menacée d'une invasion, & que bien-tôt il devoit être envoyé à une des premieres Cours de l'Europe. Il nous dit encore qu'il avoit de l'esprit, qu'il étoit brave, & qu'il avoit été à Paris. En un mot il nous dit tout ce qui le concernoit. Mais il ne nous dit pas qu'il étoit un fat du premier

ordre. En cela ſeul il épargna des paroles oiſeuſes. Après nous avoir ſuffiſamment montré juſques à quel point nous lui devions de la conſidération & du reſpect, il fait quelques tours dans la chambre, chante un petit air, ſe rejette bruſquement ſur la chaiſe, redoublant l'orgueil de ſon attitude, il ſe met à nous queſtionner d'une maniere gravement impertinente. *D'où venez-vous ? Meſſieurs ?* De Hollande. *De Hollande ! Ah, Marchands apparament. Ma foi, mes amis, vous auriez pu vous épargner ce voyage, dans le triſte état où ſe trouve le Royaume vous ne ferez pas de gros gains.* Mais, Monſieur, nous ne ſommes pas Marchands. *Non ! encore pis. Vous étes donc Gens de Guerre qui cherchez ici de l'Emploi ; je vous plains, mes enfans, il n'y a rien à faire ici pour vous. On va caſſer même tous les Officiers Etrangers.* Vous ne devinez pas juſte, Monſieur, nous ne cherchons rien de ſemblable dans votre Patrie. *Eh ! que Diable y venez-vous donc faire ?* Puiſqu'on ne ſçauroit ſe refuſer aux interrogations obligeantes d'un Seigneur comme vous, répondit alors le Prince d'un air moqueur, je vous dirai que je vais voir à Stokholm un de mes couſins germains qui occupe un aſſez beau Poſte auprès de la Reine. *Auprès de la Reine ? Je le connoîtrai apparament, dites-moi....* Là il fut interrompu par le Valet de Chambre du Prince, qui demanda à ſon Maître, *ſi Son Alteſſe trouvoit*

trouvoit bon qu'on apportât le ſouper. Quel coup de foudre pour notre Original que ce mot d'Alteſſe ! La parole lui meurt dans la bouche. Il ſe leve, il reſte immobile, ſes yeux paroiſſent égarez, l'air ſuperbe s'évanouit ſur ſon viſage, toute ſa phyſionomie ſe change, il ſembla même baiſſer & devenir plus petit; enfin il fait une grande révérence, ſort bruſquement de la chambre, & va accoſter un Valet de Son Alteſſe. Il aprend que celui qu'il venoit de traiter ſi cavalierement étoit un Prince, & que le poſte aſſez beau que ſon couſin germain occupoit à la Cour, étoit celui d'être époux de la Reine. Il remonte à cheval au plus vîte, & diſparoît ſans nous donner le bonſoir. Jamais Comédie ne m'a fait tant rire que cette farce naturelle; peut-être ne fera-t-elle pas le même effet ſur vous? Il y a des choſes très-plaiſantes quand elles frappent nos yeux & nos oreilles; mais dont ce comique dépendant de certaines circonſtances qu'il eſt difficile de peindre, ſe perd entierement dans le récit.

Il faut avant de vous conduire à Stokholm, que je léve un ſcrupule qui pourroit vous venir par raport à notre entrée dans cette Capitale. N'ayez pas peur, Monſieur, qu'un Prince de l'Empire y ſoit entré dans une des charettes que je vous ai décrites. Non, Monſieur, ſçachez que la veille de cette grande journée nous arrivâ-

mes à un Château appartenant à Son Altesse Royale, & nommé Eckholdſund. Nous y fûmes bien régalez par le Concierge. Nous y vîmes des Jardins très-jolis & fort proprement entretenus, & nous y trouvâmes une aſſez bonne Berline, dans laquelle nous achevâmes notre voyage avec plus de commodité & de magnificence que nous ne l'avions commencé. Ce qui releva beaucoup notre entrée, c'eſt que nous fûmes introduits dans la Ville par un Aide-de-Camp de Son Alteſſe Royale, qui, inſtruite de l'arrivée de ſon couſin, elle avoit trouvé bon d'envoyer au-devant de lui.

Je ſuis, &c.

LETTRE. XI.

MONSIEUR,

Pour le coup, je vais jouer un beau rôle dans le monde en dépit de mes envieux. Me voilà à la Cour de Suede, aimé & eſtimé d'un Prince proche parent de la Reine, ſuperbement logé à la Cour même, figurant avec des Généraux d'Armée, avec des Barons, des Comtes, des Comteſ-

ſes.

es; allant faire ma cour comme un autre à Sa Majeſté & à ſon auguſte Epoux. Ne voilà-t-il pas une ſituation bien agréable, bien flatteuſe? N'étois-je pas en quelque ſorte en droit de me dire à moi-même:

Principibus placuiſſe viris non ultima laus eſt.

C'eſt un brillant honneur que d'être Ami des Princes.

La choſe vaut bien la peine que j'entre dans un plus grand détail. Le Prince avec ſa ſuite fut logé dans un magnifique appartement, qu'avoit occupé autrefois le Duc de Holſtein neveu de la Reine. C'eſt celui-là même qui fait à préſent une ſi belle figure à la Cour Ruſſienne. Les Gentilshommes & les Pages de la Reine, preſque tous Comtes, étoient tour-à-tour de garde chez le Prince mon Maître, chez qui je faiſois auſſi l'office de Gentilhomme. Devant ſon appartement il y avoit toûjours pluſieurs Hallebardiers de Sa Majeſté, habillez de veſtes de bufle. C'étoient comme les Süiſſes à d'autres Cours, & ils ſembloient pour la plûpart avoir vieilli ſous le harnois. Joignez à tout cet éclat pluſieurs Valets de pied de la Reine, & un de ſes plus beaux caroſſes, attelé de deux ou de ſix chevaux, ſelon qu'il plaiſoit à Son Alteſſe de l'ordonner. D'ordinaire le Prince mangeoit avec Son Alteſſe Royale chez Sa Majeſté; mais quand

quand l'un ou l'autre de ces auguſtes époux ne ſe portoit pas bien, on couvroit la table dans l'appartement de mon Maître, qui mettant à l'écart l'importune contrainte du cérémonial ſe divertiſſoit familierement avec ſes Gentilhommes, & avec d'autres convives de bonne humeur. Pour moi j'eus l'honneur d'être prié par un Gentilhomme de Son Alteſſe Royale de me ſervir de ſa table, où venoit dîner tous les jours un grand nombre de Gens de Qualité & d'Officiers Généraux. Vous ſçaurez, Monſieur, par parentheſe, que le Prince, lorſqu'il n'étoit pas ſur le Trône, avoit ſa Cour & ſes Officiers à part. La Reine me fit dire preſqu'en même-tems que je pouvois dîner & ſouper avec ſes Demoiſelles-d'Honneur, & ce parti me parut le plus agréable. Ces Dames étoient toutes des plus illuſtres familles du Royaume; comme celles de Spar, de Wrangel, de Steinbok, de la Gardie, & d'autres d'un égal éclat. Elles parloient toutes bon François & bon Allemand, & je leur ai trouvé à toutes ſans diſtinction, de très-belles manieres & une fort grande politeſſe. Il y en avoit qui joignoient beaucoup d'eſprit à un ſens juſte & droit, & qui paroiſſoient avoir le caractére de perſonnes de mérite. J'en ai même connu une qui avoit plus de feu & de vivacité qu'une Gaſconne. Ses ſaillies perpetuelles étoient comme autant de fuſées qui partoient bruſquement

ment de ſon imagination, & leur feu toujours varié brilloit & ſurprenoit par une nouveauté bizarre; mais preſque toujours juſte. Je n'ai pas donné juſqu'ici une idée fort avantageuſe du beau Sexe Suedois. Je croi avoir rendu juſtice à celui qui ſe trouve dans le plat Pays; mais je puis dire qu'à Stokholm j'ai vu beaucoup de femmes très-aimables. En général le nombre de ces viſages mignons & délicats y eſt un peu rare; mais il y a un grand nombre de femmes grandes, faites à peindre, & ayant un air noble & majeſtueux. J'ai été pourtant frappé de deux Beautez qui étoient parmi les Dames de la Reine. L'une étoit la jeune Comteſſe de la Gardie, deſcendue de ce fameux Pontus de la Gardie, François de naiſſance, & qui par les belles actions qu'il a faites ſous le Grand Guſtave Adolphe, s'eſt acquis une réputation immortelle. Tout étoit beauté, charme, agrément dans cette Demoiſelle; air, taille, gorge, viſage, tout ce qu'elle offroit aux yeux paroiſſoit être paîtri par les mains des Graces & des Amours. Nouveau ſurcroît de mérite féminin, elle ne paroiſſoit pas avoir ſeize ans. La beauté de Mademoiſelle de Steinbok avoit quelque choſe de moins frappant; mais dans le fond elle avoit le teint tout auſſi beau, & les traits auſſi fins & auſſi réguliers que la belle de la Gardie; elle avoit un peu plus d'âge, une vingtaine d'années peut-être; mais

mais ce qui rendoit ces charmes moins vifs, c'étoit justement ce qui devoit leur gagner le plus le cœur d'un honnête-homme; c'étoit un air de douceur, de bonté & de sagesse répandu dans toute sa physionomie. On ne voyoit point dans ses yeux un désir inquiet de plaire, ni la moindre attention à ses agrémens; elle sembloit ne pas penser du-tout au seul objet auquel la plûpart des femmes pensent sans relâche. Son esprit étoit de la même nature que sa beauté, aimable sans parade & sans ostentation, découvert sans peine par ceux qui s'y connoissoient, & caché en quelque sorte à celle qui en étoit l'estimable proprietaire. Si, comme je n'en veux pas douter, son cœur répondoit aux charmes de son esprit & de son corps, c'étoit-là un de ces rares thrésors qui méritent des possesseurs dignes d'eux, & qui malheureusement ne tombent que trop souvent en de mauvaises mains.

Ce qui me parut extrêmement aimable dans toute la belle société des Dames de la Cour, ce fut un air d'union & d'amitié que j'ai remarqué constamment parmi elles; elles se donnoient les unes aux autres le tendre nom de sœur, sans que j'aye pû soupçonner que ce fût ce qu'on appelle eau benite de Cour. Ce que je puis assurer, c'est que dans les différentes conversations que j'ai eues avec plusieurs d'entr'elles, je n'ai jamais remarqué ni des traits de médisance répandus

répandus à découvert sur leurs compagnes, ni une espece de louanges empoisonnées par des restrictions ni des insinuations malignes qui font venir de loin, comme par une espece de hazard, les occasions de donner mauvaise opinion de son prochain. Ce sont pourtant là, ce me semble, les seuls moyens par lesquels on dément d'ordinaire dans le monde l'ostentation d'une sincere amitié. Si je ne porte pas de ces Dames un jugement trop favorable, je ne puis qu'attribuer une union si rare à une Cour & parmi des personnes du beau Sexe, qu'au modéle de vertu & de bonté qu'elles trouvoient dans la maîtresse à laquelle elle s'étoient attachées.

Il n'y a pas deux voix touchant cette Princesse chez la Nation entiere & chez toutes les personnes qui ont eu le bonheur de l'approcher. On convient unanimement qu'elle ne céde à aucune personne au monde en douceur, en piété, en modestie; en un mot, dans toutes les vertus qui peuvent enrichir l'ame. L'amour conjugal se distingue d'une maniere frappante parmi ses autres belles qualitez. Que cela soit dit à la honte du siécle, elle aime son époux comme une Bourgeoise. Quelle infâme expression! Ne diroit-on pas que la Noblesse en se réglant sur la vertu lui feroit trop d'honneur? Mais ne moralisons pas, il est certain que quand S. A. R. avoit mal à la tête, la Reine avoit presque la fiévre, & que tant que cette incommodité

commodité duroit, elle ne bougeoit d'auprès de son cher mari ; le terme n'est pas sublime, mais je l'en trouve d'autant plus naïf & fort. Quelle éclatante preuve n'a-t-elle pas donnée d'une si vertueuse tendresse, en y sacrifiant le rang suprême, & en se contentant de devenir la premiere sujette de son époux ? Ce n'est pas le passage d'une riviere, ou la conquête de quelques Provinces dont il faille faire de magnifiques éloges ; faux-brillant que tout cela, bien souvent vices cachez sous le vernis de l'intrépidité ; ce sont des actions comme celle d'Eleonor Ulrique, qui méritent d'être immortalisées par les nobles efforts des Génies du premier Ordre.

La Cour de Suede n'étoit pas alors fertile en agrémens pour ceux qui aiment les plaisirs tumultueux ; elle portoit encore le deuil de l'intrépide Charles douze. Il n'y avoit ni Comedie ni Opéra, ni Bal ; le seul divertissement dont on pouvoit y jouir, consistoit en deux ou trois assemblées par semaine dans les apartemens de Sa Majesté. C'est-là qu'on voyoit comme d'un coup d'œil tout ce que la Cour & la Ville avoit de plus brillant ; on y jouoit à l'Ombre & au Piquet, & assez petit jeu. La Reine par bonté & par complaisance étoit elle-même d'une des parties ; mais comme elle-même ne s'y plaisoit pas beaucoup, elle donnoit le plus souvent son jeu à quelqu'autre, & sembloit se faire une satisfaction de traverser les apartemens,

partemens pour y gratieuſer tout le monde. Elle s'y prenoit d'une maniere ſi naturelle & ſi cordiale, qu'elle devoit gagner naturellement tous les cœurs. Un autre divertiſſement que j'y goutois quelquefois, c'étoit une petite aſſemblée moins nombreuſe & plus agréable, qui ſe faiſoit après ſouper dans l'apartement de quelque Demoiſelle de la Reine. Les uns y jouoient à différens jeux, tandis que d'autres ſe divertiſſoient à chanter quelque air François; ſouvent même toute la compagnie ſe réuniſſoit à danſer aux Chanſons des Menuets & des Contredanſes. Je vous parlerai de la Cour de S. A. R. dans ma Lettre ſuivante.

Je ſuis,

LETTRE X.

MONSIEUR,

La premiere fois que j'entrai dans les apartemens de S. A. R. je fus étonné de les voir remplis d'une foule de Cavaliers, qu'à leur habillement je pris pour des Officiers ſubalternes. Ils n'avoient que des habits bleus avec un bouton de cuivre ou d'étain. Ils étoieut coëffez pour la plûpart à la

la maniere du feu Roi, bottez jufqu'à la ceinture, & gantez jufqu'au coude; pour cômpleter cet ajuftement, ils avoient un crêpe noir autour du col, & au côté des épées d'une grandeur démefurée; d'ailleurs, gens parfaitement bien faits, l'air grand, la mine haute & guerriere. Quelques momens après ma furprife augmenta, en voyant fon Alteffe Royale parler à ces Meffieurs d'un air familier, & les traiter à-peu-près comme fes égaux.

Mais je fçus bien-tôt que je m'étois fort trompé dans l'opinion que j'avois formée de leur qualité, & que c'étoient tous des Colonels, des Brigadiers, des Officiers-Généraux, gens de la premiere diftinction du Royaume. La vuë de ces braves Guerriers me rappella toutes les fameufes Victoires dont ils avoient été les inftrumens; victoires entaffées, qui à force d'accabler l'ennemi, lui avoient appris à vaincre à fon tour. Les anciens Grecs comparoient les Thébains, victorieux des Spartiates, à des Ecoliers qui battoient leurs Maîtres. Cette comparaifon eft ici, ce me femble, très-aplicable.

Je fus préfenté ce même jour à S. A. R. qui me reçut de la maniere du monde la plus obligeante, & qui me demanda des nouvelles de plufieurs de fes amis de Hollande, & furtout des vôtres, Monfieur. Je ne vous tracerai pas le caractére de ce Prince. Vous le connoiffez mieux que moi; vous

fçavez

ſçavez qu'il eſt beau & bien fait, comme preſque tous les Seigneurs de l'illuſtre Maiſon de Heſſe; & tout l'Univers ſçait comme vous & moi, que s'il y a quelque choſe a redire à ſa bravoure & à ſon intrépidité, c'eſt l'excès. Il en a donné de glorieuſes, d'étonnantes marques dans une grande partie de l'Europe, dans la Flandre, dans l'Allemagne, dans l'Italie, dans la Norwege. On ne ſçauroit dire là-deſſus que des choſes ſuperflues, non-plus que de ſa bonté, de ſes manieres aiſées & populaires,& de ſa générosité ſans bornes. Il en donna de magnifiques preuves dans la fâcheuſe ſituation où ſe trouvoient alors les affaires de la Suede; il avoit deux tables dans Stokholm, une dans ſon Palais, voiſin de celui de la Reine; & l'autre à l'extrêmité opoſée de la Ville. C'eſt-là que tous les Officiers un peu diſtinguez pouvoient aller manger librement. J'ai vu dans un de ces endroits trois grandes tables dreſſées dans deux ſalles voiſines, & couvertes d'une abondance d'excellens mets. Un buffet parfaitement bien garni répondoit à la table, dont le Grand-Maître de S. A.R. faiſoit les honneurs avec toute la politeſſe imaginable. Ce n'étoit pas une petite reſſource pour tant de gens de diſtinction, qui ſans elle auroient eu bien de la peine à ſubſiſter; mais il en coutoit conſidérablement à leur auguſte Bienfaiteur.

Je trouve ici une occaſion très-naturelle

de

de vous faire un récit fidéle & un peu circonstancié de l'état où languissoit alors la pauvre Suede.

Mettez-vous dans l'esprit, Monsieur, un Royaume qui par lui-même n'est pas extrémement riche, engagé dans une cruelle guerre de plus de vingt années; guerre qui couta beaucoup dans ses heureux commencemens, & qui exigea une dépense infiniment plus grande vers la fin, lorsque les défaites y furent aussi suivies que les victoires l'avoient été d'abord. Figurez-vous cette Guerre conduite par un Prince absolu & despotique, à qui le dernier sol de ses Sujets étoit acquis comme la derniere goute de leur sang. Ajoutez-y un Roi éloigné de ses Etats pendant plusieurs années, & les desordres qu'une si triste absence devoit traîner après elle. Ce n'est pas tout: un déréglement universel dans les Finances devoit, par une triste nénessité, découler de toutes ces causes réunies, aussi-bien qu'une suspension absolue du commerce, qui s'écarte naturellement des Pays où l'argent est rare. Mais quand il y auroit eu encore quelque moyen de soutenir un peu ce commerce, il étoit impossible de le mettre en œuvre. La Livonie, grenier de la Suede, & les Provinces Allemandes fertiles en hommes & en vivres, étoient perdues. D'un côté la Suede étoit investie par les flottes Danoises, qui la menaçoient d'une invasion; de l'autre, ses côtes étoient réellement & tristement

triſtement ravagées par celles des Ruſſiens, qui faiſoient tous leurs efforts pour abîmer les mines de fer & de cuivre, richeſſes naturelles & les plus ſolides de tout le Pays. Dans cet affreux tableau vous devez voir d'un coup d'œil le malheureux état de la Capitale. Tout y manquoit, & il y avoit une terrible diſette d'argent. J'ai payé moi-même trois francs d'une paire de gands très-communs; une paire de ſouliers y valoit trois Ecus, & toutes les choſes (celles-là même qui ſont les plus néceſſaires à la vie) coutoient à proportion. Au milieu de tant de deſaſtres il falloit avoir des Troupes conſidérables en campagne, à moins que de laiſſer tout à l'abandon, & de livrer tout le Royaume à une ruine totale. Le moyen dans cette ſituation de payer exactement les Gens-de-guerre qu'il falloit pourtant employer. Faute d'argent on leur donnoit des Titres tant qu'ils en vouloient, & lorſque j'étois à Stokholm, il y avoit aſſez de Généraux à la Cour & dans l'Armée pour commander ſix fois plus de Troupes qu'il n'y en avoit dans toute l'étendue du Royaume. Mais comme les Titres ne ſont pas des mets fort nourriſſans, ils trouvoient un fort agréable apui dans la table de S. A. R. Heureux les pauvres Soldats s'ils avoient pu trouver un ſemblable ſecours. Les Gardes de la Reine n'avoient preſque pour toute nourriture que du poiſſon ſec, & ils ſentoient de vingt pas cet aliment
deſagréable.

desagréable. Quelle misere ne falloit-il pas supposer dans les Troupes postées en différens endroits sur le bord de la mer? Ce qu'il y a de certain, c'est que les chevaux ne mangeoient que quelques feuilles arracheés à des broussailles, & qu'ils n'avoient d'autre abreuvoir que le vaste Océan.

Le croiriez vous, Monsieur? Les Soldats Suedois que j'ai vûs ne laissoient pas d'avoir parfaitement bonne mine. Jamais je ne vis des gens qui eussent l'air aussi Soldat; ils paroissoient se porter très-bien. Aussi est il certain qu'il n'y a point de Peuple dans l'Univers plus capable de se soutenir au milieu de la fatigue & de la misere. De mes fenêtres je voyois ces Soldats monter la Garde à la Cour, & je ne me suis jamais lassé d'admirer & leur mine guerriere, & leur bonne discipline. Tant de desastres n'avoient pas abbattu non-plus leur courage inébranlable. Quelques jours avant notre arrivée dans la Capitale, ils en avoient donné une éclatante preuve; les Moscovites au nombre de quelques deux mille hommes ayant pris poste sur une montagne à une petite distance de Stokholm, avoient répandu l'épouvante dans toute cette grande Ville, & le plus vif chagrin dans le cœur de la Reine, qui tendre mere de ses Sujets, n'avoit pas voulu quitter sa Cour malgré les conseils réitérez de ses Officiers. D'abord un seul Bataillon vola du côté de l'ennemi; & quoique celui-

là

là, outre la ſupériorité du nombre, eût deux piéces de campagne, ce peu de Suedois ſoutint le combat pendant trois heures entieres. S. A. R. elle-même vint alors à leur ſecours avec un petit renfort, & ſa ſeule vuë obligea les Ruſſiens de s'en retourner plus vîte qu'ils n'étoient venus, en laiſſant ſur le Champ-de-Bataille plus de Soldats qu'il n'y en avoit dans tout le Bataillon Suedois. Ils n'avoient tué que quelques-uns de leurs ennemis dans les derniers rangs; ce qui marque qu'au fond ces gens ne ſont pas encore ſi bien dreſſez qu'on le prétend, & qu'à forces égales ils auroient bien de la peine à tenir tête à leurs rédoutables voiſins.

La particularité qui mortifioit ſurtout cette Nation accablée & ſon intrépide Capitaine-Général, c'eſt qu'elle étoit attaquée d'une manière qui rendoit la réſiſtance impoſſible. La nouvelle arrivée que les Ruſſiens ſont débarquez dans un tel endroit, on y court. La choſe eſt déja faite, des Villages, des Forêts, des Villes ſont déja réduites en cendres, & l'ennemi ayant regagné ſes Chaloupes ſe trouve à l'abri de la fureur des Suedois. Ce qui les fit reſpirer un peu ce fut l'arrivée d'une Eſcadre conſidérable de Vaiſſeaux Anglois envoyez à leur ſecours, mais un peu tard. On apprit peu de tems après que les Ruſſiens avoient régagné leurs Ports après avoir à-peu-près exécuté tous leur deſſeins. Voilà les frayeurs de la

Nation diminuées, une partie des Ports ouverts, & les Troupes tirées du rivage, & en état de gouter quelque repos après des fatigues si accablantes.

Quelques jours après ces heureuses nouvelles, je vis entrer dans Stokholm un Régiment de Cavaliers *Dalecarliens*; quoiqu'eux & leurs chevaux eussent l'air extrémement harassé, je trouvai ce Corps très-beau. C'étoient de gands hommes robustes, d'une mine un peu rude & féroce, & ils me paroissoient répondre à l'idée que l'Histoire de Suede nous donne de ces invincibles *Dalecarliens*, qui ont eu tant de part aux révolutions de ce Royaume.

Adieu.

LETTRE XI.

MONSIEUR,

Quelque tems après la venue de l'Escadre Angloise, j'eus la satisfaction de la voir rangée auprès de la Flotte Suedoise dans les *Scheeren*, qui sont des rochers placez à quelque distance les uns des autres, & qui rendent très-difficile l'entrée du Port de Stokholm. Arrivez près de là nous vîmes S. A. R. occupée à faire la revuë de quelques Troupes, qui

qui n'avoient pas encore quité le bord de la mer. Après s'être rafraîchi dans une maison de campagne, elle se mit avec le Prince son cousin, dans une chaloupe suivie d'un grand nombre d'autres toutes pleines de Généraux d'Armée & de Seigneurs Suedois. A mesure que nous avancions, nos yeux furent frappez du spectacle le plus brillant qu'il soit possible de s'imaginer. A notre droite étoit la Flotte Suedoise, qui consistoit dans une vingtaine de vaisseaux, parmi lesquels il y en avoit plusieurs du premier rang. A notre gauche étoit rangée l'Escadre Angloise, qui consistoit en dix-sept à dix-huit bâtimens; mais qui avoient un tout autre air sur les ondes, que ceux de Suede qui me parurent d'assez lourdes masses, pas trop bien façonnées. A l'approche de S. A. R. ces deux Flottes firent feu de toute leur Artillerie, qui consistoit en plus de quatre mille piéces de canon. Toute la mer aux environs paroissoit couverte de tourbillons de flâme & de fumée; ce qui joint à une infinité de banderolles de toutes sortes de couleur qui voltigeoient en l'air, au bruit des tambours & aux fanfares des trompettes mêlées aux acclamations de plusieurs miliers de Matelots, ne pouvoit que faire un effet magnifique, pour moi surtout qui n'avoit jamais rien vu de pareil. Toute cette belle compagnie monta sur l'Amiral de Suede, où S. A. R. tint Conseil de Guerre avec les

Officiers Généraux des deux armées Navales; de-là toute sa suite & même tous les Officiers de mer Suedois se disperserent sur l'Escadre Angloise, où ils devoient être régalez. Pour les Princes & les plus grands Seigneurs, Is allerent dîner à bord de l'Amiral Norris. Je les y suivis conformément au conseil de S. Altesse, qui par un principe de bonté pour moi ne trouva pas à propos que je m'éloignasse de lui. Le vaisseau se ressentoit fort de la magnificence de la Nation Angloise. L'appartement de l'Amiral consistoit en deux chambres tendues & meublées d'un beau Damas cramoisi.

Je vous avoue, Monsieur, que je fus fort embarassé quand il s'agit de se mettre à table. Franchement je me croyois trop petit compagnon pour m'attendre à l'honneur de manger avec un Prince, qui selon toutes les apparences devoit bien-tôt porter la Couronne, & j'étois persuadé que la prudence & la modestie me conseilloient de me tenir un peu à l'écart. Le Prince cependant, qui sçavoit que je l'avois suivi, demanda avec inquiétude ce que je pouvois être devenu, & là-dessus S. A. R. me fit demander par un Page, pourquoi je ne venois pas manger. J'accompagnai ce jeune Gentilhomme, d'un pas tremblant jusqu'auprès d'une grande table, qui n'étoit pas assez étendue pour tant de monde. On en avoit dressé une plus petite; je m'assis à celle-là, tout honteux de ma gloire;

gloire ; mais cette honte fut bien-tôt bue au pied de la lettre. Quatre ou cinq grands verres d'excellent vin vuidez coup-ſur-coup, la diſſiperent en moins de rien,&me rendirent toute ma liberté d'eſprit. Quoiqu'on bût copieuſement au bruit continuel du canon, & que je ſois un très-petit buveur, je ſoutins d'abord mieux le vin que Meſſieurs les Suedois, à qui en guiſe de petite biere les Domeſtiques de l'Amiral donnoient de grands verres de vieille biere Angloiſe plus forte que le vin le plus vigoureux. Le repas magnifique en lui-même fut égayé par une troupe complette de bons Muſiciens, que le Chevalier Norris avoit à ſon bord, & qui jouoient à ravir de toutes ſortes d'inſtrumens. Juſques à la fin du repas je ne me ſentis que bien gay ; mais j'en tins comme il faut après avoir avalé un vere d'une liqueur forte qu'on appelle *Oſcoba*, & qu'un Cavalier Anglois m'avoit fort preſſé de boire, comme quelque choſe d'excellent pour abattre les fumées du vin. J'eus bien-tôt lieu de me repentir de ma docilité, tout commença à tourner autour de moi ; je me poſſedois pourtant encore, je m'eſquivai doucement, j'allai me promener ſur le tillac, & le grand air au-lieu de m'étourdir davantage, me remit entierement dans une demi-heure. Revenant dans la chambre de poupe, j'y vis régner une joye bruyante & tumultueuſe, la plûpart des convives ſans

distinction de rang dansoient pêle-mêle, chantoient, s'embrassoient, se baisoient, crioient, sautoient, tout comme s'il n'y avoit plus de Russiens au monde. Ce fut bien une autre vie encore, lorsqu'on se fût mis dans les chaloupes pour regagner le rivage. Les Anglois ont le vin folâtre, il y en avoit un bon nombre qui vouloient aller voir Stokholm. Ces Messieurs après avoir bien badiné avec les Suedois, commencent à jetter dans la mer les chapeaux & les perruques des derniers. Voilà bien-tôt les perruques & les chapeaux des Anglois qui vont le même chemin. Ensuite on se mit à arracher les uns aux autres les manchettes & les cravates; le tout, ce qui est bien surprenant, sans qu'aucun de ces Cavaliers, quoiqu'ils eussent bien bû, fît de cette dangereuse plaisanterie un sujet de colere. Ceux qui perdirent le plus à ce jeu ne furent pas les Suedois, je vous en assure, la plûpart portoient leur cheveux, & n'avoient ni manchettes ni cravates, ils en furent quittes pour quelques chapeaux d'un prix modique. Les Anglois au-contraire étoient magnifiquement coëffez, & plusieurs d'entr'eux avoient de belles cravattes à dantelles. Ils ne laisserent pas les uns & les autres de monter à cheval dans le bel état où ils étoient, & ce fut une espece de bonheur pour eux d'arriver à la Ville assez avant dans la nuit. Pour moi qu'on avoit laissé en

en repos placé tout près de Son Altesse, je me portois parfaitement bien en revenant à la Cour; j'y suivis le Prince chez les Demoiselles-d'Honneur de la Reine, où nous soupâmes avec plusieurs Cavaliers qui avoient été du voyage, & dont la figure divertit ces Dames extrémement. Il n'étoit pas possible surtout de regarder sans rire un Aide-de-Camp de S. A. R. François de Nation; il entra dans la salle botté & éperonné, & en faisant mille postures grotesques; il avoit son chapeau sur sa tête rasée, & les boutonnieres de son habit & de sa veste étoient richement garnies du haut jusqu'aux bas de petits morceaux de dentelle, qu'il avoit déchiré par-ci par-là: *Exuvias tristes Danaum.*

Le lendemain de cette partie de plaisir je ne trouvai point ma santé altérée, ce que j'attribuois à l'excellent air qu'on respire dans la Suede. Nous passâmes une bonne partie de ce jour à voir ce que Stokholm contient de digne de la curiosité des Etrangers. Je vous en communiquerai quelque chose dans ma Lettre suivante, où je m'efforcerai à vous donner une idée de cette Capitale.

Je suis, &c.

LETTRE XII.

MONSIEUR,

Stokholm eſt à tout prendre une Ville grande, belle, peuplée. Elle eſt formée de pluſieurs Iſles jointes par des ponts. Il y a de belles Places, & un bon nombre de belles Egliſes & de magnifiques Hôtels, qu'on pourroit appeller Palais, pour peu qu'on aimât les expreſſions pompeuſes. Ces beaux Edifices ſont bâtis à la moderne, de belles pierres de tailles enduites d'un plâtre fort blanc, & au-lieu d'ardoiſe ils ſont couverts pour la plûpart de cuivre, & quelques-uns de fer. Le Palais où la Reine eſt logée avec toute ſa Cour eſt fort beau, & d'une très-grande étendue. Elle ne s'en ſert pourtant qu'en attendant mieux. Le Palais Royal a été brulé par je ne ſçai quel malheur, on a commencé à le rebatir pendant la proſpérité du Régne précédent, & l'on y a fait travailler un très-grand nombre de Priſonniers Moſcovites. Il y a une façade qui eſt entierement achevée. Elle a été bâtie ſelon le plan & ſous la direction d'un Architecte Italien; je n'ai rien vu de ſi beau, & ſi un jour des conjonctures plus favorables

bles à la Suede permettent de mettre à ce Palais la derniere main, je croi que ce sera un des magnifiques bâtimens de l'Europe. C'est encore un très-superbe Edifice que l'Hôtel où pendant la tenue des Etats la Noblesse du Royaume s'assemble.

L'Arsenal mérite aussi très-fort d'être vu. C'est un bâtiment très-spacieux, qui n'étoit pas alors considérablement pourvu de munitions de Guerre; en récompense il regorgeoit, pour ainsi dire, d'illustres marques de la gloire de la Nation. J'y vis plusieurs différentes Chambres toutes remplies de Drapeaux & d'Etendarts Danois, Saxons, Polonois & Russiens. Je puis vous assurer qu'il y en avoit suffisamment pour en fournir à cinq ou six Armées entieres. J'y vis encore quelques meubles superbes, & plusieurs riches Joyaux de la Couronne. On m'aprit que le nombre en avoit été fort diminué par le feu Roi, qui aimant avec tendresse la Duchesse de Holstein sa sœur, l'en avoit libéralement partagée. Mais ce que je n'y pus considérer qu'avec une profonde tristesse, c'étoient les dépouilles sanglantes, & pourtant précieusement conservées, de deux des plus Grands Héros que le Nord, si stérile en Conquérans, ait jamais produit. Je veux parler des habits dans lesquels ont péri, par un sort peu ordinaire aux Rois, le Grand Gustave Adolphe, & l'intrépide Charles XII. Le pre-

mier, si je m'en souviens bien, est une espece de Veste de Buffle à l'antique, très-simple & très-uni. Le second, qui m'a frapé davantage, ne consiste que dans un habit complet d'un drap bleu fort ordinaire, un grand chapeau qui n'est pas plus précieux, une chemise d'une toile des plus communes, de grandes bottes, & des gands de bufle qui doivent avoir couvert à ce malheureux Prince une bonne partie des bras. Sa selle, ses pistolets & son épée n'ont rien de plus distingué, le moindre de ses Cavaliers ne cédoit en rien à cet égard à son brave Monarque. Je me servirai de cette occasion, Monsieur, pour vous instruire de quelques particularitez touchant le caractére de ce Prince; particularitez que j'ai aprises de personnes qui l'ont aproché dès son enfance, & qui ont même été honorez de sa familiarité. Le courage & une certaine constance infléxible étoient comme la baze de ce caractére. Il a donné des marques de ses deux qualitez dans sa plus tendre jeunesse. Agé à peine de six à sept ans, & se trouvant à table avec sa mere, il voulut donner un morceau de pain à un chien; l'avidité de cette bête que le Prince chérissoit, la fit tomber dans une cruelle méprise, elle emporta un morceau de chair de la main de son maître, la playe saigna beaucoup; mais ce jeune Héros, sans pousser un cri, sans faire semblant de rien, l'enveloppa de

sa

ſerviete. La Reine voyant qu'il ne mangeoit pas, eut beau lui en demander la cauſe; il ſe contenta de répondre qu'il n'avoit pas faim. On le crut malade, on redoubla les queſtions. Tout fut inutile quoique cet Enfant Royal devînt pâle à force de perdre du ſang; un Officier qui le ſervoit s'en aperçut à la fin; ſans ce bonheur il ſeroit mort plûtôt que de découvrir l'accident qui venoit de lui arriver. Je ne ſçai pas au juſte ſi le fait que je vais vous aporter a précédé ou ſuivi celui-là; mais je ſçai bien, que Charles douze étoit encore dans ſa tendre enfance, lorſqu'il donna de ſon humeur belliqueuſe les preuves que voici.

Il avoit la petite verole, & paroiſſoit dangereuſement malade; un jour qu'il ſe démenoit fort dans ſon lit, un de ſes Gentilshommes, qui le veilloit, voulut l'empêcher de ſe découvrir; mais dans le tems qu'il y étoit occupé, & qu'il tâchoit de perſuader au Prince d'avoir ſoin de ſa propre ſanté, il en reçut un ſoufflet des mieux appliquez. C'étoit l'effet d'une fiévre chaude. Mais le Gentilhomme, qui ne ſçavoit pas cette circonſtance, en fut fort mortifié. Voyant quelque tems après le Prince plus calme, il lui demanda par quelle de ſes actions il pouvoit avoir mérité ſa diſgrace? Vous? Lui, répondit le malade, vous vous trompez, je ne ſuis nullement en colere contre vous: cependant, repartit le Gentilhomme, votre

Altesse vient de me donner un soufflet de toutes ses forces. *Cela ne se peut pas*, lui dit le Prince; *si fait*, reprit-il un moment après, *cela n'est pas impossible, j'en suis bien fâché; mais je rêvois que j'étois à la tête de l'Armée Impérial en Hongrie, que je combattois ces Rebelles, & que d'un coup de sabre j'emportois la tête à un de leurs Chefs.* Il est sûr, Monsieur, que ces dispositions de l'ame si estimables en elles-même, (la valeur & la fermeté) eussent produit dans ce Prince de sublimes effets, si elles avoient été jointes à une raison cultivée, à un cœur formé à recevoir avec docilité les impressions de l'équité, de la justice & de l'humanité. Oui, Charles douze, brave & ferme au-delà de l'imagination, auroit été l'admiration & les délices de son siécle & de la postérité la plus reculée, si enrichi d'idées justes sur le véritable but de la Royauté, sur la nature du vrai héroïsme, sur la dignité de l'homme supérieur à la dignité Royale; il n'eût fait briller la valeur & la constance, sinon dans les routes, qu'un bon cœur & un esprit juste lui eussent indiquées. Mais au-lieu de lui faire comprendre & sentir la beauté de la raison & de la bonté, on s'étoit attaché à éblouir son jeune esprit de l'éclat séducteur d'un faux héroïsme. En le familiarisant avec Quinte Curce, on l'avoit habitué à l'administration des sublimes extravagances d'Alexandre; on l'avoit

l'avoit excité à le prendre pour modéle. Quel effet une pareille éducation peut-elle produire sur une ame naturellement hardie, ambitieuse & inébranlable. Elle ne sçauroit que le remplir de vastes projets de conquêtes, & d'un ardent désir de surpasser les anciens Héros, & le porter à un dévouement absolu pour la seule gloire qu'on acquiert par les armes. Un esprit plein de ces notions imposantes, na pas la moindre attention de reste pour tout autre objet ; le cœur qu'elles entraînent n'est plus gouverné que par une seule passion impérieuse, qui écarte toutes les autres, à moins quelle ne puisse se les subordonner, & en tirer du secours pour parvenir à ses fins. Quel bonheur pour les Princes, s'ils étoient élevez par des Gens éclairez & vertueux, qui indépendans de l'opinion eussent puisé dans la nature & dans la raison la connoissance du véritable prix de tous les objets! Mais ceux à qui on confie d'ordinaire une éducation si précieuse, habiles-gens, si l'on veut, sont des personnes de la plus haute qualité qui entêtées étourdies elles-mêmes des fausses idées de la grandeur, accoutumez à mépriser l'homme debarassé d'une grandeur étrangere, communiquent par leurs discours & par leurs exemples ces fatales il-illusions à leurs augustes Eleves. Bercé par ces pernicieuses chiméres, Charles douze dès sa plus tendre enfance ne rêve qu'à des Siéges,

siéges, qu'à des batailles, qu'à des conquêtes; il fait tous ces efforts pour rendre son corps capable de répondre aux grands desseins de son ame; il ne néglige rien pour s'accoutumer à la fatigue & à la disette. Les plaisirs les plus naturels n'ont point d'amorce pour lui; il n'a point le loisir de penser à leurs charmes; s'il y prête une attention passagere, ce n'est que pour les considérer & pour les haïr, comme les ennemis de sa gloire, & comme les destructeurs de ses vastes entreprises. Dès qu'il se voit à la tête de ses Troupes, ne perdant jamais Alexandre de vue, il s'expose plus que ses moindres Soldats; il affronte tous les périls, quelque affreux qu'ils puissent paroître à une ame ordinaire; *la mort a respecté le Héros Macedonien dans le cours de ses Victoires, n'auroit-elle pas les mêmes égards pour l'Alexandre de la Suede?* Tout tend d'abord à le confirmer dans l'idée flatteuse de laisser son modéle loin derriere lui; c'est un tourbillon qui renverse tout; suivi d'un petit nombre de bataillons il passe sur le ventre à des Armées formidables, tous ses ennemis sont terrassez de tous côtez, mis en fuite, dispersez. *Rien ne lui résiste, & par conséquent rien ne lui résistera.* Des succez si rapides, si étonnans, si peu croyables, ouvrent devant ses yeux une perspective d'obstacles insurmontables à tout autre, surmontez par sa valeur opiniâtre; d'entreprises à peine praticables,

cables, executées avec promptitude. Au commencement de ses guerres, ce n'est qu'un jeune Roy guerrier, dont la valeur trop inconsidérée trouve son excuse dans l'amour de ses Sujets, qu'il doit défendre contre de puissans agresseurs; mais ses victoires suivies le rendent le maître de les couronner par une paix avantageuse. Il est temps d'épargner le sang de ses peuples & de ces voisins. C'est ici que le *Roy guerrier* finit, & que le *Conquérant* commence. Qu'est-ce que c'est que le sang pour un Conquérant du premier ordre? Qu'il coule à grands flots, pourvu qu'il conduise le Héros de conquête en conquête. Mais le *Héros* n'a pas ici les succez du *Roy qui défend sa patrie*, il y a pour lui comme pour tout autre ces obstacles insurmonbles, il s'y heurte, & sa puissance s'y brise. Je me figure ce grand Prince défait pour la premiere fois de sa vie, étonné, éperdu, ne croyant qu'à peine ce qu'il voit de ses yeux; le considérant comme un prodige, & même comme une criante injustice de la Providence. Voilà l'enchaînure de ses victoires & des progrez de ses armes interrompue par un coup terrassant; voilà la comparaison flatteuse entre Alexandre & lui, défectueuse dans un point essentiel. Il est naturel de se peindre la mortification de ce Roy infortuné, comme approchante du desespoir. Mais elle ne fait qu'aigrir son courage, & que prêter de nouvelles forces à sa fermeté. *Il faudra*

dra bien que les destinées plient devant lui; car certainement il ne pliera pas devant les destinées. Il fait pour se les soumettre, des efforts qui paroissent au-dessus de l'homme; mais il y périt, & il laisse après lui des Sujets miserables, que la gloire de leur Monarque a épuisez, & qui n'ont plus ni sang ni finances à sacrifier à leur propre conservation.

Qu'on ne s'imagine pas que c'est par une cruauté directe que le grand Charles douze se soit résolu à abîmer ainsi un peuple si fidéle, si soumis à sa volonté absolue. Non, il n'étoit qu'avide de gloire. Son ame pleine de la seule ambition étoit inaccessible à tout autre sentiment, à toute autre considération. Je ne sçai pas pourtant si l'on peut dériver de cette unique source un air de dureté qui régnoit avidemment dans sa conduite. On m'a assuré que lorsque dans un siége, ou dans un combat, on lui annonçoit la mort de ceux qu'il paroissoit estimer & chérir le plus, il répondoit le plus souvent sans en marquer la moindre émotion : *Eh bien, ils sont morts en braves-gens pour leur Prince.* Voilà leur Oraison funebre toute faite, & qu'il n'en soit plus parlé.

Ce Prince n'aimoit pas seulement les conquêtes & la gloire, il sembloit aimer la guerre indépendamment des avantages qu'il s'en promettoit; plusieurs de ses Officiers croyant donner le dernier trait au sublime caractére de leur défunt maître, m'ont dit que bien

bien souvent, même dans le tems de ses malheurs, ils l'on vu à l'approche de l'ennemi sauter de joye, en s'écriant: *Ah les voilà qui viennent!* Dites-moi, Monsieur, cela vous paroit-il aussi beau qu'à ceux qui m'en ont fait le récit? J'en doute fort. Je vous ai dit, Monsieur, que ce jeune Héros s'étoit fait également à la fatigue & à la disette, j'ai entendu à cet égard de plusieurs témoins oculaires, des particularitez qui passent l'imagination. Il voulut un jour sans la moindre nécessité essayer jusqu'à quel point il étoit capable de suporter la faim: il fut cinq jours de suite sans manger. Pour s'exposer davantage à la tentation il se mettoit à table comme les autres, & se faisoit servir quelques mets; mais ensuite il se levoit brusquement,&après avoir fait seul quelque course à cheval il se couchoit pendant quelques heures sur un lit de repos. Quel empire sur soi-même! quelle force d'esprit! En vérité des qualitez si grandes méritoient une meilleure direction & une plus heureuse destinée.

Ce qu'on m'a raconté des courses de ce Prince n'est guéres moins étonnant. Plusieurs fois il a traversé dans deux fois vingt & quatre heures toute l'étendue de pays qui se trouve entre sa Capitale & l'extrémité de la Scanie. Aucun de ses Officiers n'étoit capable de le suivre à la longue; il faisoit par conséquent la plus grande partie de ce chemin

chemin tout seul sans se permettre un moment de repos, & sans prendre d'autre nourriture qu'un morceau de pain. Dans un de ces voyages rapides il lui arriva une avanture assez singuliere. Courant tout seul il eut le malheur de crever son cheval. Quel embaras pour un homme ordinaire ! Mais voilà bien dequoi étonner un Charles douze ? Sûr de trouver un autre cheval, mais non pas de trouver une bonne selle & des pistolets, il se met à défaire les sangles de la pauvre bête, charge ses épaules de tout l'équipage, & dans cet état il gagne une maison de poste qui par bonheur n'étoit pas fort éloignée. Il entre dans l'écurie, il y trouve un cheval d'assez bonne mine, sur lequel il met cavalierement sa selle & sa housse, & il se met en posture d'y monter. Le Maître de ce cheval étoit un simple Cavalier, qui averti qu'un autre alloit se servir de son bien, accourt, demande brusquement au Roi qu'il ne connoissoit pas, de quel droit il s'empare de son cheval ? Le Prince répond avec un froid dédaigneux, qu'il en a besoin. Cette raison parut mauvaise au Cavalier, qui mit flamberge au vent, le Roi en fait de même, & Dieu sçait ce qu'il en seroit arrivé, sans la venue d'une partie de la suite du Roi, qui fut bien étonnée de le voir les armes à la main contre un pareil champion. Imaginez-vous si celui-ci avoit peur, & s'il fut étourdi de se trouver l'épée à la main contre son Maître.

Maître. Mais sa frayeur fut dissipée par le Roi lui-même, qui défendit de lui faire la moindre insulte, lui dit qu'il étoit un brave homme, & qu'il auroit soin de sa fortune. On m'a assuré que ce Prince l'avoit avancé dans la suite, & même qu'il lui avoit donné une Compagnie. Voilà, Monsieur, tout ce que j'ai découvert de plus remarquable touchant cet intrépide Roi; je vous entretiendrai dans ma Lettre suivante du Baron de Gorts son Ministre, personnage dans sa sorte aussi fameux que le Monarque qu'il a servi.

Je suis,

LETTRE XIII.

MONSIEUR,

Monsieur Gorts, homme de naissance, vint dans la Suede très-médiocrement partagé des biens de la fortune; mais en récompense animé d'un ardent désir d'en obtenir les faveurs à quelque prix que ce fût. Il avoit pour réussir tous les talents nécessaires, une hardiesse sans bornes, une ambition effrénée, un esprit d'intrigue, une imagination fertile en ressources. Ces grands talents avoient pour ainsi dire leurs coudées franches; ils n'étoient gênez par aucun scru-

pule

pule incommode; les droits de la conscience ne se mêloient pas de leur prescrire des limites; & pour vous mettre au fait dans un mot, Monsieur Gorts étoit un Athée, qui suivoit noblement ses principes, & qui ne se laissoit guider que par un intérêt grossier & direct. Pour vous faire voir que je ne noircis pas sa mémoire par une calomnie, je vous alléguerai un fait que je sçai de très-bonne part. Vous avez assez bonne opinion de ma probité pour vous contenter de cette assurance. Un jour qu'il proposa au Roi un affreux moyen d'immoler son Peuple à sa gloire, ce Prince en fut effrayé lui-même, & lui dit qu'il sembloit qu'en conscience il ne pouvoit pas accabler ses Sujets de ce nouveau fardeau. *En conscience*, Sire, répondit ce digne Ministre, *en conscience! Quel discours dans la bouche d'un grand Roi comme votre Majesté; sçavez-vous, Sire, ce que c'est que la conscience? Certaines vapeurs, qui d'un estomac mal disposé montent vers le cerveau, & voilà tout. Laissez moi faire, Sire, j'ai chez moi d'excellentes pillules contre la conscience: j'en apporterai dès demain une doze à votre Majesté; Elle verra qu'il n'y a rien de si souverain.* Quel Membre dangereux de la Société, qu'un Athée dont la conduite répond à ses opinions; mais quelle peste publique! quel fleau d'un Etat qu'un tel homme placé à la tête des affaires! Monsieur Gorts sçut parvenir à ce haut degré de grandeur; il ne pouvoit

voit pas y manquer, le Roi avoit un besoin continuel de fonds nouveaux; qui pouvoit mieux les lui trouver qu'un homme de ce caractére, qu'un homme résolu de faire fortune, qu'un Etranger à qui la ruine de la Suede étoit très-indifférente? Aussi devint-il bien-tôt entierement nécessaire à Sa Majeste, par un dévouement absolu pour Elle, & par les moyens les plus ruineux de remplir les coffres de son Maître, inventez & executez au mépris des plaintes & des gémissemens d'un peuple dont les malheurs égaloient à peine la fidélité. Par-là il s'éleva en peu de tems au plus haut degré de faveur, & par une conséquence trop naturelle au plus haut point de fierté & d'insolencé. Il bravoit la haine des Suedois. Il sembloit insulter à leur misere. Pendant qu'un bon nombre d'illustres familles étoit sur le bord de la disette, & que le cours des Especes étoit absolument arrêté dans le Royaume, on voyoit chez lui une table servie avec une délicatesse rafinée, & avec une somptuositée Royale; l'or & l'argent rouloient chez ces Domestiques les plus vils; il traitoit avec mépris les plus grands Seigneurs, jusques au Sérénissime beaufrere du Roi, à qui il osa bien faire une insulte dans le Cabinet de sa Majesté-même. Epoux de l'Heritiere de la Couronne, il prit un jour la liberté de répréssenter au Roi, qu'une nouvelle charge qu'on vouloit mettre sur les Sujets, ne pouvoit que les abîmer

abîmer abſolument. Sa Majeſté, qui eſtimoit infiniment ce Prince, l'écouta avec bonté & avec attention; mais le préſomptueux Gorts n'en fit pas de même, il l'interrompit bruſquement en lui diſant : *Eh, mon Prince, mêlez-vous de l'épée, & laiſſez-moi me mêler du Cabinet.* On m'a aſſuré que cette impertinente incartade irrita tellement ſon Alteſſe, qu'aux yeux du Roi même il eût donné de l'épée au-travers du corps à ce digne Miniſtre, ſi Sa Majeſté lui-même ne l'en eût empêché.

Entr'autres belles inventions du Seigneur Gorts, il faut mettre une monnoye de cuivre qu'il fit battre, & qu'on appelloit les ſept Planettes, à cauſe que ſur chacune de ces Piéces il y avoït quelqu'une des Divinitez dont ces étoiles ont emprunté leur nom. Les influences de ces Planetes n'étoient pas heureuſes pour la Suede. Leur valeur intrinſeque n'étoit guéres que d'un liard, & elles avoient cours pour environ un demi-écu. J'ai vu encore les triſtes effets de cette belle monnoye. Pour les Ducats que nous fûmes obligez de changer ſur la route, on nous donna de ces Piéces de cuivre; & lorſqu'à notre tour nous voulions payer nos Poſtillons, ces pauvres-gens fondoient en larmes, ils ſe jettoient aux genoux de Son Alteſſe, avoüant qu'ils étoient obligez de prendre ces Eſpeces, ſi Elle le vouloit abſolument; mais la conjurant de ne les y point forcer,

puiſqu'il

puisqu'il leur étoit impossible d'en rien acheter du tout. Lorsque touché de leurs plaintes on leur donnoit de l'argent blanc, ils en étoient tout aussi redevables que s'ils ne l'avoient pas gagné.

Mais tout cela n'étoit qu'un badinage au prix d'un autre projet que ce Beau Génie avoit tiré de sa féconde imagination. C'étoit d'obliger tous les Suedois de donner sous serment un état exact de tous leurs biens, afin de les forcer à les partager tout d'un coup poliment, avec le Roi. Les autres Ministres quelque dévouez qu'ils fussent à sa Majesté, ne purent pas digerer un dessein si dur & si cru, qui devoit ou ruiner les Suedois, ou les rendre parjures. Le Comte Vander Nath entr'autres répréſenta à Gorts par une lettre ces tristes inconvéniens, & le conjura de renoncer à une entreprise si ruïneuse. Mais Gorts lui fit par écrit une affreuse réponse, où il se moque des scrupules du Comte, & lui dit avec une barbarie monstreuse, que la destruction totale de la Suede lui étoit indifférente, pourvu que le Roi fût tiré d'affaire. Lorsque dans la suite ces deux Ministres furent arrêtez, on trouva ces deux lettres, qui firent au Comte autant de bien que de mal au Baron, comme il est aisé de le comprendre.

La nouvelle de la mort du Roi n'étoit point encore répandue dans le Royaume, lorsqu'un Officier y vint muni d'un ordre d'arrêter

d'arrêter le Baron de Gorts. Il le trouva en chemin, causa quelque tems avec lui sur des matieres différentes, & lorsqu'il se vit dans un endroit où il pouvoit avoir main-forte, il lui demanda son épée. Ces paroles peu attendues frapperent Gorts comme un coup de foudre; le Roi est mort, s'écria-t'il tout d'un coup, & il rendit ses armes sans la moindre résistance. Les ames orgueilleuses & arrogantes dans la prosperité, sont d'ordinaire lâches & abbatues dans le malheur. Il n'en fut pas ainsi de Gorts, on ne sçauroit que lui rendre cette justice. Il marqua pendant tout le tems de sa prison une fermeté héroïque & digne d'une meilleure cause.

L'emprisonnement de ce Ministre répandit la joye la plus vive dans les cœurs de tous les Suedois, qui auroient très-volontiers épargné de la peine au Bourreau, si on les avoit laissé faire. Au défaut de cette vangeance, ils attendoient avec le désir le plus impatient le jour de son suplice. Ce jour vint sans apporter la moindre révolution visible dans la fermeté du Criminel. Il but un coup avant que de monter dans le carosse qui devoit le conduire vers la mort, & rencontrant son Chef de cuisine: *Adieu, Maître un tel*, lui cria-t-il, *nous ne mangerons plus de vos bonnes soupes*. *Badinage*, qui lui doit procurer une place dans le Catalogue de ceux qui sont morts en plaisantant. Ce qui sembla pourtant lui faire quelque peine, ce furent

les

les cris de joye qui lui fraperent les oreilles de tous côtez, le transport du Peuple lui arracherent ces paroles : *Que ces Suedois sont avides de mon sang! Ils seront bien-tôt satisfaits.* Sa constance pourtant ne se démentit pas jusques à la colline qui devoit lui tenir lieu d'échaffaut.

On dit seulement, que lorsqu'il se mit en posture de recevoir le coup fatal, une pâleur mortelle se répandit sur son visage, & qu'il parut comme expiré avant que de perdre la tête. Un Prêtre Luthérien Allemand, fort fameux alors à Stokholm, avoit été voir souvent le Baron pour le préparer au trépas, & il étoit fort glorieux de sa conversion. Mais on prétend que le bonhomme avoit été la dupe du Criminel, qui avoit feint de goûter ses idées, uniquement pour se débarrasser de ses raisonnemens & de ses exhortations. Ce qui est constant, c'est qu'à l'heure de sa mort il ne donna point de cette conversion des preuves fort édifiantes.

J'ai vu des personnes qui soutenoient que ce Ministre n'avoit point mérité la mort, & qu'on l'avoit sacrifié à la haine publique. Leur grande raison étoit, que tout son crime ne consistoit qu'à avoir suivi les ordres du Roi. Mais il me semble que raisonner ainsi, c'est ne rien connoître ni à la nature de l'homme, ni à la nature du Gouvernement. Il y a dans l'être intelligent quelque chose de trop digne & de trop noble, pour

être entre les mains d'un autre comme un instrument brute, & pour jouer le rôle d'une hache ou d'une épée. Puisque chacun a sa raison à part, dans laquelle il trouve les régles de ses devoirs, c'est sa propre raison que tout homme doit consulter pour diriger sa conduite, & non pas la raison d'un autre. Les Anglois agissent par conséquent en hommes véritables, lorsqu'ils punissent des Ministres qui trop obéïssans aux Souverains, violent les Loix Fondamentales de leur Patrie. D'ailleurs, il y a bien de la différence entre celui qui exécute aveuglément les ordres d'un Monarque, & celui qui lui inspire des desseins pernicieux pour les exécuter ensuite sous son approbation. A ce compte-là il me semble qu'il y en avoit assez dans la conduite du Baron de Gorts, pour faire perdre la tête à vingt Ministres d'Etat. Voilà qui est bien Républicain; mais pourvu que cela soit bien raisonnable, il ne m'importe guéres.

Je suis, &c.

LETTRE XIV.

MONSIEUR,

Je m'étois flatté en commençant mon voyage de me fixer en Suede, & peut-être y aurois-

auroïs-je réüſſi, ſi les affaires ne s'y étoient pas trouvées dans une criſe deſavantageuſe pour mes vuës. Il y avoit deux Parties dans ce Royaume, dont l'un vouloit confier la Couronne à Son Alteſſe Royale, tandis que l'autre traverſoit ce deſſein de toutes ſes forces. La Suede étoit laſſe des Etrangers, & elle n'avoit pas tort. Leur donner des emplois dans ces conjonctures eût été imprudent; il fallut donc regagner ma Patrie, & cette néceſſité rallumant ma tendreſſe pour elle, devint pour moi la plus douce ſatisfaction. Je ne quittai point cependant cette Cour ſans être honoré d'une précieuſe & honorable marque de la bonté de la Reine; c'étoit une Médaille d'un grand poids, frappée à l'occaſion du Couronnement de cette Princeſſe.

Vous ne croirez pas, Monſieur, j'en ſuis ſûr, que ce ſoit-là le motif qui m'a porté à parler ſi avantageuſement de l'Auguſte Eleonore, & d'autres en croiront ce qu'ils trouveront à propos ſans que je m'en inquiéte bien fort. Nous voilà de nouveau en chemin; pour le coup cela s'appelloit voyager en Prince. Un Courier étant parti quelques jours avant nous, avoit partout réglé les Poſtes pour Son Alteſſe. Nous étions dans un bon caroſſe à ſix chevaux, & il y en avoit tout autant qui traînoient derriere nous un grandiſſime chariot rempli de toutes ſortes de vivres & de vins. Nous avions d'ailleurs

bonne compagnie, puiſqu'un Général Suedois & quelques autres Seigneurs prenoient la même route que nous, dans le même deſſein d'aller à la Cour d'Hannover, où le Roi d'Angleterre ſe trouvoit alors. En allant à Stokholm nous avions été obligez de faire un grand détour pour éviter les Ruſſiens & les lieux que la terreur de leurs hoſtilitez avoit rendus déſerts; mais en nous en retournant nous paſsâmes par Nordekoping & par d'autres Villes & Villages entierement conſumez par les flâmes, où nous vîmes avec la plus vive compaſſion quelques-uns des pauvres habitans accroupis dans de petites hutes, & arroſant de leurs larmes les cendres de leurs maiſons. Nous arrivâmes à Yſted ſans la moindre rencontre qui mérite de vous être communiquée: nous nous flations d'y trouver une Frégatte Angloiſe, qui ne faiſoit qu'aller & venir de-là à Lubek, pour tranſporter des Gens de Qualité de toutes ſortes de Nations. Malheureuſement ce Vaiſſeau étoit en mer, & on ne l'attendoit que dans cinq ou ſix jours. Nos compagnons de voyage ne s'impatienterent pas; mais Son Alteſſe, plus preſſée qu'eux, réſolut de s'embarquer dans un petit Bâtiment de Lubek, dont le Batelier ſe diſoit muni d'un Paſſeport.

Nous voilà encore en mer avec un bon vent & un temps fort agréable pour la ſaiſon, pleins de l'eſpérance de nous trouver le lendemain en Allemagne; mais nous comptions

comptions sans notre hôte, il n'étoit pas dit que nous fussions heureux sur mer. Vers le soir, le Prince qui aimoit le grand air se coucha sur quelque matelats étendus sur le tillac; pour moi je me mis dans la chambre de poupe sur un petit lit, & après m'être muni contre le froid par le moyen d'un bon verre d'eau-de-vie, je m'endormis tranquillement. Vers le minuit je fus éveillé par quatre ou cinq hommes, qui entrerent dans la chambre tous le sabre à la main, & qui avoient un véritable air de gens de sac & de corde. Ils dirent d'abord qu'ils étoient Anglois, & qu'ils venoient d'une Frégatte près de là pour nous venir rendre une visite. Pour confirmer ce discours ils parloient bon Anglois, le Batelier lui-même ne fut point alarmé de cette visite nocturne; il donna à ces Messieurs quelques verres d'eau-de-vie qu'ils vuiderent d'un air d'amitié; ensuite celui qui commandoit les autres commença à m'interroger, & il aprit que je venois de Suede avec un Prince de Hesse, & que nous allions à Lubek. Je lui demandai à mon tour si avec ce vent-là nous y arriverions bien-tôt. *Je ne le croi pas*, me répondit-il, *je m'imagine même que vous serez obligé de retourner en Suede.* Et pourquoi, lui dis-je? *Que sçai-je*, répondit-il, *peut-être notre Capitaine le trouvera-t'il à propos.* Mais votre Capitaine étant Anglois & non ami des Suedois, ne voudra pas nous faire cette violence. *Oh mais!* répliqua-t'il,

nous sommes, selon l'occasion, Anglois, Suedois. Danois, tout comme nous le trouvons à propos, & pour en être mieux instruit, il faut que vous entriez dans notre Chaloupe, & que vous alliez à notre bord. C'étoit un faire le faut. Je me leve, j'éveille le Prince, on veut l'emmener aussi, il répond d'un ton d'autorité qu'il ne le trouvoit pas bon; mais il me prie d'aller voir ce dont il s'agissoit.

J'arrive à la Frégatte, le Capitaine me parle d'abord civilement, force questions de sa part, de la mienne réponses Laconiques & vrayes, jusques-là tout alla bien; mais quand je lui dis que j'avois laissé dans notre petit Bâtiment un Prince de Hesse, Cousin-Germain du Roi de Dannemark, il me dit brusquement que je le prenois pour une dupe, & qu'il n'y avoit pas la moindre apparence qu'un tel Prince se hazardât sur un méchant petit Navire. Je lui protestai que c'étoit pourtant la vérité toute pure, & j'y ajoûtai d'un air assez fier, que Son Altesse trouvoit fort mauvais qu'on interrompît son voyage. *Bon, bon,* repartit-il, *que ce Prince, ou qui que ce puisse être, vienne à mon bord, ou je viendrai le chercher moi-même.* Il n'en fera rien, lui dis-je. *Point de réplique*, repartit-il, en me prenant par la cravatte, *ou je vous jette dans la mer.* Ce compliment très-marin mit des bornes à la contestation, je rentre dans la Chaloupe, & je vais dire au Prince dequoi il s'agissoit.

Il prend sa résolution, & se fait transpor-

ter

cer à la Frégate suivi du Batelier, d'un Colonel Hessois, & de quelques Officiers François & Allemands qui venoient de quitter le service de Suede, & qui avoient été dans un autre endroit de notre Navire. Dès que le Prince fut à bord, il dit au Capitaine qu'il ne comprenoit pas par quelle raison il osoit arrêter un Prince de l'Empire, proche parent de S. M. Danoise, *je n'ai que faire d'aprendre mon devoir de qui que ce soit, Monsieur*, répondit le Danois: *Je ne sçai pas si vous êtes Prince de l'Empire ou non; mais je sçai bien que vous irez à Copenhague.* Le Dialogue nous conduisit à la chambre de poupe, où nous vîmes une trentaine d'Officiers Suedois qui, dans le même passage avoient été pris sur différens petits Navires. Le Prince en reconnut d'abord plusieurs qu'il avoit vu à Stokholm. Son Altesse se servant de cette occasion, s'adressa de nouveau au Capitaine d'un air des plus fiers: Monsieur, lui dit-il, vous faites semblant de ne me pas connoître, je vous connois moi, & vous me connoissez, j'en suis sûr, & s'il vous faut quelque chose pour aider votre mémoire, voilà, continua-t'il en montrant les Suedois, voilà plusieurs honnêtes-gens à qui je suis certainement connu. Là-dessus plusieurs de ces Officiers se leverent en protestant qu'ils connoissoient très-bien Son Altesse, & qu'ils étoient mortifiez de ne pas être en état d'empêcher qu'elle fût traitée si indignement. Le

Capitaine frappé de ce discours, sortit de la chambre, pour prendre selon toutes les apparences les avis de ses autres Officiers. Il revint quelques temps après faisant des révérences jusques à terre, avec un air aussi soumis qu'il l'avoit eu d'abord fier & rogue. Il demanda mille pardons à Son Altesse de l'avoir troublé dans son voyage; mais il allégua pour excuse, que notre Bâtiment étoit de bonne prise, puisque le Passeport du Batelier ne valoit rien. Il le fit voir clairement au Prince, & protesta en même tems à S. A. que tout ce qu'il y avoit dans son Vaisseau étoit à son service, & que le lendemain il la mettroit à terre ou Elle le trouveroit bon. Voilà la face de nos affaires entierement changées; ce ne sont plus qu'honnêtetez. On nous offre avec empressement du thé, du caffé, du ratafia, & le lendemain de bonne heure il nous met à terre au milieu d'une décharge de tout son Canon dans la petite Isle de Moën, qui dans ses bornes étroites, toute remplie d'agréables bois & de campagnes fertiles, nous frapa en la traversant comme le séjour de quelque Fée. Nous y dînâmes parfaitement bien chez un Seigneur Danois qui avoit dans cette Isle une assez belle maison de campagne, & de-là nous passâmes dans l'Isle de Falster, qui n'est séparée de Moën que par un petit bras de mer, dont la largeur n'excede de guéres celle d'une riviere. Arrivez dans une petite Ville nous y aprîmes que Sa Majesté Danoise

Danoiſe ſe trouvoit dans l'Iſle pour faire la revuë de quelque Eſcadrons de Cavalerie. Quelque envie que j'euſſe eu de me repoſer, il fallut marcher vers un Palais aſſez ſpacieux que le Roi a dans cet endroit. On l'attendoit à tout moment d'un autre quartier de l'Iſle ; nous entrâmes dans une grande ſalle où j'apperçus d'abord un objet qui me frappa, c'étoit un grand cercle de Généraux & de Grands-Seigñeurs, formé autour d'un Nain, & occupé à lui faire la Cour. Il tenoit entre ſes mains pluſieurs papiers, qui étoient aparemment des Placets qu'on l'avoit prié de donner au Roi. Un ſpirituel Autheur Anglois dit que la gravité d'un homme de riche taille reſſemble à la gravité d'un Lion, & que celle d'un petit-homme a l'air de la gravité d'un chat. L'attitude de ce petit Favori ou Miniſtre d'Etat me rappella cette penſée comique. Que pouvois-je conclure de cette eſpece de ſpectacle ? Sinon que par les talens de l'eſprit & par les ſentimens du cœur, la Nature devoit avoir dédommagé cet illuſtre Nain de ſa figure peu avantageuſe, & qu'il méritoit ſans doute d'être comparé au fameux Eſope, ſi utile & ſi agréable au plus grand Roi des Lydiens. Je fus encore ſurpris de voir dans ce Palais une Cour toute rouge, comme j'en avois vu une toute bleue à Stokholm. Ces couleurs qui régnent généralement dans les deux Royaumes m'ont paru comme les livrées de la haine

Y 5 mutuelle

mutuelle qui anime les deux Nations de tems immémorial. Le jour après nous passâmes dans l'Isle de Laland, où il y a un bac à voiles, par le moyen duquel on se fait transporter dans l'Isle de Femeren. Mais un vent contraire qui devint peu-à-peu une terrible tempête, nous arrêta là cinq à six jours, logez dans la maison du Passeur située sur le rivage, & l'unique que la vuë puisse découvrir à une lieue à la ronde. Elle étoit déja toute occupée par les Cavaliers qui avoient été pris avec nous & relâchez en même-tems. Il n'y avoit là que deux chambres dans lesquelles toute notre troupe étoit entassée.

Pour des vivres il n'en falloit point parler dans cette magnifique Auberge; à peine y avoit-il du bois pour se chauffer. Le Prince suppléa à toute cette disette, en faisant venir tout ce dont nous avions besoin du plus prochain Village, où nous allions quelquefois manger nous-mêmes dans un assez bon cabaret. Un jour le Curé y vint faire un compliment à son Altesse, de l'air du monde le plus pédantesque, en le plaignant d'avoir été arrêtê tant de jours par le vent contraire, & en lui promettant un tems favorable pour le lendemain. Je le crus d'abord un homme très-familiarisé avec la profonde science de l'Almanac; mais j'étois fort éloigné de mon compte. Il nous donna lui-même la raison d'une promesse si hardie; c'est que ce même jour en pleine Eglise il avoit demandé

dé cette grace au Ciel avec tant d'ardeur, qu'elle ne pouvoit que lui être accordée. J'admirai le crédit qu'avoit ce brave Ecclesiastique à la Cour Céleste; mais j'en fus tout-à-fait étonné quand j'appris qu'il étoit occupé avec un autre honnête-homme de sa robbe à vuider, au bon voyage de son Altesse, quelques bouteilles d'eau de vie de grains, & que quelque tems après il prit congé du Prince en bégayant, & en menaçant vingt fois dans ses profondes révérences de donner du nez à terre.

Le lendemain le vent s'étant un peu appaisé nous nous embarquâmes; mais notre motif fut tout autre, je vous en assure, qu'une aveugle confiance dans le mérite impérieux des prieres de ce Favori du Ciel. Je n'impute pas non-plus aux indignes vœux de cet yvrogne le malheur qui nous poursuivit encore dans ce passage. A peine fûmes-nous dans le milieu de notre chemin, que nous nous vîmes derivez considérablement; d'ailleurs, la tempête qui sembloit ne s'être reposée que pour prendre de nouvelles forces, commença à se remettre en action; le plus court fut de regagner au plus vîte le rivage que nous avions quitté. Le vent étoit heureusement favorable à ce dessein; mais une nuit noire nous saisit bien-tôt, & nous fûmes très-longtems sans trop bien sçavoir comment regagner le Port. Après avoir été balottez ainsi pendant quelques heures, la Lune se débarassant des nuages qui l'avoient envelopée, nous

découvrit de loin la triste Auberge où nous avions langui pendant presque toute une semaine, & peu de tems après nous y rentrâmes avec toute la satisfaction imaginable. Nous craignîmes mille fois cette nuit que le vent devenu furieux ne renversât notre cabane, & vous n'en douterez point quand vous sçaurez que précisément la même nuit il fit périr un Envoyé de Hollande qui retournoit de Stokholm à sa Patrie avec toute sa Famille, qui eut le même sort que lui. Le tems se remit au beau l'après-dinée du jour suivant, & nous achevâmes le passage avec plus de succès. De l'isle de Femeren nous passâmes dans le Duché de Holstein, & de là nous vînmes à Hambourg, après avoir essuyé des fatigues incroyables dans des chariots ouverts, qui vont nuit & jour par de très-mauvais chemins. Nous nous refîmes à merveilles dans cette belle Ville, où nous nous reposâmes deux ou trois jours. Un bon carosse nous mena de là à Hanovre, où une Cour superbe embellie de la présence de deux grands Rois & de plusieurs Princes de Maisons Souveraines, nous procura tous les agrémens & tous les plaisirs qu'on puisse désirer. Nous gagnâmes l'Overyssel par la Comté de Bentheim, & je revis enfin ma Patrie avec la plus vive satisfaction.

FIN.



TABLE

TABLE DES MATIERES

Du Tome II.

A.

ACADEMIE FRANÇOISE, si l'on doit entierement s'en raporter à elle pour la pureté de la Langue, Page 148
Alexandre le Grand. Il y a du raport entre lui & le Roi de Suede, 100
Altena, description de cette Ville, 422
Amans. Si le ton plaintif leur est propre, il l'est aussi aux Poëtes, 268. Amans à systême, 304. Il y a des Damoiseaux qui font profession d'en conter à toutes les femmes, 325, 326
Amitié. Son caractére, 95
Amour. Bien des gens n'aimeroient jamais, s'ils n'en avoient entendu parler, 302
Amour-propre. De quelle maniere il influë sur toutes nos actions, 170. *& suiv.* 244. *& suiv.*
An. (Nouvel) 1. Ce jour est celui de toute l'Année où il se dit plus de sottises, 2. Satyre à l'occasion des souhaits, &c. *ibid.*
Anacreon. Ses inclinations étoient partagées entre le vin & l'amour, 217
Assistance forcée, perd tout son mérite, 253
Art de régner, est aussi vieux que l'ambition & l'amour-propre déréglé, 50. *& suiv.*
Atticus. S'il devoit être préféré à Caton, 166
Avanture d'un Suedois à Rostok, 432, 433
Avarice. Après la prodigalité, il n'y a point de moyen

moyen plus sûr de se ruïner, 159

Auberges Royales en Suede, leur description, 456

Auteurs citez devant Apollon, 78. *& suiv.* Quelles méthodes ils doivent suivre, 95, 96. Impertinence de ceux qui par leurs Eloges, dans une Epître Dédicatoire, mendient la protection de quelque Grand, 99. Auteurs citez encore, 105. *& suiv.* On n'a point encore décidé à qui des *Auteurs*, Anciens ou Modernes, on doit donner la préférence, 124. Pour être excellent *Auteur*, il faut avec les qualitez de l'esprit avoir le cœur bon, 216

B.

BARBIER, raze un Sçavant pour l'amour de Dieu. Conte, 275, 276

Batelier, (Caractere d'un) original & grand coquin 406, 407. Etourdi, faute qu'il fait, 419

Boileau n'étoit pas Astronôme, 94. S'il doit l'approbation du Public au goût de l'Antiquité, qu'on prétend trouver dans ses Ouvrages, 127. *& suiv.* Vers citez de lui, 128. Le même Poëte encore cité. 139. 147, 148. 195. 198. 208. Autres Vers de lui, 333. 335

Bonheur imaginaire de l'homme, 224. *& suiv.*

Brutus. S'il fit un Acte de justice en immolant son propre sang au bien de la Patrie, 190. *& suiv.*

Bruyere. (M. de la) Réflexion sur ce qu'on a à souffrir de la Conversation de certaines gens, 144

C.

CAFFE'. Rendez-vous ordinaire de tous les Fainéans de la Ville, 154

Caprices dont les hommes sont d'ordinaire les Victimes, 224. *& suiv.*

Caracteres d'Eraste, 152. D'Artemise, de Lucinde, & de Clarice, 161. de la Reine de Suede 473. du Roi. 471

Caton avoit conservé dans Rome dégénérée le cœur d'un

d'un vieux Romain, 166. Il aimoit mieux être vertueux, que de le paroître, 251
Chanson, sur la vérité & le mensonge, 317, 318
Chapelain. Comparaison de lui à Virgile, 81
Charles XII. Roi de Suede, particularitez touchant son caractere, 490. *& suiv.*
Compagnie assez nombreuse, où il ne se trouvent ni Pédans, ni Petits-Maîtres, ni Coquettes, ni Prudes, ni Médisans, chose rare, 169
Conquérans. Principes de l'estime que l'on a pour eux, 18, 19. *& suiv.* Ils ressemblent aux Hydropiques, que la boisson ne fait qu'altérer davantage, 19
Conte de Fée, 119. A l'occasion du peu d'estime qu'on fait des Gens-de-Lettres en Hollande, 275, 276
Courage. En quoi le véritable courage consiste, 21, 22
Coûtumes, qui ne découlent pas de la raison, 285

D.

DALECARLIENS dépeints, 482
Dames (les) Sujet du Misantrope XLIV. 23. Un bon nombre de gens, surtout quand ils sont jeunes, les aiment avec fureur, 24. Mais souvent elles leur deviennent ensuite odieuses, & pourquoi, *ibid.* & 25. Elles négligent d'ordinaire de cultiver leur esprit, ou bien elles le cultivent trop, ou mal, 27, 28. Elles prennent bien souvent des mesures très-fausses pour rendre les hommes sensibles à leurs agrémens, 31. Ressentiment supposé des *Dames* contre l'Auteur, & surquoi, 39. Touchant la parure & l'ajustement des *Dames*, *ibid. & suiv.* La lecture des Romans en a gâté plusieurs, 69
Débauche & divertissement folâtre décrit, 483. *& suiv.*
Description d'une conscience timorée dans le danger, 413. *& suiv.*
Des Houlieres (Madame) comparée à Ovide, & son Portrait, 110, 111

Dialogue

Dialogue entre Mercure & le Misantrope, 311. *& suiv.*

Duel. On peut soutenir avec justice, que ce n'est que par une excessive poltronnerie, que deux hommes se vont battre, quoiqu'ils soient regardez par le Vulgaire pour des gens courageux, 23

E.

ECCLESIASTIQUE (impertinente suffisance d'un) 514

Education. Voyez enfans, 357. *& suiv.* & 375. *& suiv.*

Enfans. On remarque que ceux d'à-présent ont l'esprit presque mûr dans un âge où autrefois ils s'amusoient à toute sorte de puerilitez, 357

Enigmes. Sujet du Misantrope. XLV. 32. Ce n'est pas depuis peu de siécles qu'elles sont en usage, *ibid.* Ceux qui s'en font accroire pour en avoir dévelopé quelqu'une, fondent leur vanité sur une base peu solide, 34. Si l'Angleterre fera la Paix ou la Guerre, est une espece d'Enigme, 36. Question énigmatique à résoudre, 37. *& suiv.*

Equivoques. Voyez *Quolibets.*

Eraste. Il est riche, beau, bien fait, & il ne lui manque pour être heureux, que de sçavoir mettre son bonheur à profit, 152

Esprit de Faction & de Parti, comment le pouvoir définir, 231. Différent tour d'*Esprit* des hommes & des femmes, 237

Esprit (le bel) au siécle de Marot, passoit pour le gros Lot, 269, 270

Estime, ou Amour-propre, est fondé sur l'opinion qu'on croit que les autres en ont, 294

Etimologie de Noms & de Mots. Chose peu utile, 277

Etourderie d'un Courtisan, 465. *& suiv.*

Eugene (le Prince) Ses Vertus Militaires, & Vers à sa louange, 99—101

E. FABLES

F.

FABLES du Coq & du Renard, 235, 236. Du Loup & du Mouton, 256, 257
Faction. (Voyez esprit de), &c.
Farder. On farde l'esprit comme on farde le visage, 295
Favori (description d'un ridicule) 513
Femmes. En quoi supérieures, & inférieures aux hommes, 237. *& suiv.* 305. Boileau en pouvoit trouver jusqu'à trois d'honnêtes, 384. Elles ont eu de tout tems du goût pour les Gens-de-Guerre, 368. *& suiv.*
Filles-de-joye de Hollande passent pour pucelles à Hambourg, & *vice versâ*, 407
Foire de la Haye. La coûtume d'y faire des présens, fait bien voir que la Galanterie est de toutes les Nations, 176
Fontaine, (la) Son Portrait, 80, 81
Fontenelle. Son Portrait, 142. *& suiv.*
Fourberies de certains Italiens dans le débit de leurs Marchandises, 17. *& suiv.*

G.

GALANTERIE très-mal placée d'une femme, 168. *& suiv.*
Général d'Armée. Tout grand Général, ne l'est pas de la même maniere; il faut pour en faire un véritable éloge, démêler ce que leur génie pour la Guerre, quoiqu'excellent chacun dans son genre, a de singulier & de différent, 99, 100
Générosité (la) n'est pas d'une ame commune; c'est une vertu héroïque, ignorée du Vulgaire, 194. Ce n'est bien souvent qu'une impétuosité de l'ame, guidée plûtôt par la vanité que par la raison, 186
Gens-de-Lettres. Ce sont ceux qui se haïssent avec le plus de fureur, 124. *& suiv.*
Gorts (le Baron de) son caractere & quelques traits de son Histoire, 499. *& suiv.*

Gothie décrite, ruinée. 499

Grandeur (Ridicule de la) de l'entêtement, 296

Guerre. Les Siamois y sont plus humains que les Chrétiens, 203

H.

HAMBOURG décrite, 425. *& suiv.*

Héros & *Héroïsme*, 18, 19. Anciens & Modernes, 100. *& suiv.* 366. *& suiv.*

Historiens Romains, supérieurs aux *Historiens* François, 149, 150. 158

Hollandois (les anciens) étoient autrefois sobres, & avoient de l'indifférence pour les richessees, 88 Les Muses ne sont pas fort estimées, ni cultivées chez eux, 271

Homere, avoit du penchant pour le vin, 217

Honte, (la) a son bon & son mauvais côté, 329

Horace. Son Portrait, 78, 79. C'étoit une grandeur d'ame à lui d'avouër la bassesse de sa naissance, 218

Hyéroglyphes (les) des Egyptiens, n'étoient autre chose que des Enigmes de Morale, 32

Hommes & Femmes; différent tour de leur esprit, 237. Les *Hommes* ne sont pas si corrompus qu'on les croit d'ordinaire, 244

I.

JESUITE, dont Mr. Pascal parle dans ses Lettres Provinciales, 264

Ingratitude, (l') est le vice d'une ame lâche & servile, 252, 253

Italiens. Réfléxions sur leur finesse, 10. Leurs manieres de fourber, *ibid. & suiv.* Leur art est d'enchanter le goût, & d'éblouïr les yeux, 16

Justice. Sa définition, 186. *& suiv.*

Juvenal. Son Portrait, 105

L.

LETTRES contenant la Relation d'un voyage en Suede, 403. *jusqu'à* 516

Lits d'Allemagne décrits, 423

Louanges.

Louanges. Il les faut proportionner au mérite de ceux qu'on louë, 100
Lucain. Son Portrait, 114
Luxe. C'est le premier but que les Chrétiens se proposent : leurs autres défauts opposez aux vertus de Barbare, 203, 204

M.

MADRIGAUX, donnez à la Foire de la Haye; & les réponses, 140. & *suiv.*
Marot. Puérilitez dans quelques-uns de ses Vers, 212
Maximes de Mr. de la Rochefoucaut, 245. & *suiv.*
Mode, (la) n'exerce pas seulement son Empire sur l'extérieur des hommes, l'esprit & le cœur même ne sçauroient se sauver de sa tyrannie, 192. Il n'y a pas jusques à certains genres de Vers qui ne soient à la *Mode*, 196. & *suiv.*
Ministres d'Etat. Tout habile homme d'Etat n'a pas la même sorte d'habileté que Richelieu & que Heinsius, 100
Moliere, cité en qualité de Poëte. Son Portrait, 113
Morale mal placée, 253
Mort. Ceux qui n'aiment pas à en entendre parler, feront bien de ne pas lire le Misantrope de la page 337

N.

NEGOCIATIONS de Paix. Elles traîneront en longueur, & sur quoi fondé, 115, 116
Noblesse. Ses véritables caractéres, 161. & *suiv.* Quelle idée les Chinois en ont, 207
Nouvelliste. L'Auteur s'aplaudit de ne l'être point, 97

O.

OFFICIERS, (les) ont ordinairement mauvaise opinion de la sagesse des femmes, 374
Opera de Hambourg décrit. 425
Opium. Pourquoi les Turcs sont accoutumez d'en prendre, 201
Orgueil. Son effet naturel est de ne pouvoir souffrir d'égaux,

d'égaux, & beaucoup moins de Supérieurs, 18

Ovide. Son Portrait, 109. Ses Ecrits ne montrent que trop qu'il étoit adonné à la galanterie, 219. Imitation du Portrait qu'Ovide fait de son propre cœur, 326. *& suiv.*

P.

PAIN de la campagne en Suede quel il est, 458

Parallele des Poëtes Grecs & des Modernes. L'Auteur s'excuse d'en faire, 134. de Caton & d'Atticus, 164

Petits-Maîtres. Leur caractere, 64. 332. *& suiv.*

Petrone. Son Portrait, 85. *& suiv.*

Peuples Barbares, moins barbares dans leur Guerres que les Chrétiens, 204. Chez les *Peuples* des Indes les Nobles ont le droit d'entrer chez les femmes d'autrui, &c. 206

Phedre. Son Portrait, 80

Philosophe. On se trompe d'ordinaire sur le caractere de *Philosophe*, 91. *& suiv.* Leurs Préceptes de modération restent souvent dans leur esprit, sans passer jusqu'au cœur, 154

Pitié. En général tous les hommes en sont susceptibles, 175

Plaute. Son Portrait, 107

Poëtes citez devant Apollon, 76. *& suiv.* 134. *& suiv.* 189. *& suiv.*

Poisson. Son Portrait, 108

Politesse. Il est digne d'un homme raisonnable de tâcher de l'acquérir, & de quelle maniere on l'acquiert, 58. *& suiv.* Définition de la *Politesse*, 59. Il y en a une générale & une particuliere, *ibid.* Charlatans en fait de *Politesse*, 62. Il n'y a point de Peuple chez qui la véritable fasse un effet aussi brillant que chez les François, 64

Politique. Que la meilleure & la plus propre à conserver un Etat, c'est une probité scrupuleuse & une exacte Vertu, 51. D'ordinaire, dans le Gouvernement

vernement Politique, l'utile doit accompagner l'honnête, 52. & *suiv.*

Poltron. L'effet que peut produire la crainte de passer dans le monde pour *Poltron*, 22

Portrait de plusieurs Poëtes célébres, 24. & *suiv.* 107. & *suiv.* 142. Les *Portraits* en Vers & en Prose ont été en vogue à la Cour, 199, 200

Prédicateur. Le moyen que le Grammairien Estradon puisse goûter un Prédicateur, qui employe le terme de *Crucifixion*, au-lieu de *Crucifiement*, 146

Prodigalité. Après elle il n'y a pas de moyen plus sûr pour se ruïner qu'une sordide avarice, 158, 159

Proverbe, (le) dans le Discours, n'est pas du bel usage, 215. On peut néanmoins s'en servir avec choix & ménagement, *ibid.*

Q.

QUALITE' (la) qu'on apelle valeur, est la cause des désordres les plus funestes qui soient arrivez dans l'Univers, 16. Une des sources de l'estime aveugle qu'on a pour la valeur, c'est l'amour-propre, 17

Quolibets, Equivoques & Turlupinades ne servent qu'à confondre ceux qui s'y amusent, avec les Crocheteurs & les Savetiers, 211. & *suiv.*

R.

RACINE. Comparé à Virgile, 83

Raison. C'est la matiere sur laquelle les hommes raisonnent le plus bizarement, 281. Elle n'est pas le premier Principe de l'usage des Sacrifices, 286. La fievre de la raison, c'est la jeunesse, 288

Réfléxions sur la finesse des Italiens, 10. Sur le caractere d'Eraste, 152

Regnier comparé à Juvenal. 106. Quelques Vers d'une Satyre qu'il a adressée à M. Rapin, 133

Réputation. Il n'en faut pas avoir une soif excessive, ni se l'acquérir aux dépens de la vertu, 251

Ridicule (le) de certaines gens, est dangereux pour eux-

eux-mêmes, & utile aux autres, témoins Damon & Celimene, 167, 168

Rochefoucaut, (M. de la) attribuë les meilleures actions des hommes à l'amour-propre & à l'intérêt, 245

S.

SACRIFICES (les) sont de toutes les Religions du monde, 286

Saluste étoit avare, débauché, mauvais Citoyen, 218

Satyre, jusqu'à quel degré il est permis de la porter, 260

Sçavans du premier ordre, ou demi-Sçavans, ce que l'Auteur en dit, 124. *& suiv.*

Scaron, son Portrait, 84

Siamois, maniere bizarre dont ils se conduisent dans les Guerres qu'ils ont avec leurs voisins, 203

Sobriété des anciens Hollandois, dont on parle avec admiration, 88

Sonnet, Vers sur les Loix rigoureuses ausquelles doit s'assujettir celui qui en fait, 195

Songe feint de l'Auteur, il se croit transporté sur le Parnasse, 77. Suite du *Songe*, 107

Stokholm décrit. 488

Suede décrite, 437. *& suiv.* Ses Villes, 466. Ses Habitans, 463. Description de la Cour, 469. *& suiv.* La Reine, son caractere, 473. Celui du Roi, 476

Suedois Païsans, leurs portraits. 445. Leur triste état 448. *& suiv.*

T.

TELEMAQUE, son Eloge en Vers & en Prose, 82

Tempête décrite, 412. *& suiv.*

Théologiens (les) si les Souverains les laissoient faire chaque Secte auroit une Inquisition, 156

Terence, son Portrait, 112

Torys, qu'ils ont à cœur les véritables intérêts de leur Patrie, est un paradoxe très-paradoxe, 116

Traité, absolument mauvais, quand il ne facilite pas

pas à l'esprit le moyen de définir exactement le Sujet qu'on lui présente, 95, 96

Turlupinades. Voyez *Quolibets*.

V.

VALEUR, quelle qualité c'est. Voyez *Qualité*.

Vers au sujet des vœux faits le jour de l'An, 2. Autres à l'occasion de la finesse d'esprit des Italiens, 15. Distique sur la facilité des Enigmes, 42, 43. Sur l'ajustement & la parure des Dames, 41. Leçons de Politique, que Corneille fait donner par un Courtisan à Ptolomée Roi d'Egypte, &c. 49. Madrigal de Marot pour Isabeau Princesse de Navare, 73. Autre de l'Auteur au sujet du Poëte sans Fard, 75, 76. *Vers* Latins d'Horace, 77. Explication de ces Vers, ou d'autres en François, *ibid.* Caractere d'Horace, 94. Portrait de Boileau, 79, 80. Celui de la Fontaine, 80, 81. De Virgile, 82, 83. Eloge de l'Auteur de Telemaque, 84. Portrait de Scaron, *ibid.* & 85. De Pétrone, 85. *Vers* de Boileau qui caractérisent un véritable Philosophe, 93, 94. *Vers* qui font l'Eloge du Prince Eugene & du Duc de Marlborough, 99. Portraits de Juvenal, 105, 106. De Regnier, 106. de Plaute, 107. de Poisson, 108. d'Ovide, *ibid.* & 109. de Deshoulieres, 110, 111. de Terence, 112. de Moliere 113. de Lucain. 114. *Vers* de Boileau, 111. 128. 148. 208. De Regnier, 136. De la Mothe, 152. De l'Auteur, à l'occasion des Trocs qu'on fait à la Foire de la Haye, 179. *& suiv.* d'Hypermnestre, une des cinquante filles de Danus à Lincée son époux, 220. *& suiv.* Sur ce que les hommes sont d'ordinaire les victimes de leur propre caprice, 224. *& suiv.* De Sarasin parlant de certains Amans, 310. Imitation du Portrait qu'Ovide fait de son propre cœur, 326. *& suiv.* A l'occasion de l'amour ridicule d'un vieillard, 347. *& suiv.*

Vertus

Vertus & défauts militaires, 97. *& suiv.* La *Vertu* n'eſt pas incompatible avec les Divertiſſemens, 103. Elle a des Principes ſûrs & toujours les mêmes, 167. Idée véritable de diverſes Vertus ou qualitez, 187. *& ſuiv.* Sur la difficulté de faire un bon Sonnet, 195. Comment la *Vertu* eſt récompenſée chez les Chrétiens, opoſez aux Chinois, 207. La vertu n'eſt qu'un amour-propre qui raiſonne juſte, 248

Vieillard (un) amoureux peut manquer de raiſonnement; mais il a d'ordinaire le cœur tendre & l'eſprit délicat, 90, 91. Si la raiſon veut qu'on reſpecte plus un *Vieillard* qu'un homme qui eſt dans l'âge viril, 287. L'amour ſied mal à un *Vieillard*, 347

Vin (le) eſt défendu aux Turcs par la Loi, 202. Et les Chrétiens en uſent mal, 202, 203. Le penchant qu'Homere y avoit paroît dans les Eloges qu'il en fait, 226

Virgile, ſon Portrait, 81

Voyage en Suede (Relation d'un) 403. *juſqu'à* 516

Vrai (le) ſe peut dépeindre par des penſées fauſſes, & *vice-verſa*, 208. *& ſuiv.*

W.

WATTES (les) ce que c'eſt. 416

F I N.



